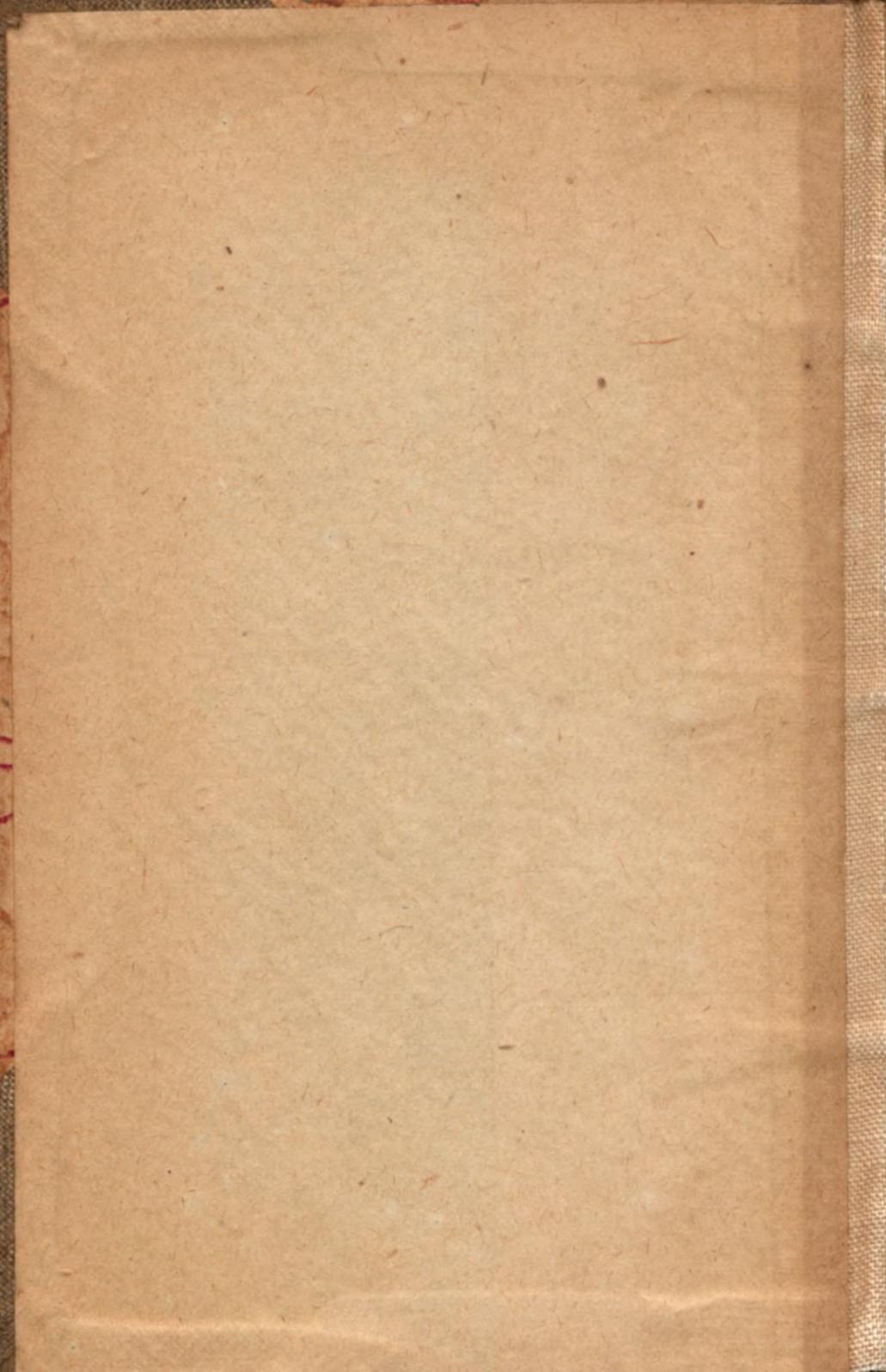


Biblioteka im. Hieronima
Łopacińskiego w Lublinie

18162





COLLECTION MICHEL LÉVY
— 1 franc 25 cent. le Volume —

PAR LA POSTE, 1 FR. 50 CENT.

CHARLES DICKENS

TRADUCTION AMÉDÉE PICHOT

LE NEVEU
DE
MA TANTE

HISTOIRE PERSONNELLE
DE
DAVID COPPERFIELD
PRÉCÉDÉE
D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

II

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

FRÈRES ÉDITEURS
PLACE DE L'OPÉRA
NOUVELLE
AU COIN DE LA RUE GRAMMONT

18162

B. P. im. L.

1000072885



COLLECTION MICHEL LÉVY

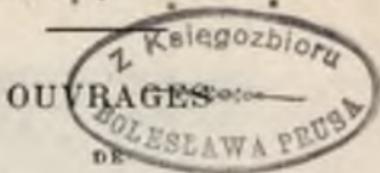
1221

LE

NEVEU DE MA TANTE

MICHEL LEVY FRÈRES, ÉDITEURS

1295



CHARLES DICKENS

TRADUITS PAR

AMÉDÉE PICHOT

Format grand in-18

LES CONTES DE NOËL	1 vol.
LES CONTES D'UN INCONNU	1 —
CONTES POUR LE JOUR DES ROIS.	1 —
HISTORIETTES ET RÉCITS DU FOYER	1 —
LE NEVEU DE MA TANTE (DAVID COPPERFIELD)	2 —



145384
2317590

LE
NEVEU DE MA-TANTE

18162
HISTOIRE PERSONNELLE

DE

DAVID COPPERFIELD

PAR

CHARLES DICKENS

TRADUITE ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PAR

AMÉDÉE PICHOT

TOME SECOND

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 13, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1871

Droits de reproduction et de traduction réservés



324043/a.2

820-3=40



PARIS

MICHEL LEVY FRERES, ÉDITEURS
RUE AUBERT, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

ÉDITEURS EN FRANCE, 15, AVENUE DE LA BOURSE, PARIS

1871

Paris se reproduit de son caractère

HISTOIRE PERSONNELLE
DE
DAVID COPPERFIELD

— LE NEVEU DE MA TANTE —

DEUXIEME PARTIE

SOUVENIRS DE MA JEUNESSE

I

LES BONS ANGES ET LES MAUVAIS ANGES.

J'étais sur ma porte, au moment de sortir, le lendemain de cette déplorable journée de mal de tête, de mal de cœur et de repentir, me rappelant confusément la date de notre dîner et le repoussant dans le plus sombre lointain, lorsque je vis un commissionnaire, une lettre à la main, qui montait mon escalier. Il ne se pressait guère ; mais, en m'apercevant sur le palier, il gravit deux à deux les marches qui le séparaient encore de moi, et survint tout haletant, comme s'il s'était épuisé à courir.

« Monsieur Trotwood Copperfield, Esq., » dit le messenger touchant son chapeau avec sa petite canne.

J'hésitais à répondre à ces noms, tant j'étais troublé par la conviction que la lettre venait d'Agnès. Cependant j'avouai être T. Copperfield, Esq. Le messenger me crut sur parole, et me dit qu'il devait attendre une réponse. Je le laissai seul sur le palier et allai me renfermer dans ma chambre, avec une telle émotion

nerveuse qu'il me fallut déposer un moment la lettre sur ma table avant de me résoudre à briser le cachet.

C'était un billet très-amical, ne contenant aucune allusion à l'état où j'étais dans la loge du théâtre; il était court d'ailleurs, et le voici :

« Mon cher Trotwood, je ne sors pas aujourd'hui, et je vous attendrai si vous voulez venir me trouver, n'importe à quelle heure, chez monsieur Waterbrook, l'agent d'affaires de mon père, Ely-Place, Holborn. Toujours votre affectionnée,

» AGNÈS. »

Je fus si longtemps à écrire une réponse qui me satisfît, que le messenger d'Agnès put en penser tout ce qu'il voulut à moins qu'il ne pensât que j'apprenais à écrire. Je recommençai au moins six fois; c'était tantôt : « Comment puis-je, ma chère Agnès, avoir l'espoir d'effacer de votre souvenir l'impression de dégoût, etc... » ou : « Shakspeare a fait cette observation, ma chère Agnès, qu'il est bien étrange qu'un homme veuille introduire un ennemi dans sa gorge; » mais cette citation d'Othello me rappela Markham, et je ne l'achevai pas. J'essayai aussi de rimer mes excuses... et je ne fus pas plus content de mes vers que de ma prose, jusqu'à ce que j'eusse trouvé cette simple phrase : « Ma chère Agnès, votre lettre est bien de vous, et que pourrais-je en dire pour la louer davantage? Je serai auprès de vous à quatre heures. Avec tristesse et affection, votre dévoué.

» T. C. »

Ce billet était à peine hors de mes mains, que j'aurais voulu le déchirer et le remplacer par un autre; mais le commissionnaire était enfin parti avec ma réponse.

J'avais quitté l'étude de mes patrons à trois heures et demie. J'aurais pu devancer le rendez-vous de quinze minutes, et cependant le cadran de l'horloge de Saint-André me montra que j'étais en retard quand j'agitai le marteau de la maison de monsieur Waterbrook... A mesure que j'approchais de cette maison, le cœur me manquait; je ne frappai qu'avec le courage du désespoir.

Les bureaux de monsieur Waterbrook étaient au rez-de-chaussée, son salon et ses pièces d'apparat au premier étage. Je

fus introduit dans un joli boudoir, où était assise Agnès, tricotant une bourse de soie.

Son air calme et si doux me rappela si bien mes innocentes journées de Cantorbéry, que j'en ressentis plus vivement le remords de ma grossière et stupide démençe. Je ne puis nier que je versai des larmes; je ne sais pas encore si ce n'était pas ce que je devais faire de plus sage ou de plus ridicule.

« Tout autre que vous m'aurait vu, Agnès, dis-je en détournant la tête, je me consolerais peut-être; mais vous! Ah! il vaudrait mieux être mort!... »

Elle posa un moment sur mon bras sa main... sa main, dont le toucher n'était comme le toucher d'aucune autre main... J'éprouvai à tel point l'influence bienfaisante, que je ne pus m'empêcher de porter cette main à mes lèvres et de la baiser avec reconnaissance.

« Asseyez-vous, dit Agnès avec sa grâce si simple; ne soyez pas malheureux, Trotwood. Si vous ne pouvez avoir confiance en moi, qui prendrez-vous pour confidente? »

— Oh! Agnès, répondis-je, vous êtes mon bon ange. »

Elle sourit .. et hocha la tête avec tristesse, il me sembla.

« Oui, Agnès, répétai-je, mon bon ange, toujours mon bon ange.

— Si je l'étais, en effet, dit-elle, si je l'étais.. j'aurais à cœur de vous prévenir... »

Je la regardai d'un air curieux, mais déjà avec un pressentiment de ce qu'elle voulait dire.

« Oui, continua-t-elle d'un air sérieux, j'aurais à cœur de vous prévenir contre votre mauvais ange.

— Ma chère Agnès, lui dis-je, si c'est de Steerforth que vous voulez parler...

— C'est de lui, Trotwood, répliqua-t-elle

— En ce cas, Agnès, vous lui faites injure. Lui, mon mauvais ange, ou le mauvais ange de n'importe qui? Steerforth, mon ami, mon défenseur, mon guide? Ma chère Agnès, n'êtes-vous pas injuste, est-ce digne de vous de le juger d'après l'état où j'étais l'autre soir?

— Je ne le juge pas d'après ce que je vis ce soir-là, dit-elle avec calme.

— Et sur quoi le jugez-vous donc?

— Sur plusieurs choses, très-légères en elles-mêmes, mais

qui ne me paraissent pas telles quand je les rapproche. Je le juge, Trotwood, en partie d'après ce que vous m'en avez raconté vous-même, et en partie d'après votre caractère et l'influence qu'il exerce sur vous. »

Il y eut toujours, dans l'accent modeste de sa voix, quelque chose qui semblait faire vibrer en moi une fibre particulière... une fibre qui ne répondait qu'à ce son. Cet accent était toujours grave; mais, toutes les fois qu'il était très-grave, comme en ce moment, il avait une puissance qui me subjuguait complètement. J'étais assis auprès d'elle, la contemplant, les yeux baissés sur son ouvrage, l'écoutant, et Steerforth, en dépit de toute mon affection pour lui, m'apparaissait sous un jour plus sombre.

« C'est bien hardi à moi, dit Agnès relevant les yeux, connaissant si peu le monde et ayant vécu dans une retraite si étroite, c'est bien hardi à moi de vous donner cette opinion avec tant d'assurance; mais je sais ce qui m'inspire, Trotwood; c'est le souvenir de notre enfance, c'est l'intérêt que je porte à tout ce qui vous concerne. Je suis certaine de la vérité de mon assertion; j'obéis à un sentiment irrésistible, à une conviction intérieure, quand je vous prévient que vous avez rencontré un dangereux ami. »

Je la contemplai encore, je l'écoutai encore après qu'elle eut parlé, et l'image de Steerforth, sans sortir de mon cœur, s'y revêtit de noires couleurs.

« Je ne suis pas assez déraisonnable, reprit Agnès après l'intervalle de son silence, pour attendre que vous changerez tout à coup vos sentiments et vos propres convictions. Vous ne devez même pas le faire légèrement. Tout ce que je demande à votre nature confiante, si jamais vous pensez à moi... je veux dire, ajouta-t-elle en souriant et voyant bien que j'allais l'interrompre, je veux dire toutes les fois que vous penserez à moi, pensez à ce que je viens de vous déclarer... Me pardonnez-vous, voyons ?

— Je vous pardonnerai, Agnès, répondis-je, quand vous rendrez enfin justice à Steerforth et l'aimerez autant que moi.

— Pas plus tôt ? » demanda Agnès.

Et je vis comme un nuage passer sur son front si pur, quand je lui parlai ainsi; mais elle me sourit, et je souris moi-même, et notre intimité fut rétablie.

« Et vous, Agnès, lui demandai-je à mon tour, quand me pardonnerez-vous l'autre soirée ? »

— Quand je vous la rappellerai, » répondit-elle.

Agnès aurait voulu écarter ainsi ce sujet ; mais je désirais en décharger mon cœur, et j'insistai pour lui raconter comment j'avais été entraîné à cette débauche et à ses conséquences finales. Ce fut, en effet, un grand soulagement pour moi de le faire, et d'appuyer sur mes obligations à Steerforth, qui avait pris soin de moi dès que je n'avais plus été capable de me conduire moi-même.

« Vous ne devez pas oublier, dit Agnès, changeant la conversation avec son calme habituel, que vous êtes tenu de me confier non-seulement tous vos chagrins, mais encore tous vos plaisirs, et surtout vos amours... Qui a succédé à miss Larkins, Trotwood ? »

— Personne, Agnès.

— Quelqu'un, répliqua-t-elle en riant et en levant un doigt.

— Non, Agnès, sur mon honneur. Il est une jeune lady, certainement, chez mistress Steerforth, qui est fort spirituelle, et avec qui j'aime à causer... miss Dartle... mais je ne l'adore pas. »

Agnès sourit encore de sa pénétration.

« Si vous êtes exact à me faire vos confidences, dit-elle, je me propose de tenir un registre de vos sentiments passionnés, avec la date, la durée et le dénouement de chacun, semblable à la table chronologique des rois et des reines dans l'histoire d'Angleterre... Avez-vous vu Uriah ? »

— Uriah Heep ? Non. Est-il à Londres ?

— Il vient-là bas, dans les bureaux de M. Waterbrook, tous les jours, répondit Agnès. Il était à Londres une semaine avant moi ; j'ai peur qu'il ne soit venu pour une affaire désagréable.

— Pour quelque affaire qui vous rend inquiète, Agnès, je le vois, et qu'est-ce que ce peut-être ? »

Agnès laissa son ouvrage, et, croisant ses mains, me regarda d'un air pensif avec ses yeux si doux :

« Je crois, dit-elle, qu'il va devenir l'associé de mon père.

— Quoi ! m'écriai-je indigné, Uriah, cet être vil et rampant, s'élever jusqu'au rang d'associé de votre père ? N'avez-vous fait aucune remontrance ? Réfléchissez-y bien ; vous devez parler, vous devez empêcher monsieur Wickfield d'accomplir un acte si peu sensé... s'il en est temps encore.

— Vous rappelez-vous, répondit Agnès, notre dernière conversation avec mon père?... Ce fut peu de jours après... deux ou trois jours, je crois, qu'il me donna le premier avis de ce que je vous dis là. Il était pénible de le voir lutter entre le désir de me représenter la chose comme tout à fait volontaire, et la difficulté de cacher qu'elle était forcée. J'en fus navrée.

— Forcée! Agnès! qui la lui impose?

— Uriah, reprit-elle après un moment d'hésitation, s'est rendu indispensable à mon père; il est subtil et persévérant, il a épié les faiblesses de son patron, il les a caressées, il en a tiré avantage, jusqu'à ce que... pour m'exprimer en un seul mot, Trotwood... mon père ait eu peur de lui. »

Je devinai qu'elle ne disait pas tout, qu'elle ne savait pas tout, qu'elle ne soupçonnait pas tout; je craignis moi-même de pousser plus loin mes questions, et ce fut Agnès qui, voyant que je ne parlais plus, poursuivit d'elle-même :

« Son ascendant sur mon père est très-grand! il fait profession d'humilité et de reconnaissance... peut-être est-il humble et reconnaissant; mais son influence est réellement considérable, et je crains qu'il n'en use durement. »

Il m'échappa ici une exclamation de mépris contre Uriah, et Agnès, sans s'interrompre, continua :

« A l'époque dont je parle, il avait prétendu vouloir quitter l'étude, — a son grand regret, — mais parce qu'il avait d'autres projets d'avenir. Mon père laissa percer plus de tristesse, d'inquiétude que jamais; il ne parut un peu rassuré que par l'expédition d'une association, quoique en même temps il en parût honteux.

— Et comment reçûtes-vous, Agnès, la communication qu'il vous fit?

— Je pense, mon cher Trotwood, que je ne pouvais agir autrement que je n'agis. Avec la certitude que le sacrifice était nécessaire à la paix de mon père, je le suppliai de le faire pour diminuer son travail : ce serait pour moi un moyen de lui tenir compagnie plus souvent... Ah! Trotwood! s'écria Agnès en cachant ses yeux pleins de larmes, je me reproche d'avoir été plutôt l'ennemie de mon père que sa fille tendre. Je sais combien son dévouement de père a altéré son existence; je sais que, pour concentrer toutes ses affections sur moi, il a rétréci

le cercle de ses sympathies et de ses devoirs ; je sais combien la préoccupation de mon sort a assombri son caractère, affaibli son énergie naturelle... Ah ! si je pouvais réparer le mal dont je suis la cause innocente ! »

J'avais quelquefois vu des larmes dans les yeux d'Agnès, — quand je fus couronné au pensionnat, — quand nous nous étions fait nos adieux, — quand elle m'avait une première fois entretenu de son père ; — mais je ne l'avais jamais vue se livrer à une pareille douleur. Je fus navré de ne pouvoir que lui répondre.

« Agnès, ne pleurez pas ! ne pleurez pas, ma sœur chérie ! »

Mais Agnès m'était trop supérieure par son caractère et sa résolution, comme je le reconnais bien aujourd'hui, pour avoir longtemps besoin de cette vaine et impuissante consolation. L'air céleste qui, dans mes souvenirs, la distingue de toutes les femmes, reparut sur ses traits comme si le nuage n'avait fait que glisser sur un ciel serein.

« Trotwood, me dit-elle, nous n'avons plus longtemps à rester seuls, et je dois profiter de l'occasion pour vous conjurer d'être amical pour Uriah ; ne le repoussez pas. Je vous crois généralement peu porté pour lui, contenez votre antipathie, s'il est possible, il peut ne pas la mériter, car nous ne pouvons l'accuser positivement de rien. Dans tous les cas, pensez d'abord à mon père et à moi. »

Agnès n'aurait pas eu le temps d'en dire davantage : la porte du boudoir s'ouvrit, et je vis entrer mistress Waterbrook, qu'il me sembla reconnaître pour la dame qui était avec elle au théâtre. Elle me reconnut plus facilement elle-même, et je ne sais si mon émotion ne lui parut pas l'effet d'une nouvelle ivresse.

Peu à peu, me jugeant sous un jour plus favorable par les réponses que je fis à quelques-unes de ses questions, elle daigna m'inviter à dîner pour le lendemain. J'acceptai et partis : en descendant, je laissai au cabinet de monsieur Waterbrook ma carte pour Uriah.

Le lendemain, j'avais à peine franchi le seuil de la porte, que l'odorat m'avertit que je n'étais pas le seul convive, et je m'en doutai surtout, en trouvant à l'entrée du salon, pour m'annoncer, le même garçon qui avait aidé mistress Crupp, et qui feignit de ne pas savoir mon nom. Je lui sus gré de cette discrétion ; sa conscience ~~était~~ commença de la mienne.

Monsieur Waterbrook fut bien cordial, mistress Waterbrook aussi aimable que je pouvais le désirer, et je fus présenté à quelques messieurs qui devaient être mes voisins de table.

« Nous attendons encore monsieur Traddles, me dit le maître de la maison.

— Monsieur Traddles ! mais c'est un de mes camarades d'école, et je me souviens de lui comme d'un bon garçon.

— Ce doit être lui, répondit monsieur Waterbrook avec l'air protecteur dont les gens d'affaires parlent de ceux qui dépendent d'eux. « Il fait son stage au barreau... Ah ! vous avez raison, c'est un bon garçon, un excellent garçon qui n'a d'autre ennemi que lui-même.

— Est-il donc son propre ennemi ? demandai-je très-fâché de l'apprendre.

— Je m'explique, répondit monsieur Waterbrook faisant une sorte de moue significative et jouant avec sa chaîne de montre et ses breloques, de l'air d'un homme qui est en veine de prospérité. Traddles est un de ces jeunes gens qui se coupent à eux-mêmes l'herbe sous le pied. Si celui-là réalise jamais un million, je serai bien surpris. Il me fut recommandé par un confrère : je ferai quelque chose pour lui ; c'est un garçon qui rédige assez bien un mémoire... je puis lui être utile... oui, oui ! »

En ce moment, Traddles entra, et quand il eut salué monsieur et mistress Waterbrook, nous renouâmes connaissance. Nous n'étions pas à côté l'un de l'autre à table ; il fut obligé de quitter le salon presque immédiatement après le dîner, devant partir en voyage pour un mois le lendemain de grand matin : nous n'eûmes donc pas une grande conversation ensemble ; mais nous échangeâmes nos adresses et nous nous promîmes de nous voir à son retour.

Après mon entretien avec Agnès, qu'on juge si je fus ravi de trouver aussi Uriah au nombre des invités ; il se montra sans doute aussi humble là qu'ailleurs. Je lui adressai rarement la parole, et il se tint toujours à une respectueuse distance de moi comme des autres personnes avec lesquelles il avait l'honneur de dîner ; mais, quand je rentrai chez moi, je m'aperçus bientôt qu'il me suivait, en se rapprochant à chaque pas de manière à me coudoyer bientôt, jusqu'à ce qu'il me demandât humblement la permission de m'accompagner. Évidemment il désirait un en-

trelien, un tête-à-tête. Je me souvins de la recommandation qui m'avait été faite la veille, et comme mon escalier n'était pas éclairé, je lui pris la main pour l'empêcher de se heurter contre la rampe ou la muraille. Cette main dans la mienne ! ! En vérité, je crus un moment tenir un crapaud, et fus tenté de lâcher le reptile.

Une fois dans ma chambre, je le fis asseoir, quoiqu'il m'en coûtât, sur mon sofa ; j'étais à un âge où je savais mal dissimuler mes sensations.

« Vous avez probablement, me dit-il, entendu parler d'un changement dans ma position sociale, monsieur Copperfield ?

— Oui, répondis-je, on m'en a parlé.

— Ah ! reprit-il froidement, je pensais bien que miss Agnès le saurait. Je suis enchanté d'apprendre qu'elle le sait. Ah ! je vous remercie, mon ch... monsieur Copperfield. »

Mon tire-botte était là, comme tous les jours, près du tapis de la cheminée ; je le lui aurais de bon cœur jeté à la tête pour m'avoir fait tomber dans son piège ; mais je pus me contenir.

« Quel prophète vous avez été, monsieur Copperfield, poursuivit Uriah. Quel excellent prophète, loué soit Dieu ! Vous souvenez-vous de m'avoir dit un soir que peut-être je deviendrais l'associé de monsieur Wickfield dans son étude, et qu'on dirait un jour : Wickfield et Heep ? Vous pouvez ne pas vous en souvenir ; mais quand quelqu'un est humble, monsieur Copperfield, ce quelqu'un-là garde de telles paroles comme un trésor dans sa mémoire.

— Je me souviens, en effet, lui repartis-je, d'avoir parlé de cela, quoique certainement je ne pouvais croire alors la chose très-vraisemblable.

— Ah ! qui l'aurait cru, monsieur Copperfield, s'écria-t-il avec enthousiasme. Je ne le croyais pas moi-même. Je me souviens vous avoir répondu que j'étais trop humble, et je me jugeais tel, réellement et sincèrement. »

En s'exprimant ainsi, avec son sourire de figure de bois sculpté, il évitait mon regard et contemplait le feu.

« Mais les plus humbles personnes, monsieur Copperfield, reprit-il aussitôt, peuvent devenir des instruments utiles. Je suis heureux de penser que j'ai été un instrument utile pour monsieur Wickfield, et que je puis l'être plus encore. Oh ! quel digne

homme il est, monsieur Copperfield, mais qu'il a été imprudent !

— Je suis fâché de l'apprendre, lui dis-je, sous tous les rapports, ajoutai-je avec une intention qui ne lui échappa pas.

— Vous avez bien raison, monsieur Copperfield, vous avez bien raison, répéta Uriah, sous tous les rapports ; par rapport à miss Agnès principalement. Vous ne vous rappelez pas votre propre expression si éloquente, monsieur Copperfield ; mais je n'ai pas oublié que vous me dites un jour que tout le monde devait l'admirer et que je vous en remerciai de tout mon cœur. L'avez-vous oublié, monsieur Copperfield ?

— Non, répondis-je sèchement.

— Oh ! combien je suis charmé que vous ne l'ayez pas oublié ! s'écria Uriah. Quand je pense que vous êtes le premier qui allumâtes les étincelles de l'ambition dans mon humble poitrine, et que vous ne l'avez pas oublié ! »

L'emphase avec laquelle il appuyait sur ces étincelles de son ambition et le regard qu'il fixa sur moi, me firent tressaillir comme si je l'avais vu tout à coup s'illuminer, sans métaphore, d'une flamme brillante. En ce moment, malgré tout mon mépris pour l'individu, je me sentis dominé par un esprit supérieur au mien. Je dissimulai sans doute mal mon inquiétude, ma perplexité secrète. Je restai muet un moment devant lui, et je ne sais si j'aurais longtemps soutenu la finesse de ce regard, quoique, d'ailleurs, dans son attitude, Uriah conservât son air de déférence servile. Je fis enfin un effort pour dire :

« Ainsi donc, monsieur Wickfield, qui vaut cinq cents fois un homme tel que vous... ou tel que moi, ajoutai-je avec un certain embarras, a été imprudent d'après vos propres paroles, monsieur Heep !

— Oh ! très-imprudent, en effet, monsieur Copperfield, répondit Uriah avec un soupir modeste... oh ! oui, très-imprudent. Mais je vous prie de m'appeler Uriah, s'il vous plaît... avec la même familiarité d'autrefois.

— Uriah donc, puisque cela vous plaît, dis-je, non sans que cette concession ne me coûtât encore.

— Je vous remercie, reprit-il avec onction, je vous remercie, monsieur Copperfield ! Quand vous me dites Uriah, il me semble entendre le souffle frais de la brise ou le tintement des vieilles cloches, comme la brise soufflait, comme les cloches sonnaient

dans ma jeunesse. Mais, pardon, je me suis interrompu. De qui parlions-nous ?

— De monsieur Wickfield.

— Ah ! c'est vrai, — il a été bien imprudent, monsieur Copperfield ; c'est un sujet dont je ne voudrais pas toucher un mot à personne autre que vous, et même avec vous je ne puis que l'effleurer, voilà tout. A ma place, bien des gens auraient, dans ces dernières années, mis sous leur pouce monsieur Wickfield (le brave digne homme !), oui, sous leur pouce, » répéta Uriah en ouvrant sa main de harpie sur la table et la faisant craquer sous la pression de son horrible doigt.

Je ne crois pas qu'il me fût apparu plus odieux, courbant sous le pied fourchu du diable la tête de monsieur Wickfield.

« Oh ! oui, monsieur Copperfield, poursuivit-il d'une voix mielleuse dont l'accent contrastait avec son geste diabolique, cela n'est pas douteux ; quelle perte d'argent, quelle perte d'honneur, et je ne sais quoi encore ! monsieur Wickfield le sait. Je suis l'humble instrument qu'il a employé, et il m'élève à un rang que je n'eusse jamais espéré d'atteindre. Combien je dois être reconnaissant ! »

Ici, sans me regarder en face, il cessa d'appuyer le pouce sur la table pour le passer sur sa maigre mâchoire, comme s'il se rasait.

L'indignation me soulevait le cœur, quand je vis sa face rusée éclairée par la flamme de ma cheminée et ses lèvres se mouvoir pour articuler encore une confidence.

« Monsieur Copperfield, continua-t-il, mais je vous empêche de vous coucher.

— Non, non, je me couche généralement tard.

— Merci, monsieur Copperfield ! Je suis sorti de mon humble situation depuis le jour où je vous vis pour la première fois, cela est vrai ; mais je suis resté humble, et j'espère être toujours humble. Vous ne concevrez pas une mauvaise opinion de mon humilité si je vous fais une petite confidence, monsieur Copperfield, n'est-ce pas ?

— Non, non, répondez-je, résistant à mes vrais sentiments.

— Je vous en remercie ! » Il tira son mouchoir de sa poche, et s'essuyant le creux des mains : « Miss Agnès, monsieur Copperfield...

— Eh bien ! Uriah ?

— Oh ! qu'il est agréable d'être appelé spontanément Uriah ! s'écria-t-il avec une contorsion convulsive comme en doit faire ce poisson qu'on nomme la torpille... Vous l'avez trouvée bien belle ce soir, monsieur Copperfield ?

— Je l'ai trouvée belle comme elle est toujours, et supérieure, sous tous les rapports, à ceux au milieu de qui elle est.

— Oh ! merci ! s'écria-t-il, merci, cela est si vrai. Je vous remercie beaucoup de ce que vous venez de dire.

— Pas du tout, répondis-je avec hauteur, vous n'avez aucune raison de me remercier.

— Et c'est là justement, monsieur Copperfield, dit-il, la confiance que je vais prendre la liberté de déposer dans votre cœur. Humble comme je suis (s'essuyant toujours les mains), humble comme est ma mère, humble comme le fut toujours notre pauvre mais honnête toit, l'image de miss Agnès... est dans mon cœur depuis des années... Je vous fais volontiers le confident de mon secret, monsieur Copperfield ; car j'ai éprouvé de l'amitié pour vous depuis le premier moment où j'eus le plaisir de vous voir dans le cabriolet de madame votre tante. O monsieur Copperfield, avec quelle pureté d'affection j'adore la terre où s'impriment les pas de mon Agnès ! »

Je ne sais comment je contins l'envie qui me prit de saisir le fer à tisonner et d'en traverser le corps d'Uriah. Dans mon délire, l'image d'Agnès ne cessa donc pas de me modérer, en même temps que l'outrage qu'elle recevait de cet animal au poil roux me mettait hors de moi. Je me rappelai la recommandation qu'elle m'avait faite, et je vis d'ailleurs, dans la physionomie du misérable profanateur, qu'il savait avoir, pour se protéger, un pouvoir que je ne devais pas braver.

« Avez-vous fait connaître vos sentiments à Agnès ? lui demandai-je avec plus de sang-froid que je ne croyais pouvoir en montrer dans l'espèce de cauchemar qu'il jetait sur mon esprit.

— Oh ! non, monsieur Copperfield ! ô Seigneur ! non, à personne, à vous le premier, à vous seul. Vous voyez que je sors à peine de ma basse situation. J'espère beaucoup, parce qu'elle observe combien je suis utile à son père (car je lui suis, je crois, en effet, très-utile, monsieur Copperfield) ; combien je facilite son travail et l'empêche de s'égarer. Elle est si attachée à son

père (ô quelle aimable qualité dans une fille ! monsieur Copperfield), que j'ai la confiance qu'avec le temps, et par amour pour lui, elle se montrera bonne pour moi. »

Le misérable me faisait mesurer toute la profondeur de son plan, et je compris pourquoi il me l'exposait si exactement.

« Si vous êtes assez aimable pour garder mon secret, monsieur Copperfield, poursuivit-il, tout en ne pas me contrecarrant, je regarderai cela comme une faveur particulière ; vous ne voudriez pas causer de la peine à personne, je sais votre bon cœur ; mais vous m'avez connu si humble (et je le suis encore), que vous n'auriez pu, sans penser à mal, être contre moi auprès de mon Agnès. Je l'appelle mon Agnès, vous voyez, monsieur Copperfield : une chanson a dit :

Je donnerais des trônes,
Pour dire, elle est à moi.

J'espère réaliser mon projet un de ces jours. »

Chère Agnès ! trop aimante et trop parfaite pour n'importe qui, était-il possible qu'elle fût destinée à être la femme d'un pareil misérable ? Telle était ma réflexion tandis que Uriah continuait :

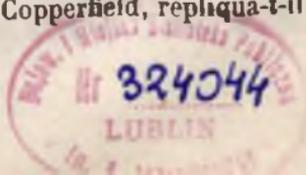
« Rien n'est pressé encore, voyez-vous, monsieur Copperfield, mon Agnès est jeune ; ma mère et moi, nous devons nous élever un peu plus haut avant de terminer nos derniers arrangements. D'ailleurs j'aurai le temps de la familiariser avec nos espérances, quand les occasions s'en présenteront. Oh ! que je vous suis obligé d'avoir bien voulu recevoir ma confiance. Qu'il m'est doux de penser que sachant ce qui en est, et étant l'ami de la famille à laquelle vous seriez si fâché de faire aucun tort... vous ne travaillerez pas contre moi. »

Il me prit la main et je n'osai la soustraire à sa froide étreinte, puis il tira sa montre et dit :

« Ah ! mon Dieu ! il est plus d'une heure du matin : comme le temps passe vite avec ces souvenirs d'autrefois ! Comment ferai-je ? La maison meublée où je loge est fermée depuis minuit, et tout le monde y est couché.

— Je suis fâché, lui dis-je, qu'il n'y ait ici qu'un lit...

— Oh ! laissons là les lits, monsieur Copperfield, répliqua-t-il :



auriez-vous quelque objection à me permettre de rester jusqu'au matin auprès de votre feu ?

— Si c'est comme cela, dis-je, prenez mon lit, et ce sera moi qui dormirai au coin de la cheminée. »

Avec quelle humilité il se récria sur ma proposition ! Je voulus insister ; il résista si bien que je fus obligé de tout disposer près du feu pour qu'il y passât la nuit. Mon sofa fut bientôt changé en couchette, les coussins en oreiller, une nappe en drap, ma grosse redingote en couverture ; je lui prêtai aussi un bonnet de coton, et cette coiffure le rendit si horrible, que je n'ai plus mis de bonnet de coton de ma vie.

Je n'oublierai jamais cette nuit affreuse : quelle agitation dans mon lit ! Quel déplorable contraste, quand je réunissais par l'imagination Agnès et la créature qui aspirait à elle ! Quels projets au milieu de mon insomnie ! quels rêves quand, un moment, j'avais fermé les yeux ! c'était tantôt l'image d'Agnès et son père suppliants tous deux et me remplissant le cœur de vagues appréhensions ; tantôt l'apparition d'Uriah, et puis, au réveil, le souvenir que j'avais là, dans la pièce à côté de ma chambre, cet agent inférieur de la cour d'enfer !

Je rêvai aussi, une fois, qu'enfin j'avais saisi, dans le feu, le fer à tisonner, et que je l'avais passé tout rouge au travers du corps d'Uriah ! Je me levai en sursaut et j'allai vérifier s'il était toujours sur mon sofa. Il n'y était que trop, plus horrible dans la réalité que sous la forme qu'il revêtait parmi les monstres de mon imagination. Quelle nuit ! je le répète, et quel désespoir quand, ouvrant ma fenêtre, je ne voyais aucun signe de l'approche du jour à l'horizon brumeux.

Le matin revint, et, Dieu merci, mon hôte refusa de déjeuner avec moi. Il sortit... Il me sembla que c'était la nuit elle-même qui désertait en personne mon appartement. Lorsque je sortis moi-même pour me rendre chez monsieur Spenlow, je recommandai à mistress Crupp de laisser toutes mes fenêtres ouvertes, d'aérer surtout le salon qui avait été souillé par la respiration de l'abominable personnage.

II

JE PERDS MA LIBERTÉ.

Je ne revis plus Uriah Heep jusqu'au jour où Agnès partit de Londres. Je m'étais rendu au bureau de la diligence pour lui dire adieu et la voir monter en voiture. Uriah Heep retournait à Cantorbéry par la même voie; ce fut une satisfaction pour moi d'observer son maigre individu, en grande redingote couleur de mûre, penché sur le rebord de l'arrière-siège, seul avec son parapluie, tandis qu'Agnès occupait une place dans l'intérieur. Je fus un peu dédommagé ainsi des efforts qu'il m'en coûta pour lui faire bon visage toutes les fois qu'Agnès nous regardait. Quant à lui, avant de s'installer, il n'avait pas cessé de s'approcher de nous, allongeant son cou de vautour et se repaissant de toutes les paroles que je disais à Agnès ou qu'Agnès me disait.

Pendant la confidence qu'il m'avait imposée au coin de mon feu, je m'étais souvenu, malgré mon trouble, des expressions dont Agnès s'était servie en me parlant de l'acte de société consenti par monsieur Wickfield : « J'espère avoir fait ce que je devais faire : certaine que le sacrifice était nécessaire pour la tranquillité de mon père, je l'ai supplié de s'y décider. » Depuis, j'avais été tourmenté par le cruel pressentiment qu'elle céderait au même motif, quelque chose qui serait exigé d'elle. Je savais quel était son amour filial ! Je savais combien elle était naturellement dévouée, et elle m'avait dit elle-même qu'elle se regardait comme la cause innocente des erreurs de celui à qui elle désirait payer la dette de sa reconnaissance. Jamais deux créatures humaines ne se ressembleront moins qu'Agnès et cet odieux rousseau avec sa redingote couleur de mûre; mais, hélas ! toutes leurs dissemblances ne faisaient que m'inquiéter davantage; le danger venait justement de l'abnégation si pure de l'une et de la sordide bassesse de l'autre. Uriah, certainement, avait lui-même fait ce calcul.

Pendant la perspective d'un pareil sacrifice dans l'avenir aurait si fatalement détruit le bonheur d'Agnès, j'étais si sûr,

en étudiant sa physionomie, que ce sacrifice était encore imprévu pour elle et qu'il n'avait jeté aucun nuage sur son esprit, que l'en avertir m'eût paru à la fois un acte de barbarie et une injustice. Voilà pourquoi nous nous séparâmes sans cette explication; elle me disait un dernier adieu de la main par la portière de la diligence, et son mauvais génie se tortillait sur le siège comme s'il la tenait dans ses griffes et triomphait de sa victime.

Je fus longtemps à effacer de mon esprit l'impression de cette scène. Lorsque je reçus une lettre d'Agnès qui m'écrivait pour m'apprendre son heureuse arrivée, je ressentis la même peine de cœur que lorsque je l'avais vue partir. Toutes les fois que je tombais dans une rêverie mélancolique, j'étais sûr de la réapparition des mêmes images et du redoublement de mon anxiété. J'en rêvais toutes les nuits; ce devint une pensée inséparable de mon existence.

J'eus des loisirs pour nourrir mes noires réflexions, car Steerforth était à Oxford, comme il me l'écrivit, et quand je n'étais pas à l'étude de monsieur Spenlow je me trouvais bien seul. Je crois que j'eus, en ce temps-là, une secrète défiance de Steerforth. Je répondis affectueusement à sa lettre, mais je ne fus pas très-fâché, sur le tout, qu'il ne vînt pas me rejoindre à Londres: c'était l'effet de l'influence d'Agnès qui s'exerçait d'autant plus puissamment sur moi en l'absence de mon ami, que je ne cessais de m'occuper d'elle et de sa destinée.

Cependant, les jours et les semaines s'écoulaient. Je fus admis régulièrement à l'étude de messieurs Spenlow et Jorkins. J'avais pour ma dépense annuelle quatre-vingt-dix livres sterling de ma tante, qui payait en outre mon loyer et divers autres articles de mon budget. Le bail de mon appartement devint un bail à l'année. Il me semblait un peu triste dans les longues soirées de mon isolement, mais je m'y accoutumai ainsi qu'au régime du café clair de mistress Crupp, à ses accès de spasme qu'elle calmait avec des pastilles de menthe ou peut-être avec quelques verres d'eau-de-vie, tant mes bouteilles disparaissaient rapidement de mon office; d'ailleurs, ma mélancolie même me révéla que je savais faire des vers.

Le jour de mon admission à l'étude, je payai à mes confrères un gala de sandwiches arrosées de quelques verres de Xérés.

Le soir, je me régalai moi-même d'une partie de spectacle, en allant voir jouer *l'Inconnu*, fameux drame imité de Kotzebue* et qu'on dirait fait exprès pour les avocats et les procureurs du tribunal ecclésiastique où se plaident les causes d'adultère. J'en revins bouleversé par les émotions dramatiques. Monsieur Spenlow daigna me dire, en cette circonstance, qu'il eût été enchanté de me recevoir à sa villa de Norwood pour célébrer notre contrat d'union; mais son ménage était un peu dérangé par les préparatifs qu'on y faisait pour le prochain retour de sa fille qui finissait son éducation à Paris; il ajouta qu'il aurait le plaisir de s'en dédommager dès que miss Spenlow serait à la tête de sa maison. Je savais qu'il était resté veuf avec une fille unique et je le remerciai de ses aimables regrets.

Monsieur Spenlow tint parole. Quelques semaines après, il me rappela l'engagement qu'il avait pris et m'invita à lui faire la faveur de passer avec lui quarante-huit heures à la campagne, depuis le samedi jusqu'au lundi. « Je vous conduirai, dit-il, dans mon phaéton et vous ramènerai. »

Le samedi venu, mon sac de voyage, apporté à l'étude, fut admiré avec une sorte de vénération par les clercs salariés, pour qui la villa de Norwood était un sanctuaire mystérieux. L'un d'eux m'informa qu'on lui avait dit que monsieur Spenlow y mangeait exclusivement dans de la vaisselle plate et de la porcelaine de Chine; un autre, qu'on y buvait le champagne mousseux en guise de petite bière. Le vieux clerc à perruque, nommé monsieur Tiffey, était allé plusieurs fois à Norwood dans le cours de sa carrière, pour y soumettre des documents judiciaires au patron, et il avait pu pénétrer dans la salle des déjeuners. Il décrivait cette salle comme une pièce somptueuse, et prétendait y avoir bu d'un vin d'Espagne de qualité si supérieure qu'on clignait de l'œil en le dégustant.

Ce mémorable samedi, nous avions une cause dans le consistoire : il s'agissait d'excommunier un boulanger qui avait fait des objections contre une taxe de pavage dans une assemblée de paroisse. La procédure avait une telle dimension que nous ne fûmes libres qu'assez tard dans la soirée; toutefois, nous fîmes excommunier le boulanger pour six semaines, et il fut con-

* Imité en France aussi, sous le titre de *Misanthropie et Repentir*.

damné à un mémoire de frais qui n'avait pas de fin. Après quoi, le procureur dudit boulanger, le juge, les avocats (tous proches parents), quittèrent Londres ensemble : monsieur Spenslow et moi nous montâmes en phaéton.

Rien de plus élégant que le phaéton. Les chevaux relevaient la tête et piaffaient comme s'ils avaient la conscience d'appartenir à la cour ecclésiastique. Juges, avocats et procureurs rivalisaient alors de luxe : on s'en apercevait à leurs équipages comme à l'empois de leurs cols de chemises et de leurs cravates.

Nous fîmes très-gaiement le trajet de Londres à Norwood, et monsieur Spenslow me donna quelques instructions sur notre profession.

« C'est, dit-il, la plus noble du monde, et il ne faut, en aucune façon, la confondre avec celle d'avoué ou *solicitor* ; c'est une tout autre chose, infiniment plus exclusive, moins mécanique et plus lucrative : nous formons une classe de privilégiés ; quoique nous dépendions des avoués pour avoir des causes, les avoués sont une race d'hommes inférieure.

— Et quelle est, lui demandai-je, l'espèce de cause la plus avantageuse ?

— La meilleure, me répondit-il, est peut-être un bon procès à propos d'un testament contesté dans une succession de trente à quarante mille livres sterling. La procédure peut impunément se prolonger ; on accumule les dépositions de témoins, les gros et menus frais, les appels à la cour des délégués, à la chambre des lords, etc. ; la succession solde tout largement. En dernière analyse, je ne sais aucune profession qui vaille la nôtre. On parle beaucoup, depuis quelque temps, de réformer le consistoire, la cour des arches, la cour des délégués, tous les autres degrés de la juridiction ecclésiastique ; mais, je le déclare sans jeu de mots, ce serait toucher à l'arche sainte et risquer de révolutionner le pays. »

Ce n'est pas moi qui aurais voulu commettre un sacrilège ni changer la constitution de la vieille Angleterre. J'acquiesçai donc respectueusement, par mon silence, à l'opinion de mon éloquent patron, et nous parlâmes ensuite de la pièce de l'*Inconnu*, du théâtre en général, de l'attelage qui nous conduisait si bon train, etc., jusqu'à ce que nous fussions arrivés à la grille de la villa.

Le jardin était charmant, et, quoique ce ne fût pas la saison la plus favorable de l'année pour voir un jardin, il était si bien tenu que j'en fus ravi. Je ne pouvais assez admirer, au clair de lune, la pelouse, les bouquets d'arbres jetés çà et là, les points de vue, les berceaux de treillage, qui, en été, se tapissaient de fleurs, et je me disais : « C'est là, sans doute, que miss Spenlow passe ses heures de solitude ! »

Nous entrâmes dans la maison, qui était bien éclairée, et traversâmes un vestibule où je remarquai toute sorte de chapeaux d'hommes et de capotes de dames, de redingotes et de manteaux, de cravaches et de cannes :

« Où est miss Dora ? demanda monsieur Spenlow au domestique.

— Dora ! pensai-je, quel joli nom ! »

Nous passâmes dans un premier salon (probablement la salle de déjeuner où monsieur Tiffey avait goûté le fameux vin d'Espagne !) et j'entendis une voix qui disait :

« Monsieur Copperfield, je vous présente ma fille Dora et l'amie confidentielle de ma fille Dora. »

Cette voix était sans doute celle de monsieur Spenlow, mais je n'aurais pu le savoir et peu m'importait. C'en était fait, un moment avait suffi pour consommer ma destinée ; j'avais perdu ma liberté ; je devenais le captif et l'esclave de Dora Spenlow ; j'étais amoureux fou.

Dora n'était pas pour moi une mortelle, c'était une fée, une sylphide, une divinité. Je me précipitai dans l'abîme d'amour qui s'ouvrait devant moi... j'y fus englouti sans pouvoir hésiter, sans tourner la tête, sans avoir prononcé une parole.

Une autre voix, une voix trop connue, lorsqu'enfin j'eus salué et bégayé je ne sais quoi, dit : « J'ai vu déjà autrefois monsieur Copperfield. »

Cette voix n'était pas celle de Dora, non, mais celle de son amie confidentielle, miss Murdstone !

Je ne pense pas avoir été bien étonné. Je crois vraiment que la faculté de l'étonnement venait de s'éteindre en moi ; il n'existait plus rien au monde qui méritât de l'exciter, si ce n'est Dora Spenlow.

« Comment vous portez-vous, miss Murdstone, j'espère que votre santé est bonne ? » répondis-je ; et miss Murdstone répliqua :

Très-bien. — Et monsieur Murdstone? ajoutai-je. — Et elle dit : Je vous remercie, mon frère jouit d'une robuste santé. »

Monsieur Spenlow, qui, je le suppose, avait été surpris de notre reconnaissance, plaça ici son mot :

« Je vois avec plaisir, dit-il, Copperfield, que vous êtes d'anciennes connaissances miss Murdstone et vous.

— Monsieur Copperfield et moi, dit miss Murdstone avec un calme austère, nous sommes alliés; mais nous avons vécu peu de temps ensemble. Monsieur Copperfield n'était qu'un enfant. Les événements nous ont depuis séparés. Je ne l'aurais pas reconnu. »

Et moi je répondis que je l'aurais reconnue partout, ce qui était vrai.

« Miss Murdstone, me dit monsieur Spenlow, a eu la bonté d'accepter les fonctions... si je puis les définir ainsi... d'amie confidentielle de ma fille Dora. Ma fille Dora n'ayant malheureusement pas de mère, miss Murdstone a l'obligeance de lui servir de compagne et de protectrice. »

Je pensais, à part moi, que miss Murdstone, semblable à certain instrument de poche appelé une arme de sûreté, était plus propre à l'attaque qu'à la défense; mais, sans repousser cette pensée fugitive, je regardai Dora et je crus reconnaître à son joli petit air de tête qu'elle ne se sentait guère disposée à faire beaucoup de confidences à son amie confidentielle. En ce moment, un son de cloche retentit, et monsieur Spenlow m'ayant averti que c'était le premier coup de cloche du dîner, m'emmena pour faire ma toilette.

M'occuper de ma toilette ou de n'importe quoi au moment où je venais de tomber dans ce nouvel état d'enchantement, était parfaitement ridicule. Tout ce que je pus faire fut de m'asseoir devant mon feu, de mordre la clef de mon sac de voyage, et de rêver à mon enchanteresse, l'adorable Dora. Quelle taille! quelle physionomie! quelle grâce! que d'attraits!

Le second coup de la cloche me tira de mon extase, et je n'eus plus que le temps de m'habiller à la hâte, lorsque j'aurais dû prendre un soin si minutieux de tous les détails de mon costume. Je redescendis : il y avait du monde. Dora parlait avec un vieux monsieur en cheveux blancs. Malgré ses cheveux et le titre de grand-père dont il se vantait, je fus jaloux du vieux monsieur.

J'étais jaloux de tout le monde. Je ne pouvais supporter l'idée que quelqu'un connût monsieur Spenlow plus intimement que moi. Ce m'était un supplice d'entendre quelqu'un parler d'événements auxquels j'étais étranger. Lorsqu'un aimable convive, chauve, assis en face de moi à table, me demanda si c'était ma première visite à Norwood, je crois que je l'aurais maltraité de bon cœur.

Au reste, je ne me souviens de personne excepté de Dora. Je ne sais ce qu'il y avait pour dîner ; il me semble que je ne dînai que de l'idée de dîner avec Dora et de dîner à côté d'elle ; je lui parlais ; elle avait la plus délicieuse petite voix, le plus mélodieux petit rire, les plus séduisantes petites manières qui aient jamais privé un pauvre jeune homme de sa liberté ; elle n'était pas grande, au contraire ; mais une perle, un diamant, tout ce qu'il y a de plus précieux au monde est petit, me disais-je.

Lorsqu'elle quitta la salle à manger avec miss Murdstone (elles étaient les seules femmes à table), je tombai dans une profonde rêverie qui ne fut troublée que par la cruelle peur d'être desservi auprès d'elle par miss Murdstone. L'aimable monsieur chauve me raconta une longue histoire sur le jardinage, répétant plus d'une fois, je pense : *mon jardinier*. Mais j'avais beau paraître l'écouter avec la plus profonde attention, je m'égarais avec Dora dans un fantastique Éden.

Ma peur d'être desservi auprès de celle qui devenait la dame de mes pensées, se réveilla lorsque je retrouvai dans le salon miss Murdstone avec son air sombre et hautain. Je fus un peu rassuré par une proposition inattendue.

« David Copperfield, un mot, » me dit-elle en me faisant signe de venir lui parler dans une embrasure de fenêtre ; je la suivis et elle ajouta :

« David Copperfield, je n'ai pas besoin de m'étendre sur les querelles de famille ; ce n'est pas un sujet séduisant.

— Loin de là, madame, lui répondis-je.

— Loin de là, en effet, reprit-elle. Je ne veux pas ressusciter la mémoire d'anciennes insultes... que j'ai reçues d'une personne... de mon sexe, j'ai honte de l'avouer pour l'honneur des femmes... mais je ne pourrais nommer qu'avec mépris et indignation cette personne... aussi, il vaut mieux que je ne la nomme pas.

— Vous avez raison de ne pas la nommer, madame, repartis-je, car je ne souffrirais pas qu'on lui manque de respect... »

Je n'aurais pas souffert réellement qu'on parlât mal devant moi de ma tante.

Miss Murdstone ferma les yeux et baissa la tête dédaigneusement, puis elle me dit :

« David Copperfield, je ne chercherai pas à dissimuler que je vous jugeai fort mal dans votre enfance. Peut-être avais-je tort, peut-être avez-vous cessé de mériter d'être jugé ainsi. Ce n'est pas là une question à débattre entre nous. J'appartiens à une famille remarquable, je crois, par quelque fermeté. Je ne change pas volontiers d'opinion. Je garderai celle que j'ai conçue de vous, et vous pouvez garder la vôtre. »

J'inclinai la tête à mon tour.

« Mais il n'est pas nécessaire, continua miss Murdstone, que les opinions s'entrechoquent ici ; le mieux, pour vous et pour moi, c'est de parler l'un de l'autre et du passé le moins possible. Approuvez-vous cet arrangement ?

— Miss Murdstone, répondis-je, je crois que vous et monsieur Murdstone vous fûtes peu bienveillants pour moi et très-cruels pour ma mère. Je m'en souviendrai toute ma vie ; mais j'accède à votre proposition. »

Miss Murdstone ferma encore les yeux en s'inclinant : puis, ayant touché de ses longs doigts roides le dos de ma main, elle quitta l'embrasure de la fenêtre en arrangeant les anneaux des bracelets et du collier d'acier qui ornaient ses poignets et son cou ; les mêmes bracelets et le même collier que je lui avais connus autrefois. Ils me rappelèrent les chaînes emblématiques qui décorent le frontispice de Newgate, la prison de Londres.

Tout ce que je me rappelle du reste de la soirée, c'est que j'entendis la reine de mon cœur chanter de magnifiques romances en français, romances dont le refrain était généralement une invitation à danser et chanter quand même, *ta ra la la, ta ra la la!* Elle s'accompagnait d'une petite harpe ; dans mon délire, j'eus la sobriété de m'abstenir de toute espèce de rafraîchissements et surtout de punch. Lorsque miss Murdstone emmena Dora comme une princesse captive, elle me sourit et me donna sa divine main. Je me regardai dans une glace et me trouvai l'air d'un idiot, d'un hébété. J'allai me coucher dans le

désordre d'esprit le plus complet, et le lendemain matin je me levai le plus insensé des amoureux.

La matinée était belle ; je crus pouvoir aller promener ma rêverie solitaire et adorer l'image de Dora sous un de ces berceaux en treillage qui attendaient les fleurs du printemps. En traversant le vestibule, je rencontrai son petit chien, qu'elle appelait Jip... abréviation de Gipsy. Je m'approchai de lui tendrement. car j'aimais aussi le chien de Dora... mais il me montra les dents, se glissa sous une chaise exprès pour grogner, et ne me permit pas la moindre familiarité.

Le jardin était frais et je m'y égarai en songeant aux béatitudes dont je jouirais si j'obtenais jamais l'amour de ma déesse. Quant au mariage, à la fortune et à tout le reste, je crois que j'étais alors tout aussi innocent et désintéressé que lorsque j'aimais la petite Émilie. Avoir la permission de l'appeler Dora, de lui écrire, de l'adorer, de pouvoir penser que j'occupais une place dans son souvenir, me semblait le plus haut degré de l'ambition humaine. C'était le plus haut degré de la mienne. Je n'étais qu'un novice bien sentimental et bien niais sans doute... mais dans tout cela il y avait aussi une pureté de cœur qui m'empêche de me mépriser quoique je sois le premier à en rire.

Il n'y avait qu'un moment que je me promenais ainsi, lorsqu'au détour d'un sentier je rencontrai Dora. Je tremble encore des pieds à la tête en écrivant le souvenir de ce moment, et la plume frémit dans mes doigts.

« Vous... vous êtes... bien matinale, miss Spenslow, lui dis-je.

— Il est si ennuyeux de rester enfermée dans sa chambre, répondit-elle, et miss Murdstone est si absurde avec ses idées sur l'air du matin, que j'ai prévenu papa que je voulais me promener. N'est-ce pas l'heure la plus brillante du jour ? »

Je hasardai une belle phrase et lui dis, non sans balbutier :

« La plus brillante, en effet, pour moi, miss Spenslow, quoiqu'elle fût bien triste il n'y a qu'une minute.

— Est-ce un compliment, dit Dora, ou voulez-vous dire que le ciel est réellement changé ? »

Je balbutiai plus encore en répliquant :

« Je ne fais pas un compliment, je dis la vérité la plus sim-

ple ; le ciel n'a pas changé, que je sache ; mais c'est l'état de mon cœur. »

Je n'ai jamais vu de semblables boucles de cheveux... Comment en aurais-je vu, puisqu'il n'en a jamais existé de semblables ! Sous ces boucles Dora cherchait à cacher sa charmante rougeur. Quant au chapeau de paille et aux nœuds de rubans bleus qu'elle avait sur sa tête, si j'avais pu les suspendre dans ma chambre de Buckingham-Street, je me serais cru le possesseur d'un trophée inestimable.

« Vous arrivez de Paris ? lui demandai-je.

— Oui, répondit-elle ; y êtes-vous allé ?

— Non.

— Ah ! j'espère que vous irez. Vous l'aimeriez tant ! »

Mon visage exprima la plus vive douleur. Elle *espérait* que je m'en irais, que je *pourrais* m'en aller, c'était désolant. Je dépréciai Paris, je dépréciai la France. Je dis que pour rien au monde je ne quitterais l'Angleterre dans les circonstances présentes : non, rien ne m'y déciderait... Bref, elle cachait encore sa rougeur sous ses boucles, quand le petit chien vint en courant à notre secours.

Il était mortellement jaloux de moi, et il ne cessait d'aboyer : elle le prit dans ses bras... Oh ! heureux et envié Jip !... elle le caressa, mais lui d'aboyer de plus belle. Je voulus le toucher pour faire ma paix avec lui ; il ne voulut pas ; et elle le châtia. Je fus très-contrarié de lui voir administrer sur le nez de petites tapes qui lui faisaient cligner des yeux ; mais, tout en léchant la main qui le punissait, Jip grondait encore comme une contrebasse ; il se tut enfin et resta tranquille... Comment ne se serait-il pas calmé quand il sentit que sa maîtresse appuyait sur sa tête son joli menton ! — Nous allâmes alors tous les trois voir une serre.

« Vous n'êtes pas un ami très-intime de miss Murdstone, n'est-ce pas ? dit Dora... Mon chéri ! »

Ces derniers mots s'adressaient au chien. Ah ! s'ils avaient été pour moi :

« Non, répondis-je, en aucune manière.

— C'est une ennuyeuse créature, dit Dora avec une jolie moue ; je ne sais à quoi songeait mon papa lorsqu'il m'a choisi une pareille compagne. Qui donc a besoin d'une protectrice ? Je m'en

passerais très-bien quant à moi. Jip me protégerait beaucoup mieux que miss Murdstone ; n'est-ce pas, Jip chéri ? »

Jip se contenta de cligner de l'œil avec indolence, quand elle baisa sa ronde tête.

« Papa l'appelle mon amie confidentielle, mais elle ne l'est pas assurément !... L'est-elle, Jip ? Ni Jip, ni moi, nous ne sommes pas tentés de faire nos confidences à ces figures si revêches. Nous ferons nos confidences à qui il nous plaira de les faire, et nous choisirons nous-mêmes nos amis, au lieu de les laisser choisir pour nous, n'est-ce pas, Jip ? »

Jip, pour toute réponse, fit entendre un petit ronflement assez semblable à celui d'une bouilloire quand l'eau est en ébullition. Chaque mot qui sortait de ces lèvres adorées rivait ma chaîne.

« Il est fort dur, parce que nous avons le malheur d'être privés d'une tendre mère, d'être condamnés à être continuellement suivis par une vieille fille grognon comme miss Murdstone... n'est-ce pas, Jip ? Mais n'importe, Jip, nous ne lui ferons pas des confidences, et nous nous rendrons aussi heureux que possible en dépit d'elle ; nous la taquinerons, nous la ferons enrager, n'est-ce pas, Jip ? »

Si ce délicieux caquetage avait duré plus longtemps, je crois que je serais tombé à genoux sur le sable d'une allée du jardin, au risque de me faire chasser de cette villa, comme Adam du paradis terrestre ; mais, par bonheur, la serre n'était pas loin, et nous y entrâmes.

Elle contenait une splendide collection de géraniums ; nous les passâmes en revue, et Dora s'arrêtait souvent pour admirer tantôt l'un, tantôt l'autre ; je m'arrêtais aussi pour admirer de même, et Dora, riant d'un rire enfantin, approchait le nez de Jip des fleurs pour les lui faire sentir. Je ne sais si nous étions tous les trois dans le pays des fées ; j'y étais certainement, moi, et, jusqu'à ce jour, l'odeur d'une feuille de géranium a toujours évoqué devant mes yeux cette scène moitié comique, moitié sérieuse. Je revois une fée aux cheveux bouclés sous un chapeau de paille avec des rubans bleus, qui tient un petit chien noir dans ses bras gracieux et l'oblige à flairer une collection de fleurs brillantes artistement rangées sur les gradins d'une serre.

Miss Murdstone nous avait cherchés ; elle nous trouva là et présenta sa laide joue ridée aux lèvres de Dora. Puis elle prit le

bras de Dora et nous ramena gravement à la salle du déjeuner, comme si elle nous avait conduits à un service funèbre.

Dora servait le thé ; aussi je ne sais combien de thé j'acceptai de sa main. Assurément, tout le thé que j'avalai ce matin-là eût suffi pour noyer mon système nerveux, si j'avais à mon âge un système nerveux. Après le déjeuner, nous allâmes à l'église. Miss Murdstone était assise entre Dora et moi dans le même banc ; mais je ne vis que Dora, je n'entendis qu'elle pendant le sermon et pendant le chant des hymnes.

La journée du dimanche n'eut rien d'extraordinaire. Tous nos plaisirs consistèrent en une promenade, et la soirée se passa à regarder des albums et des gravures. Miss Murdstone, une homélie devant elle, faisait une garde vigilante. Ah ! que monsieur Spenlow se doutait peu que je l'embrassais en imagination comme mon futur beau-père et que j'invoquais toutes les bénédictions du ciel sur sa tête !

Le lundi, nous repartîmes ensemble dans la matinée ; car nous avions à la cour de l'amirauté un cas de sauvetage qui exigeait une connaissance exacte de toute la science de navigation, et, pour venir au secours de notre ignorance, excusable chez les légistes de la cour ecclésiastique, le juge avait convoqué deux membres du comité de la Trinité*. Nous ne pouvions manquer au rendez-vous. J'eus cependant encore la félicité suprême de déjeuner avec Dora et de recevoir quelques tasses de thé de sa main, suivie du plaisir mélancolique de lui ôter mon chapeau de la portière du phaéton ; car, pour nous voir partir, elle était debout sur le seuil de la porte, avec Jip dans ses bras.

Inutile de chercher à décrire ce que, ce jour-là, fut pour moi la cour de l'amirauté, où, en voyant sur la table la rame d'argent, emblème de sa haute juridiction, je crus y lire le nom de DORA ! Hélas ! le samedi suivant, j'avais espéré un moment que monsieur Spenlow m'inviterait encore à passer le dimanche à sa villa ; il me sembla, quand il partit sans moi, que je restais abandonné dans une île déserte.

Que de rêves je fis depuis en ayant l'air d'étudier une cause intéressante, et même celles où il s'agissait de mariage, mot qui

* Trinity-House, espèce de conseil maritime chargé de l'entretien des phares, etc.

signifiait pour moi bonheur céleste, parce que j'y rattachais ma plus douce espérance. Je rapportais tout à Dora, et pour elle, pour elle seule, non pour satisfaire ma vanité personnelle, j'achetai en huit jours quatre magnifiques gilets, une douzaine de gants jaunes et trois paires de bottes si justes, que je leur dois tous les cors aux pieds que j'ai eus depuis.

Il y avait quelque mérite, avec de pareilles bottes, à faire de longues excursions sur la route de Londres à Norwood, où je fus bientôt aussi connu que les postillons. Ces promenades ne m'empêchaient pas d'arpenter avec la même persévérance les rues fashionables de la capitale, les bazars, les parcs et tous les lieux où j'espérais apercevoir Dora. Je la rencontrai quelquefois, en effet, mais rarement, et toujours avec l'inséparable miss Murdstone. Hélas ! en ces occasions, combien j'étais misérable en pensant que je n'avais rien dit qui fût à propos ou qui pût lui révéler l'ardeur de mon dévouement. J'attendais aussi toujours une nouvelle invitation de monsieur Spenlow... mais en vain, je n'en reçus aucune.

Mistress Crupp devait être douée d'une pénétration bien grande... Ma passion n'existait que depuis quelques semaines, je n'avais pas encore eu le courage d'écrire à Agnès autre chose que ces mots : « Je suis allé à la villa de monsieur Spenlow, *qui n'a qu'une fille...* » je dis que mistress Crupp devait être douée d'une pénétration extraordinaire ; car déjà elle l'avait devinée.

Un soir que j'étais dans mes humeurs noires et qu'elle souffrait elle-même de son spasme, mistress Crupp vint me prier de vouloir bien lui donner quelques cuillerées de cardamome, avec sept gouttes d'essence de clous de girofle, ou, à défaut de cette potion, un peu d'eau-de-vie ; cette liqueur, disait-elle, n'était ni aussi efficace ni aussi agréable à son palais, cependant elle s'en contenterait à défaut de la potion. Je connaissais à peine le nom de cardamome, mais j'avais toujours trois ou quatre bouteilles de cognac dans l'office. Je lui en versai donc un verre, qu'elle dégusta en ma présence, comme pour me prouver qu'elle ne faisait aucun mauvais usage de ce remède, et elle me dit :

« Allons, monsieur, courage ; je ne puis vous voir ainsi ; j'ai un cœur de mère. Je suis certaine qu'il y a une jeune dame sur le tapis.

— Mistress Crupp... repris-je en rougissant.

— Oh ! mon Dieu , dit-elle, pourquoi se désespérer ? Si elle refuse de vous sourire , est-elle la seule au monde ? Sachez ce que vous valez.

— Qui vous fait supposer, mistress Crupp, qu'il y a une dame sur le tapis, pour parler comme vous ? lui dis-je.

— Monsieur Copperfield, répliqua-t-elle avec un ton presque sévère, j'ai logé et blanchi d'autres jeunes gens avant vous. Un jeune homme peut avoir trop de soin de sa toilette ou ne pas en avoir assez ; il peut trop friser et pommader ses cheveux ou les négliger trop ; il peut porter des bottes trop étroites ou trop larges ; c'est selon le tempérament naturel du jeune homme ; mais, quel que soit l'excès auquel il se livre, monsieur , il y a une jeune dame sur le tapis, dans l'un comme dans l'autre cas. »

Mistress Crupp hocha la tête d'un air si assuré, que je n'eus plus la force de nier, et elle poursuivit :

« Le jeune homme qui est mort ici avant vous, était aussi amoureux d'une demoiselle de comptoir...

— Mistress Crupp, m'écriai-je, je vous prie de ne pas associer la jeune dame en question avec une demoiselle de comptoir ou toute autre demoiselle du même rang, s'il vous plaît !

— Monsieur Copperfield, reprit mistress Crupp, j'ai un cœur de mère, et je vous porte dans ce cœur ; ne vous fâchez donc pas, et surtout ne vous découragez pas ; je vous le répète, si celle qui vous a charmé vous refuse un sourire, elle n'est pas la seule au monde. Sachez ce que vous valez. »

Et, à ces mots, affectant de prendre soin de la bouteille d'eau-de-vie dont je lui avais versé un verre, elle me remercia avec une révérence majestueuse et se retira. Son ombre était encore sur le seuil de ma chambre, que je m'aperçus qu'elle avait pris un peu trop de liberté avec moi ; mais en même temps je lui sus gré de m'avoir donné cette leçon indirecte que je devais à l'avenir être un peu plus sur mes gardes, de peur de trahir mon secret.

III

TOMMY TRADDLES.

Le lendemain, je me souvins que Traddles devait être de retour de son voyage, et je résolus d'aller le trouver à l'adresse qu'il m'avait donnée : c'était à Cambden-Town, près le Collège des vétérinaires, faubourg de Londres où je fus orienté par un de nos clercs qui habitait dans ce quartier.

La rue de Traddles n'était pas aussi agréable que je l'eusse souhaitée pour lui. Les habitants semblaient avoir une propension à jeter par la fenêtre tout ce qui leur était inutile; ce qui comprenait force feuilles de choux, un soulier dépareillé, une casserole sans manche, un chapeau noir et un parapluie dans les diverses phases de leur décomposition organique.

L'aspect général des lieux me rappela forcément ce temps de ma vie où j'étais l'hôte de monsieur et mistress Micawber. Ces dignes amis de mon enfance me revinrent surtout à la mémoire quand, sur le seuil même de la maison dont Traddles m'avait indiqué le numéro, maison remarquable entre toutes les autres par son caractère de destruction et de ruine, j'entendis ce dialogue entre le laitier et une très-jeune servante :

« Eh bien ! mon petit mémoire, y songe-t-on ? »

— Oh ! monsieur dit qu'il va le solder immédiatement, fut la réponse de la jeune servante.

— C'est que, dit le laitier poursuivant comme si on ne lui avait pas répondu et parlant plutôt pour l'oreille de quelqu'un qui était dans la maison que pour celle de la jeune servante, c'est que ce petit mémoire a si longtemps attendu qu'il semble être oublié ; or, je vous déclare que je commence à perdre patience. »

Ces dernières paroles furent prononcées avec un accent farouche qui contrastait avec la profession de marchand de lait. Le geste de l'homme eût parfaitement convenu aussi à un boucher ou un débitant d'eau-de-vie en colère.

La jeune servante, intimidée, ne savait plus que dire, lorsque le laitier, lui prenant le menton :

« Aimez-vous le lait, ma petite? lui demanda-t-il.

— Oui, je l'aime, répondit-elle.

— Eh bien ! dit le laitier, vous n'en aurez pas demain ; pas une goutte, voyez-vous ! »

Heureusement, la jeune servante était d'un âge où les menaces qui ne doivent se réaliser que demain n'effraient qu'à demi, et elle fut rassurée en voyant que le laitier, lâchant son menton, ouvrit son seau et versa la dose quotidienne de lait qu'il portait chaque matin à la famille. Cela fait, il alla devant la maison voisine répéter, sur un ton de vengeance, le cri de son métier.

« Monsieur Traddles demeure-t-il ici? » demandai-je alors.

Une voix mystérieuse répondit au fond du couloir : « Oui. » Et, là-dessus, la jeune servante me dit aussi : « Oui.

— Est-il chez-lui? »

Nouvelle réponse affirmative de la voix mystérieuse, répétée par la jeune servante comme par un écho, et elle ajouta : « Vous pouvez monter, monsieur. » Ce que je fis, certain d'être épié par un œil mystérieux qui appartenait probablement à la voix mystérieuse.

Traddles vint me recevoir sur le palier de l'escalier ; il fut enchanté de me voir, et m'introduisit cordialement dans sa chambre. Elle était sur le devant de la maison et parfaitement propre, quoique économiquement meublée. Traddles n'avait que cette pièce unique ; son sofa était un sofa-lit ; sur une tablette, sa brosse à souliers et son cirage étaient parmi ses livres, derrière un dictionnaire. Des papiers couvraient la table, et tout annonçait qu'en reconnaissant ma voix il avait interrompu le travail qu'il faisait en robe de chambre, c'est-à-dire vêtu d'une vieille redingote. Sans être trop curieux, j'embrassai tout le mobilier d'un coup d'œil, y compris le croquis d'un clocher sur l'écritoire. Tous les ingénieux artifices de Traddles pour déguiser les meubles qu'il possédait et figurer ceux qu'il ne possédait pas, me rappelèrent Traddles qui, dans notre pensionnat, fabriquait des cavernes d'éléphant en papier pour y enfermer des mouches, et se consolait de ses disgrâces d'écolier par les mémorables croquis dont j'ai tant parlé ailleurs.

Dans un coin, une large serviette blanche couvrait proprement quelque chose que je ne pus deviner.

« Copperfield, je suis heureux de vous voir, dit mon ancien condisciple, et c'est parce que j'étais certain que vous seriez heureux vous-même de renouveler connaissance, que je vous ai donné cette adresse au lieu de mon adresse à mon étude.

— Ah ! vous avez une étude ? lui dis-je.

— Comment donc ! répliqua-t-il, j'ai le quart d'une chambre et d'un couloir avec le quart d'un clerc *. Nous avons une étude à quatre pour donner un air de clientèle, et le clerc me coûte pour mon quart une demi-couronne par semaine. »

La simplicité naïve de Traddles, son bon caractère, et quelque chose aussi de son ancien guignon, se retrouvaient dans le sourire dont il accompagna cette explication.

« Ce n'est pas le moins du monde par vanité, mon cher Copperfield, voyez-vous, me dit-il, que je ne donne pas habituellement cette adresse-ci ; mais je ne serais pas sûr que tous ceux à qui je la donnerais fissent volontiers une si longue course. Quant à moi, je me fraie mon chemin dans le monde à travers les obstacles de ma destinée, et je serais ridicule si je voulais le dissimuler.

— Vous faites votre stage d'avocat, à ce que m'a dit monsieur Waterbrook ?

— Oui, répondit Traddles en se frottant doucement les mains, je fais mon stage ; ce n'est que depuis peu que j'ai pu payer mon inscription ; mais il s'agissait de cent livres sterling, et c'était une grosse somme ! une grosse somme ! répéta-t-il avec la grimace qu'il eût pu faire si on lui avait arraché une dent.

— Savez-vous, lui dis-je, à quoi je pense en vous regardant, ~~mon~~ cher Traddles ?

— Non.

— A cet habit bleu de ciel que vous portiez au pensionnat.

— Ah ! je m'en souviens, s'écria Traddles en riant, cet habit aux manches étroites ! L'heureux temps que celui-là !

— Je crois, lui dis-je, que notre maître aurait pu le rendre plus heureux s'il avait voulu être un peu moins prodigue de coups de canne.

— Peut-être, en effet, dit Traddles ; mais cela n'empêchait

* *Chambers* est l'expression anglaise : les avocats stagiaires ont une chambre dans une *Inns of court*.

pas que nous avons nos bons moments. Vous rappelez-vous nos soupers ? et les histoires que vous nous racontiez. Ah ! ah ! ah ! et les coups de canne que je m'attirai pour avoir pleuré quand monsieur Mell fut congédié. Le vieux Creakle ! j'aimerais à le revoir, lui aussi.

— Il fut un brutal pour vous, Traddles, lui dis-je avec indignation, comme si c'était hier qu'il eût été battu.

— Le croyez-vous ? reprit-il ; réellement ? C'est possible ; mais il y a longtemps de cela ! Le vieux Creakle !

— C'était un oncle qui payait votre éducation ? lui dis-je.

— Oui ! celui à qui je devais toujours écrire quand j'étais battu, et à qui je n'écrivais jamais. Ah ! ah ! oui, j'avais un oncle alors. Il mourut peu de temps après ma sortie de l'école. C'était un marchand drapier retiré. Il m'avait fait son héritier ; mais il cessa de m'aimer quand je fus un grand jeune homme ; il prétendit que je n'avais pas répondu à ses espérances, et il épousa sa ménagère.

— Et que fîtes-vous ?

— Je ne sais trop si je fis une chose plutôt qu'une autre. Je restai chez mon oncle, attendant qu'il m'établît dans le monde, jusqu'à ce que sa goutte lui étant remontée dans l'estomac, il mourut, et sa veuve se remaria avec un jeune homme, sans songer à m'établir.

— Quoi, votre oncle ne vous avait rien laissé à vous ?

— Au contraire, il m'avait laissé cinquante livres sterling ; mais, n'ayant étudié aucun état, je ne sus d'abord que devenir. Plus tard, grâce à un condisciple de Salem-House, dont le père était avocat, je fis des copies de mémoires. Cela me rapportait fort peu de chose, et comme je suis un piocheur, je me mis à faire aussi des extraits et des analyses de plaidoiries ; c'est ce qui me donna l'idée de faire aussi mon cours de droit. L'inscription absorba ce qui me restait de mes cinquante livres et tout ce que j'avais pu économiser sur le produit de mes copies. J'ai eu depuis quelques bonnes recommandations, entre autres celle de M Waterbrook, et j'en ai profité pour gagner quelques guinées. Enfin, j'ai fait connaissance d'un éditeur qui publie une encyclopédie par livraisons, et il a bien voulu m'y employer. C'était à un article que je travaillais ce matin ; je ne suis pas un mauvais compilateur, mon cher Copperfield ; mais je n'ai

pas la tête inventive. Je suppose qu'il n'y eut jamais la moindre originalité dans cette tête-là, ajouta-t-il avec le même ton de joyeuse confiance. »

Pour lui faire plaisir, je ne le contrariai pas, et il poursuivit en ces termes :

« J'espère un de ces jours être attaché à un journal, et ce sera presque une source de fortune ; mais j'ai tant de plaisir à vous retrouver toujours le même depuis le pensionnat, que je ne vous cacherai rien, mon cher Copperfield. Apprenez donc que je suis amoureux. »

Amoureux ! ah ! Dora !

« Ma future, dit Traddles, est la fille d'un vicaire, père de dix enfants, dans le Devonshire. Oui, poursuivit-il en me voyant regarder involontairement le croquis du clocher que j'avais remarqué sur son écritoire ; oui, vous avez deviné, c'est l'église de mon futur beau-père, et, tournez à gauche, vous arrivez au presbytère, là où je pose ma plume ! »

Le bonheur qu'il avait à entrer dans ces détails me frappe plus aujourd'hui qu'alors ; car, en l'écoutant, mon égoïste réflexion faisait le plan de la villa de monsieur Spenslow et de son jardin.

« Celle que j'aime est une si bonne personne ! dit Traddles, un peu plus âgée que moi ; mais si bonne fille ! Je vous ai dit, chez monsieur Waterbrook, que j'allais à la campagne ? C'est dans le Devonshire que je suis allé. J'y suis allé à pied et je suis revenu de même. Quel mois délicieux j'ai passé là ! Il nous faudra attendre longtemps, j'en ai peur ; mais notre devise est patience et espérance ! Nous répétons sans cesse : « Patience et espérance ! » Oui, mon cher Copperfield, elle m'attendrait, s'il le fallait, jusqu'à l'âge de soixante ans ! »

A ces mots, Traddles se leva avec un sourire triomphant, et, mettant la main sur la serviette blanche que j'avais observée en entrant :

« Cependant nous préparons déjà les éléments de notre entrée en ménage. Voici deux articles essentiels. (Il souleva la serviette avec orgueil et précaution.) Elle a acheté elle-même ce vase à fleurs. Vous garnissez cela d'une plante et le placez sur une fenêtre ; vous avez presque un petit jardin. J'ai acheté moi-même cette petite table à dessus de marbre. Quand vous prenez

le thé, n'est-ce pas commode de pouvoir y poser votre tasse? C'est un meuble admirable, très-bien travaillé et solide comme un roc!... »

J'admirai le vase et la table. Traddles les recouvrit l'un et l'autre avec soin.

« C'est peu de chose encore, dit-il, mais c'est un commencement. Ce qui m'effraie le plus, Copperfield, ce sont les nappes, les taies d'oreiller et autres articles de lingerie; ce sont encore les ustensiles de cuisine, les chandeliers, les bougeoirs, les grils et autres ferrailles indispensables. Il en faut je ne sais combien, et cela coûte; mais patience et espérance. Je vous assure que c'est la plus aimable fille du monde.

— Je n'en doute pas, lui dis-je.

— En attendant, pour conclure ce qui me concerne, reprit Traddles, je vis comme je peux. Je ne gagne pas beaucoup, mais je ne dépense guère. Généralement, je prends mes repas avec la famille du rez-de-chaussée. Monsieur et mistress Micawber ont vécu dans le monde et sont d'une société agréable.

— Monsieur et mistress Micawber! mais je les connais intimement, mon cher Traddles! m'écriai-je. »

Un double coup à la porte, auquel Traddles répondit : « Vous pouvez entrer, » vint à propos résoudre toutes mes incertitudes.

« Je vous demande pardon, monsieur Traddles, dit monsieur Micawber, j'ignorais que vous ne fussiez pas seul. » Et, en parlant ainsi, monsieur Micawber relevait le collet de sa cravate, col empesé comme autrefois, et il saluait avec son lorgnon sur l'œil droit. C'était toujours le même Micawber, affectant l'air jeune et distingué.

« Comment vous portez-vous, monsieur Micawber? lui demandai-je.

— Monsieur, répondit monsieur Micawber, vous êtes bien poli; je suis *in statu quo*.

— Et mistress Micawber?

— Monsieur, elle est aussi, Dieu merci, *in statu quo*.

— Et les enfants, monsieur Micawber?

— Monsieur, je suis heureux de pouvoir répondre qu'ils jouissent également d'une florissante santé. »

Ici, me voyant sourire, monsieur Micawber examina mes traits avec plus d'attention, et dit :

« Est-il possible? ai-je le plaisir de revoir Copperfield, le compagnon, l'ami de ma jeunesse! »

Me secouant les deux mains avec un véritable enthousiasme, et se tournant vers l'escalier :

« Ma chère amie! cria-t-il, montez, je veux avoir le plaisir de vous présenter quelqu'un qui est dans l'appartement de monsieur Traddles!

— Mon jeune ami, reprit monsieur Micawber, vous allez bien surprendre ma chère moitié; vous me retrouvez, je dois vous le dire, dans une des crises solennelles de la vie où un homme est sur le bord d'un précipice; mais vous savez si, dans les occasions, je sais prendre mon élan et faire le saut périlleux. »

Avant que j'eusse répondu à cet avant-propos, mistress Micawber entra à son tour, et je vis avec peine que son costume était un peu plus négligé qu'autrefois. Son émotion à ma vue mit aussi ses nerfs à l'épreuve, et elle faillit s'évanouir dans mes bras, ce qui ne l'empêcha pas de se joindre bientôt à la causerie de notre groupe, jusqu'à ce que monsieur Micawber parlât de m'inviter à dîner. Malgré son aplomb, je compris à l'embarras de sa nerveuse moitié que je serais très-imprudent d'accepter. Je répondis que j'étais engagé ailleurs, mais que je voulais, avant que la quinzaine fût expirée, traiter chez moi tous mes anciens amis.

Lorsque je partis, sous prétexte de me montrer un chemin plus court que celui par lequel j'étais venu, monsieur Micawber m'accompagna jusqu'au coin de la rue.

« Je veux, dit-il, faire ma confiance à un ancien ami; c'est une grande consolation de loger sous le même toit que votre condisciple Traddles, quand on n'a pour voisins, porte à porte, qu'une blanchisseuse à main droite et un agent de police à main gauche. Je suis en ce moment commissionnaire en blé; mais c'est une profession peu lucrative, et il en est résulté pour moi quelques difficultés pécuniaires. C'est la crise à laquelle j'ai déjà fait allusion; j'ajoute que j'ai heureusement en perspective un moyen de fortune qui me mettra en état d'assurer enfin mon avenir et même celui de votre ami Traddles, qui est devenu le mien. Enfin, vous avez pu vous apercevoir que mistress Micawber est dans une situation de santé qui rend assez probable une addition à ces gages d'affection conjugale que... bref à nos en-

fants... que je vous ferai voir une autre fois. Les parents de mistress Micawber ont bien voulu exprimer leur déplaisir de cet état de choses. Je ne crois pas que cela soit leur affaire, et je repousse ce sentiment avec mépris. »

Après cette explication confidentielle, monsieur Micawber me donna une dernière poignée de mains et me laissa.

IV

MES AMIS.

Jusqu'au jour où je reçus à table mes anciens amis retrouvés, je vécus presque exclusivement de café et de l'image de Dora. Dans ma mélancolie amoureuse, mon appétit languissait. Je m'en réjouis comme si c'eût été un acte de trahison envers Dora d'avoir du plaisir à dîner. Les promenades que je faisais n'avaient pas, sous ce rapport, la conséquence naturelle de l'exercice, le désappointement contrariant l'effet du grand air : et puis, je ne sais vraiment si l'estomac peut exercer librement ses fonctions quand les pieds subissent la torture d'une chaussure étroite : il doit exister une sympathie entre cet organe et nos extrémités.

Pour traiter mes convives, je ne renouvelai pas les frais que j'avais faits pour Steerforth et ses deux condisciples d'Oxford. Je commandai deux belles soles, un gigot de mouton et un pâté aux pigeons. Je réduisis dans les mêmes proportions la fourniture du marchand de vin, mais je me procurai tous les éléments d'un bowl de punch, pour être composé par M. Micawber, et, ayant mis le couvert de mes propres mains, parce que je supprimai le laquais de louage, j'attendis mon monde de pied ferme.

Je ne puis dire que tout fût excellent ou servi à point ; mais nous n'en dînâmes pas moins gaiement, et le punch nous inspirait les plus joyeux propos, lorsque je vis apparaître Littimer, chapeau bas.

« Je vous demande pardon, monsieur, dit-il, c'était mon ordre de venir ici : mon maître y est-il ? »

— Non.

— Ne l'avez-vous pas vu, monsieur ?

— Non ; où l'avez-vous laissé ? à Oxford ?

— Je vous demande pardon, monsieur, répéta-t-il, éludant une réponse directe ; mais s'il n'est pas ici aujourd'hui, il y sera demain, sans doute, je me serai mépris. »

Il se retirait respectueusement

« Littimer ! lui dis-je.

— Monsieur !

— Êtes-vous resté longtemps à Yarmouth, après nous ?

— Non, pas précisément.

— Vous avez vu le bateau remis à neuf ?

— Oui, monsieur, j'étais resté exprès pour cela. Je vous souhaite bien le bonjour, monsieur. »

Il comprit tous mes convives avec moi dans son humble salut et sortit. Je ne fus pas le seul à respirer plus librement quand il eut disparu ; mais c'était moi surtout qui avais subi la sensation singulière de sa présence ; car, outre ma contrainte habituelle, ma conscience me disait tout bas que j'avais, depuis quelque temps, entretenu quelques soupçons contre son maître et je ne pouvais réprimer la peur vague d'être sondé et deviné par son impassible coup d'œil.

Si cette apparition me préoccupa un peu, la gaieté générale reprit bientôt son cours. Mistress Micawber elle-même nous tint tête pour le punch et la conversation, discutant librement toutes les chances de fortune qui souriaient encore à son mari si, abandonnant l'ingrate profession de commissionnaire en céréales, il parvenait à exercer ses rares talents à faire la banque et l'escompte. Malheureusement, elle ne dissimula pas qu'il devait commencer par liquider un certain arriéré en signant lui-même un billet qui ne trouverait peut-être un escompteur régulier dans la Cité que moyennant un sacrifice considérable. A cette parenthèse succédèrent l'éloge des vertus de mon ami Tradles, et la proposition faite par M. Micawber de boire au tendre objet de ses affections. Une allusion délicate à l'état de mon cœur me força de livrer à un autre toast l'initiale D., qui fut saluée avec acclamation.

Le thé termina la soirée ; entre deux tasses mistress Micawber daigna nous chanter deux ballades : le *Beau Sergent* et le *Pe-*

tit Tuffin. Ces deux ballades avaient fait la célébrité de mistress Micawber du temps qu'elle était jeune fille chez son papa et sa maman. Monsieur Micawber nous dit lui-même : « La première fois que je vis ma bien-aimée compagne sous le toit paternel, le *Beau Sergent*, chanté par elle, avait attiré mon attention d'une manière extraordinaire ; mais quand j'entendis le *Petit Tuffin*, je résolus de devenir l'époux de la chanteuse ou de mourir ! »

Entre dix et onze heures, mistress Micawber passa dans ma chambre pour replier son bonnet dans la feuille de papier qui lui avait servi à l'apporter sans être chiffonné, et pour remettre son chapeau de paille. Un moment après, j'éclairais mes amis pour qu'ils descendissent mon escalier sans accident, et comme monsieur et mistress Micawber avaient ouvert la marche, je retins Traddles un moment sur le palier pour lui dire :

« Traddles, mon cher ami, monsieur Micawber est un homme sans malice, le pauvre diable ! mais, si j'étais vous, je ne lui prêterais rien.

— Mon cher Copperfield, répondit Traddles en souriant, je n'ai rien à lui prêter.

— Vous avez votre signature.

— Oh ! appelez-vous cela quelque chose ? reprit Traddles d'un air pensif.

— Certainement.

— Merci, mon cher ami, dit Traddles, mais j'ai peur d'être averti trop tard.

— Quoi ! vous auriez endossé le billet dont l'escompte ne peut être obtenu qu'au prix d'un grand sacrifice ?

— Pas encore, c'est un autre ; mais monsieur Micawber m'a assuré, hier encore, que *les fonds étaient faits* : telle fut son expression. »

En ce moment, monsieur Micawber levant la tête vers le palier, je n'eus que le temps de souhaiter le bonsoir à Traddles, en prévoyant que le brave garçon serait bientôt dans l'embarras.

Je venais de m'asseoir auprès de mon feu, ne sachant trop jusqu'à quel point il fallait rire d'un caractère tel que celui de monsieur Micawber ; un bruit de pas dans l'escalier me fit penser que c'était Traddles qui remontait pour chercher quelque article de toilette de son hôtesse ; mais, à mesure que ce pas se

rapprocha, je le reconnus mieux, je sentis battre mon cœur et le sang me monter au visage : c'était le pas de Steerforth.

Je ne perdais jamais de vue l'image d'Agnès : elle ne cessait d'occuper le sanctuaire de mon cœur, si je puis ainsi parler ; mais, lorsque Steerforth entra et me tendit la main, le nuage qui, depuis quelque temps, s'épaississait sur lui, se changea en auréole de lumière, et je fus honteux d'avoir douté d'un ami que j'aimais si tendrement. Je n'en aimai pas moins Agnès ; je pensai toujours à elle comme à l'ange bienfaisant de ma vie : ce ne fut pas à elle que je reprochai l'outrage fait à Steerforth, mais à moi, et je lui en eusse volontiers demandé pardon.

« Eh bien ! Pâquerette chérie, me dit-il en riant, j'ai donc failli vous surprendre dans un autre festin ! sybarite que vous êtes ! Ces procureurs en droit canon sont des viveurs, et, auprès d'eux, nous ne sommes plus que de sobres philosophes, nous autres mauvais sujets d'Oxford.

— J'avoue, lui répondis-je, que je viens encore de traiter trois convives.

— Je viens de les rencontrer sortant de chez vous et chantant tout haut votre munificence d'amphitryon. Quel est celui qui porte la tête encadrée dans un col si empesé ? »

Je lui fis de mon mieux, en quelques mots, l'histoire du couple Micawber.

« Et l'autre ? »

— Devinez : c'est Traddles !

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit Steerforth de son air indifférent.

— Traddles ! notre ancien condisciple de Salem-House !

— Ah ! cette poule mouillée, reprit-il ; et où l'avez-vous ramassée ? »

Je lui parlai de Traddles en l'exaltant autant que possible, car je sentais que Steerforth aurait pu se le rappeler moins dédaigneusement ; il m'interrompt en me demandant si je ne pourrais pas lui donner quelque chose à manger.

Il restait par bonheur, entre autres débris de notre gala, la moitié du pâté aux pigeons.

« Ah ! ma Pâquerette ! s'écria Steerforth en se mettant à table, voilà un souper de roi ! je lui ferai honneur, car j'arrive de Yarmouth.

— Je croyais que vous veniez d'Oxford ? lui dis-je.

— Moi, dit Steerforth, je viens de naviguer ; j'ai mieux employé mon temps qu'à l'Université.

— Littimer est venu il y a deux heures, repris-je, pour savoir si vous étiez arrivé, et j'ai cru comprendre que vous étiez à Oxford, quoique, à présent que j'y pense, il ne me l'ait pas dit.

— Littimer est un sot, plus sot que je ne le croyais, d'être venu ici s'enquérir de moi, répondit Steerforth se versant gaiement un verre de vin et le buvant à ma santé ; mais si vous connaissez le caractère de Littimer, ma chère Pâquerette, vous êtes plus habile que moi et que la plupart d'entre nous.

— C'est assez vrai, dis-je en rapprochant ma chaise de la table ; et laissons là Littimer pour parler de ce qui m'intéresse davantage : ainsi donc, vous avez été à Yarmouth. Y êtes-vous resté longtemps ?

— Non, répliqua-t-il, une *escapade* d'une semaine ou deux.

— Et comment se portent-ils tous ? je présume que la petite Émilie n'est pas encore mariée ?

— Pas encore ; mais sur le point de l'être, dans huit jours, dans quinze, dans un mois, ou plus tard. Je n'ai pas vu les Peggoty, soit dit en passant ; mais, ajouta-t-il en déposant sa fourchette et son couteau pour fouiller dans ses poches... J'ai une lettre pour vous ?

— De qui ?

— Eh ! de votre vieille bonne... Où est donc la lettre ? Il s'agit de ce pauvre Barkis, qui est, j'en ai peur, bien près de sa fin. J'ai vu là, cher ami, un apothicaire ou un chirurgien, celui qui mit Votre Seigneurie au monde, et, après une profonde dissertation, il conclut en disant que l'honnête messenger était à la veille de faire son dernier voyage. Ah ! je me rappelle : la lettre est dans ma grosse redingote ; cherchez-la vous-même, mon cher ami. La trouvez-vous ?

— Oui. »

C'était, en effet, une lettre de Peggoty, moins lisible que d'habitude, très-brève, et m'annonçant l'état désespéré de son mari.

Pendant que je la déchiffrais, Steerforth continuait à souper
« Steerforth, lui dis-je, je crois que j'irai à Yarmouth, moi aussi, pour voir ma vieille bonne. Ce n'est pas que je puisse

lui être d'aucun service réel, mais elle m'est si attachée, que ma visite lui fera du bien ; ce sera une consolation pour elle, et c'est le moins que je puisse faire, dévouée comme elle a toujours été. Si vous étiez à ma place, ne feriez-vous pas de même ? »

Son regard devint pensif, et il réfléchit quelque temps avant de me répondre :

« Oui, allez ; vous ne pouvez faire mal. »

— Puisque vous arrivez de Yarmouth, repris-je, ce serait inutile de vous prier de m'accompagner.

— Tout à fait impossible, répliqua-t-il ; je vais cette nuit même à Highgate. Il y a longtemps que je n'ai vu ma mère, et ma conscience me le reproche ; car c'est quelque chose d'être aimé comme son enfant prodigue l'est par elle... Bah ! quelle absurdité !... Vous avez l'intention de partir demain, je présume ?

— Oui, mon ami.

— Eh bien ! différez d'un jour. Je venais vous prier de passer quelques jours avec nous : me voici, et justement vous prenez votre volée pour Yarmourth.

— C'est bien à vous, Steerforth, de parler ainsi, vous qui êtes toujours au moment d'entreprendre une expédition ou une autre. »

Il resta un moment comme interdit avant de répondre.

« Allons, Davy, retardez votre voyage de vingt-quatre heures, et passez la journée demain avec nous. Qui sait quand nous nous reverrons ? Allons, accordez-moi cette journée. J'ai besoin de vous pour ne pas me trouver en tête-à-tête avec Rosa Dartle.

— Prendriez-vous trop d'amour l'un pour l'autre si je n'étais entre vous deux ?

— Oui, trop d'amour ou trop de haine, n'importe lequel, » dit Steerforth en riant, et il insista si bien que je ne pus lui refuser. Il passa alors sa redingote, alluma son cigare, et partit avec l'intention de faire à pied la route jusqu'à Highgate. Je passai ma redingote aussi, et l'accompagnai jusqu'à la dernière maison de Londres ; mais je n'allumai pas de cigare. J'en avais assez depuis que j'avais fumé pour la première fois.

Le lendemain matin, au moment où je m'habillais, je reçus le billet suivant de monsieur Micawber :

« Monsieur (car je n'ose dire mon cher Copperfield),

» Le soussigné s'est efforcé hier de vous dérober la connais-

sance anticipée de sa position calamiteuse ; mais l'espérance s'est évanouie à l'horizon ; l'échéance fatale était déjà arrivée, comme l'atteste un inventaire de saisie dans lequel se trouve malheureusement compris le mobilier de monsieur Thomas Traddles, Esq., membre de l'honorable société d'Inner-Temple.

» S'il manquait une goutte d'amertume à la coupe du soussigné, il la trouverait dans le fait que le susdit Thomas Traddles a endossé par complaisance un mandat de vingt-trois livres quatre sols neuf deniers sterling, dont les fonds ne sont pas faits !

» Après une telle accumulation de fatales circonstances, n'est-il pas superflu d'ajouter que les cendres et la poussière de l'humiliation sont à jamais répandues

» Sur

» la

» tête

» du

» soussigné,

» Wilkins MICAWBER. »

Pauvre Traddles ! malgré la tragique conclusion de ce billet, je connaissais trop monsieur Micawber pour ne pas savoir que cette tête humiliée se relèverait bientôt malgré les cendres et la poussière qui la couvraient ; mais mon pauvre condisciple, que deviendrait-il, et, avec lui, celle des dix filles du vicaire qui (phrase de triste augure) l'aimait assez pour l'attendre jusqu'à sa soixantième année !

V

JE FAIS UNE NOUVELLE VISITE A LA MAISON DE STEERFORTH.

Je prévins monsieur Spenslow, dans la matinée, que j'avais besoin d'un congé de quelques jours. Comme je ne recevais aucun salaire et qu'ainsi je ne nuisais en rien aux intérêts de l'implacable monsieur Jorkins, cela ne souffrit aucune difficulté. Je profitai de l'occasion pour exprimer mon espérance que

miss Spenlow se portait bien : à ma voix tremblante, au trouble de ma vue, monsieur Spenlow répondit, sans plus d'émotion que s'il eût parlé d'une mortelle ordinaire, qu'il me remerciait, et que sa fille jouissait d'une santé excellente.

Nous autres clercs payants et non payés, en notre qualité de jeunes rejetons de l'ordre patricien des proctors, nous étions traités avec tant de considération, que j'étais presque toujours maître de mes actions et de mon temps. Comme je ne voulais pas cependant être rendu à Highgate avant une heure de l'après-midi, je passai une heure fort agréable avec monsieur Spenlow, à suivre un nouveau jugement d'excommunication. Il s'agissait de la querelle survenue entre deux bedeaux, dont l'un était accusé d'avoir poussé l'autre contre une pompe ; le balancier de ladite pompe se projetant dans la cour d'une école, et ladite école étant sous le pignon du toit de l'église, *la poussée* était un cas ecclésiastique. J'en trouvai les détails fort divertissants, et je partis sur l'impériale de la voiture publique de Highgate, après cette récréation matinale.

Mistress Steerforth fut charmée de me voir et Rosa Dartle aussi. Je ne regrettai pas l'absence de Littimer, qui était remplacé dans son service par une modeste fille de chambre en bonnet à rosettes bleues, dont le regard était moins imposant et plus agréable que celui du respectable serviteur. Mais ce qui me frappa surtout au bout d'une demi-heure, fut la surveillance attentive que miss Dartle exerçait sur moi, et la manière sournoise dont elle épiait la physionomie de Steerforth, la comparant avec la mienne, comme si elle s'attendait à surprendre une explication entre nous deux. Chaque fois que je me tournais de son côté, je voyais ses grands yeux noirs attachés invariablement sur Steerforth et sur moi, passant soudain de l'un à l'autre ou nous examinant tous les deux à la fois. Loin de dissimuler cette observation de lynx, lorsqu'elle voyait que je la remarquais, elle me contemplait alors avec une expression plus prononcée. Quelque innocent que je fusse et sûr de ma conscience relativement à aucun tort dont miss Dartle pouvait me soupçonner, je finis par être intimidé par la flamme ardente de ces yeux étranges.

Toute la journée, miss Rosa Dartle sembla remplir la maison de son ubiquité. Si j'étais à causer avec Steerforth dans sa

chambre, j'entendais le frôlement de sa robe dans le corridor. Si nous faisons une partie de fleurets sur la pelouse derrière la maison, je l'apercevais allant d'une fenêtre à l'autre, comme une lumière errante, jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât à celle d'où elle pouvait le mieux épier. Nous allâmes nous promener tous les quatre dans le parc ; elle appuya sa main légère comme un ressort sur mon bras pour me retenir à elle, laissant Steerforth et sa mère nous devancer hors de la portée de sa voix, et elle me questionna en ces termes :

« Vous êtes resté longtemps sans venir ici ; votre profession est-elle réellement si séduisante et si absorbante qu'elle ne vous accorde aucun loisir ? Je le demande parce que je désire toujours savoir quand j'ignore : est-ce réellement ainsi ? »

Je répondis que j'aimais assez l'étude du droit canon, sans doute, mais que je ne pouvais lui attribuer tant d'attraits.

« Ah ! dit Rosa Dartle, je suis charmée de l'apprendre, parce que j'aime toujours à être mieux informée quand je suis dans l'erreur. Vous voulez dire que votre profession est un peu aride, peut-être ? »

Je répondis qu'en effet elle *était* peut-être un peu aride.

« Ah ! et c'est pourquoi vous aimez des distractions, des distractions excitantes même... n'est-ce pas ? c'est juste ; mais n'est-ce pas un peu trop... eh ? pour *lui* ? je ne dis pas pour vous. »

Un coup d'œil rapide vers Steerforth, qui nous précédait en donnant le bras à sa mère, me montra qu'elle désignait par *lui* ; mais que voulait-elle dire ? je ne la compris pas et je dus avoir l'air de ne pas la comprendre.

« Dites-moi, ajouta-t-elle, si les distractions de ce genre... je le demande parce que je l'ignore... ne l'occupent pas trop exclusivement ? n'est-ce pas ce qui rend de plus en plus rares ses visites à sa tendre et aveugle... eh ? » Ici un regard me montra mistress Steerforth et un autre plongea dans les plus profonds replis de mon âme.

« Miss Dartle, répondis-je, ne pensez pas que... »

— Moi, oh non ! dit-elle, ne supposez pas que je pense quelque chose ! je ne suis pas soupçonneuse ; je fais seulement une question. Je n'exprime pas mon propre avis ; je désire fonder une opinion sur ce que vous me répondez. Ce n'est pas cela ? très-bien, je suis ravie de le savoir.

— Certainement, lui dis-je embarrassé, ce n'est nullement de ma faute si Steerforth est resté plus longtemps absent que de coutume... si réellement il l'a été. car je l'ignorais encore, et moi même, quand je l'ai revu hier, il y avait longtemps que je ne l'avais vu.

— En vérité?

— En vérité, miss Dartle. »

A cette affirmation, je la vis pâlir, et la cicatrice imprima son sillon plombé sur ses deux lèvres; ses yeux, en même temps, fixèrent sur moi leur plus ardent regard et elle me demanda :

« Que fait-il ?

— Que fait-il ? répétai-je après elle, plutôt pour moi que pour elle, tant je fus surpris.

— Oui, que fait-il ? en quoi l'assiste cet homme qui ne m'apparaît jamais qu'avec un mensonge inscrutable dans son impassible physionomie ? Si vous êtes honorable et fidèle, je ne vous demande pas de trahir votre ami, tout ce que je vous demande, c'est de m'apprendre ce qui l'entraîne et l'absorbe tout entier : est-ce la vengeance, la haine, l'orgueil, l'inquiétude d'esprit, un caprice, l'amour ?

— Miss Dartle, répliquai-je, pourquoi ne pas vouloir me croire lorsque je vous déclare que je ne sais rien de nouveau sur Steerforth, que je n'ai aucune idée de ce qui vous préoccupe et que je vous comprends à peine. »

Une sorte de frémissement, qui me sembla devoir être douloureux, se fit remarquer dans la cruelle cicatrice de miss Dartle et releva le bord de sa lèvre supérieure avec une expression de mépris ou peut-être de pitié : elle y porta vivement la main... une main si fine et si délicate, que, lorsque je l'avais vue pour la première fois ouverte devant le feu pour protéger son visage, je l'avais, en moi-même, comparée à une belle porcelaine. Ce fut avec un accent de colère et de dépit qu'elle me dit alors : « Vous me jurez le secret sur tout ceci : » et elle n'ajouta pas un mot de plus qui me fût adressé directement.

Mistress Steerforth était toujours heureuse dans la société de son fils, et, en cette occasion, Steerforth se montra particulièrement rempli de tendres attentions pour elle. Je prenais le plus vif intérêt à les voir ensemble, à cause, non-seulement de leur

mutuelle affection, mais encore de leur ressemblance remarquable et de la différence que l'âge et le sexe faisaient ressortir entre la hauteur impétueuse de l'un et la gracieuse dignité de l'autre. Il me vint plus d'une fois la pensée qu'il était heureux qu'aucune cause sérieuse de désaccord n'eût jamais éclaté entre eux, car deux caractères pareils — je devrais dire plutôt deux nuances si prononcées du même caractère — auraient été plus difficiles à se réconcilier que les extrêmes les plus opposés. Cette idée, je l'avouerai, me fut suggérée par une conversation de Rosa Dartle. Elle dit à dîner :

« Oh ! je voudrais bien que quelqu'un consentît à m'apprendre ce qu'il en est d'une chose à laquelle j'ai pensé tout le jour.

— Que voulez-vous savoir, Rosa ? demanda mistress Steerforth ; je vous en prie, Rosa, ne soyez pas mystérieuse.

— Mystérieuse ! s'écria-t-elle : ah ! réellement ? me trouvez-vous mystérieuse ?

— Ne suis-je pas constamment à vous prier de parler simplement et naturellement ? dit mistress Steerforth.

— Quoi donc, je ne parle pas naturellement ? répliqua Rosa. Eh bien ! je ne le pensais pas. Il faut être indulgente pour moi, nous ne nous connaissons pas nous-mêmes.

— C'est devenu pour vous une seconde nature, dit mistress Steerforth sans humeur : cependant, je me souviens, et vous devez vous souvenir que vous aviez une autre manière d'être, Rosa ; vous étiez moins sur vos gardes et plus confiante.

— Allons, je vois que vous avez raison, reprit Rosa ; c'est ainsi que les mauvaises habitudes s'enracinent en nous réellement. Moins sur mes gardes et plus confiante ? comment ai-je pu changer si imperceptiblement ? cela est singulier et je veux revenir à mon ancienne manière d'être.

— Je le désire bien sincèrement, dit mistress Steerforth avec un sourire.

— Oh ! réellement je tâcherai. J'apprendrai la franchise de... voyons, de qui ?... de James ? »

Mistress Steerforth entrevit le sarcasme qui se cachait sous l'air presque naïf de miss Dartle et lui répliqua assez vivement :

« Rosa, vous ne pourriez apprendre la franchise à une meilleure école.

— Oh ! j'en suis bien sûre, répliqua-t-elle avec animation : s'il est une chose dont je sois sûre, vous le savez, c'est celle-là. »

Mistress Steerforth parut regretter son mouvement d'humeur, et reprit d'un ton plus doux :

« Mais, ma chère Rosa ! vous ne nous avez pas dit ce que vous voudriez tant savoir.

— Ce que je voudrais tant savoir ? répondit Rosa avec une indifférence provoquante, ah oui ! c'est seulement si les personnes qui sont semblables ou identiques dans leur constitution morale... n'est-ce pas la phrase reçue ? ne sont pas exposées, si quelque motif sérieux les divise, à être brouillées plus dangereusement.

— Je serais pour l'affirmative, dit Steerforth.

— Réellement ? dit miss Dartle ; ô mon Dieu ! supposons, par exemple, — une invraisemblance est aussi bonne qu'une autre quand il ne s'agit que d'une supposition, — supposons que vous et votre mère vous vinssiez à avoir une querelle sérieuse.

— Ma chère Rosa, interrompit mistress Steerforth avec un sourire gracieux, cherchez quelque autre supposition. Dieu merci ! James et moi nous connaissons trop bien nos devoirs réciproques.

— Ah ! dit miss Dartle d'un air réfléchi, assurément, c'est ce qui préviendrait la querelle... oh ! sans contredit... exactement. Je suis enchantée d'avoir été assez folle pour avoir choisi cet exemple, tant il est doux de savoir que vos devoirs réciproques rendent la chose impossible... je vous remercie. »

Une autre circonstance relative à miss Dartle ne doit pas être omise, car j'eus des raisons pour me la rappeler plus tard, quand l'irréparable passé fut connu. Pendant toute cette journée, et principalement à dater de ce moment, Steerforth s'étudia, avec toutes ces séductions qui lui coûtaient si peu, à jeter un charme sur cette singulière créature. Qu'il réussît, cela ne pouvait me surprendre ; qu'elle luttât contre la fascination ne me surprit pas non plus, car je savais qu'elle était quelquefois sous une influence maligne. Mais je vis graduellement changer ses traits et ses manières ; je la vis regarder Steerforth avec admiration sans dissimuler le dernier effort de sa résistance, comme si elle regrettait de se laisser vaincre, jusqu'à ce que, complètement dominée, elle n'eut plus qu'un agréable sourire

pour tous, et je cessai d'avoir peur de ce regard qui m'avait tant effrayé jusque-là. Dans le courant de la soirée, nous nous assîmes auprès du feu, causant gaiement tous les quatre ensemble comme d'heureux enfants.

Soit parce que nous avions prolongé cette causerie, soit parce que Steerforth ne voulait pas perdre son avantage, nous ne restâmes pas plus de cinq minutes dans la pièce où elle avait eu lieu, après que Rosa se fut levée pour passer seule au salon.

« Elle pince de la harpe, me dit Steerforth tout bas en m'arrêtant sur la porte, et c'est ce qu'elle ne faisait plus depuis trois ans, excepté quand elle était seule avec ma mère. »

Cela fut dit avec un sourire curieux; immédiatement nous entrâmes dans le salon, et nous y trouvâmes, en effet, miss Dartle.

« Ne vous levez pas, ma chère Rosa, je vous en prie, lui dit Steerforth; une fois au moins ayez la complaisance de nous chanter une ballade irlandaise.

— Quel plaisir peut faire une ballade irlandaise? répondit miss Dartle.

— Un grand plaisir, je vous le jure, et voici mon ami Pâquerette qui aime la musique de toute son âme. Chantez-nous une ballade irlandaise, Rosa; je veux m'asseoir auprès de vous et vous écouter comme autrefois. »

Il s'assit près de la harpe, et miss Dartle promena quelque temps les doigts sur les cordes de l'instrument, comme si elle hésitait à en tirer un son; puis, avec un geste soudain, elle chanta en s'accompagnant.

Je ne saurais dire si c'était l'air ou la voix qui prêtait à cette ballade quelque chose de surnaturel. Je n'ai jamais entendu rien de plus extraordinaire, rien qui ressemblât davantage à l'improvisation inspirée de la chanteuse, renonçant par moments à rendre ce qu'elle éprouvait autrement que par les notes basses d'un murmure articulé. Quand elle eut fini, je restai plongé dans une délicieuse rêverie, lorsque je fus témoin d'une autre scène inattendue. Steerforth avait quitté sa chaise; il passait en riant un de ses bras autour de la taille de miss Dartle, et il lui disait :

« Allons, Rosa, à l'avenir nous nous aimerons tendrement... »

Mais elle, en le repoussant avec la fureur d'un chat sauvage, l'avait frappé et s'était enfuie du salon.

« Qu'est-il donc arrivé à Rosa ? demanda mistress Steerforth survenant.

— Ma mère, répondit Steerforth, elle a été un ange pendant quelques instants, et tout à coup, par compensation, elle est devenue tout le contraire de l'ange.

— James, vous devriez prendre garde de ne pas l'irriter, son caractère a été aigri, sduvenez-vous-en, et il ne faut pas s'y jouer. »

Rosa ne revint pas, et il ne fut plus question d'elle jusqu'au moment où j'entrai dans la chambre de Steerforth pour lui souhaiter le bonsoir.

« Avez-vous jamais vu une créature plus incompréhensible ? » me dit-il en riant.

J'exprimai tout mon étonnement.

« Dieu sait ce qu'elle avait, poursuivit Steerforth ; mais, je vous le répète, c'est une lame à deux tranchants : il est dangereux de la toucher de quelque façon que vous vous y preniez... Bonne nuit, mon cher Copperfield.

— Bonne nuit, mon cher Steerforth... je partirai demain matin avant que vous soyez levé ; je vous dis donc adieu en même temps.

— Adieu, Pâquerette, me répondit-il avec un sourire... car ce n'est pas le nom que vous donnèrent vos parrain et marraine, mais celui que j'aime le plus à vous donner, et je voudrais, oui, je voudrais que vous pussiez me le donner aussi.

— Je ne vois pas pourquoi je ne vous le donnerais pas, dis-je.

— Pâquerette, reprit Steerforth, si quelque chose nous séparerait un jour, vous devez me juger sous les couleurs les plus favorables ; voyons, promettez-le-moi, vous me jugerez sous mes couleurs les plus favorables si les circonstances nous séparent jamais.

— Vous n'avez pas à mes yeux, Steerforth, lui répondis-je, ni des couleurs plus favorables, ni des couleurs qui le seraient moins ; vous êtes toujours le même dans mon cœur. »

Tout en parlant ainsi, j'éprouvai un tel remords de lui avoir fait injure, même par une vague pensée, que l'aveu de cette

pensée allait m'échapper, mais il m'en coûtait de trahir la confiance d'Agnès et je ne savais comment me justifier sans l'accuser.

« Adieu, Pâquerette, » répéta Steerforth.

Nous nous quittâmes en nous serrant affectueusement la main, et l'aveu expira sur mes lèvres.

Le lendemain matin je me réveillai au point du jour, et, m'étant habillé sans bruit, je me glissai dans la chambre de Steerforth ; il était profondément endormi : la tête inclinée sur son bras droit, endormi de son sommeil d'écolier.

Le moment approchait où je devais m'étonner de ce sommeil si paisible !

Je ne le réveillai pas, et je le quittai en silence.

Je vous quittai, Steerforth... ah ! Dieu vous pardonne ! pour ne plus serrer votre main dans ma main d'ami... non, jamais, jamais !

VI

UNE PERTE.

J'arrivai à Yarmouth dans la soirée et descendis à l'auberge. Je savais que la seconde chambre de ma chère Peggoty, — ma chambre, — ne serait bientôt plus vide, si déjà même la maison n'avait pas reçu la visite de cet Hôte auquel tous les vivants doivent faire place. Je descendis donc à l'auberge et j'y dinai à la hâte en retenant un lit.

Il était dix heures quand je me dirigeai vers la demeure de monsieur Barkis ; la plupart des boutiques étaient closes, et la ville avait un air de tristesse. En passant devant Omer et Joram, j'aperçus, à travers la porte entrebâillée, le digne tailleur-passementier qui fumait sa pipe. J'entrai et lui demandai de ses nouvelles.

« Et vous-même, monsieur Copperfield ? prenez donc un siège... j'espère que la fumée ne vous incommode pas.

— Nullement, répondis-je, je l'aime... dans la pipe d'un autre.

— C'est-à-dire pas dans la vôtre, eh ! dit monsieur Omer en

riant, tant mieux, Monsieur, c'est une mauvaise habitude pour un jeune homme; je ne fume moi-même que pour mon asthme; asseyez-vous donc. »

Monsieur Omer m'ayant avancé une chaise, reprit sa place, essoufflé et aspirant sa pipe comme si elle eût contenu cet air vital si nécessaire à ses organes respiratoires.

« J'ai le chagrin d'avoir reçu de mauvaises nouvelles de monsieur Barkis, » lui dis-je.

Monsieur Omer me regarda d'un air sérieux et se contenta de nocher la tête.

« Savez-vous comment il est ce soir ? lui demandai-je.

— Je vous eusse adressé la même question, répondit-il, si la délicatesse me l'eût permis; c'est un des mauvais côtés de la principale branche de notre commerce; quand quelqu'un est malade, nous *ne pouvons* nous informer de son état. »

C'était une délicatesse qui ne m'était pas venue à l'esprit. quoique je ne fusse pas entré dans la boutique sans quelque crainte d'y entendre l'ancien air de *tic-toc*.

« Maintes fois, continua-t-il, nous sommes privés de nous montrer aussi polis que nous voudrions l'être. Ainsi, voilà quarante ans que je connais Barkis; mais je ne saurais aller moi-même jusque chez lui pour savoir comment il va; aussi sommes-nous forcés, pour savoir de ses nouvelles, de nous adresser à Émilie; et justement, sachant qu'elle était ce soir chez sa tante, Joram et Minette sont allés, sous quelque prétexte, l'y trouver, et si vous voulez attendre, ils ne peuvent tarder à revenir. »

Je profitai de la permission d'attendre pour parler d'Émilie elle-même.

« Eh bien ! tenez, monsieur, me dit monsieur Omer entre deux bouffées de sa pipe, à vous parler franchement, je ne serais pas fâché que son mariage soit accompli.

— Pourquoi, monsieur Omer ?

— Parce qu'elle est dans une espèce de transition et d'incertitude qui semble troubler son charmant caractère. Elle est tout aussi jolie... plus jolie même; elle travaille tout aussi bien qu'auparavant; elle valait six ouvrières et elle en vaut toujours six; mais elle n'a pas, comme auparavant, le cœur à l'ouvrage; vous me comprenez ?

— Je vous comprends, » répondis-je.

Mon intelligence parut plaire à monsieur Omer, qui ajouta .

« Vous savez comme cette ravissante petite fée est affectueuse : on voit que l'idée de quitter la demeure de son oncle, son oncle surtout, la tourmente ; c'est pour elle un pas pénible à franchir, et je le leur ai déclaré à tous. Je consens volontiers à lui faire grâce des derniers mois de son apprentissage, pour la voir établie dans le petit ménage à part qu'ils ont déjà préparé pour elle. Sans cette maladie de monsieur Barkis, je crois que tout serait terminé ; car monsieur Daniel Peggoty, tout en redoutant comme Émilie cette séparation, était convenu avec moi qu'il y avait urgence de ne pas prolonger cette incertitude qui finirait par être funeste à la santé de sa nièce chérie... mais je reconnais le pas de Joram et de Minette, nous allons savoir où en est le pauvre Barkis.

— Le pauvre Barkis, dirent le gendre et la fille de monsieur Omer, était aussi *bas* que possible. Il ne reconnaissait plus personne, et monsieur Chilip venait d'avouer mélancoliquement dans la cuisine, en faisant sa dernière visite, que ni tout le collège des médecins de Londres, ni le collège des chirurgiens, ni l'école des apothicaires, les appellerait-on tous ensemble, ne pourraient rien pour lui. Toute la science des uns y échouerait, toutes les drogues des autres, selon monsieur Chilip, ne seraient que poison pour lui. »

Apprenant que monsieur Daniel Peggoty était auprès du mourant, je résolus de m'y rendre de ce pas et je souhaitai le bonsoir à monsieur Omer, à monsieur et mistress Joram. J'éprouvai en chemin un sentiment solennel qui transformait pour moi monsieur Barkis en un homme tout à fait différent.

Ce fut monsieur Daniel Peggoty qui m'ouvrit la porte. Il ne parut pas aussi surpris que je m'y attendais. Je fis la même réflexion pour ma chère bonne lorsqu'elle descendit à la cuisine ; j'ai plus d'une fois remarqué, depuis lors, qu'à l'approche de cette surprise redoutée qu'on appelle la mort, toutes les autres surprises s'amoindrissent et s'effacent.

Je trouvai la petite Émilie assise au coin de la cheminée, couvrant son visage de ses mains. Cham était debout à côté d'elle.

Nous parlions tous à demi-voix, écoutant par intervalles si

quelque son parvenait jusqu'à nous de la chambre au-dessus. Je n'y avais pas fait attention lors de ma dernière visite, mais il y avait quelque chose d'étrange à ne pas voir Barkis avec les personnes qui étaient chez lui.

« C'est bien aimable à vous d'être venu, monsieur Davy, me dit monsieur Daniel Peggoty.

— On ne peut plus aimable, dit Cham.

— Émilie, ma chère ! s'écria monsieur Daniel Peggoty, regardez donc ! voici monsieur Davy qui est venu nous voir ; un peu de courage, ma chère petite ; quoi ! pas un mot à monsieur Davy ! »

Émilie eut comme un frisson. Je sens encore en ce moment l'impression glacée de sa main quand je la touchai avec la mienne. Le seul signe de vie qu'elle donna fut de la retirer ; puis, se levant de sa chaise, elle rampa, en quelque sorte, jusqu'à son oncle, et, presque agenouillée, se pressa toujours tremblante contre lui.

« C'est un cœur si aimant, dit monsieur Daniel Peggoty en caressant de sa large main les boucles de ses beaux cheveux, qu'elle ne peut supporter un si grand chagrin. C'est naturel à la jeunesse, monsieur Davy, lorsqu'elle n'est pas faite à ces épreuves ; ma petite mouette est si timide... C'est naturel. »

Elle l'embrassa plus tendrement encore, mais sans lever la tête ni prononcer un mot.

« Il se fait tard, ma chérie, dit monsieur Daniel, et voilà Cham qui est venu pour vous ramener à la maison. Encore un cœur aimant, celui-là !... allez avec lui, ma petite Émilie... Que dites-vous donc, ma chère ? »

Le son de la voix d'Émilie n'avait pas atteint mon oreille ; mais monsieur Daniel se baissait pour l'écouter, et il lui répondit :

« Que je vous laisse rester avec votre oncle, ma chère ? Mais est-ce bien ce que vous demandez, quand votre futur est venu lui-même vous chercher ? Voyons donc cela ! ce serait un vieux hérisson de mer comme moi, qui tiendrait compagnie à cette petite créature... Elle aime tant son oncle ! N'en soyez pas jaloux, Cham. La petite folle !

— Émilie a bien raison, monsieur Davy, dit Cham, il faut céder, oncle : puisqu'elle le veut et qu'elle est si effrayée, il vaut

mieux qu'elle passe la nuit avec vous ; mais je la passerai aussi.

— Non, non, dit monsieur Daniel, vous ne le devez pas... un homme marié, ou qui va l'être ! perdre une journée de travail... car vous ne pourriez passer la nuit et travailler demain, Cham ; non, retournez à la maison, vous ne craignez pas, j'espère, que nous n'ayons pas soin d'Émilie ? »

Cham céda et prit son chapeau pour s'en aller. Mais d'abord il voulut embrasser Émilie. A voir comme il s'approcha d'elle, il était impossible de ne pas reconnaître que la nature avait créé Cham pour être gentleman ; Émilie cependant, tout en recevant le baiser de son futur, embrassait plus étroitement son oncle. Ce fut moi qui allai fermer la porte sur Cham, ce que je fis avec précaution, pour qu'aucun bruit ne troublât le silence et le recueillement qui régnaient. En entrant dans la cuisine, j'entendis que monsieur Daniel Peggoty disait à Émilie :

« Maintenant, je vais monter pour dire à votre tante que monsieur Davy est ici, et cela lui fera du bien à la pauvre femme. Asseyez-vous près du feu en m'attendant, ma chérie, et réchauffez-vous : vos mains sont glacées. N'ayez donc pas tant peur... Quoi ! vous désirez monter avec moi ? Eh bien ! comme vous voudrez, venez... Je crois, monsieur Davy, ajouta-t-il avec une sorte d'orgueil, que si son oncle n'avait plus d'autre asile que le fossé de la grand'route, elle irait y demeurer avec lui... Mais il y aura bientôt quelqu'un autre que vous ne voudrez plus quitter, mon Émilie ! »

Un peu plus tard, lorsque je montai moi-même, en passant devant la porte de ma petite chambre, qui était sans lumière, je crus y voir Émilie étendue sur le parquet... mais était-ce réellement Émilie, n'était-ce pas l'ombre de quelque meuble ? Je ne saurais en être certain.

Resté seul devant le feu, j'eus le loisir de penser à la peur de la mort qui... agitait ainsi la jolie petite Émilie, et cette sensation, jointe à l'incertitude d'idées dont monsieur Omer m'avait parlé, me parut l'explication naturelle d'une agitation si extraordinaire. En comptant moi-même silencieusement les oscillations de la pendule avant que ma chère Peggoty descendît pour me voir, j'eus le loisir aussi de sympathiser avec ce qui m'avait semblé d'abord une faiblesse exagérée. Peggoty me pressa sur son cœur, me bénit et me remercia de la consolation que j'ap-

portais à son affliction. Elle me pria ensuite de monter auprès de monsieur Barkis, disant avec des sanglots que le pauvre homme m'avait toujours aimé et admiré, qu'il parlait souvent de moi avant de tomber dans sa stupeur, et qu'elle croyait que s'il recouvrait sa connaissance, il se ranimerait à ma vue.

Hélas ! il n'était guère probable que rien pût le ranimer. Il était à moitié hors du lit, dans une attitude souffrante, la tête et une épaule penchées sur le coffre qui lui avait coûté tant d'inquiétudes et de soucis. J'appris que lorsqu'il s'était vu hors d'état de se lever péniblement pour l'ouvrir, ou même de vérifier s'il était en sûreté au moyen de l'espèce de baguette divinatoire dont je l'avais vu se servir, il avait exigé qu'on le plaçât sur une chaise à son chevet. Le temps et le monde lui échappaient ; mais le coffre était là... Les dernières syllabes qu'il avait prononcées résumaient l'explication qu'il donnait sans cesse :

« Vieilles hardes ! »

« Barkis, mon ami, dit Peggoty avec cet accent d'encouragement qu'on prend pour s'adresser aux malades, voici mon cher enfant, mon cher Davy, qui nous réunit tous les deux, celui que vous chargiez de vos messages, vous en souvenez-vous ? Ne voulez-vous pas dire bonjour à monsieur Davy ? »

Monsieur Barkis resta muet et insensible comme le coffre sur lequel il avait cherché à s'appuyer. Nous étions au pied du lit, monsieur Daniel et moi, et le bon marinier me dit à l'oreille en mettant sa main devant sa bouche :

« Il s'en va avec la marée. »

J'avais les larmes aux yeux ainsi que monsieur Daniel, mais je répétais tout bas : « Avec la marée ? »

— Le long de la côte, me répondit monsieur Daniel, les malades ne meurent que lorsque la marée est à peu près épuisée. Les enfants ne naissent que lorsque le flot est de retour ; il s'en va avec la marée ; le reflux aura lieu à trois heures et demie ; s'il survit jusqu'à ce que le flux retourne, il vivra jusqu'à la marée prochaine. »

Nous passâmes des heures entières à veiller près de ce lit de mort. Je ne prétends pas expliquer quelle mystérieuse influence j'exerçai sur les sens affaiblis du moribond ; mais lorsqu'enfin il commença à s'agiter et à murmurer quelques paroles, il rêvait certainement qu'il me conduisait au pensionnat.

« Il revient à lui, » dit Peggoty.

Monsieur Daniel me toucha le coude et me dit tout bas d'un air solennel :

« La marée et lui partent ensemble.

— Barkis, mon cher homme ! dit Peggoty.

— *Clara Peggoty Barkis !* répondit-il faiblement : *la meilleure femme de la terre !*

— Regardez, Barkis, voici monsieur Davy, » dit Peggoty, car il rouvrait les yeux.

J'étais sur le point de lui demander s'il me reconnaissait, lorsqu'il essaya de me prendre la main et me dit très-distinctement avec un doux sourire :

« Barkis veut bien ! »

Et comme le flot baissait, il partit avec la marée.

VII

UNE PLUS GRANDE PERTE.

Il ne fut pas difficile à Peggoty d'obtenir de moi que je prolongerais mon séjour à Yarmouth jusqu'à ce que les restes du pauvre messenger eussent fait le dernier voyage à Blunderstone. Elle avait acheté, sur ses propres épargnes, un terrain dans notre vieux cimetière, près du tombeau de « sa chère fille, » comme elle appelait toujours ma mère. C'était là qu'elle voulait que son mari attendît qu'elle vînt le rejoindre.

En tenant compagnie à Peggoty et en faisant pour elle tout ce que je pus (peu de chose, sans doute), je me rends avec plaisir cette justice de dire que j'étais heureux de payer en partie mes dettes de reconnaissance ; mais il faut bien convenir aussi que j'éprouvai encore une satisfaction, toute personnelle et professionnelle, à me charger du testament de monsieur Barkis et d'en expliquer les articles.

Je puis réclamer le mérite d'avoir le premier donné l'idée de chercher le susdit testament dans le fameux coffre, où il fut découvert tout au fond d'un de ces sacs avec lesquels les voitu-

riers donnent l'avoine à leurs chevaux. Le coffre contenait aussi :

1^o Une antique montre d'or avec sa chaîne et ses breloques, que monsieur Barkis avait portée le jour de ses noces, et qui était disparue depuis ;

2^o Une tabatière en argent, de la forme d'une jambe ;

3^o Une boîte faite comme un citron, pleine de tasses et de soucoupes, que monsieur Barkis avait probablement achetée pour m'en faire cadeau lorsque j'étais un petit garçon, et qu'il avait gardée sans pouvoir se décider à s'en séparer ;

4^o 87 guinées et demie, en guinées et demi-guinées, 250 livres sterling en bank-notes parfaitement neuves ;

5^o Plusieurs reçus de sommes placées à la Banque d'Angleterre ;

6^o Un vieux fer à cheval, un shelling rogné, un morceau de camphre et une écaille d'huître. Ce dernier article étant très-poli et brillant à l'intérieur de couleurs prismatiques, je conclus que monsieur Barkis avait dû avoir quelques idées générales au sujet des perles, idées qui restèrent indélinies dans son esprit.

Pendant des années, monsieur Barkis avait fait voyager journellement son coffre avec lui dans sa voiture. Afin de mieux éluder l'observation des curieux, il avait inventé une fiction, prétendant qu'il appartenait à monsieur Blackboy et que le propriétaire l'avait laissé à sa consignation jusqu'à ce qu'il vint le réclamer ; cette fable avait été soigneusement inscrite sur le couvercle en caractères devenus à peu près illisibles.

Monsieur Barkis avait thésaurisé avec un résultat très-satisfaisant. Son avoir en argent s'élevait à près de trois mille livres sterling (75,000 fr.). De cette somme il léguait l'intérêt du tiers à monsieur Daniel Peggoty sa vie durant, pour être à son décès partagée en principal, par égales portions, entre Peggoty, la petite Émilie et moi, ou entre les survivants de ces trois légataires. Tout le reste de sa fortune était laissé à sa veuve, légataire universelle, seule exécutrice de son testament et de ses dernières volontés.

Je me sentis un vrai *proctor* en titre quand je lus ce document tout haut, avec le cérémonial d'usage, en répétant chaque clause de sa teneur à chacune des parties intéressées. Je com-

pris enfin l'utilité d'une cour de justice d'où relevaient, entre autres, les héritiers et les légataires. J'étudiai le testament avec l'attention la plus profonde, le déclarai parfaitement en règle, fis quelques marques au crayon en marge et ne fus pas peu fier d'en savoir autant.

Cette étude sérieuse m'absorba pendant toute la semaine qui précéda les funérailles. Je fis à Peggoty le compte de tout ce qui constituait son héritage ; j'arrangeai toutes ses affaires régulièrement ; bref, elle eut en moi son conseiller et son oracle judiciaire. Je ne vis pas la petite Émilie dans cette semaine ; mais je sus que la famille, d'accord avec monsieur Omer, avait décidé que son mariage se célébrerait sans bruit au bout de quinze jours.

Je n'assistai pas aux obsèques avec les insignes de mon rôle, si je puis m'exprimer ainsi : je veux dire que je n'étais pas costumé en noir avec un long crêpe flottant pour effrayer les oiseaux. Mais je me rendis le matin de bonne heure à Blunderstone, et quand le convoi arriva j'étais dans le cimetière, entre Peggoty et monsieur Daniel, son frère. Je vis à la fenêtre de ma chambre le fou qui regardait : le bambin de monsieur Chillip balançait sa grosse tête et ouvrait de grands yeux pardessus l'épaule de sa nourrice. A l'arrière-plan du tableau, monsieur Omer respirait péniblement ; peu de témoins d'ailleurs d'une cérémonie qui se passa avec le plus grand calme. Après que tout fut fini, nous nous promenâmes pendant une heure encore dans le champ du repos et cueillîmes quelques jeunes feuilles printanières à l'arbre qui ombrageait la tombe de ma mère.

Je vois encore le sombre nuage qui s'étendit sur tout ce qui va suivre, le nuage qui s'abaissa lentement sur la ville où me ramenaient mes pas solitaires. Le même pressentiment m'attriste, la même terreur pèse sur moi à mesure que je m'en approche : ah ! si je pouvais, en suspendant mon récit, suspendre indéfiniment la fatale catastrophe de cette soirée dont je n'ai que trop conservé la mémoire... mais c'est en vain que ma main s'arrête et laisse tomber la plume... le passé est irrévocable : rien ne peut empêcher ce qui fut d'avoir été.

Ma vieille bonne partait pour Londres avec moi, le lendemain, pour l'affaire du testament. La petite Émilie passa la journée

chez monsieur Omer. Il était convenu que nous nous réunirions tous les soirs à la maison-navire, où Cham reconduirait Émilie à l'heure ordinaire. Je revenais seul de Blunderstone, ayant été précédé de monsieur Daniel Peggoty et de sa sœur, qui devaient attendre toute la famille auprès du feu à la tombée de la nuit.

Je m'étais séparé d'eux à cette petite grille où, dans mon enfance, des Straps fantastiques avaient fait une halte avec le havresac de Roderic Random. Avant de les suivre sur la grand'route, j'avais fait un détour jusqu'à Lowestoft. De là, me dirigeant vers Yarmouth, je m'étais arrêté pour dîner à une petite auberge située à un mille ou deux du bac dont j'ai autrefois fait mention. Ce fut ainsi que le jour se passa, et il était tard quand je fus surpris par la pluie. Je doublai le pas, profitant de la lumière que la lune projetait encore sur le chemin, par derrière les nuages.

J'aperçus bientôt la maison de monsieur Daniel Peggoty et la lumière qui scintillait à travers la croisée. Je franchis une langue de sable, et, arrivé enfin, j'entrai.

Le bien-être régnait dans ce petit intérieur. Monsieur Daniel Peggoty avait fumé sa pipe du soir, et je reconnus les préparatifs du souper. Le feu pétillait au foyer, le siège où se plaçait autrefois la petite Émilie était à l'ancienne place ; assise à son ancienne place aussi, je vis Peggoty qui, sans sa robe de deuil, m'aurait apparu comme si elle ne l'avait jamais quittée. Mistress Gummidge grommelait enfin un peu dans son coin, et, par conséquent, était toujours la même mistress Gummidge.

« Vous êtes le premier de nos jeunes gens au rendez-vous, monsieur Davy, dit monsieur Daniel, ne gardez pas cette redingote si elle est mouillée.

— Merci, monsieur Daniel, lui répondis-je en lui remettant ma redingote, elle est presque sèche.

— Asseyez-vous, monsieur Davy : il est inutile de vous dire : soyez le bienvenu ! car vous savez que vous l'êtes et de tout cœur.

— Merci, monsieur Daniel, j'en suis bien sûr. Bonsoir, mistress Gummidge, bonsoir, ma bonne Peggoty, ajoutai-je en l'embrassant, comment êtes-vous ?

— Ah ! dit monsieur Daniel Peggoty prévenant sa réponse, je ne sais pas de femme au monde qui puisse se consoler comme

elle par la pensée d'avoir rempli son devoir envers celui qui n'est plus ; et celui-là le savait, car il a rempli son devoir envers elle comme elle l'avait rempli envers lui. »

Ici mistress Gummidge fit entendre un gros soupir.

« Et vous aussi, ma bonne mère, reprit monsieur Peggoty (en nous faisant signe que les derniers événements devaient avoir réveillé le souvenir de l'Ancien), et vous aussi, du courage : vous voyez que chacun a sa part de chagrin en ce monde.

— Oui, oui, sans doute, répondit mistress Gummidge ; mais il n'y a que moi qui reste au monde exposés pour être à charge aux autres.

— Vous à charge ! répliqua M. Daniel Peggoty avec un air de sérieuse remontrance, que me dites-vous là, au moment où je vais avoir plus besoin de vous que jamais ? »

Et ayant regardé l'heure à son horloge de Hollande, monsieur Peggoty se leva, moucha la chandelle et la replaça sur la croisée.

« Monsieur Davy, me dit-il, voulez-vous savoir pour qui est cette lumière ? Et pour qui serait-elle sinon pour notre petite Émilie ? le sentier, voyez-vous, n'est pas trop éclairé quand vient la nuit noire, et toutes les fois que je suis ici avant Émilie, je pense qu'elle se dit d'abord en apercevant de loin cette clarté : « Voilà la maison, » et puis encore : « Mon oncle y est ? » car elle sait que c'est moi qui m'occupe ainsi d'elle.

— Vous êtes un grand enfant ! lui dit sa sœur qui l'en aimait davantage si elle pensait ce qu'elle disait.

— Eh bien ! oui, c'est vrai, dit monsieur Peggoty, et devriez-vous m'appeler plus grand enfant encore, savez-vous ce que je me suis promis de faire quand Émilie sera mariée et partie de cette maison ? Je poserai la chandelle à la même fenêtre, à peine rentré ici le soir (et comment vivrais-je ailleurs à l'âge où je suis !). Je ferai comme si j'attendais encore ma chère petite : pour oublier qu'elle habite sous un autre toit, je redirai en voyant la chandelle à la croisée : « Émilie l'aperçoit de loin, Émilie va venir... » Riez, ma sœur, du grand enfant, je vous le permets : grâce au ciel, je puis rire aussi de bon cœur moi-même, car la voici ! »

Non, ce n'était pas elle. C'était Cham tout seul. Il fallait que la pluie fût devenue plus forte depuis mon arrivée, car il avait rabattu sur son visage les larges bords de son chapeau.

« Où est Émilie ? » demanda monsieur Daniel Peggoty.

Cham fit un signe de tête comme pour indiquer qu'elle était de l'autre côté de la porte. Monsieur Daniel Peggoty prit la lumière sur la fenêtre, la moucha, la posa sur la table et puis se mit à remuer le feu, tandis que Cham, qui n'avait pas fait un pas depuis le seuil de la porte, me disait :

« Monsieur Davy, voulez-vous venir une minute pour voir ce qu'Émilie et moi nous voulons vous montrer ? »

Je le suivis, et, à ma grande terreur, je m'aperçus alors qu'il était pâle comme la mort. Il m'entraîna vivement et ferma la porte sur nous, rien que sur nous deux.

« Cham ! qu'y a-t-il donc ? »

— Monsieur Davy !... »

Les larmes et les sanglots lui coupèrent la parole. Je fus stupéfait par cette explosion de sa douleur : je ne sais plus quelle fut ma pensée : je ne pouvais que le regarder.

« Cham ! mon cher Cham ! pour l'amour du ciel, apprenez-moi de quoi il s'agit ! »

— Ma bien-aimée, monsieur Davy, l'orgueil et l'espoir de mon cœur, celle pour qui je serais mort volontiers, celle pour qui je mourrais encore... elle est partie !

— Partie ?

— Émilie est partie... ah ! monsieur Davy, jugez de la manière dont elle est partie, quand je prie Dieu de la tuer, — elle qui m'est plus chère que tout au monde, — plutôt que de permettre qu'elle soit à jamais perdue ! »

J'aurai toujours là devant les yeux le visage qu'il leva vers le ciel, le frémissement de ses mains jointes, expression de son angoisse et de son désespoir, au milieu de cette sombre nuit.

« Vous avez étudié, vous, me dit-il, et vous savez comment on parle. Comment leur annoncer cela à eux là dedans ; à lui surtout, monsieur Davy ? »

Je vis la porte tourner sur ses gonds, et instinctivement je voulus retenir le loquet pour gagner un moment... il était trop tard. Monsieur Daniel Peggoty montra sa tête... Quel changement dans ses traits lorsqu'il n'aperçut que Cham et moi !

Je me rappelle un grand cri de douleur, les femmes entourant monsieur Daniel Peggoty, nous tous debout dans la chambre, moi tenant à la main un papier que Cham m'avait remis, mon-

sieur Daniel Peggoty sa veste violemment déchirée, les cheveux en désordre, les lèvres et le front blêmes.

« Lisez, monsieur Davy, me dit-il d'une voix frémissante, lisez lentement, je vous prie, ou j'aurai peine à comprendre. »

Au milieu d'un silence de mort, je lus la lettre suivante écrite sur un papier tout taché de larmes :

« O vous qui m'aimez mille fois plus que je ne l'ai mérité alors même que ma pensée était innocente, lorsque vous lirez ces lignes, je serai bien loin... »

« Je serai bien loin, » répéta lentement monsieur Peggoty.—
« Arrêtez ! Emilie bien loin ! Continuez. »

« Je serai bien loin pour ne plus revenir... à moins qu'il ne me ramène... sa femme. Ah ! si vous saviez combien mon cœur est déchiré. Je vous ai trop offensé pour que vous me pardonniez jamais, et, cependant, je le répète, si vous pouviez seulement savoir combien je souffre. Ah ! je suis trop coupable pour vous parler de moi... consolez-vous en pensant que je suis si coupable ; mais, par la miséricorde divine, daignez dire à mon oncle qu'il ne m'a jamais été plus cher qu'à présent ! et puis oubliez tous combien vous avez été bons et affectueux pour moi ! oubliez, vous, que vous deviez m'épouser : tâchez de penser que je suis morte petite fille et qu'on m'a ensevelie quelque part. Priez le ciel, dont j'ai perdu la grâce, qu'il ait pitié de mon oncle. Soyez sa consolation ; aimez quelque bonne fille qui soit pour lui ce que j'aurais dû être, qui vous soit fidèle, qui soit digne de vous, et qui vous fasse honneur comme je vous fais honte. Dieu vous bénisse tous : je serai souvent à genoux pour l'implorer en faveur de vous tous. S'il ne me ramène pas sa femme, une lady, je ne prierai plus pour moi, mais je prierai encore pour vous tous : mon dernier cri de tendresse à mon oncle... à lui mes dernières larmes, les dernières paroles de ma reconnaissance. »

C'était là toute la lettre.

J'avais cessé de lire, que monsieur Daniel Peggoty me regardait comme si je lisais encore. A la fin je lui pris la main et le conjurai de tâcher de se contenir.

« Merci, monsieur, merci, » répondit-il sans faire un mouvement. A son tour, Cham lui parla. M. Daniel Peggoty lui secoua

la main, mais sans mot dire et toujours dans le même état. Personne n'osa plus lui adresser un seul mot.

Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure qu'il détourna les yeux comme s'il sortait d'un rêve et les promena autour de lui; puis d'une voix sourde :

« Quel est l'homme ? je veux connaître son nom. »

Cham me regarda, et, tout à coup, je sentis comme un choc qui me fit reculer.

« On soupçonne quelqu'un, dit monsieur Peggoty; qui est-ce ? »

— M. Davy, dit Cham d'une voix suppliante, éloignez-vous un moment et laissez-moi le lui nommer... vous ne devez pas l'entendre, vous. »

Je sentis encore le même choc. Je m'affaissai dans une chaise et j'essayai de balbutier une réponse; mais ma langue était paralysée et ma vue trouble.

« Je veux connaître son nom, répéta monsieur Daniel Peggoty.

— Depuis quelque temps, répondit Cham en balbutiant, nous avons rencontré par ici un domestique... il y a eu aussi un gentleman... le domestique appartenait au gentleman. »

Monsieur Peggoty fixa sur Cham le regard qu'il fixait tout à l'heure sur moi.

« Le domestique, poursuivit Cham, fut rencontré hier au soir avec... notre pauvre fille. Voilà plus d'une semaine qu'il était caché dans les environs, lorsqu'on le croyait parti... Retirez-vous, monsieur Davy, retirez-vous un moment. »

Ma pauvre Peggoty me passa son bras autour du cou; mais je n'aurais pu faire un pas, quand la maison aurait été sur le point de m'écraser sous ses ruines.

Cham continua : « Ce matin, avant le point du jour, on a vu hors la ville, sur la route de Norwich, une voiture étrangère attelée de chevaux de poste. Le domestique allait à cette voiture et revenait ici : la dernière fois qu'il y est allé, Emilie était avec lui... l'autre était dans la voiture... c'est l'homme. »

— Pour l'amour du ciel ! dit ici monsieur Peggoty en reculant et étendant la main comme pour repousser de lui ce qu'il redoutait... ne me dites pas que le nom de cet homme est Steerforth ?

— Monsieur Davy, s'écria Cham d'une voix brisée... ce n'est

pas votre faute... et je suis loin de vous le reprocher... mais son nom est Steerforth, et c'est un abominable scélérat ! »

Monsieur Daniel Peggoty ne poussa aucun cri, ne répandit aucune larme, ne fit aucun mouvement... jusqu'à ce que, comme réveillé d'un nouveau songe, il essaya de détacher son manteau suspendu à un coin de la chambre.

« Que quelqu'un m'aide, dit-il avec impatience, je n'en ai plus la force... merci, et qu'on me donne aussi ce chapeau.

— Où allez-vous, mon oncle ? lui demanda Cham.

— Où ? n'importe. Je vais aller chercher ma nièce, devrais-je faire le tour du monde. Je veux aller arracher ma pauvre nièce à sa honte et la ramener. Que personne ne m'arrête. Je vous répète que je vais chercher ma nièce.

— Non, non ! s'écria mistress Gummidge se jetant entre l'oncle et le neveu avec une explosion de sanglots. Non, non, Daniel, pas dans l'état où vous êtes. Dans quelque temps, allez la chercher, mon malheureux Daniel, et vous aurez raison, mais non dans l'état où vous êtes. Asseyez-vous et accordez-moi votre pardon pour vous avoir tourmenté de mes plaintes, Daniel... ah ! qu'étaient tous mes chagrins auprès de celui-ci !... Parlons, mon ami, du jour où *elle* devint orpheline, où Cham devint orphelin aussi, où je devins une triste veuve et où nous fûmes tous recueillis par vous ! Cela calmera un peu votre pauvre cœur, Daniel, et vous supporterez plus facilement votre affliction ; car vous savez que le Christ a dit, Daniel : « Ce que vous » avez fait pour le dernier de ceux-là, vous l'avez fait pour » moi ? » Et nous n'invoquerons pas en vain cette divine parole sous ce toit qui a été notre asile depuis un si grand nombre d'années. »

Monsieur Peggoty écouta ces derniers mots avec plus de calme, puis je le vis pleurer... Mon premier mouvement avait été de me jeter à genoux, de demander pardon à cette famille de la désolation dont j'étais cause, et de maudire Steerforth. Un meilleur sentiment l'emporta. Moi aussi, en voyant pleurer monsieur Peggoty, je pleurai, et mon cœur accablé éprouva le même soulagement que le sien.

VIII

LE COMMENCEMENT D'UN LONG VOYAGE.

Ce qui est naturel pour moi doit l'être pour tous, je présume. Je n'ai donc pas peur d'avouer que je n'avais jamais plus aimé Steerforth que lorsque les liens qui nous unissaient furent rompus. Dans la poignante douleur que me causa la découverte de son indignité, je me rappelai plus que jamais les brillantes qualités de son caractère, tout ce qu'il y avait réellement en lui de bon, de noble, de grand. Quelque blessé que je fusse d'avoir été rendu le complice involontaire de la profanation du foyer domestique où je l'avais introduit, je crois que, si je m'étais trouvé avec lui face à face, au lieu de lui adresser un amer reproche, la mémoire de mon affection m'eût arraché les larmes d'un enfant qui perd à jamais son meilleur ami. Non que ce regret pût aller jusqu'à lui pardonner; tout en gémissant, je sentais, comme lui-même, que tout était à jamais fini entre nous !

Ah ! Steerforth, vous m'oubliâtes, sans doute, plus facilement; vos remords ne durèrent pas aussi longtemps que mon tendre chagrin, mais quoique ce chagrin doive encore aggraver vos torts aux pieds du trône de notre souverain juge... je n'élèverai pas, du moins, une voix accusatrice.

La nouvelle de ce qui était arrivé se répandit bientôt dans la ville. Quand je la traversai le lendemain matin, je pus entendre que c'était le sujet de toutes les conversations qui se tenaient sur le seuil des maisons. Le plus grand nombre était sévère pour *elle*; quelques-uns étaient sévères pour *lui*; mais le père adoptif d'Émilie et son fiancé n'inspiraient qu'un même sentiment; de la part de toutes les classes était exprimé pour eux un respect plein de délicatesse. Les mariniers, leurs camarades, se retirèrent à l'écart en les voyant se diriger à pas lents vers la plage, et ils s'entretenaient, d'un air compatissant, à demi-voix.

Ce fut sur la plage que je les trouvai. Il eût été facile de s'apercevoir qu'ils n'avaient pas dormi de toute la nuit, quand bien même ma vieille bonne ne m'aurait pas appris qu'ils

étaient restés assis sur leurs chaises jusqu'au grand jour. Ils étaient accablés, et monsieur Daniel Peggoty avait plus vieilli en cette seule nuit que pendant tout le temps que je l'avais connu ; mais ils étaient l'un et l'autre aussi graves et calmes que la mer elle-même, — alors sans vagues sous un ciel sombre, — se déroulant avec lenteur comme si elle respirait dans son repos, — et bordée à l'horizon d'une longue bande de lumière émanée du soleil caché derrière son voile de vapeurs.

« Nous avons beaucoup causé, me dit monsieur Daniel Peggoty après nous être promenés tous les trois quelque temps en silence, de ce que nous devons et de ce que nous ne devons pas faire... mais nous savons notre chemin à présent. »

Je regardais en ce moment Cham qui contemplait lui-même la limite de l'horizon, et une pensée effrayante m'émut... non que sa physionomie exprimât la colère... je n'y vis qu'une expression de détermination arrêtée... dans laquelle je lisais que si jamais il rencontrait Steerforth, il le tuerait.

« Mon devoir est accompli ici, dit monsieur Daniel Peggoty ; je pars pour chercher ma... (il s'arrêta et reprit d'une voix ferme) je vais la chercher... c'est désormais mon unique devoir. »

Il secoua la tête quand je lui demandai où il la chercherait, et il désira savoir si j'irais à Londres le lendemain.

« Je serais parti aujourd'hui même, lui répondis-je, si je n'avais eu peur de perdre l'occasion de vous être utile en quelque chose. Je partirai quand vous voudrez.

— Eh bien ! je partirai demain avec vous, si vous le trouvez bon, reprit-il. »

Nous continuâmes de marcher pendant quelque temps en silence.

« Cham, poursuivit monsieur Daniel, ne quittera pas son travail : il vivra avec ma sœur. Le vieux navire là-bas...

— Voudriez-vous abandonner le vieux navire, monsieur Peggoty ? dis-je.

— Mon poste, monsieur Davy, n'est plus ici, me répondit-il ; et si jamais navire a coulé bas par une tempête, c'est celui-là. Mais non, monsieur, non, mon intention n'est pas qu'il soit abandonné ; loin de là. »

Un peu plus tard, revenant sur sa pensée, il me l'expliqua en ces termes :

« Mon désir, monsieur, est que le navire soit toujours, en apparence du moins, ce qu'il a été la nuit comme le jour, l'hiver comme l'été. Si jamais elle revenait, je ne veux pas que notre vieille demeure ait l'air de l'avoir rejetée, vous comprenez ; non, il faut qu'elle la retrouve telle qu'elle l'a connue ; il faut qu'elle y soit attirée, tentée de s'en rapprocher et de jeter au moins un coup d'œil dans l'intérieur, ne serait-ce que par une croisée, comme une ombre, pour revoir sa vieille place près du feu. Peut-être alors, monsieur Davy, n'apercevant là que mistress Gummidge, elle se hasarderait à y pénétrer toute tremblante, et il serait plus facile de la décider à y reposer sa tête fatiguée, sur le même oreiller où autrefois un paisible et doux sommeil fermait ses yeux. »

J'étais trop ému pour placer un mot. Monsieur Daniel Peggoty continua :

« Chaque nuit, régulièrement, il faut que la lumière reluisse à la vitre de la vieille croisée, afin que si elle la voyait de loin, la lumière semblât lui dire : Reviens, mon enfant, reviens..... Cham, si jamais, à la nuit close, vous entendiez à la porte de votre tante le marteau qu'une main connue laisserait timidement retomber... écarter-vous, mon brave garçon, que ce soit ma sœur et non pas vous, Cham, qui voie entrer mon enfant égarée... »

Ayant parlé ainsi, il nous devança de quelques pas, et, pendant cet intervalle, ayant regardé encore Cham, j'observai la même expression de son visage ; je vis ses yeux toujours fixés sur la lumière lointaine. Je lui touchai le bras et deux fois je l'appelai par son nom, comme on touche et comme on appelle quelqu'un qu'on veut éveiller, avant qu'il m'entendît.

« Cham, lui dis-je, quelle pensée vous absorbe donc ?

— Je pense à ce qui est là devant moi, monsieur Davy, et à ce qui est au-dessus... là-haut.

— A la vie qui est devant vous sur la mer, voulez-vous dire ? (Son geste m'avait indiqué les flots.)

— Oui, monsieur Davy. Je ne sais trop comment cela ; mais, de là-bas, il m'a semblé que devait un jour venir, pour moi, la fin de tout ceci, me répliqua-t-il comme s'il se réveillait, avec le même air de détermination.

— La fin de quoi ? demandai-je avec un sentiment de terreur.

— Je ne sais trop répondit-il. Je me rappelle qu'ici avait eu lieu le commencement... et qu'ici pourrait bien arriver la fin... Mais cela est passé, monsieur Davy, poursuivit Cham, répondant, je suppose, à l'anxiété de mon regard; n'ayez pas peur de moi, je retrouve le fil de mes idées. »

Monsieur Daniel s'étant arrêté pour que nous pussions le rejoindre, nous n'en dîmes pas davantage; mais le souvenir de ces paroles vagues me revint plus d'une fois avant l'inexorable dénouement.

Nous nous rapprochâmes insensiblement du vieux navire et nous entrâmes. Mistress Gummidge, qui n'était plus à gémir dans son coin habituel, préparait activement le déjeuner. Elle prit le chapeau de monsieur Daniel, lui avança sa chaise et parla d'un ton si prévenant, que c'était à ne plus la reconnaître.

« Daniel, mon brave homme, dit-elle, mangez et buvez pour avoir des forces, car il vous en faut... Courage, mon vieil ami, et si je vous ennuie par mon caquetage, faites-moi taire. »

Quand elle nous eut tous servis, elle s'assit près de la fenêtre où elle se mit à raccommoder des chemises et autre linge appartenant à monsieur Daniel, les pliant à mesure et les plaçant avec soin dans un vieux sac en toile cirée comme en portent les marins. Pendant cette occupation, elle continuait à parler sur le même ton calme :

« Oui, Daniel, je vous l'ai promis, en tout temps et en toute saison je garderai la maison et tout y sera entretenu selon vos désirs. Je ne suis pas une savante, mais je vous écrirai en votre absence, et j'adresserai mes lettres à monsieur Davy. J'espère que vous m'écrirez aussi quelquefois, Daniel, pour me faire savoir comment vous vous portez dans vos voyages solitaires.

-- Vous serez bien seule ici, j'en ai peur, dit monsieur Daniel Peggoty.

— Non, non, Daniel, je ne serai pas seule; ne vous inquiétez pas de moi. J'aurai assez à faire en tenant la maison en état pour votre retour... pour le retour de qui peut revenir. Daniel. Par les beaux jours, je laverai et frotterai le seuil de la porte comme de coutume. Si *quelqu'un* s'en approchait, ce *quelqu'un* verrait que la pauvre veuve lui est restée fidèle... de loin comme de près. »

Quel changement rapide chez mistress Gummidge ! C'était une autre femme ! si dévouée ! comprenant si bien ce qu'il fallait dire et ce qu'il fallait taire, si oublieuse d'elle-même, si attentive au chagrin des autres... Je la regardais avec une sorte de vénération. Quel travail elle fit ce jour-là ! Il y avait plusieurs objets à aller chercher sur la plage pour les emmagasiner sous le petit hangar, tels que rames, filets, voiles, cordages, espars, pots à homards, sacs de lest, etc., etc. Quoique les aides n'eussent pas manqué et qu'il n'y eût pas un voisin qui ne se fût bien volontiers prêté à diminuer sa peine pour le plaisir de recevoir un merci, mistress Gummidge préféra aller et venir de la mer à la maison, suffisant à tout sans s'apercevoir qu'elle ployait sous des fardeaux trop lourds pour ses épaules. Quant à déplorer ses malheurs passés, elle semblait en avoir perdu entièrement la mémoire. L'égalité de son humeur et l'espèce de gaieté qu'elle affectait en exprimant sa sympathie pour la douleur de monsieur Daniel et de Cham, n'étaient pas les traits les moins étonnants de sa soudaine transformation. De toute la journée, je n'avais observé ni la moindre émotion dans sa voix, ni une larme à sa paupière, lorsque, au retour du crépuscule, monsieur Peggoty, épuisé, s'étant endormi, elle laissa échapper enfin un sanglot, et, m'entraînant vers la porte, me dit :

« Dieu vous bénisse, monsieur ; soyez un ami pour le pauvre cher homme. »

Puis, courant hors de la maison, elle alla se laver le visage et revint s'asseoir paisiblement à côté de monsieur Daniel, afin qu'en se réveillant celui-ci la trouvât occupée tranquillement à coudre. Bref, en me retirant, je ne pouvais assez admirer l'exemple que me donnait mistress Gummidge.

Ce pouvait être entre neuf et dix heures, lorsque, errant mélancoliquement par la ville, je m'arrêtai à la porte de monsieur Omer. Sa fille me dit que le malheur d'Émilie l'avait tellement affecté, qu'il avait souffert toute la journée et était allé se coucher sans sa pipe. Mistress Joram crut d'abord qu'elle devait à sa vertu de femme et de mère de prononcer quelques paroles sévères sur l'infortunée ; mais de meilleurs sentiments l'emportèrent, et elle pleura en ajoutant :

« Que fera la pauvre fille ? que deviendra-t-elle ? Comment a-t-elle pu être si cruelle pour elle-même ? »

Je me rappelai le temps où Minette était une jeune et jolie fille. Je lui sus gré de ne pas l'oublier non plus en pensant à Émilie.

« Ah ! dit mistress Joram, ma petite Minette vient de s'endormir, et tout en dormant elle rêve d'Émilie ; elle a encore autour du cou un ruban qu'Émilie lui avait attaché de sa main la dernière nuit qu'elle passa ici. »

Ici monsieur Joram survint, qui se chargea de consoler son excellente femme, et je les laissai pour me rendre chez Peggoty. Ma chère bonne était encore auprès de son frère, où elle voulait passer la nuit ; la maison n'était plus gardée que par une vieille femme de ménage dont la dernière maladie de monsieur Barkis avait rendu les services nécessaires. N'ayant nul besoin d'elle, je l'envoyai se coucher et m'établis près du feu pour y rêver mélancoliquement.

Je tressaillis en entendant retentir le marteau de la porte, et j'allai ouvrir. Je ne vis personne d'abord qu'un vaste parapluie qui semblait marcher tout seul, mais sous lequel je finis par découvrir miss Mowcher.

Je n'aurais pas très-bien reçu la naine, si, quand elle eut fermé non sans peine son parapluie, j'avais remarqué dans sa physionomie cette expression badine qui m'avait frappé la première fois que je l'avais vue ; mais elle me regardait avec des yeux si tristes et elle se tordit les mains avec le geste d'une affliction si vraie, que je fus plutôt favorablement disposé pour elle.

« Miss Mowcher, lui demandai-je, qui vous amène ici ?

— Je vous ai suivi dans la rue, répondit-elle, et je n'ai pu vous atteindre... Je voulais vous parler de ce qui vous cause un si vif chagrin, un chagrin que je partage... Cela vous étonne, je le vois : les voilà bien tous ! Comme les autres, vous ne croyez pas qu'une pauvre naine comme moi puisse être susceptible d'un sentiment naturel ; je ne suis qu'un jouet dont on s'amuse et qui est aussi insensible qu'une poupée, n'est-ce pas ?

— Je suis loin de penser ainsi, lui répondis-je ; je ne suis surpris que de votre visite, vous ayant vue si peu et avec...

— Ah ! Monsieur, dit-elle, justement vous m'avez vue avec votre perfide ami et vous vous souvenez de mes paroles légères. Eh ! croyez-vous que lui ou d'autres auraient jamais fait atten-

tion à moi, si, au lieu de les amuser, j'étais venue les entretenir de mes misères et les apitoyer sur le père et la sœur dont je gagne le pain avec le mien?... Mais assez là-dessus : je viens à vous parce que j'ai sur le cœur d'avoir été la complice, quoique innocente, d'une trahison... Vous-même, quand vous parlâtes devant Steerforth de cette jeune fille, vous me trompâtes sans le savoir : je vous vis rougir et pâlir en prononçant son nom, et lorsque je vous eus quitté, je me laissai persuader par ce misérable Littimer, qui m'attendait au passage, qu'il s'agissait de vous sauver d'une passion malheureuse. Son maître, me jurait-il, voulait avertir l'infortunée encore plus pour vous que pour elle, et j'allai chez Omer et Joram lui remettre une lettre qui avait été préparée d'avance... Trouverez-vous mauvais que la pauvre naine, en apprenant ce qui s'est passé, ait tenu à se justifier? Si jamais vous la rencontrez affectant d'être légère et indiscrete, je veux que vous sachiez que toute sa légèreté et son indiscretion lui sont imposées par ceux qui la laisseraient mourir de faim si elle s'avisait de vouloir être sérieuse... »

Je fus accablé par cette révélation nouvelle.

« J'ajoute, reprit miss Mowcher, que ceux qui ont voulu faire de moi un instrument aveugle de leur perfidie, feront sagement de se défier de moi à l'avenir. On prétend qu'ils sont partis pour les pays étrangers; mais s'ils retournent et que je vive encore, je les retrouverai; si je peux réparer le mal involontaire que j'ai fait, je le réparerai... J'ai l'œil bon, Dieu merci; et quant à ce Littimer, il vaudrait mieux pour lui avoir sur ses traces un limier altéré de son sang que la petite naine. Adieu, Monsieur, j'espère être mieux connue de vous désormais. »

Elle reprit son parapluie, que je l'aidai à déployer lorsqu'elle eut franchi le seuil de la porte, et ainsi se termina cette seconde apparition de miss Mowcher.

Je ne tardai pas à aller me mettre au lit, et après une heure d'insomnie encore, je m'endormis jusqu'au lendemain.

Le matin de bonne heure, monsieur Daniel Peggoty et sa sœur vinrent me joindre, et nous nous transportâmes au bureau de la diligence, où mistress Gummidge et Cham nous attendaient pour prendre congé de nous.

« Monsieur Davy, me dit Cham tout bas pendant que mon-

sieur Daniel plaçait son sac avec les autres bagages, sa vie est brisée; il ne sait où il va; il ne sait ce qui est devant lui; il entreprend un voyage qui durera jusqu'à son dernier jour, croyez-moi : à moins qu'il ne trouve ce qu'il va chercher. Je suis certain que vous serez un ami pour lui.

— Fiez-vous à moi, répondis-je en serrant affectueusement la main de Cham.

— Merci, merci de votre bon cœur, monsieur Davy. Une chose encore : je suis en bonne position dans mon chantier, et je ne saurais à présent que faire de ce que je gagne. Je n'ai besoin d'argent que pour les dépenses de chaque jour; si vous pouviez employer mes gages pour lui, je travaillerais avec plus d'ardeur... quoique, pour ce qui est de cela, ne doutez pas qu'en tout temps je travaillerai toujours comme un homme et aussi bravement que possible.

— J'en suis bien convaincu, mon cher Cham; et j'espère bien que le temps viendra où vous renoncerez enfin de vous-même à la solitude dans laquelle il vous semble si naturel aujourd'hui de passer votre vie.

— Non, monsieur Davy, dit-il en secouant la tête, tout est fini désormais pour moi; personne ne remplira jamais la place qui est vide : mais souvenez-vous de ce que je vous recommande au sujet de l'argent.

— Je vous le promets, lui répondis-je; mais, à mon tour, je vous rappelle que monsieur Daniel Peggoty jouira d'un revenu régulier, quoique modique, grâce au legs de son beau-frère. »

Nous nous dîmes adieu, et j'éprouvai en le quittant une angoisse cruelle, touché du modeste courage avec lequel il subissait son affreuse douleur.

Je ne décrirai pas le désespoir mal contenu de mistress Gummidge au dernier moment de cette séparation.

Arrivés à Londres, notre premier soin fut de chercher pour ma bonne Peggoty un petit logement dans lequel son frère pût avoir un lit. Nous fûmes assez heureux pour en trouver un très-propre et d'un assez bas prix, chez un épicier, dans le voisinage du mien. Ce domicile une fois loué, je conduisis chez moi mes compagnons de voyage. J'achetai en chemin un plat de bœuf froid, et je priai mistress Crupp de me monter de l'eau bouillante pour faire du thé... Je regrette de dire que mon hô-

tesse ne se montra ni très-attentive ni très-prévenante. Il est vrai qu'elle fut très-blessée de voir Peggoty relever sa robe de veuve et se mettre à épousseter ma chambre. C'était là, aux yeux de mistress Crupp, une liberté grande, et jamais, dit-elle, une liberté n'obtiendrait son approbation.

Sur la route de Yarmouth à Londres, monsieur Daniel Peggoty m'avait fait une communication à laquelle j'étais déjà préparé : c'était qu'il se proposait, avant tout, de voir mistress Steerforth. Je me sentis obligé de l'accompagner et de jouer le rôle de médiateur. Désirant ménager, autant que possible, les sentiments d'une mère, j'écrivis, ce soir-là même, pour annoncer notre visite. Je racontai aussi délicatement que je pus à mistress Steerforth l'outrage dont avait à se plaindre monsieur Peggoty, et ma part dans son injure. Je lui expliquai que c'était un homme d'une condition très-commune, mais d'un noble caractère et d'une droiture qui devaient le relever aux yeux de tous : j'exprimais l'espérance qu'elle ne refuserait pas de le voir dans son malheur ; j'ajoutais que nous serions à Highgate vers deux heures de l'après-midi. J'envoyai ma lettre pour qu'elle fût reçue dès le matin.

A l'heure désignée, nous étions à la porte... à la porte de cette maison où, quelques jours auparavant, j'avais été si heureux, de cette maison où je m'étais si facilement abandonné à ma confiance et à mes tendres instincts, où je ne serais plus admis et où devait régner aussi la désolation.

Plus de Littimer pour nous ouvrir ; mais à sa place parut la figure plus agréable qui lui avait succédé depuis ma dernière visite, et qui nous précéda au salon. Mistress Steerforth nous y attendait : au moment où nous entrions, Rosa Dartle se glissa derrière sa chaise.

Je vis aussitôt dans les yeux de la mère de Steerforth, qu'elle savait par son fils même ce qu'il avait fait. Elle était pâle et portait les traces d'une émotion plus profonde que celle qui serait née de ma lettre seule, si elle avait été atténuée par les doutes que sa faiblesse maternelle eût appelés à son secours. Je trouvai la ressemblance entre la mère et le fils plus frappante encore qu'auparavant, et je compris que cette ressemblance était remarquée par mon compagnon.

Mistress Steerforth était assise dans son fauteuil, la taille

droite, immobile, impassible, comme si rien n'était capable de la troubler ; elle fixa un regard sérieux sur monsieur Daniel Peggoty quand il fut devant elle, et lui il ne prit pas un air moins grave. L'ardent coup d'œil de Rosa Dartle nous examinait tous à la fois. Pendant quelques minutes, nous gardâmes le même silence.

Mistress Steerforth fit signe à monsieur Peggoty de s'asseoir.

« Madame, dit-il à demi-voix, je ne m'asseoirai pas dans cette maison ; je préfère rester debout. »

A ces mots succéda encore le silence, et mistress Steerforth le rompit en ces termes :

« Je sais ce qui vous amène ; j'en éprouve un profond regret. Que désirez-vous de moi ? que voulez-vous que je fasse ?

Monsieur Daniel Peggoty plaça son chapeau sous son bras, et, cherchant dans son sein la lettre d'Émilie, la prit, l'ouvrit et la lui remit.

« Daignez lire ceci, madame ; c'est l'écriture de ma nièce. »

Elle la lut, toujours solennelle et impassible, ne trahissant aucune émotion de cette lecture, et rendit le papier à monsieur Peggoty.

« *A moins qu'il ne me ramène sa femme*, dit celui-ci en montrant du doigt ce passage... je viens savoir, madame, s'il tiendra sa parole.

— Non, répondit-elle.

— Pourquoi non ? dit monsieur Peggoty.

— C'est impossible ; il se dégraderait. Vous ne pouvez ignorer qu'elle est beaucoup trop au-dessous de lui.

— Relevez-la, dit monsieur Peggoty.

— Elle est sans éducation et sans instruction.

— Peut-être cela n'est pas, peut-être cela est, dit monsieur Peggoty ; je crois que vous vous trompez, mais je ne suis pas juge de ces choses-là ; d'ailleurs, instruisez-la, élevez-la mieux.

— Puisque vous m'obligez à parler plus clairement que je n'aurais voulu, dans le rang où elle est née, ses relations de famille rendraient cela impossible, n'y aurait-il pas d'autre empêchement.

— Écoutez-moi bien, madame, répondit-il lentement et tranquillement, vous savez ce que c'est que d'aimer votre enfant ; moi aussi. Si elle était cent fois mon enfant, je ne pourrais

l'aimer davantage. Vous ne savez pas ce que c'est que de perdre votre enfant ; je le sais, moi. Si j'avais toutes les richesses du monde, je les donnerais pour la racheter ; mais sauvez-la de cette honte, et elle ne sera jamais dégradée par nous. Personne de ceux avec qui elle a grandi depuis l'enfance ne la reverra ; nous nous contenterons tous de savoir qu'elle vit, nous nous contenterons de penser à elle, de loin, comme si elle était sous un autre soleil et sous un autre ciel ; nous nous contenterons de la confier à son mari, et attendrons le jour où nous serons tous égaux devant Dieu ! »

Cette réplique n'était pas sans éloquence ; mais, quel qu'en fût l'effet sur elle, mistress Steerforth conserva son attitude fière ; cependant, ce fut d'une voix douce qu'elle dit :

« Je ne justifie rien ; je n'oppose pas accusation à accusation ; mais je répète avec chagrin : c'est impossible. Un pareil mariage ruinerait inévitablement la carrière de mon fils, anéantirait toutes ses espérances d'avenir ; il ne peut jamais avoir lieu, jamais, rien de plus certain. S'il est une autre réparation... »

Ici, monsieur Peggoty l'interrompit en fixant sur elle un regard triste, mais ferme :

« J'examine, dit-il, la mère qui m'offre une ressemblance si frappante avec celui que j'ai vu dans ma maison, au coin de mon feu, dans mon bateau sur la mer, et partout si affectueux, si prodigue de sourires... où plutôt si perfide, que j'en perdrais la raison rien que d'y penser. Si cette mère ne sent pas un feu intérieur qui la brûle à l'idée de m'offrir de l'argent pour prix de la ruine de mon enfant, elle ne vaut pas mieux que son fils. Je ne sais même pas si, femme et mère, elle n'est pas pire. »

En un moment, la figure de mistress Steerforth avait changé : rougissant à la fois de honte et de colère, s'appuyant des deux mains sur le bras de son fauteuil, elle s'écria :

« Et vous, quelle compensation pouvez-vous m'offrir pour avoir ouvert un gouffre pareil entre mon fils et moi ? Qu'est votre amour pour votre nièce auprès de mon amour pour mon fils ? Qu'est votre séparation auprès de la nôtre ? »

Miss Dartle la toucha doucement et se baissa pour lui parler à l'oreille, mais elle ne voulut rien écouter :

« Non, Rosa, pas un mot ! Que cet homme m'entende ! Mon fils, le but unique de ma vie, à qui j'ai voué toutes mes pen-

sées, dont j'ai satisfait les moindres désirs depuis l'enfance, qui ne devait jamais me quitter... mon fils s'éprendre en un moment d'une misérable ouvrière et m'éviter ! récompenser ma confiance par une déception systématique ! m'abandonner pour elle ! faire passer ce caprice avant les droits qu'a sa mère à son amour, à son respect, à sa reconnaissance !... n'est-ce pas là un outrage ? »

Rosa Dartle voulut encore ici tenter de la calmer :

« Non, non, Rosa, pas un mot. S'il peut tout jouer contre un caprice, je puis aussi tout consacrer à un plus noble but. Qu'il s'en aille où il voudra, avec les revenus que ma tendresse lui a garantis. Espère-t-il me réduire par une longue absence ? Il connaît donc mal sa mère ! Qu'il laisse là son caprice aujourd'hui et qu'il revienne, il sera le bienvenu ! Qu'il tarde encore, et il ne reviendra plus auprès de moi tant que je pourrai prononcer une parole ou faire un geste pour le repousser, à moins qu'il ne se jette humblement à mes genoux en me demandant pardon. C'est mon droit : c'est là ce qui nous sépare... et n'est-ce pas là un outrage aussi pour une mère ? » ajouta-t-elle en regardant monsieur Peggoty avec le même air d'orgueil.

Pendant que la mère prononçait ces paroles, il me semblait voir et entendre le fils qui les bravait. Je retrouvais en elle l'obstination et la fière volonté que j'avais connues en lui : l'intelligence que j'avais de l'énergie mal dirigée de l'un, me révélait aussi le caractère de l'autre.

Elle s'adressa alors à moi, avec son air plus réservé, pour me dire qu'il était inutile qu'elle en entendit davantage, et qu'elle me priait de mettre fin à l'entrevue. Elle se levait avec un air digne pour se retirer ; mais monsieur Peggoty dit qu'elle pouvait rester, et, se dirigeant lui-même vers la porte :

« Ne craignez pas que je sois importun ici, madame... Je n'ai plus rien à dire... J'étais venu sans espoir, et sans espoir je m'en vais. J'ai fait ce que je croyais convenable de faire, mais je n'attendais rien de bon d'une maison qui a été si funeste pour moi et les miens ! »

Là-dessus nous partîmes, laissant mistress Steerforth debout près de son fauteuil, noble et belle statue dans son silence.

Nous avions à traverser un vestibule dallé qui prenait jour par un toit en châssis vitré sur lequel couraient les rameaux d'un

cep de vigne alors couvert de pampres : ce vestibule conduisait au jardin. Rosa Dartle, je ne sais par quel détour, s'y glissa en même temps que nous, et m'arrêtant :

« C'est bien à vous, me dit-elle, d'avoir amené cet homme ici ! »

Il y avait dans sa physionomie une telle concentration de sombre rage et de dédain, que je n'aurais jamais pensé que même un visage comme le sien, avec sa cicatrice profondément marquée, pût l'exprimer.

« Deviez-vous l'annoncer et le présenter, vous ? répéta-t-elle.

— Miss Dartle, lui répondis-je, vous n'êtes pas assez injuste pour me blâmer ?

— Pourquoi faire éclater la discorde entre ces deux créatures insensées ? Ne savez-vous pas qu'elles sont folles toutes les deux, folles d'orgueil et d'obstination ?

— En quoi suis-je coupable ?

— Vous l'êtes d'avoir introduit cet homme ici.

— C'est un homme gravement outragé, miss Dartle ; peut-être l'ignorez-vous ?

— Je sais que James Steerforth a un cœur corrompu, le cœur d'un traître ! dit-elle la main sur son sein, comme pour y contenir l'explosion d'une tempête ; mais qu'ai-je besoin de savoir qu'est cet homme ou sa vulgaire nièce ?

— Miss Dartle ! m'écriai-je, vous aggravez une offense déjà bien suffisante : je me contenterai de dire en partant que vous lui faites une grande injure.

— Moi, lui faire injure, reprit-elle ; moi, faire injure à ces gens-là ! Je voudrais voir fouetter cette fille publiquement. »

Monsieur Peggoty franchit la porte du jardin sans prononcer un mot.

« Honte ! honte ! miss Dartle, dis-je indigné ; comment pouvez-vous fouler aux pieds une affliction si peu méritée ?

— Je les foulerais tous aux pieds, répondit-elle ; je voudrais que la maison de cet homme fût rasée ; je voudrais que cette fille fût marquée d'un fer rouge, vêtue de haillons et jetée à la rue pour y mendier ou y mourir de faim. Si j'étais son juge, telle serait ma sentence ; si je savais où la trouver, j'irais pour la traiter d'infâme. Si je pouvais la poursuivre jusqu'au bord de sa tombe, je l'y poursuivrais ; si je savais une parole capable

de la consoler à sa dernière heure, j'aimerais mieux mourir moi-même que de la prononcer! »

La véhémence de cette malédiction ne saurait donner qu'une faible idée de la colère qui la possédait et qui éclatait dans le tremblement de toute sa personne comme dans l'accent de sa voix, quoiqu'elle parlât plus bas que son ton habituel. J'ai vu la colère sous plus d'une forme, mais jamais sous une forme pareille.

Lorsque je rejoignis monsieur Peggoty, il descendait pensivement la colline. Il me dit qu'ayant fait à Londres tout ce qu'il s'était proposé d'y faire, il commencerait ce soir-là même ses voyages.

« Et où voulez-vous aller? lui demandai-je.

— Je vais chercher ma nièce! » Ce fut toute sa réponse.

Nous allâmes au petit logement retenu par sa sœur, à qui je fis part de ce que monsieur Daniel m'avait répondu, et qui me dit que c'était là tout ce qu'elle avait pu tirer de lui le matin; mais qu'elle supposait qu'il avait quelque projet arrêté dans sa tête.

Je n'aurais pas voulu le quitter dans une semblable circonstance, et nous dînâmes tous les trois ensemble. Ce repas fini, nous restâmes assis près de la fenêtre, sans échanger beaucoup de paroles. Puis, l'heure écoulée, monsieur Daniel se leva et alla chercher son sac de toile cirée avec son gros bâton qu'il plaça sur la table.

Il accepta de sa sœur une petite somme à compte sur son legs, tout ce qui lui était nécessaire pour un mois au plus, d'après mon calcul. Il promit de m'écrire ou de me revoir dès qu'il aurait quelque chose à me communiquer, attacha son sac sur ses épaules, prit son bâton, et nous dit adieu.

« Que le ciel vous bénisse, ma chère et bonne sœur, ajouta-t-il en embrassant Peggoty, et vous aussi, monsieur Davy, en me serrant la main; je vais la chercher, loin, bien loin. Si elle revenait pendant mon absence... hélas! c'est peu probable... ou si je la ramenais, mon intention est de vivre et de mourir avec elle là où personne ne pourra lui adresser un reproche. Si quelque malheur imprévu m'arrête en chemin, souvenez-vous des dernières paroles que je laisse pour elle: « Je n'ai jamais cessé d'aimer ma bien-aimée fille, et je lui pardonne. »

Il s'exprima ainsi avec solennité, la tête découverte ; puis, mettant son chapeau, il descendit l'escalier. Nous l'accompagnâmes à la porte : c'était une chaude et poudreuse soirée ; c'était l'heure où, dans le carrefour auquel aboutit la rue, avait lieu une cessation temporaire de l'éternel bruit des pas sur le trottoir ; le soleil brillait d'un éclat rougeâtre.

Bien souvent quand revint cette heure du soir, bien souvent si je me réveillais la nuit, quand j'observais la lune, quand j'écoutais la chute de la pluie où le souffle du vent, je pensai à cette figure solitaire que nous avions tout à coup perdue de vue au milieu de la lumière du soleil couchant, et je répétais tout bas ces paroles du triste pèlerin : « Je vais la chercher loin, bien loin... Si quelque malheur imprévu m'arrête en chemin, souvenez-vous des dernières paroles que je vous laisse pour elle : Je n'ai jamais cessé d'aimer ma bien-aimée fille, et je lui pardonne. »

IX

FÉLICITÉ.

Pendant tout ce temps-là j'avais continué d'aimer Dora plus tendrement que jamais. La pensée de Dora était mon refuge dans les heures de mes déceptions et de mes chagrins. Elle me consolait par moments de la perte de mon ami. Plus je me lamentais sur moi ou sur les autres, plus j'évoquais à mon secours l'image de Dora. Plus le monde entier m'apparaissait comme le sombre réceptacle de tous les malheurs et de toutes les trahisons, plus l'étoile de Dora rayonnait éclatante et pure au-dessus du monde. C'était pour moi une créature idéale, un être venu d'une sphère supérieure ; car je ne pouvais m'accoutumer à la pensée que Dora pût se confondre avec toutes les jeunes personnes appartenant à la prosaïque humanité.

La première chose que je fis après le départ de monsieur Daniel Peggoty, fut une promenade nocturne jusqu'à Norwood. Là, au clair de lune, je recommençai vingt fois le tour de la maison et du jardin de monsieur Spenlow. Pendant deux heures, je regardai à travers les fentes du palis, je me haussai au-

dessus des pointes rouillées qui le hérissaient, j'envoyai des baisers à toutes les fenêtres où scintillait une lumière, et j'invoquai romanesquement la Nuit, la suppliant de protéger Dora... je ne sais plus contre quoi, peut-être contre le feu, peut-être contre les souris dont elle avait grand'peur.

J'étais si plein de son amour, et il était si naturel que j'en fisse confidence à ma bonne Peggoty, qu'un soir que je la trouvai près de mon feu occupée à la réparation du linge de ma garde-robe, je lui fis part de mon grand secret. Peggoty fut vivement intéressée, mais je ne pus lui faire partager mes craintes et mes incertitudes. Elle était si prévenue en ma faveur qu'elle ne comprenait rien à mon découragement. « La jeune dame, me dit-elle, n'a qu'à se féliciter d'avoir un pareil galant. Et quant au papa, qu'est-ce donc, je vous prie, que ce monsieur attend pour sa fille? »

Je remarquai cependant que la robe *proctoriale* de monsieur Spenlow et sa cravate empesée, inspirèrent à Peggoty un peu plus de respect pour l'homme qui *s'idéalisait* de plus en plus pour moi et recevait de sa fille un tel reflet lumineux, qu'il semblait briller à mes yeux comme un petit phare au milieu de la mer de ses paperasses professionnelles.

Je me chargeai, non sans quelque vanité, des détails de la succession Barkis. Je fis enregistrer le testament, je réglai les droits au bureau des legs, je conduisis Peggoty à la Banque et légalisai toutes ses affaires. Bref, un matin elle vint avec moi à l'étude pour solder son mémoire. « Monsieur Spenlow, nous dit le vieux Tiffey, était sorti pour aller faire prêter serment à un client qui réclamait une licence de mariage ; » mais comme il ne pouvait tarder à rentrer, notre étude étant dans le double voisinage du bureau du subdélégué de l'archevêque et de celui du vicaire-général, j'engageai Peggoty à attendre.

Nous ne ressemblons pas mal à des entrepreneurs de funérailles, dans notre profession de proctor, nous faisant une règle de paraître plus ou moins affligés quand nous avons à traiter avec des clients en deuil. Par suite du même sentiment de délicatesse, nous prenions toujours un air gai avec les clients qui s'adressaient à nous pour une licence de mariage. Je prévins donc Peggoty qu'elle trouverait monsieur Spenlow très-consolé du décès de monsieur Barkis, et, en effet, il rentra joyeux comme un fiancé.

Mais ni Peggoty ni moi n'eûmes des yeux pour lui quand, dans l'individu qui l'accompagnait, nous reconnûmes monsieur Murdstone. Il était très-peu changé ; il avait les mêmes cheveux noirs et la même fausseté dans le regard.

« Ah ! Copperfield, me dit monsieur Spenlow, vous connaissez mon sieur, je crois. »

J'adressai à *monsieur* un froid salut, et à peine si Peggoty fit mine de le reconnaître. Il fut d'abord un peu déconcerté de nous rencontrer tous les deux ensemble, mais il n'hésita pas longtemps à prendre un parti, et m'aborda :

« J'espère, dit-il, que vous allez bien ? »

— Cela ne doit guère vous intéresser, répondis-je... Oui, si vous désirez le savoir. »

Nous échangeâmes un regard, et il s'adressa à Peggoty :

« Et vous ? J'observe avec regret que vous avez perdu votre mari. »

— Ce n'est pas la première perte que j'ai faite en ma vie, monsieur Murdstone, répliqua Peggoty frissonnant de la tête aux pieds. J'espère que personne n'a rien à se reprocher pour cette dernière mort... personne qui ait à en répondre.

— Ah ! dit-il, c'est une réflexion consolante. Vous avez fait votre devoir.

— Je n'ai, dit Peggoty, *abregé* la vie de personne. Dieu merci ! Non, monsieur Murdstone, je n'ai pas tourmenté et effrayé aucune douce nature au point de hâter sa fin. »

Il fixa sur elle un œil sombre, — exprimant le remords, à ce qui me sembla, pendant un instant du moins, — et dit en se tournant de mon côté, mais regardant mes pieds au lieu de mon visage :

« Il n'est pas probable que nous devons bientôt nous rencontrer encore, et tant mieux pour nous deux, sans doute, car de pareilles rencontres ne sauraient jamais être agréables. Je ne m'attends pas à des sentiments d'affection de la part de celui qui s'est toujours révolté contre ma juste autorité exercée dans son intérêt... Il y a une antipathie entre nous... »

— Une antipathie bien ancienne, je crois, » lui dis-je en l'interrompant.

Il essaya de sourire et me lança le plus sinistre regard qui pût jaillir de ses sombres yeux.

« Oui, dit-il, cette antipathie avait pris naissance dans votre cœur d'enfant ; elle remplit d'amertume la vie de votre pauvre mère. Vous avez raison. Veuille le ciel que vous soyez revenu à de meilleurs sentiments... que vous vous soyez corrigé vous-même. »

Ici finit le dialogue, qui avait eu lieu à demi-voix dans un coin de l'étude, et monsieur Murdstone, passant dans le cabinet de monsieur Spenlow, ajouta de son ton le plus doux :

« Des personnes de la profession de monsieur Spenlow sont habituées aux dissentiments de famille et savent combien de complications difficiles ils engendrent ! »

Cela dit, il paya sa licence, et l'ayant reçue proprement pliée des mains de monsieur Spenlow, qui lui souhaita poliment toutes les chances de bonheur pour lui et sa future, il se retira.

Je n'aurais pas su si bien me contraindre si j'avais eu moins de peine à faire comprendre à Peggoty (qui n'était irritée que par rapport à moi, la bonne créature !) que nous n'étions pas dans un lieu convenable pour nous livrer à des récriminations. Elle aurait, je crois, poursuivi monsieur Murdstone, si, pour l'apaiser, je ne m'étais avisé de l'embrasser affectueusement devant monsieur Spenlow et tous ses clercs !

Monsieur Spenlow ne paraissait pas savoir quel degré de parenté existait entre monsieur Murdstone et moi : je n'en fus pas fâché, tant il me répugnait de reconnaître pour mon beau-père, même dans le secret de mon cœur, celui qui avait joué un rôle si cruel envers ma pauvre mère. Monsieur Spenlow s'en inquiétait fort peu, s'étant vaguement imaginé que ma tante était le chef de notre famille qui avait contre elle un parti rebelle commandé par quelqu'autre... Ce fut du moins ce que je recueillis de sa conversation pendant que nous attendions monsieur Tiffey pour dresser le mémoire des frais de Peggoty.

« Miss Trotwood, remarqua-t-il, est un caractère très-ferme et incapable de céder à l'opposition. Je l'admire, Copperfield, et je vous félicite d'être du bon côté. Les différends entre parents sont très-déplorables ; mais rien de plus commun, et l'important est d'être du bon côté... (Par le bon côté, monsieur Spenlow, je le présume, voulait dire celui de l'intérêt financier.) C'est un bon mariage, je crois, que fait monsieur Murdstone ? » ajouta monsieur Spenlow.

Je lui déclarai que je n'en savais rien.

« Vraiment ? Eh bien, c'est ce que j'ai dû conclure de quelques mots qui lui sont échappés et que m'a confirmés miss Murdstone.

— Voulez-vous dire que c'est un mariage d'argent, monsieur ? demandai-je.

— Oui, répondit monsieur Spenlow. Il paraît qu'il y a de l'argent, et on ajoute aussi de la beauté.

— En vérité ! Et sa nouvelle femme est-elle jeune ?

— A peine majeure ; si bien qu'on attendait, pour la célébration, qu'elle fût d'âge à pouvoir se marier.

— Dieu nous bénisse ! s'écria ici Peggoty avec un tel accent de compassion que nous restâmes tous les trois déconcertés jusqu'au moment où le vieux Tiffey entra avec le mémoire. »

Ce mémoire fut remis à monsieur Spenlow pour qu'il le vérifiât, ce qu'il fit en le parcourant avec l'air de se récrier sur chaque *item*, comme si monsieur Jorkins seul les avait rédigés.

« Oui, c'est exact, dit-il en rendant le papier à Tiffey. J'aurais été extrêmement heureux, Copperfield, de réduire ces frais à nos déboursés ; mais c'est là une des contrariétés de ma profession, que je ne puisse être libre de consulter mes propres intentions. J'ai un associé... Monsieur Jorkins. »

Comme il s'exprimait ainsi avec un air mélancolique qui équivalait au regret de ne pouvoir obliger gratuitement sa cliente, je remerciai au nom de Peggoty et payai Tiffey en billets de banque.

Peggoty retourna à son appartement, et j'allai, avec monsieur Spenlow, à la cour des Doctors-commons, où nous expédiâmes un cas de divorce sous l'influence d'un ingénieux petit article des statuts existants dont on va juger le mérite. Le mari, qui s'appelait Thomas Benjamin, avait pris sa licence de mariage en supprimant le second de ces deux noms. C'était une réserve qu'il s'était ainsi ménagée dans la prévision que l'union contractée par lui pourrait bien n'être pas toujours de son goût. En effet, s'en étant dégouté ou fatigué de sa femme, le pauvre diable se présentait avec un témoin et il déclarait ne pas être Thomas tout court, mais Thomas Benjamin : donc, il n'était pas marié du tout. A sa grande satisfaction, le tribunal se trouve de son avis.

J'avoue que je doutais, quant à moi, de la justice de cette sentence. J'allais me permettre de faire part de mes objections à mon patron, quand celui-ci, qui se trouvait d'une humeur charmante depuis le matin, me dit que c'était dans huit jours l'anniversaire de la naissance de Dora, et il m'invita à être du petit pique-nique qu'il donnait à cette occasion. J'oubliai aussitôt Thomas Benjamin et son Ariane, j'oubliai bien d'autres choses dans l'ivresse du moment, et le lendemain je faillis perdre tout à fait la raison en recevant un petit billet contenant ces simples mots : « Pour rappeler à monsieur David Copperfield l'invitation de papa. » A vrai dire, je passai le reste de la période des huit jours dans le délire.

Par combien d'absurdes préparatifs je cherchai à me rendre digne de l'heureux événement. Quelles cravates je choisis ! Mes bottes auraient pu être placées dans une collection d'instruments de torture. La veille, j'envoyai, par une voiture de Norwood, une délicieuse corbeille dont la forme était déjà presque une déclaration. Elle contenait des bonbons en papillottes avec les plus tendres devises. A six heures du matin, j'étais au marché de Covent-Garden achetant un bouquet pour Dora ; à dix heures je montais un fringant coursier loué pour ce voyage, avec le bouquet dans la coiffe de mon chapeau, afin de l'offrir dans toute sa fraîcheur.

Qui m'expliquera pourquoi, apercevant Dora dans le jardin, je feignis de ne pas la voir et de ne pas reconnaître la maison ? Folies que d'autres ont commises au même âge et dans les mêmes circonstances ! Mais la maison fut enfin reconnue, je descendis de cheval à la grille, je foulai sous mes bottes étroites la pelouse verte, et je me dirigeai vers le berceau de lilas où Dora était en capote blanche, en robe bleu-céleste, au milieu des papillons.

Auprès d'elle, sur le même banc, se trouvait une jeune dame... comparativement très-âgée, — une demoiselle de vingt ans, — nommée miss Julia Mills, l'amie intime de Dora. Heureuse miss Julia Mills !

Jip aussi était là, et Jip voulut encore aboyer contre moi. Quand j'offris mon bouquet, il grinça des dents avec jalousie. Non, Jip, tu n'avais pas tort si tu avais la moindre idée de mon adoration pour ta maîtresse.

« Ah ! je vous remercie, monsieur Copperfield. Quelles admirables fleurs ! dit Dora.

Pendant le trajet de trois milles, j'avais tourné le plus beau des compliments ; mais, en sa présence, je me sentis hors d'état d'en débiter la première phrase. En la voyant approcher mon bouquet de la jolie fossette de son menton, tel fut mon ravissement que, si je n'étais resté muet, j'aurais dit à miss Julia Mills : « Tuez-moi, miss Mills, si vous avez un cœur... que je meure ici. »

Dora fit sentir mes fleurs à Jip. — Jip gronda et ne voulut pas les flairer. — Dora se mit à rire et voulut forcer Jip d'en savourer le parfum. — Jip prit entre ses dents un brin de geranium et le mâchonna comme si c'eût été une patte de chat. — Dora le battit, fit la moue, et dit : « Mes pauvres fleurs ! » avec autant de compassion que si Jip m'avait mordu moi-même... Ah ! plutôt à Dieu !

« Vous serez charmé d'apprendre, monsieur Copperfield, dit Dora, que cette fâcheuse miss Murdstone n'est pas ici. Elle est allée au mariage de son frère et sera absente trois semaines. N'est-ce pas délicieux ?

— Si c'est délicieux pour vous, c'est donc délicieux pour moi, répondis-je. » Miss Julia Mills sourit et nous regarda avec un air de sagesse et de bienveillance suprêmes.

« Miss Murdstone est la plus désagréable créature que je connaisse, dit Dora ; vous ne sauriez croire, Julia, jusqu'à quel point elle est revêche et provoquante !

— Je puis très-bien le croire, ma chère, dit Julia.

— J'oubliais, reprit Dora en posant sa main sur celle de Julia, que vous pouviez, en effet, très-bien le croire. »

Je devinai déjà que miss Julia Mills avait eu ses épreuves dans le cours d'une vie romanesque, et qu'à ces épreuves je devais attribuer son indulgence bienveillante et sa sagesse suprême. Je sus qu'en effet, trompée dans ses affections, elle s'était retirée de la lutte du monde avec une expérience précoce et une tendre sympathie pour les espérances déçues et les éphémères amours de la jeunesse.

En ce moment, monsieur Spenlow sortit de la maison, et Dora alla à sa rencontre, disant : « Regardez, mon père, quelles admirables fleurs ! Miss Julia Mills de sourire mélancoliquement,

comme si elle se fût dit en elle-même : « Allez, papillons printaniers, jouissez de votre rapide existence pendant le brillant matin de la vie. » Mais la voiture attendait à la grille, et nous nous y rendîmes à travers la pelouse.

Quelle promenade! je n'en fis jamais de pareille. M. Spenlow, Dora et Julia occupaient le phaéton, un phaéton découvert qui contenait aussi l'étui à guitare de Dora, une bourriche et ma corbeille de sucreries. Je suivais à cheval. Dora, sur la banquette de devant, me regardait, ayant mon bouquet à sa droite, sans permettre que Jip se plaçât de ce côté de peur qu'il ne l'écrasât, et le prenant quelquefois à la main pour le respirer. C'était alors que nos yeux se rencontraient; et, si je m'étonne d'une chose, c'est de n'avoir pas sauté par-dessus la tête de mon coursier jusque dans la voiture.

La route était poudreuse, et je crois bien me rappeler que M. Spenlow m'accusa une fois ou deux de soulever la poussière avec le trot de mon cheval; mais je ne m'en apercevais pas; je ne voyais autour de Dora qu'un nuage d'amour et de beauté, rien de plus. M. Spenlow se retourna aussi pour me demander comment je trouvais le paysage : « Délicieux, » répondis-je, et je n'y voyais que Dora. Le soleil brillait sur Dora, les oiseaux chantaient Dora, les fleurs des champs s'épanouissaient pour Dora. Soleil, oiseaux, fleurs, vous étiez Dora elle-même. Je pense que miss Julia Mills me comprenait; miss Julia Mills seule pouvait complètement me comprendre.

Où allâmes-nous? le savais-je? peut-être près de Guilford, peut-être quelque magicien d'Orient nous ouvrit-il cette oasis féerique pour la journée et la referma à jamais quand nous fûmes repartis : c'était un berceau de verdure sur un coteau, avec un tapis de gazon, des touffes de bruyères et un riche paysage aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Je fus un peu contrarié que nous y fussions attendus par une société : je me sentais jaloux des dames elles-mêmes; mais quant à ceux de mon sexe, et à leur tête un imposteur, de trois ou quatre ans mon aîné, avec des favoris roux, son unique mérite et la cause de son intolérable présomption, ils devinrent mes ennemis mortels.

Nous déballâmes tous nos paniers et nous nous employâmes à apprêter le dîner. Favoris-Roux prétendit savoir faire une

salade (quelle fausseté!) et chercha à accaparer l'attention publique. — Quelques jeunes dames se mirent sous sa direction pour laver les laitues et les effeuiller. Dora était du nombre. Décidément ce présomptueux et moi nous ne pouvions longtemps fouler le même sol.

Favoris-Roux fit la salade (rien au monde ne m'y eût fait toucher!) et il s'institua le sommelier de la partie; l'ingénieux animal construisit, il est vrai, un cellier dans un creux d'arbre. Bientôt je le vis, avec les trois quarts d'un homard sur son assiette, aux pieds de Dora.

A cette vue je me contins pour jouer une prétendue gaieté. Je m'attachai à une jeune créature en robe rouge, et coquetai avec elle en amant désespéré. Elle accueillit mes prévenances avec faveur : était-ce uniquement pour moi ou parce qu'elle avait des prétentions sur le cœur de Favoris-Roux? je ne sais. On porta la santé de Dora. J'affectai alors d'interrompre ma causerie et de la reprendre immédiatement après... Je surpris un coup d'œil de Dora qui me semblait demander grâce; mais ce coup d'œil me parvint par-dessus la tête de Favoris-Roux et je fus insensible comme un roc.

La jeune personne en rouge avait une mère en vert, et je pense que celle-ci nous sépara par des motifs de politique maternelle. Quoi qu'il en fût, les groupes se rompirent pendant qu'on mettait à l'écart les débris du dîner, et je m'égarai parmi les arbres, rongé de remords et de dépit. Je me demandais si je ne devais pas m'excuser sous prétexte d'être indisposé et fuir je ne sais où, sur mon coursier gris, quand je fus rejoint par Dora et miss Julia Mills.

« Monsieur Copperfield, me dit miss Julia, vous êtes soucieux.

— Je vous demande pardon, — pas du tout, répondis-je.

— Et Dora, lui dit-elle, *vous aussi*, vous êtes soucieuse.

— Oh! ma chère, non, pas le moins du monde.

— Monsieur Copperfield et Dora, dit miss Julia Mills avec un air presque vénérable, assez boudé comme cela. Il ne faut pas qu'une mésintelligence triviale flétrisse les fleurs du printemps de la vie qui, une fois passées, ne peuvent renaître... Je parle d'après mon expérience du passé! de l'irrévocable passé! Les sources jaillissantes qui brillent à la lumière du soleil ne doivent pas être arrêtées par un simple caprice; l'oasis du désert

de Sahara ne doit pas être bouleversée et détruite follement. »

J'étais si troublé que je ne savais ce que je faisais : je pris la main de Dora et la baisai... Dora me laissa faire. Je baisai aussi la main de miss Julia Mills et il me semblait que nous montions tous les trois au septième ciel.

Nous n'en redescendîmes pas, — nous y restâmes toute la soirée. Et d'abord nous promenâmes çà et là sous les arbres, Dora appuyée timidement sur mon bras, et Dieu sait si, en souhaitant d'être voué à l'immortalité bienheureuse d'errer ainsi avec Dora et son amie, je faisais un vœu aussi fou qu'il peut le paraître.

Mais beaucoup trop tôt nous entendîmes les rires et les cris joyeux des dames qui appelaient Dora : — « Où est Dora ? » Nous retournâmes donc sur nos pas et l'on pria Dora de chanter. Favoris-Roux voulait aller chercher la guitare dans la voiture ; mais Dora lui dit qu'il n'y avait que moi qui savais où elle était. Favoris-Roux fut complètement battu : j'allai chercher la guitare que je tirai de son étui : je l'apportai ; je m'assis à côté de Dora, je lui tins son mouchoir et ses gants, je m'enivrai des accents de sa voix chérie, et elle chanta pour moi seul, quoique tous les autres l'applaudirent tant qu'ils voulurent.

J'étais heureux ; je l'étais trop pour ne pas craindre que ce fût un songe, pour ne pas m'attendre à m'éveiller soudain dans ma rue de Buckingham et à entendre les tasses à thé s'entrechoquer sous les mains de mistress Crupp. Cependant Dora chanta encore ; d'autres chantèrent ; miss Julia Mills chanta une romance sur les *échos assoupis dans la grotte de la Mémoire...* comme si elle était âgée de cent ans... Le jour finit ; nous prîmes le thé sur l'herbe, un thé à la bohémienne, et j'étais encore le plus fortuné des mortels, lorsque chacun se dispersa, y compris Favoris-Roux vaincu ; nous reprîmes, nous, le chemin de Norwood avec la fraîcheur de la soirée, à la clarté mourante du soleil et en respirant les premiers parfums de la nuit. Monsieur Spenlow sommeillait volontiers après avoir bu du Champagne... (Honneur au sol où crut la vigne, au soleil qui mûrit le raisin, à la grappe qui fit le vin, au marchand qui le composa !) Monsieur Spenlow s'étant donc endormi dans un des coins de la voiture, je trottai à la portière et causai avec Dora ; elle admirait mon cheval et le caressait de la main. Ah ! quelle jolie main sur

le cou d'un coursier ! Son châle ne tenait pas sur ses épaules ; donc, de temps en temps je le ramenais autour d'elle avec mon bras, et je m'imaginai que Jip, commençant à comprendre ce qui en était, jugeait à propos de faire la paix avec moi

Mais l'intelligente miss Julia Mills ! quelle bonne action elle fit, cette aimable recluse qui avait renoncé au monde, cette jeune patriarche de vingt ans qui ne voulait à aucun prix réveiller les *échos assoupis dans la grotte de la Mémoire !*

« Monsieur Copperfield, me dit-elle, venez un moment à cette portière, j'ai à vous parler. »

Voyez-moi donc sur mon fringant coursier, me penchant vers miss Julia Mills et la main sur la portière.

« Dora, me dit-elle, vient passer quelque temps avec moi : je l'emmène après-demain ; si vous voulez nous rendre visite, je suis sûre que mon père sera heureux de vous voir. »

Que pouvais-je faire de mieux que d'appeler tout bas les bénédictions du ciel sur la tête de miss Julia Mills, et de déposer dévotement l'adresse de miss Julia Mills dans le recoin le plus secret de ma mémoire ? Je remerciai miss Julia Mills avec toute l'ardeur dont j'étais capable et lui jurai une éternelle reconnaissance.

« Retournez du côté de Dora, me dit miss Julia Mills avec une ineffable douceur ; et j'y retournai. Dora se pencha hors de la voiture pour mieux m'écouter et nous causâmes pendant tout le reste de la route. Je tenais mon coursier gris si près de la roue, qu'il s'y accrocha une de ses jambes de devant, et le loueur prétendit qu'il s'était blessé pour la somme de trois livres sterling, que je payai, ne trouvant pas que ce fût trop cher pour tant de félicité. Pendant ce temps-là, miss Julia Mills contemplant la lune, murmurant des vers et rêvant, je suppose, au temps où il y avait quelque chose de commun entre la terre et elle.

Norwood était à bien des milles trop près et nous y arrivâmes bien des heures trop tôt. Mais monsieur Spenlow s'était réveillé avant de descendre de voiture et m'avait dit : « Venez vous reposer, Copperfield ; » j'y consentis, et me rafraîchis avec des sandwiches arrosées d'un verre de vin et d'eau. Je ne pouvais m'arracher du salon où Dora rougissait d'une manière si charmante ; mais le ronflement de monsieur Spenlow réveilla ma

conscience et je pris congé : je sentis jusqu'à Londres la douce étreinte de la main de Dora, je me rappelai mille fois les moindres incidents et les moindres mots de la journée ; enfin je me couchai le plus ravi et le plus fou des novices à qui l'amour ait jamais fait perdre la raison.

Le lendemain matin j'étais résolu à déclarer ma passion et à savoir ma destinée ; être heureux ou malheureux était pour moi la question unique, et Dora seule pouvait y répondre. Je passai trois jours dans une volupté de mélancolie, me torturant par toutes les suppositions les plus cruelles ; mais le troisième jour je me rendis chez miss Julia Mills, armé d'une déclaration.

Monsieur Mills n'était pas chez lui ; je ne m'attendais pas à l'y trouver ; miss Julia Mills y était : cela suffisait bien.

On m'introduisit dans une pièce du premier étage où étaient miss Julia et Dora. Jip y était aussi. Miss Julia copiait de la musique (une nouvelle romance : *le Deuil de l'amour*) ; Dora dessinait et peignait des fleurs ! quels furent mes sentiments lorsque je reconnus les miennes, mon bouquet de Covent-Garden, le papier d'enveloppe compris.

Miss Julia fut charmée de me voir et se dit très-fâchée que son père ne fût pas au logis, quoique cette contrariété ne nous contrariât pas beaucoup. Après quelques phrases de conversation, miss Julia laissa tomber sa plume sur le *Deuil de l'amour*, se leva et nous laissa.

Je commençai à penser que je remettrais la déclaration au lendemain.

« J'espère, dit Dora, que votre pauvre cheval n'était pas trop fatigué l'autre soir. Ce fut pour lui un long chemin. »

Je commençai à penser que je ferais la déclaration aujourd'hui.

« C'était, en effet, un long chemin pour *lui*, répondis-je ; car il n'avait rien pour le soutenir pendant le trajet.

— N'avait-il pas mangé, le pauvre animal ? demanda Dora.

— Oh ! si. . . on eut soin de lui. . . Je veux dire qu'il n'avait pas l'indicible bonheur que je goûtais d'être près de vous.

— Il y eut un moment de la journée, dit Dora en hochant la tête, où vous ne sembliez pas vous-même très-sensible à ce bonheur. . . quand vous étiez à côté de miss Kitt (la demoiselle

en rouge); mais c'est sans doute un simple compliment que vous voulez m'adresser... vous êtes libre, bien libre, monsieur Copperfield... Jip, méchant garçon, venez ici. »

Je ne sais comment je fis; ce fut l'affaire d'un moment. J'interceptai Jip : je pris Dora dans mes bras; je fus éloquent, je ne cherchai pas un seul de mes mots. Je lui dis combien je l'adorais; je lui dis que je mourrais si je n'étais pas payé de retour, etc., etc. Jip aboya outrageusement pendant tout ce temps.

Quand Dora pencha la tête, tremblante, en larmes, mon éloquence devint entraînant. Cinq minutes après, nous étions assis sur le sofa, nous étant promis un mutuel amour. Jip n'aboyait plus, et, couché sur les genoux de sa maîtresse, me regardait en clignotant.

Je suppose que nous pensions vaguement que tout cela finirait par le mariage, puisque Dora stipula que nous ne nous unirions jamais sans le consentement de son père; mais, dans notre extase, le présent nous occupait plus encore que l'avenir, puisque, provisoirement et sans croire mal agir, nous devions faire un secret à monsieur Spenlow de notre attachement.

Miss Julia Mills devint plus pensive que d'habitude quand Dora alla la chercher. Ce qui venait de se passer avait pu réveiller les « échos assoupis dans la grotte de la Mémoire. » Mais elle nous donna sa bénédiction avec l'assurance de son amitié, nous parlant comme nous eût parlé une protectrice cloîtrée.

Oh! quel temps d'heureuse folie! — quand je pris la mesure du doigt de Dora pour lui faire faire un bague qui devait se composer de *ne m'oubliez pas* en pierres bleues, et que le joaillier me fit payer ce qu'il voulut, ayant deviné en riant à quel usage je la destinais; bague tellement associée dans mon souvenir à la main de Dora, que hier, en voyant une bague semblable au doigt de ma fille, j'ai éprouvé un serrement de cœur;

Quand, fier de mon secret, je ne marchais plus, croyant avoir des ailes et voler par-dessus les mortels qui rampaient sur la terre;

Quand nous avions nos rendez-vous dans le jardin du *square*, assis sous le berceau de feuillage et entourés de moineaux, que j'aime depuis ce temps-là et que j'admire, comme si les plumes couleur de suie des moineaux de Londres égalaient en éclat celles des oiseaux du tropique;

Quand nous eûmes notre première grande querelle (une semaine après nos secrètes fiançailles) et quand Dora me renvoya la bague dans un billet où elle disait, empruntant cette phrase au poëte : « Notre amour a commencé par la folie et fini par la démence. » Citation terrible qui me fit pousser un cri de désespoir ;

Quand, sous l'aile de la nuit, je volai chez miss Julia Mills, que je trouvai dans une arrière-cuisine, au milieu d'une lessive, et la priai d'intervenir pour m'arracher à un trépas inévitable ;

Quand miss Julia entreprit la réconciliation et revint avec Dora, nous exhortant, du haut de la chaire de sa précoce sagesse, à nous faire de mutuelles concessions et à éviter le désert de Sahara !

Quand nous pleurâmes et redevînmes si heureux, que l'arrière-cuisine se changea en temple de l'Amour, où nous arrangâmes un plan de correspondance par l'intermédiaire de miss Julia, de manière à recevoir chacun au moins une lettre par jour !

Quel temps d'adorables loisirs, de riens charmants, qui comprend les plus souriants de mes souvenirs !

X

MA TANTE M'ÉTONNE.

J'écrivis à Agnès aussitôt que Dora et moi nous fûmes engagés l'un à l'autre. Je lui écrivis une longue lettre, dans laquelle j'essayais de lui faire comprendre combien j'étais heureux, combien Dora était charmante. Je la suppliais de ne pas confondre cette passion sérieuse avec les ridicules caprices qui l'avaient autrefois fait rire.

Je m'interrompis au milieu de cette lettre, et l'image d'Agnès m'apparut comme celle du bon génie de ma jeunesse, convertissant ma chambre silencieuse en un sanctuaire d'où sa céleste influence écartait les agitations de la vie. Je ne lui parlais pas de Steerforth ; je lui disais seulement qu'il y avait eu des larmes douloureuses dans la famille de Yarmouth, par suite du

départ d'Émilie, et que j'en avais été doublement malheureux à cause de circonstances particulières. Je savais que la perspicacité d'Agnès devinerait toute la vérité, et qu'elle ne serait jamais la première à prononcer le nom de mon perfide ami.

La réponse à cette lettre fut un nouveau baume pour moi. Il me sembla entendre la voix bien-aimée de ma confidente.

Récemment Traddles m'avait fait deux ou trois visites sans me trouver; mais il avait rencontré Peggoty chez moi, et apprenant qu'elle était ma vieille bonne (ce qu'elle révélait si volontiers à tout venant), il était resté pour causer avec elle... Dieu sait qu'elle était inépuisable sur ce sujet de conversation.

Cela me rappelle non-seulement que mistress Crupp avait abdiqué toutes ses fonctions de ménagère dans mon appartement, après s'être excusée, sous prétexte qu'elle ne voulait avoir de communications d'aucune sorte avec des espionnes et des dénonciatrices (sans nommer personne). Voyant que j'affectais de ne pas la comprendre, elle se bornait depuis quelque temps à tendre des espèces de trappes et de pièges à Peggoty sur les escaliers, espérant qu'elle finirait par s'y casser un bras ou une jambe. Je trouvais un grand inconvénient à vivre ainsi en état de siège; mais j'avais trop peur de mistress Crupp pour ne pas prendre la chose en patience.

Traddles parvint enfin à me rencontrer moi-même, et profita de ma sympathie d'amoureux pour me vanter toutes les vertus de sa Sophie, qui, en vérité, les avait toutes, servant d'institutrice à l'une de ses sœurs, de bonne d'enfant à une autre, de femme de chambre à une troisième, etc. Il m'apprit aussi que monsieur Micawber était réduit à se cacher sous le pseudonyme de Mortimer, ses créanciers n'étant pas tous satisfaits de la saisie générale de son mobilier et de celui de son locataire Traddles. A ce propos, mon ami venait me prier de l'accompagner avec Peggoty chez un huissier-priseur, qui, ce jour-là même, devait mettre aux enchères la petite table ronde au dessus de marbre et le pot à fleurs de Sophie. Traddles ne doutait pas que s'il était reconnu par l'huissier, il payerait au poids de l'or ces précieux articles, et il voulait que Peggoty et moi nous lui rendissions le service de surenchérir à sa place. Nous n'eûmes garde de refuser le brave garçon, qui, ayant reconquis ainsi à un prix raisonnable le futur mobilier de son ménage

voulut porter dans ses bras, depuis Tottenham-Court-Road jusqu'à Temple-Bar, le pot à fleurs de sa chère Sophie.

Quand nous rentrâmes chez moi, Peggoty et moi, je lui fis observer que les trappes de mistress Crupp avaient disparu de l'escalier, où je crus reconnaître aussi les traces de pas récents. Nous fûmes étonnés tous les deux de trouver la porte de mon petit salon ouverte et d'entendre parler dans l'intérieur. Nouvelle surprise d'y apercevoir ma tante et monsieur Dick, ma tante assise sur un tas de bagages, avec deux canaris devant elle et son chat sur ses genoux, comme un Robinson Crusoé femelle, monsieur Dick appuyé sur un grand cerf-volant.

« Ma chère tante ! m'écriai-je, quel plaisir inattendu ! »

Nous nous embrassâmes cordialement, et mistress Crupp, qui était là occupée à faire du thé, ne crut pas pouvoir se montrer trop attentive en disant qu'elle savait bien que monsieur Copperfield serait le plus heureux des hommes en recevant sa famille.

« Et vous, dit ma tante à Peggoty intimidée par son aspect imposant, comment êtes-vous ? »

— Vous n'avez pas oublié ma tante, Peggoty ? lui dis-je.

— Pour l'amour du ciel, mon enfant ! s'écria ma tante, ne l'appellez point par son nom d'insulaire de la mer du Sud ! Si elle s'est mariée et s'en est ainsi débarrassée (ce qu'elle pouvait faire de mieux), accordez-lui le bénéfice du changement. Quel est votre nom de femme, P. ? demanda ma tante, se servant de l'initiale par forme de compromis.

— Barkis, madame, répondit Peggoty avec une révérence.

— A la bonne heure, c'est un nom de chrétien, dit ma tante ; comment vous portez-vous, Barkis ? »

Encouragée par ces mots gracieux et par la main qui lui était tendue, mistress Barkis s'avança et répéta sa révérence.

« Nous avons vieilli depuis que nous nous sommes vues, je crois, dit ma tante. Belle chose que nous fîmes en ce temps-là !... David, encore une tasse de thé.

— Ma tante, lui dis-je en la lui versant, ne restez pas assise sur une malle laissez-moi vous donner un fauteuil.

— Merci, Trot, je préfère m'asseoir sur ma propriété... et s'adressant à mistress Crupp : Ne vous gênez pas, madame, ajouta-t-elle, nous n'avons pas besoin de vous. »

Mistress Crupp, toute prodigue de ses sourires, voulut en

vain offrir encore ses services ; elle finit par comprendre au ton sec de ma tante qu'elle ferait mieux de s'éclipser.

« Dick, dit ma tante quand mistress Crupp fut sortie, vous rappelez-vous ce que je disais un jour des parasites et adorateurs de la richesse... Eh bien ! cette femme est de ce troupeau-là... Barkis, ma chère, voyez au thé. »

Il m'était facile, à moi qui connaissais ma tante, de deviner que cette arrivée inattendue avait un motif. L'aurais-je offensée, pensais-je ? Et ma conscience me reprochait de ne pas lui avoir écrit au sujet de Dora. Mais il était inutile de vouloir la faire s'expliquer avant son heure. Je m'assis donc à côté d'elle sans la questionner, parlant aux canaris, jouant avec le chat, et montrant un calme d'esprit que je n'avais pas, surtout quand il me sembla que monsieur Dick, appuyé sur son cerf-volant, derrière elle, me faisait des signes mystérieux.

« Trot, me dit enfin ma tante après sa dernière tasse de thé... Restez, Barkis... Trot, avez-vous appris à être ferme et à compter sur vous-même ?

— Je l'espère, ma tante.

— Le pensez-vous ?

— Je le pense, ma tante.

— En ce cas-là, mon cher neveu, savez-vous pourquoi je préfère rester assise sur ma propriété ? »

Je secouai la tête avec l'air de quelqu'un qui ne devine pas.

« Parce que, poursuivit ma tante, je suis là sur tout ce que je possède. Je suis ruinée, mon cher Trot ! »

Si la maison, avec tous ceux qu'elle contenait, s'était précipitée dans la rivière, je n'aurais pas reçu un choc plus alarmant.

« Dick le sait, dit ma tante en posant avec calme une main sur mon épaule. Je suis ruinée, mon cher Trot ! Tout ce que j'ai au monde est dans cette chambre, excepté le cottage, et j'ai laissé Jeannette pour le louer. Barkis, j'ai besoin d'un lit pour ce gentleman cette nuit, afin de moins dépenser ; peut-être pourrez-vous m'en arranger un ici pour moi, n'importe quel lit. Ce n'est que pour cette nuit. Nous parlerons de tout cela demain matin. »

Au milieu de mon éblouissement, j'éprouvai un vrai chagrin pour elle, oui, pour elle, j'en suis sûr... J'en fus distrait par le

mouvement spontané de ma tante, qui m'embrassa en me disant, les larmes aux yeux : « Je n'en suis affligée que pour vous. » Le moment d'après elle avait réprimé cette émotion, et elle me dit avec une expression de victoire plutôt que d'abattement :

« Nous devons supporter les revers avec courage et ne pas nous laisser effrayer, mon cher Trot. Nous devons jouer notre rôle jusqu'au bout, et braver l'infortune quand elle est le dénouement de la pièce. »

XI.

DÉCOURAGEMENT.

Aussitôt que j'eus recouvré ma présence d'esprit, qui m'avait tout à fait abandonné à la première nouvelle de la ruine de ma tante, je proposai à monsieur Dick de le conduire à la maison de l'épicier et d'y prendre possession du lit que monsieur Daniel Peggoty avait laissé vide. Cette maison était située dans le marché d'Ilungerford, qui avait alors sa vieille architecture et sa colonnade en bois, dont monsieur Dick fut enthousiasmé. Je m'aperçus bientôt qu'il n'avait qu'une très-vague idée du malheur de ma tante, et je crus devoir lui expliquer de quoi il s'agissait. A sa pâleur, à ses yeux pleins de larmes, j'éprouvai un vrai remords, et je m'en voulus d'avoir détruit la conviction où il était qu'aucun revers de fortune ne pouvait être sérieux quand il frappait une femme supérieure comme miss Betsey Trotwood, « la plus sage et la plus étonnante des femmes. » qui avait d'ailleurs un neveu d'une intelligence aussi extraordinaire que la mienne.

« Et que pouvons-nous faire, Trotwood? me dit-il enfin. Voici mon mémoire...

— Le mémoire, sans doute, répondis-je; mais d'abord, mon cher Dick, l'essentiel est de faire bonne contenance et de ne pas laisser voir à ma tante que nous pensons à ce qui doit cependant nous préoccuper beaucoup. »

Il comprit si bien le sentiment qui m'inspirait, qu'il me supplia de l'observer de près, et, s'il s'écartait, de le ramener pa-

quelques-unes de mes méthodes supérieures. Malheureusement, la peur que je lui avais faite lui imposa une telle contrainte, qu'il se trahissait par son immobilité même, se contentant de rouler ses yeux comme une poupée à ressorts. L'expression de son regard n'en était que plus lamentable. Ainsi, dès le même soir, quand nous revînmes chez moi pour souper, c'était pitié de le voir contempler le pain qui fut mis sur la table, comme si c'était notre dernière ressource contre la famine; ma tante ayant insisté pour qu'il prit son repas comme d'habitude, je le surpris mettant dans sa poche des bribes de pain et de fromage; je ne doute pas qu'il ne songeât à un fonds de provisions destinées à nous faire revivre tous le jour où nous serions à moitié morts de faim.

D'un autre côté, ma tante montra un calme exemplaire. Elle fut d'une grâce parfaite pour Peggoty, excepté si je l'appelais par inadvertance de ce nom qui lui était antipathique. Elle régla tous nos arrangements intérieurs sans renoncer à ses précautions contre les dangers de Londres, remarquant qu'elle se félicitait d'être si voisine de la rivière en cas d'incendie. Elle devait occuper mon lit, et je devais coucher dans le salon pour veiller sur elle.

« Trot, mon cher neveu, dit-elle en me voyant préparer sa potion de tous les soirs, non !

— Rien, ma tante ?

— Pas de vin, mon cher enfant, de ranc.

— Mais j'ai du vin ici, ma tante, et vous avez toujours pris votre vin sucré.

— Gardons notre vin pour un cas de maladie ; ne le prodigions pas ; de l'ale pour moi, une demi-pinte. »

Je crus que monsieur Dick allait expirer d'un désespoir concentré. Ma tante étant résolue, j'allai chez le débitant voisin chercher l'ale moi-même, et, comme il se faisait tard, Peggoty et monsieur Dick descendirent avec moi pour se rendre ensemble à leur domicile commun. Le pauvre diable s'en alla avec ma vieille bonne, son grand cerf-volant sur le dos, la tête basse et l'air lamentable.

A mon retour, ma tante arpentait la chambre, plissant dans ses doigts la frange de sa coiffe de nuit. Je fis chauffer l'ale et préparai la rôtie selon toutes les règles de l'art.

« Trot, me dit ma tante après l'avoir goûtée, l'ale est préférable au vin, moins bilieuse de moitié. »

Probablement je ne lui parus pas être de son avis, car elle ajouta : « Bah ! bah ! s'il ne nous arrive rien de pire que de l'ale au lieu de vin, tout ira bien ; et à propos, mon cher enfant, malgré mon aversion pour les figures étranges et les noms baroques, j'aime votre Peg... votre Barkis, puisqu'elle a si heureusement changé de nom... vous avez bien raison de lui être attaché. Savez-vous que, pendant que vous étiez sorti avec Dick, la pauvre fille aurait voulu me faire accepter une partie de son argent... parce qu'elle en a de trop, disait-elle, la niaise ! »

En appelant Peggoty une niaise, ma tante ne put retenir ses larmes !

« Quelle ridicule créature ! poursuivit-elle ; mais il y a du bon dans cette Barkis ! »

En affectant de rire, elle s'essuyait les yeux, et puis elle passa à un autre sujet :

« Elle m'a raconté toute votre histoire de Yarmouth, et l'autre encore. Ah ! les infortunées filles ! les infortunées filles ! quel monde que celui-ci !

— Pauvre Émilie ! m'écriai-je.

— Pauvre Émilie, sans doute ! reprit ma tante ; mais il faut bien convenir qu'elle aurait dû un peu réfléchir !... Embrassez-moi, Trot, je vous plains de votre précoce expérience. »

Je l'embrassai et elle me dit :

« Ainsi donc, Trot, Trot, vous vous croyez amoureux ?

— Me croire amoureux, ma tante ! m'écriai-je encore, et tout rouge cette fois ; je le suis, puisque j'aime ma Dora de toute la puissance de mon âme.

— Elle est donc bien séduisante ?

— Ma chère tante, personne ne peut se faire la moindre idée de ce qu'elle est !

— Ah ! et pas sotte ?

— Sotte, ma tante ! m'écriai-je avec une sorte d'indignation.

— Pardon, monsieur mon neveu, ce n'est qu'une question ; je ne déprécie pas votre Dora. Pauvre petit couple ; vous vous croyez créés l'un pour l'autre, n'est-ce pas ? deux véritables pendants comme ces figures en sucre qu'on admire à travers la vitre chez les confiseurs ?

— Oui, nous sommes jeunes et inexpérimentés, ma tante, je le sais, lui dis-je nullement fâché d'une plaisanterie qui exprimait une tendre compassion pour ma jeunesse ; mais nous nous aimons sincèrement, et si je pouvais penser que je cesserai jamais d'aimer Dora ou que Dora cessera de m'aimer, je crois que je perdrais la raison.

— Ah ! Trot, dit ma tante secouant la tête et souriant gravement, aveugle, aveugle, aveugle !... Je connais quelqu'un qui, quoique d'un caractère trop flexible, a une sincérité d'affection qui me rappelle sa pauvre mère.

— Ah ! si vous connaissiez, ma tante, la sincérité de Dora.

— Aveugle, aveugle ! répéta ma tante ; et cependant, ajouta-t-elle, je ne veux pas troubler la sécurité de deux jeunes cœurs, quoique ces attachements du premier âge finissent souvent par s'évanouir en fumée... Allons, je ne veux pas vous affliger, je consens à en parler sérieusement et à espérer que nous aurons, tôt ou tard, un dénouement heureux à notre roman... mais nous avons du temps devant nous... »

Tout cela n'était pas précisément très-consolant pour un amoureux enthousiaste ; mais je fus charmé que ma tante eût reçu indirectement ma confiance. Après avoir échangé encore quelques bonnes paroles avec elle, je lui souhaitai le bonsoir et la laissai passer dans ma chambre avec sa coiffe de nuit.

Quelles tristes pensées avant de m'endormir ! « Me voilà donc pauvre aux yeux de monsieur Spenlow, me disais-je, et forcé de délier Dora de son engagement, puisque je n'ai plus devant moi la perspective que j'avais quand je lui déclarai ma passion ! Supposons qu'elle soit indifférente à ce changement de fortune, comment vivre d'ici à la fin de mon stage ? comment venir au secours de ma tante ? comment avoir quelques guinées de côté pour m'habiller convenablement, continuer à offrir quelques petits cadeaux à Dora ? etc., etc. »

Le sommeil vint enfin ; mais quels rêves ! Je me vis, déguenillé, allant à la porte de Dora vendre des allumettes à un penny les six paquets, et puis me rendant à l'étude en habit râpé, sans savoir que répondre à monsieur Spenlow qui me reprochait de faire honte à sa clientèle par mon costume ; je me vis ramassant les miettes du pain sec que le vieux clerc Tiffey grignotait tous les jours régulièrement lorsqu'il entendait sonner une heure

à l'horloge de Saint-Paul, puis réclamant une licence pour épouser Dora, et n'ayant, pour la payer, qu'un des gants dépareillés d'Uriah Heep, que tous les procureurs des Doctors-communs repoussaient avec dédain.

Ma tante ne passa pas une nuit plus tranquille. Deux ou trois fois elle vint me réveiller, m'apparaissant comme un spectre pour me demander si l'abbaye de Westminster n'était pas en feu, et si le vent ne pouvait pas propager l'incendie jusqu'à Buckingham-Street; une fois aussi, je la vis s'approcher de mon canapé transformé en couchette, et, me croyant endormi, elle murmura tout bas: « Le pauvre enfant! » Ma généreuse tante, au milieu de ses terreurs, c'était encore ma destinée qui la préoccupait surtout. J'éprouvai un remords de mon égoïste amour.

Le lendemain, à peine levé (Peggoty étant venue prendre soin de ma tante), j'essayai d'aller calmer mon agitation en allant prendre un bain froid, et puis je fis une promenade à pied jusqu'à Hampstead. Ce traitement hydraulique et péripatétique, que j'ai répété souvent, me réussit; je me sentis le courage de me rendre à l'étude pour instruire de ma situation nouvelle mon honoré patron.

Monsieur Spenlow entra bientôt après moi, empesé et frisé.

« Comment êtes-vous, Copperfield, me dit-il, il fait beau ce matin.

— Très-beau, monsieur, pourrais-je vous parler avant que vous alliez à l'audience?

— Certainement, venez dans ma chambre. »

Je le suivis dans sa chambre, où il mit sa robe et se regarda dans une glace.

« J'ai le regret de vous apprendre, monsieur, lui dis-je, que j'ai de très-mauvaises nouvelles de ma tante.

— Ah! mon Dieu! répondit-il, aurait-elle eu une attaque de paralysie?

— Ce n'est pas sa santé dont il s'agit, monsieur..... elle a fait de grandes pertes..... ou plutôt il ne lui reste plus grand-chose.

— Vous m'étonnez, Copperfield! s'écria monsieur Spenlow.

— Par le fait, monsieur, telle est la révolution survenue dans sa fortune, que je désirais vous demander s'il était possible...

moyennant un sacrifice de ma part, bien entendu... d'annuler les conditions de mon stage. »

Dieu sait ce qu'il m'en coûta pour faire une proposition semblable. C'était comme si j'avais *imploré la faveur* d'être *transporté* loin de Dora.

« Annuler les conditions de votre stage, Copperfield ! les annuler ! »

Je lui expliquai que, pour le présent, je n'avais plus d'autres ressources, pour vivre, que ma propre industrie.

« Vous m'affligez, Copperfield, me dit monsieur Spenlow, vous m'affligez extrêmement. Il n'est pas d'usage d'annuler un stage pour de pareils motifs, c'est contre tous les précédents de la profession. D'ailleurs, vous savez que j'ai un associé... monsieur Jorkins. »

C'était le coup de mort de mes espérances.

Je fis cependant un autre effort en disant :

« Croyez-vous, monsieur, que si je m'adressais à monsieur Jorkins... »

Monsieur Spenlow me répondit par un signe négatif : « Le ciel me préserve, Copperfield, dit-il, d'être injuste envers personne, encore moins envers monsieur Jorkins ; mais je connais mon associé, Copperfield ; monsieur Jorkins n'est pas un homme qui puisse résoudre à votre satisfaction un problème de cette nature. Monsieur Jorkins sort difficilement des sentiers battus ; vous savez ce qu'il est. »

Or, ce que je savais de monsieur Jorkins, c'est qu'il avait été originairement le seul maître de l'étude, et qu'à présent il demeurait seul dans une vieille maison près de la place Montagu ; qu'il paraissait à peine un moment chaque jour parmi nous ; qu'on ne semblait jamais le consulter en rien ; enfin que, dans le cabinet sombre où il s'asseyait quelquefois, à l'étage le plus élevé de la maison, son bureau était recouvert d'un coussinet en papier jaune, sans la moindre tache d'encre, et que les clercs prétendaient être là depuis vingt ans.

Ayant toutefois obtenu l'autorisation de soumettre ma proposition à monsieur Jorkins, j'étonnai bien cet associé de mon patron en me montrant sur le seuil de son cabinet.

« Entrez, monsieur Copperfield, » me dit monsieur Jorkins.

J'entrai, je m'assis, et déduisis le cas à monsieur Jorkins, à

peu près dans les termes dont je m'étais servi pour m'adresser à monsieur Spenlow. Monsieur Jorkins n'était nullement l'imposante créature dont on faisait peur aux clients ; mais un gros homme ayant la soixantaine, à la physionomie douce, et qui prenait tant de tabac, que la tradition de l'étude disait qu'il vivait presque exclusivement de ce stimulant sternutatoire.

« Vous avez parlé de cela à monsieur Spenlow, je suppose ? me demanda monsieur Jorkins quand il m'eut écouté, avec une vive inquiétude, jusqu'au bout.

— Oui, répondis-je, et monsieur Spenlow vous a cité.

— Il a dit que je ne consentirais pas ? »

Je fus obligé de convenir que monsieur Spenlow avait regardé son refus comme probable.

« Je suis fâché de dire, monsieur Copperfield, reprit monsieur Jorkins avec un geste nerveux, que je ne saurais entrer dans vos vues, le fait est... mais j'ai un rendez-vous à la Banque... ayez la bonté de m'excuser. »

Sur ce, il se leva d'un air pressé, et il allait sortir, lorsque je me hasardai d'ajouter :

« N'y a-t-il donc aucun moyen d'arranger l'affaire ?

— Non, répondit monsieur Jorkins qui s'arrêta à la porte en secouant la tête, oh ! non ! je ne consens pas, vous le savez, et si monsieur Spenlow s'y oppose...

— Personnellement, il ne refuse pas, monsieur, dis-je.

— Ah ! *personnellement* ! répéta monsieur Jorkins avec un accent d'impatience. Je vous assure, monsieur Copperfield, que la chose est impossible ! je suis désolé... mais... réellement j'ai un rendez-vous à la Banque. »

Et monsieur Jorkins s'en alla presque en courant ; je crois qu'il ne reparut pas de trois jours à l'étude.

Ne voulant rien négliger, j'attendis le retour de monsieur Spenlow pour lui raconter ce qui s'était passé, lui donnant à entendre que je n'étais pas sans espoir, s'il voulait m'aider lui-même à attendrir le cœur de roche de monsieur Jorkins.

« Copperfield, répliqua monsieur Spenlow avec un regard fin, vous ne connaissez pas mon associé, monsieur Jorkins, comme je le connais. Je suis bien loin d'attribuer le moindre artifice à monsieur Jorkins ; mais monsieur Jorkins a une manière d'exprimer ses refus qui trompe souvent le monde, croyez-moi. »

Grand fut mon embarras pour décider lequel des deux associés était définitivement le plus obstiné; mais je vis clairement qu'il y en avait un des deux qui persisterait dans la négative, et qu'il ne fallait pas songer à recouvrer les mille livres sterling de ma tante. Je quittai l'étude avec cette triste conviction, et je me rendais chez moi, tout préoccupé de l'avenir, lorsqu'un fiacre qui me suivait, s'arrêtant tout à coup à côté de moi, me tira de ma rêverie. Je regardai ! une main m'était tendue par la portière, et je vis sourire le visage que je n'avais jamais aperçu sans un sentiment de bonheur et de sérénité.

« Agnès ! m'écriai-je tout ravi, ô ma chère Agnès, quel plaisir ! vous êtes justement, de toutes les personnes du monde, celle que je désirais le plus voir !

— Est-ce vrai ? me répondit-elle avec sa voix cordiale.

— J'ai tant de choses à vous dire, et puis votre vue seule allége tellement le poids que j'ai sur le cœur ! si je possédais le bonnet magique, c'est vous seule que j'aurais souhaité près de moi.

— Moi seule ? répliqua Agnès.

— Eh bien ! si vous le voulez, Dora peut-être d'abord.

— Dora *certainement*, j'espère, et non pas *peut-être*, dit Agnès en souriant.

— Oui, mais vous ensuite, je vous le jure... Où allez-vous ?

— Chez vous... pour voir votre tante. »

Le ciel était superbe ; elle consentit à descendre du fiacre et à prendre mon bras ; je renvoyai le cocher, et nous cheminâmes ensemble. J'avais l'Espérance elle-même à mon côté ! quel changement j'éprouvai en une minute !

Ma tante avait écrit à Agnès un de ces billets laconiques et bizarrement tournés auxquels se bornaient ses efforts épistolaires. Elle lui annonçait son revers de fortune et son départ de Douvres, ajoutant qu'elle priait ses amis de ne pas être inquiets sur elle. Agnès était accourue à Londres, parce qu'il existait entre elles une intimité qui datait du jour où je devins l'hôte de monsieur Wickfield. Agnès n'était pas venue seule, son père et Uriah Heep étaient du voyage.

« Et les voilà donc associés tout de bon ? lui dis-je lorsqu'elle les nomma ensemble, que le ciel le confonde !

— Oui, me répondit Agnès, ils avaient une affaire ici, et j'en

ai profité pour venir avec eux ; ne croyez pas ma visite d'amie tout à fait désintéressée, Trotwood, car je n'aime pas à laisser mon père seul avec Uriah, je vous l'avoue.

— Exerce-t-il toujours, Agnès, la même influence sur monsieur Wickfield ? »

Agnès secoua la tête :

« Il est survenu de tels changements dans la maison, que vous ne la reconnaîtriez plus, me dit-elle ; ils vivent avec nous maintenant.

— *Ils*, dites-vous ?

— Monsieur Heep et sa mère ; il occupe votre ancienne chambre.

— Je voudrais pouvoir composer ses rêves, dis-je, il n'y dormirait pas longtemps.

— J'ai conservé ma petite chambre, poursuivit Agnès, celle où j'apprenais mes leçons. Comme le temps passe ! vous vous rappelez la petite chambre à panneaux qui s'ouvre dans le salon ?

— Si je me la rappelle, Agnès ?... il me semble vous voir apparaître encore avec votre petit trousseau de clefs.

— Je suis charmée que vous ayez gardé ce souvenir. Nous étions heureux alors.

— Nous étions heureux, en effet.

— Je me tiens dans cette chambre le plus que je peux, dit Agnès ; mais il faut bien que je fasse aussi, de temps en temps, compagnie à mistress Heep. Elle m'ennuie quelquefois à force de célébrer les louanges de son fils ; mais c'est si naturel à une mère que je ne saurais lui en vouloir. Il est aussi très-bon fils pour elle. »

J'examinais Agnès pendant qu'elle prononçait ces derniers mots et je ne pus découvrir dans sa physionomie aucun soupçon des desseins d'Uriah sur elle. Ses yeux rencontrèrent les miens avec toute la beauté de leur innocence et de leur franchise.

« Leur présence dans la maison me gêne, reprit Agnès, surtout parce qu'elle me prive d'être avec mon père et de veiller sur lui autant que je le voudrais... Uriah Heep est toujours entre nous ; mais, si quelque fraude se tramait, j'espère que la véritable affection et la sincérité finiront par être plus fortes qu'aucun méchant complot. »

A ces mots s'évanouit le céleste sourire que j'en ai jamais vu,

j'aime à le répéter souvent, que sur la douce physionomie d'Agnès; et, comme nous entrions dans ma rue, elle me demanda si je savais ce qui avait causé les revers de fortune de ma tante. Je lui répondis qu'elle ne me l'avait pas encore révélé, Agnès devint pensive et je crus sentir trembler le bras qui s'appuyait sur le mien.

Nous trouvâmes ma tante seule, dans une certaine émotion. Une différence d'opinions avait éclaté entre elle et mistress Crupp sur une question abstraite (à savoir s'il était convenable qu'un appartement de garçon fût habité par une personne du sexe). Ma tante, insensible aux spasmes de mistress Crupp, avait tranché la dispute en déclarant à mon hôtesse qu'elle sentait son eau-de-vie et qu'elle la priait de sortir de sa chambre double outrage que mistress Crupp avait considéré comme susceptible d'une action en justice.

Ma tante ayant eu le temps de se calmer pendant que Peggoty était allée faire voir à monsieur Dick les gardes à cheval à l'entrée du parc Saint-James, — et charmée d'ailleurs de la visite d'Agnès, nous reçut avec sa cordialité la plus franche; sa jeune amie avait toute sa confiance comme la mienne, et quand je lui eus raconté ce que j'avais fait dans la matinée, elle nous dit:

« Et d'abord, Trot, je dois vous gronder; je suis fière de vous, mon enfant, et je reconnais vos bonnes intentions; mais vous avez été imprudent et presque indiscret... Quand à miss Betsey Trotwood, elle va vous faire aussi sa confession. »

Je vis Agnès pâlir en regardant ma tante avec attention; et ma tante, caressant son chat, regarda Agnès de même.

« Betsey Trotwood... dit-elle, c'est de moi qu'il s'agit, Trot, mon neveu, et non de votre sœur; Betsey Trotwood, donc, possédait une certaine fortune; — peu importe son revenu, il était suffisant pour vivre; elle avait même le superflu, car elle avait fait des économies et les avait ajoutées au capital. Betsey Trotwood avait d'abord acheté des fonds publics, puis, suivant l'avis de son homme d'affaires, elle avait fait un placement hypothécaire très-avantageux. Malheureusement, elle fut remboursée, et cette fois, se croyant plus sage que celui qui l'avait autrefois si bien conseillée... je parle de votre père, Agnès... elle voulut en faire à sa tête, spécula sur les mines, spécula sur les pêcheries, spécula sur les actions d'une banque particulière, et,

grâce à cette dernière spéculation, ses livres sterling ne valent plus que des shellings ou même que des demi-shellings, à ce qu'on m'assure ; et voilà comment Betsey Trotwood, riche hier, est pauvre aujourd'hui.

Ma tante conclut le résumé de sa situation financière, en fixant un regard triomphant sur Agnès, dont le visage reprit peu à peu ses couleurs.

« Ma chère miss Trotwood, est-ce là tout ? lut demanda Agnès.

— J'espère que c'est assez, mon enfant, dit ma tante. Si j'avais eu quelque argent encore à perdre, ce ne serait pas tout, j'en ai peur. Betsey Trotwood se serait arrangée pour le perdre avec le reste, et ce serait un chapitre de plus dans son récit. Mais, plus d'argent, plus d'histoire... Je me trompe ; la conclusion manque, et la voici : après avoir ainsi perdu presque toute sa fortune, Betsey Trotwood vécut heureuse le reste de ses jours. J'espère, du moins, que ceci sera vrai comme le reste ; en attendant, consultons-nous. Agnès, vous êtes une sage tête ; Trot, vous aussi vous avez de bonnes idées quelquefois... quoique je ne puisse toujours vous faire ce compliment... arrangeons notre budget ; le cottage peut, en moyenne, produire en location soixante-dix livres sterling par an... voilà le plus clair de notre revenu... Dick a bien cent livres par an, mais cette somme sera dépensée exclusivement pour lui. J'aimerais mieux me séparer de Dick si ce devait être autrement.

— Mais moi, ma tante, dis-je, ne puis-je faire quelque chose ?

— Vous enrôler, n'est-ce pas ? ou vous engager comme matelot ? Je ne veux pas entendre parler de cela : vous serez un *proctor* et pas autre chose, s'il vous plaît. Pas de coups de tête.

— Votre appartement est-il loué pour longtemps ? demanda Agnès.

— Vous êtes dans la question, ma chère, répondit ma tante, le bail court encore pendant six mois, et je ne crois pas possible de le sous-louer ; le mieux est d'en user jusqu'à la fin de bail et de chercher une chambre pour Dick dans le voisinage. »

Je crus devoir prévenir ma tante du désagrément dont la menaçaient les continuelles escarmouches de mistress Crupp ; mais elle leva cette objection en déclarant qu'à la première dénonciation des hostilités elle était résolue à étonner mistress Crupp pour le reste de sa vie.

J'allais lui faire part d'une idée qui m'était venue, quand on frappa à la porte.

« Je suis sûre, dit Agnès en pâlisant, que c'est mon père ; il m'avait promis de me rejoindre ici »

J'ouvris, et avec monsieur Wickfield entra Uriah Heep. Il y avait un certain temps que j'avais vu monsieur Wickfield ; quelque préparé que je fusse à le trouver changé physiquement, et il l'était, je fus tristement frappé de l'espèce de servilité avec laquelle cet homme encore distingué, malgré sa funeste habitude d'intempérance, se soumettait à la bassesse incarnée dans Uriah Heep. Si j'avais vu un singe commander à un homme, je n'aurais pas été plus choqué.

Il ne paraissait que trop avoir la conscience de cette dégradation, et il fallut, pour qu'il relevât sa tête humiliée, que sa fille le rappelât à lui-même, en lui disant : « Mon père, voici miss Trotwood et son neveu que vous n'avez pas vus depuis longtemps ! » Il tendit alors la main à ma tante et puis à moi avec un reste de contrainte... Je remarquai dans la physionomie d'Uriah un sourire sinistre qui fut aussi remarqué d'Agnès, car elle recula en tressaillant.

Ce que remarqua ma tante et ce qu'elle ne remarqua pas, j'aurais défié la science physionomique de le deviner, personne n'ayant au même degré l'art de mettre sur son visage le masque d'une impassibilité imperturbable. Aussi Uriah lui-même s'y trompa en se croyant autorisé, après les premiers compliments, à placer son mot dans notre causerie familière ; elle ne daigna pas lui répondre : et quand il voulut lui offrir ses services, au nom de son associé et en son propre nom :

« Monsieur Uriah Heep, lui dit-elle enfin, grand merci de votre obligeance ; mais votre pantomime me fait peur ; ces contorsions convulsives ne sont pas d'un homme, mais d'une anguille : soyez l'un ou l'autre, mon cher monsieur. »

Cette rebuffade abasourdit Uriah qui, au lieu de répliquer directement, me dit à demi-voix : « Je sais heureusement, monsieur Copperfield, que madame votre tante est une excellente dame, et sa vivacité, qui m'était connue quand j'étais humble clerc, ne me fera pas oublier les égards dus à sa situation actuelle, n'est-ce pas, mon associé ? ajouta-t-il en se tournant vers monsieur Wickfield. J'espère que vous ne me démentirez

pas si je vous laisse seul pour représenter la maison ; mais je suis forcé, mes offres de service faites, d'aller à un rendez-vous. Tout à vous, miss Agnès ; votre serviteur, monsieur Copperfield, et vous, miss Betsey Trotwood, agréez mes respectueux sentiments. »

A ces mots, sous prétexte de nous faire la plus affectueuse révérence, il baisa sa longue main maigre pour nous lorgner, en se retirant, à travers ses doigts comme à travers un masque.

Débarrassés d'un pareil hôte, nous passâmes une heure ou deux à causer de notre vie heureuse de Cantorbéry. Monsieur Wickfield, rendu à la seule influence d'Agnès, redevint lui-même, malgré un reste de mélancolie qu'il ne dissimula pas, répétant plusieurs fois avec un soupir : « Plût au ciel qu'il fût possible de nous ramener au passé ! » J'accompagnai le père et la fille à l'hôtel de Londres où ils étaient descendus, et où, nouveau bonheur, Uriah, retenu par ses affaires, ne put les rejoindre que fort tard dans la soirée, après que nous eûmes dîné tous les trois ensemble ; ah ! quels tendres soins Agnès prenait de son père ! quels conseils elle me donnait ! avec quelle modeste confiance elle me confirmait dans mes bonnes résolutions ! Quel exemple surtout pour la faiblesse de mon caractère, dans sa résignation si ferme et si douce ! Ici encore, j'aime à le proclamer, si j'ai fait un peu de bien dans ma vie, si j'ai pu donner quelques preuves de courage et de patience, à Agnès, à Agnès seule en doit revenir tout le mérite.

Pendant que M. Wickfield faisait un léger somme sur le sofa après le dîner, nous eûmes un délicieux tête-à-tête dans l'embrasement de la fenêtre. Là, comme Agnès me parla de Dora ! comme elle m'écoutait lui vantant ses qualités charmantes, et comme elle ajoutait elle-même un reflet de sa pure lumière à cette image adorée évoquée ainsi auprès d'elle ! O Agnès, sœur de mon enfance, si j'avais su alors ce que je ne sus que longtemps après !

Quand je la quittai, il y avait un mendiant dans la rue, et au moment où je me retournai vers la croisée, pensant à la tendre et céleste expression de son regard, il me fit tressaillir en murmurant à mon oreille comme un écho des paroles qui m'avaient été adressées le matin :

« Aveugle ! aveugle ! aveugle ! »

ENTHOUSIASME.

Le lendemain matin, après un autre bain froid, je me sentis tous les genres de courage ; je n'avais plus peur des habits râpés et ne regrettais pas les fringants coursiers de promenade ; ma double ambition était de prouver à ma tante que ses bontés passées n'avaient pas été prodiguées à un ingrat, et de mériter la main de Dora par un travail opiniâtre. Je me dirigeai vers Highgate, et apercevant sur la route un cantonnier qui brisait des cailloux, j'avais presque envie de me faire prêter son lourd marteau pour essayer si, même au besoin, ce dur labeur serait au-dessus de mes forces. J'aurais conquis fièrement Dora à travers le granit d'une montagne. Un cottage bien simple frappa aussi ma vue avec l'écriteau qui indiquait qu'il était à louer. Je le visitai en pensant qu'un jour ce serait une retraite charmante pour Dora, moi et Jip, qui aboierait tant qu'il voudrait dans le jardinet protégé par une grille de fer : au premier étage était une superbe chambre pour ma tante. Mon ambition se bornait à être le locataire de cette champêtre demeure.

Je cherchais à Highgate, non la résidence de mistress Steerforth, mais le cottage élégant que le docteur Strong avait acquis et où il habitait depuis quelque temps, pour réaliser enfin ses projets de solitude studieuse. Je le trouvai toujours le même. Il avait récemment procuré un excellent emploi, dans Londres, au cousin Jack Maldon. « Je venais m'offrir à lui comme secrétaire, ayant appris par Agnès qu'il désirait une plume facile pour écrire quelques heures par jour sous sa dictée. Quoiqu'il s'agit du fameux Dictionnaire des racines grecques, il eut la gracieuseté de me répondre que mes succès classiques m'appelaient à de plus hautes destinées ; mais, instruit des motifs qui me faisaient rechercher cette humble collaboration, le généreux docteur regretta surtout la modicité des appointements qu'il pouvait m'offrir, ajoutant qu'il avait toujours eu l'intention d'indemniser son *collaborateur* par quelques gratifications. Afin de concilier mon stage avec cette occupation supplémentaire, je devais écrire sous sa dictée deux heures chaque matin,

au lever du jour, et rédiger chaque soir chez moi le travail du matin ; il m'accordait congé tous les samedis, et, comme le congé du samedi était indépendant du congé naturel des dimanches, n'était-ce pas libéral, de la part du savant docteur, de m'accorder soixante-dix livres sterling d'appointements annuels ? Cependant, le cousin Maldon, qui avait provisoirement rempli ces fonctions, ne les trouvait pas suffisamment rétribuées, quoique, grâce à son inexactitude, elles fussent pour lui réduites à une sinécure. J'ai eu du moins la satisfaction d'entendre souvent dire à mon ancien maître, qu'il avait en moi un secrétaire aussi consciencieux qu'intelligent. A cinq heures du matin j'étais à mon poste jusqu'à sept, et je rapportais exactement la dictée de la veille mise au net.

Mais ce n'était pas assez pour mon ardeur. Je profitai de mon premier congé pour aller trouver Traddles, qui logeait maintenant dans Castle-Street, sur les limites de la Cité. Je pris avec moi monsieur Dick, qui m'avait déjà deux fois accompagné à Highgate où il avait renouvelé connaissance avec le docteur Strong.

Je pris monsieur Dick avec moi, parce que, de plus en plus affecté des revers de ma tante et persuadé que je travaillais plus qu'un galérien, il commençait à s'impatienter de n'avoir rien à faire d'utile, moins capable que jamais de finir son Mémoire, dans lequel la tête de Charles I^{er} revenait incessamment. Craignant très-sérieusement que sa maladie n'empirât, si, par un innocent artifice, je ne lui faisais croire qu'il était bon à quelque chose, je voulais prier Traddles de venir à mon secours. Je l'avais prévenu de tout par une lettre à laquelle il avait répondu avec la sympathie d'un véritable ami.

Nous le trouvâmes rédigeant des paperasses, encouragé par la vue du pot à fleur de sa Sophie et de la petite table ronde placée dans un coin de sa chambre. Son accueil fut cordial, et monsieur Dick, au bout de quelques instants, était un de ses bons amis, d'autant plus qu'il se prétendit sûr de l'avoir déjà vu, et nous déclarâmes la chose très-probable.

Je voulais principalement consulter Traddles sur la manière d'utiliser quelques heures de la journée en sténographiant les débats du Parlement pour un journal quotidien. Traddles m'apprit, comme résultat de sa propre expérience, que sauf de rares

exceptions, l'art de sténographier était un art dont la difficulté équivalait à l'acquisition de six langues, et qu'il exigeait des années entières d'un exercice persévérant.

« Bien obligé, Traddles, lui dis-je, je commencerai demain. »
Traddles fut un peu surpris d'une pareille déclaration.

« Mon cher Copperfield, reprit-il, je n'aurais pu croire que vous eussiez un caractère si résolu.

— J'achèterai, dis-je, un livre élémentaire, et m'exercerai à l'audience des Doctors-commons. J'espère donc en venir à bout. Passons maintenant à un autre sujet. Que pourrait faire monsieur Dick ?

— Voyez-vous, monsieur Traddles, ajouta celui-ci, si je pouvais seulement m'y exercer, je battrais du tambour ou jouerais de la trompette. »

Le pauvre diable eût, en effet, préféré cette occupation à toute autre.

Traddles, qui savait admirablement garder son sang-froid, lui répondit gravement :

« Mais vous avez une jolie écriture, monsieur Dick... Copperfield, ne me l'avez-vous pas dit ?

— Une écriture parfaite, répliquai-je, et c'était vrai.

— Eh bien ! feriez-vous des copies, si je vous en proposais ? »

Monsieur Dick me regarda d'un air de doute et me dit en soupirant :

« Parlez-lui du mémoire, mon cher Trotwood. »

J'expliquai donc à Trotwood combien il était difficile d'exclure le roi Charles des manuscrits de monsieur Dick.

« Mais, remarqua Traddles, les documents dont il s'agirait de faire des copies sont tout rédigés. Monsieur Dick n'a rien à y mettre du sien. En tout cas ne pourrait-il pas essayer ? »

C'était en effet, une différence, et, pendant que monsieur Dick se suçait le pouce en nous regardant d'un air réfléchi, voici le plan ingénieux dont nous nous avisâmes, Traddles et moi.

Sur une table nous mettrions le document à copier, sur une autre l'éternel mémoire au lord-chancelier. Monsieur Dick copierait exactement le document jusqu'à ce qu'il se sentit trop fortement tenté d'y glisser une allusion au roi-martyr, et alors passant de la première table à la seconde, ce serait dans le mé-

moire qu'il céderait à la tentation. Cet expédient réussit sous la surveillance de ma tante, et si bien, qu'au bout de la semaine, monsieur Dick avait gagné neuf shellings six pence. Je n'oublierai jamais la joie triomphante avec laquelle il offrit à sa bienfaitrice ce salaire de son travail.

« Nous n'avons plus à craindre de mourir de faim ! s'écria-t-il, je me charge de pourvoir à tout. »

Traddles était présent à cette explosion d'enthousiasme qui lui fit presque autant de plaisir qu'à moi.

« Il faut, me dit-il, que je vous communique la lettre d'un autre ami qui se croit aussi sur le grand chemin de la fortune, et il tira de sa poche une épître dont le style révélait le signataire : elle était de monsieur Micawber, qui annonçait avec son emphase ordinaire qu'il allait commencer une nouvelle existence sur un nouveau théâtre. A ce début on eût pu croire qu'il partait au moins pour le nouveau monde. Il était sur le point d'aller s'établir dans une des villes antiques de la glorieuse Grande-Bretagne, où la société formait un mélange de l'élément agricole et de l'élément clérical, Mistress Micawber et sa progéniture l'y accompagnaient : « Nos cendres, ajoutait-il, se retrouveront probablement par la suite des siècles dans la nécropole du vénérable temple, un des plus augustes monuments de l'architecture ecclésiastique et dont la renommée s'étend de la Chine au Pérou. Sur un pareil théâtre, peut-être enfin la Providence, accordant à toute la famille la réparation de ses malheurs passés, destine-t-elle son chef à s'asseoir sur le siège le plus élevé de la judicature, un des fils à porter la mitre, la fille aînée (vivant portrait de la mère) à épouser un riche propriétaire. » En simple prose, monsieur Micawber allait habiter Cantorbéry ; une annonce que monsieur Micawber avait fait insérer dans les journaux, pour offrir les services de sa plume à un homme d'affaires, était tombée sous les yeux d'Uriah Heep. Celui-ci le prenait pour son principal clerc, et il avait la prétention que son fils étudiât pour entrer dans l'Église, ou, du moins, qu'il fût admis, à cause de sa belle voix, parmi les choristes de la cathédrale. Combien de lords-chanceliers et de prélats étaient partis de plus bas encore ? Aussi profitait-il de la générosité de son patron pour renoncer à son pseudonyme et reprendre ce nom de *Micawber* destiné peut-être à devenir illustre. Uriah

Heep (je le reconnus bien là) se substituait aux créanciers de son clerc pour le tenir sous sa dépendance, « Je serais indigne de mon nouvel avenir (telle était la conclusion épistolaire de monsieur Micawber), si, délivré enfin de mes autres obligations, je ne m'acquittais pas envers mon obligé locataire et ami Thomas Traddles; il trouvera donc ci-inclus un billet à son ordre de quarante-un livres dix shellings et onze pence, comprenant le total des deux lettres de change qu'il a eu autrefois la bonté d'endosser et dont la première l'exposa à une saisie mobilière quand arriva l'échéance. »

La lettre contenait aussi les protestations de la plus loyale affection et d'affectueux compliments à mon adresse... Je crois, en vérité, que monsieur Micawber m'aimait réellement, et cet attachement sincère il me l'avait prouvé en ne m'empruntant jamais de l'argent. Je n'aurais jamais eu le courage moral de lui refuser la somme dont j'aurais pu disposer. Hélas! pourquoi Traddles inspira-t-il un attachement moins désintéressé à cet original?

XIII

UNE DOUCHE D'EAU FROIDE.

Ma nouvelle vie durait depuis plus d'une quinzaine sans que j'eusse vu Dora, qui était retournée chez son père, et à qui je m'étais contenté d'écrire (toujours par l'intermédiaire de miss Julia Mills) que j'avais beaucoup à lui apprendre dans notre première entrevue. En attendant, toutes les forces de ma volonté se concentraient sur le but que je me proposais d'atteindre. Je méditais chaque jour un autre sacrifice; je m'imposais de nouvelles privations; et j'essayai même de me réduire à une nourriture végétale, au risque de descendre jusqu'à la classe des animaux herbivores et graminivores.

Nous étions d'ailleurs parfaitement établis dans mon appartement de la rue Buckingham, où monsieur Dick continuait ses copies avec une béatitude complète. Ma tante obtint une victoire signalée sur mistress Crupp, en jetant par la fenêtre la première cruche que celle-ci avait essayé de laisser sur l'esca-

lier pour la faire tomber et en donnant de sa personne pour protéger, sur tout le trajet du rez-de-chaussée à notre étage, une femme de ménage surnuméraire qui remplaça Peggoty quand celle-ci dut retourner à Yarmouth. Ces mesures vigoureuses frappèrent de terreur mistress Crupp, au point qu'elle se réfugia dans sa propre cuisine, se persuadant que ma tante était folle. Ma tante, très-indifférente sur l'opinion de mistress Crupp ou de toute autre, et n'étant pas même fâchée de favoriser cette idée, acheva ainsi la déroute de l'ennemi, qui n'osait plus se montrer sur l'escalier et qui se cachait derrière les portes dès qu'il entendait ouvrir la nôtre. Ce triomphe amusa beaucoup ma tante, et c'était un plaisir pour elle de faire peur à mistress Crupp, qui n'était pas toujours assez alerte pour dérober à temps toute l'ampleur de ses jupes de flanelle dès qu'elle apercevait le chapeau posé de travers sur la tête de la prétendue folle.

Ma tante, femme ingénieuse et d'une propreté recherchée, fit de telles améliorations dans nos arrangements domestiques, que je paraissais devenir plus riche au lieu de m'être appauvri. Entre autres inventions, elle convertit l'office en cabinet de toilette, et me fit faire, à mon usage, un lit qui, pendant le jour, ressemblait à une bibliothèque autant qu'un lit y peut ressembler ; j'étais l'objet de sa constante sollicitude, et ma pauvre mère elle-même n'aurait pu m'aimer davantage ni s'occuper plus tendrement de mon bonheur.

Peggoty avait considéré comme un précieux privilège d'être admise à la participation de ces arrangements et de ces petits soins. Quoiqu'elle conservât toujours quelque chose du sentiment de crainte que lui avait autrefois inspiré ma tante, elle en avait reçu tant de marques d'encouragement et de confiance, qu'elles étaient les meilleures amies du monde. Mais le moment était venu pour ma vieille bonne de retourner chez elle pour y tenir l'engagement qu'elle avait pris à l'égard de Cham.

« Adieu donc, Barkis, lui dit ma tante, portez-vous bien. Je n'aurais jamais pensé que j'aurais eu tant de chagrin à me séparer de vous. »

J'accompagnai Peggoty au bureau de la diligence et la vis partir. Elle pleura à chaudes larmes et me recommanda son frère, si je le rencontrais. Nous n'avions plus eu de ses nouvelles depuis qu'il nous avait quittés tous.

« Et maintenant, mon cher Davy, ajouta Peggoty, si pendant votre *apprentissage* vous avez besoin d'argent mignon, ou si, quand votre temps sera fini, vous avez besoin d'une plus forte somme pour vous établir, qui a plus de droit de vous en prêter que la vieille bonne de votre mère, ma gentille fille ? »

Je n'étais pas d'une indépendance assez sauvage pour repousser Peggoty d'une manière absolue :

« Si jamais j'enprunte à personne, lui dis-je, ce sera à vous. »

Cette réponse adoucit un peu le regret qu'elle eut de ne pouvoir me faire rien accepter immédiatement.

« Et répétez bien, mon cher enfant, me dit-elle tout bas, répétez à votre belle miss que j'aurais été heureuse de la voir, ne fût-ce qu'une minute. Qu'elle sache qu'avant qu'elle vous épouse, je veux venir vous arranger votre maison... si vous consentez à me laisser faire. »

Je promis à Peggoty qu'il n'y aurait qu'elle qui y toucherait, ce qui lui fit tant de plaisir qu'elle partit presque consolée de notre séparation.

C'était un samedi ; ce jour-là, enfin, Dora retournait chez miss Julia. Lorsque monsieur Mills serait sorti pour aller faire au club sa partie de whist, un signe télégraphique devait m'avertir qu'on m'attendait pour prendre le thé avec les deux amies. A l'heure indiquée, j'étais dans la rue, les yeux fixés sur le balcon du salon où il était convenu qu'on suspendrait une cage en dehors. Monsieur Mills s'endormait quelquefois après son dîner, et la cage tardait tant à paraître, que je fis des vœux pour que le club le mit à l'amende. Enfin monsieur Mills sortit, et je vis ma Dora elle-même suspendre la cage au balcon, non sans avoir donné un coup d'œil dans la rue pour tâcher de m'apercevoir ; elle rentra bien vite, laissant Jip aboyer après un énorme chien de boucher qui passait devant la maison et qui l'eût avalé comme une pilule.

Dora vint m'ouvrir la porte du salon, et nous eûmes un quart d'heure de doux entretien tous les trois, puis un tête-à-tête ; mais, hélas ! il fallut bien parler de ce qui me pesait sur le cœur, et je le fis sans la moindre préparation, en demandant à Dora si elle pouvait aimer un *pauvre*.

A cette brusque question, Dora tressaillit. Ce mot de *pauvre* représentait à son imagination un estropié au teint jaune, s'ap-

puyant sur une béquille ou ayant une jambe de bois, — un aveugle conduit par son chien, ou toute autre espèce de mendiant. Elle me regarda avec l'air le plus charmant d'une agréable surprise.

« Quelle folie ! me dit-elle. Pourquoi me demander si j'aimerais un pauvre ?

— Dora, ma bien-aimée, je suis un pauvre !

— Perdez-vous la tête ? répliqua-t-elle en me donnant une petite tape sur la main. Quelles sottises histoires me contez-vous là ? Je vais vous faire mordre par Jip. »

Son enfantillage était la plus délicieuse chose du monde ; mais il fallait être explicite, et je répétais avec solennité :

« Dora, âme de ma vie, je suis toujours votre David, mais ruiné.

— Je déclare, dit-elle en secouant ses jolies boucles de cheveux, que je vous fais mordre par Jip si vous continuez ce jeu ridicule. »

Je pris un visage si soucieux, que Dora, cessant sa moue et ses menaces enfantines, posa sa petite main tremblante sur mon épaule, et, après m'avoir regardé avec effroi, commença à pleurer. Ce fut une scène déchirante pour moi ; je tombai à genoux, la caressant, la suppliant de ne pas se désoler ; mais la pauvre enfant ne faisait que s'écrier : « O mon Dieu ! mon Dieu !... où est Julia Mills ? Conduisez-moi où est Julia Mills ! Mon Dieu ! mon Dieu ! »

Après une véritable agonie de supplications et de protestations, Dora, un peu revenue de son horreur, se laissa presser dans mes bras ; je lui parlai de mon éternelle tendresse, de mon dévouement à toute épreuve ; mais peu à peu je dus revenir encore à la terrible vérité, je dus lui dire que je la relevais de son engagement, puisque j'étais réellement pauvre à présent ; que ce n'était pas la pauvreté qui me faisait peur à moi ; que je ne la redoutais que pour elle ; car j'avais du courage pour travailler, ce courage qu'inspire un amour sincère ; que j'avais déjà essayé du travail ; que déjà je savais que le pain sec bien gagné avait un goût plus doux au palais que le festin le plus somptueux, etc., etc. Toutes ces paroles et d'autres encore furent débitées avec une éloquence passionnée qui m'étonnait moi-même, quoique je les eusse méditées nuit et jour depuis le moment où ma tante m'avait révélé son revers de fortune.

« Votre cœur est-il toujours à moi, chère Dora ? lui demandai-je avec transport, sentant bien qu'il était à moi en effet, Dora restant dans mes bras, éplorée, mais tendre.

— Oh ! oui, s'écria-t-elle ; oui, tout à vous, toujours ! Ne soyez pas si effrayant !... »

Moi effrayant ! pour Dora !

« Ne me parlez pas d'être pauvre et de vous excéder de travail ! je vous en supplie, poursuivit-elle sans cesser d'appuyer sa tête sur mon épaule.

— Ma bien chérie, dis-je, le pain sec bien gagné...

— Oui, oui, je le sais, reprit-elle en m'interrompant ; mais ne parlons plus de pain sec. Il faut que Jip ait tous les jours sa côtelette à midi, ou il mourrait. »

Comment ne pas être ravi de ce charmant enfantillage ! J'expliquai à Dora que Jip aurait régulièrement sa côtelette. Je fis un tableau de notre ménage frugal, entretenu par mon travail quotidien, et je n'oubliai pas d'esquisser le petit cottage de Highgate, avec une chambre pour ma tante.

« Suis-je effrayant à cette heure, Dora ? lui dis-je tendrement.

— Oh ! non, non ! s'écria Dora. Mais j'espère que votre tante gardera souvent sa chambre, surtout si elle était par hasard une vieille grondeuse. »

Si je n'avais pas tant aimé Dora, j'aurais été un peu refroidi dans mon ardeur nouvelle en voyant combien il était difficile de la lui communiquer. Je voulus tenter une autre épreuve, lorsqu'elle me parut revenue tout à fait à elle-même et occupée à friser les longues soies des oreilles de Jip, couché sur ses genoux.

« Ma chère amie, lui dis-je, puis-je vous mentionner une chose ?

— Oh ! je vous prie, ne cherchez plus à m'effrayer, mon ami, répondit-elle.

— Ma chère âme, il n'y a rien dans tout ceci qui doive vous alarmer. Je veux, au contraire, vous inspirer du courage.

— Oui, mais c'est si désagréable à entendre ! Vous me faites entrevoir de si tristes perspectives !

— Ma bien-aimée, non. La persévérance et la force de caractère nous font supporter des malheurs pires.

— Mais je n'ai pas la moindre force, dit Dora en hochant la tête. N'est-ce pas, Jip?... Ah! baissez Jip et soyez gentil, David.»

Il était impossible de ne pas baiser Jip sur son museau, comme Dora me l'ordonnait par ses paroles et en même temps par la moue expressive de ses jolies lèvres de rose. Je le baisai donc, et ces mêmes lèvres me récompensèrent de mon obéissance; puis, quand je voulus renouer le fil de mon grave discours, elle joignit les mains comme un ange suppliant... Un juge de la cour des prérogatives serait devenu amoureux d'elle dans cette attitude. J'osai cependant lui dire :

« Ma chère Dora, soyons raisonnables un moment. Promettez-moi seulement de vous exercer à tenir les comptes d'une maison. Je vous ferai présent d'un volume de recettes de cuisine. Si vous saviez faire un plat ou deux, ce serait si utile pour notre ménage ! La vie est désormais un combat pour nous; il faut vaincre, ma bien-aimée... »

Je m'animais, je déclamaï, je gesticulaï en orateur... si bien que, cette fois, Dora eut une attaque de nerfs et s'évanouit.

« O douleur ! ô désespoir ! qu'ai-je fait ? malheureux ! » Je crus l'avoir tuée; je m'agenouillai auprès d'elle, je m'arrachai une touffe de cheveux, je m'accusai d'être un brutal, un homme sans cœur. « Ouvrez les yeux, Dora, par pitié ! et pardonnez-moi ! »

Je bouleversai la boîte à ouvrage de miss Julia Mills pour y chercher un flacon d'odeurs, et, dans mon délire, ce fut un étui d'ivoire que j'ouvris; je vidai toutes les aiguilles sur Dora. Je menaçai Jip de mes poings fermés; Jip extravaguait comme moi, et j'allais, en vérité, devenir fou, quand miss Julia Mills entra dans le salon où elle nous avait laissés en tête-à-tête.

« Ciel ! s'écria-t-elle en volant au secours de son amie, que lui est-il donc arrivé ? »

— Miss Julia, répondis-je, vous voyez le misérable qui a tué Dora ! » Et, après cet aveu d'un désespoir qui s'accuse lui-même, je me couvris le visage comme indigne de la clarté du jour.

D'abord miss Julia crut que c'était une scène de querelle; mais ma tendre Dora se jeta à son cou, puis se jeta au mien, pleurant sur ma ruine et mes malheurs, sanglotant et me demandant de recevoir tout son argent : elle comprit alors qu'il s'agissait de quelque événement plus grave.

Miss Julia Mills était réellement née notre providence. Quand

je l'eus mise au fait en quelques mots, elle consola Dora, la força de ne plus voir en moi ni un pauvre, ni tout autre personnage de sa romanesque et enfantine imagination. Elle entra dans mes idées de sentimentale retraite, approuva beaucoup le cottage, et dit comme moi que l'amour fidèle pourrait en faire le plus brillant des palais.

J'osai alors soumettre à miss Julia Mills mes autres suggestions sur la tenue de ménage, sur le livre de cuisine, etc.

Après un moment de réflexion sérieuse, miss Julia Mills s'exprima en ces termes :

« Monsieur Copperfield, je serai franche avec vous, aussi franche que le serait une prieure cloîtrée depuis des années; car il est des natures chez lesquelles la douleur morale et les épreuves de la vie remplacent les leçons de l'âge. Non, ce que vous avez suggéré ne saurait convenir à notre Dora. Notre bien-aimée Dora est un enfant favori de la nature : elle est tout air, lumière et bonheur. Je dois vous avouer que, si la chose était possible, ce serait parfait, mais... » et elle secoua la tête au lieu d'achever sa phrase.

Je regardais Dora... qui me parut, en effet, une si jolie et céleste créature, que je doutai enfin moi-même de la possibilité de la faire descendre à ces soins vulgaires de l'existence. Je me serais volontiers comparé à un monstre qui s'est introduit dans le paradis d'une jeune fée. J'étais un monstre, en vérité, d'avoir effrayé et fait pleurer celle qui, déjà rassurée et rendue à son naïf enfantillage, commanda à Jip de se tenir sur ses jambes de derrière, et, sur son refus, quoiqu'une rôtie dût être sa récompense, menaça de lui appliquer la théière sur son museau boudeur.

On venait d'apporter le thé sur un plateau. Après le thé, Dora s'accompagna de sa guitare et chanta quelques-unes de ses romances favorites avec une grâce si affectueuse pour moi, que je me convainquis de plus en plus que j'étais un monstre.

Cependant, j'interrompis encore le chant de ma jeune fée, en répondant à je ne sais plus quelle proposition que fit miss Julia Mills sur la journée du lendemain :

« Demain, dis-je, je serai levé à cinq heures; car, à présent...

— Méchant que vous êtes ! s'écria Dora, ne vous levez pas à cinq heures; c'est absurde...

— Mais, ma chérie, j'ai un travail...

-- Eh bien! ne le faites pas... Pourquoi le feriez-vous?

— Hélas! pour vivre. Comment vivrions-nous, ma bien-aimée, sans cela? Comment? je vous le demande.

— Comment! répéta-t-elle avec le sourire de sa naïve insouciance. Ah! n'importe comment! »

Elle me regarda avec un air de triomphe et d'innocente fierté. N'avait-elle pas répondu victorieusement? Qu'aurais-je répliqué?

— Elle me ferma d'ailleurs la bouche par un innocent baiser... Pour un trésor, je n'aurais pas voulu être plus raisonnable que Dora jusqu'au moment où je pris congé d'elle et de son amie.

Bref, j'aimais Dora, je l'adorais; cet amour m'absorbait tout entier...

Cependant, je ne ralentissais rien de mon ardeur laborieuse; non-seulement je me levais exactement à cinq heures tous les matins, mais encore je prolongeais mes veilles dans la nuit.

XIV

UNE DISSOLUTION DE SOCIÉTÉ.

J'ai dit avec quelle ardeur j'avais adopté l'idée de sténographier les débats du parlement pour un journal quotidien. « Il faut battre le fer quand il est chaud. » Imbu de cette maxime proverbiale, je me mis à l'œuvre, et il doit m'être permis d'admirer ma persévérance. J'achetai d'abord un traité du noble art de la sténographie, qui me coûta dix shellings et six pence; armé de cet ouvrage, je me plongeai dans un océan de difficultés qui, au bout de quelques semaines, avaient failli me faire perdre la raison. Ce n'était pas seulement pendant mes veilles, mais encore pendant mon sommeil, que j'étais poursuivi par les figures de cette vraie science hiéroglyphique, dans laquelle les points, les virgules, les accents circonflexes et autres signes, gros comme des pattes de mouche, changent continuellement de sens en changeant de position. Enfin, cependant, je possédai mon alphabet; hélas! alors commencèrent des horreurs nouvelles: caractères arbitraires, les plus despotiques caractères

du monde, exigeant, par exemple, qu'une chose assez semblable au premier fil d'une toile d'araignée, signifiât *attento*, et qu'une fusée faite avec un trait de plume, signifiât *défavorable*. Malheureusement, à mesure que j'apprenais un de ces mystères, j'en oubliais un autre, et j'aurais désespéré de connaître jamais l'ensemble du système, sans le courage que m'inspirait la pensée de Dora. Ce courage me trompa même sur mes progrès, au point qu'après trois ou quatre mois d'étude, j'arrivai un jour au parlement avec la confiance que je pouvais faire mon premier essai. Un de nos grands orateurs monte à la tribune et je me crois en mesure... hélas! le grand orateur avait déjà regagné sa place, que mon crayon courait encore sur le papier à la recherche de son exorde!

Il était clair que j'avais voulu trop brusquer le succès, et qu'il me fallait encore un peu de travail et de patience. J'allai consulter Traddles, qui me proposa de me dicter quelques harangues avec un lent débit, en ménageant des haltes et des repos à ma faiblesse; reconnaissant de ce secours offert, je l'acceptai, et pendant longtemps, tous les soirs, nous eûmes une espèce de parlement au petit pied dans ma rue de Buckingham.

Je voudrais bien voir partout ailleurs un parlement pareil. Ma tante et monsieur Dick représentaient le gouvernement ou l'opposition (selon la circonstance), et Traddles, armé des Extraits d'Enfield ou d'un volume de discours complets, les accablait de ses invectives. Debout contre la table, un doigt de la main gauche sur la page, pour y avoir recours de temps en temps, faisant le moulinet au-dessus de sa tête avec son bras droit, mon ami, tour à tour monsieur Pitt, monsieur Fox, monsieur Seridan, monsieur Burke, lord Castlereagh, vicomte Sidmouth ou monsieur Canning, entraînait dans de vertueuses colères, et dénonçait en tonnantes diatribes la corruption de ma tante et de monsieur Dick, tandis qu'assis à quelques pas de lui, mon cahier sur mon genou, je me traînais péniblement après ce foudre d'éloquence. L'inconséquence et la mobilité des opinions de Traddles surpassaient celles de tous les politiques. Dans le cours d'une semaine il changeait dix fois de parti, et clouait toutes sortes de pavillons à toutes sortes de mâts. Ma tante, avec la grave impassibilité d'un chancelier de l'échiquier, l'interrompait par quelques *écoutez, oui, non, etc.*, selon les

indications probables du texte, et c'était toujours un signal pour monsieur Dick, membre ministériel parfait, de répéter les mêmes monosyllabes. Cependant le digne homme ne pouvait toujours échapper aux remords d'une pareille servilité, et je voyais à sa physionomie qu'il se reprochait de concourir au renversement de la vieille constitution britannique.

Plus d'une fois ces débats se prolongèrent jusqu'à minuit, et je serais devenu expert si j'avais pu déchiffrer mon manuscrit quand il était terminé ; je passai, en un mot, par toutes les difficultés de l'art, et j'eus d'autant plus de mérite à ne pas désespérer, que ce travail n'était pas le seul qui m'occupât ; mais, dans mon zèle, les journées me semblaient toujours trop courtes.

Un matin que je me rendais au tribunal des Doctors-commons avec mon exactitude habituelle, je trouvai, sous le porche, monsieur Spenlow qui avait l'air pensif et se parlait à lui-même ; comme il se plaignait fréquemment de maux de tête et que ses cols de chemise empesés dissimulaient mal son cou pléthorique, je craignis d'abord qu'il ne fût menacé de quelque attaque d'apoplexie ; mais il ne tarda pas à me tirer de cette inquiétude.

Au lieu de me répondre *bonjour* pour *bonjour*, avec affabilité, comme d'usage, il me regarda d'un air cérémonieux, et me pria froidement de le suivre à un certain café qui, dans ce temps-là, avait une issue sur les Doctors-commons, juste à côté de la petite arcade du cimetière Saint-Paul. Comme il me précédait, à cause de l'étroit passage, je remarquai alors qu'il marchait raide et hautain, ce qui me parut de très-mauvais augure ; mes pressentiments m'avertissaient déjà qu'il avait découvert quelque chose de ma liaison avec Dora.

Il n'y eut plus moyen d'en douter quand il me fit entrer dans une chambre du premier étage, où j'aperçus miss Murdstone assise contre un buffet de forme antique ; elle me tendit ses maigres et froides phalanges de la main droite avec un air de sévérité qui me rappela une autre époque ; monsieur Spenlow ferma la porte, et, debout devant la cheminée, dit à miss Murdstone :

« Ayez la bonté, miss Murdstone, de montrer à monsieur Copperfield ce que vous avez dans votre réticule. »

Je crois que c'était le même sac à fermoir qu'elle avait chez

ma mère : elle l'ouvrit en se pinçant les lèvres, et en tira ma dernière lettre à Dora, lettre brûlante de mes expressions de dévouement et d'adoration.

« Je crois que c'est votre écriture, monsieur Copperfield ? » dit monsieur Spenlow.

Je sentis comme un accès de fièvre ardente, et répondis d'une voix qui ne me parut plus être la mienne :

« Oui, monsieur.

— Si je ne me suis pas trompé, ajouta monsieur Spenlow tandis que miss Murdstone amenait du fatal réticule tout un paquet d'épîtres nouées ensemble par le plus joli des rubans bleus, ces lettres sont encore à vous. »

Je pris tristement le paquet des mains de miss Murdstone, et, donnant un coup d'œil à son contenu, je ne répondis qu'en baissant les yeux et rougissant.

« Non, merci, me dit monsieur Spenlow lorsque je voulus lui rendre le paquet sans trop savoir ce que je faisais, non, je ne veux pas vous en priver. Miss Murdstone, ayez la bonté de tout dire. »

Cette disgracieuse créature, après avoir promené un regard réfléchi sur le tapis de la pièce, s'exprima sèchement en ces termes :

« Je dois avouer que j'ai, pendant quelque temps, soupçonné miss Spenlow relativement à David Copperfield ; j'avais observé miss Spenlow et David Copperfield, lorsqu'ils se virent pour la première fois, et l'impression ne fut pas agréable. Telle est la dépravation du cœur humain, que...

— Vous m'obligerez, madame, interrompit monsieur Spenlow, en vous bornant aux simples faits. »

Miss Murdstone baissa les yeux, hocha la tête comme pour protester contre cette inconvenante interruption, et reprit avec une dignité blessée :

« Puisque je dois me borner aux faits, je les exposerai aussi sèchement que je le pourrai. J'ai déjà dit que j'avais eu mes soupçons ; mais je voulus attendre qu'ils fussent confirmés pour en faire part au père de miss Spenlow, sachant combien, dans ces cas-là, on est peu porté à reconnaître le consciencieux accomplissement du devoir... »

L'air sévère de miss Murdstone et cette remontrance indi-

recte, eurent leur effet sur monsieur Spenlow lui-même, qui, d'un geste conciliant, l'encouragea à poursuivre, ce qu'elle fit d'un accent dédaigneux :

« A mon retour à Norwood, après l'absence occasionnée par le mariage de mon frère, et le retour de miss Spenlow, qui était allée de son côté faire une visite à son amie miss Julia Mills, il me sembla que miss Spenlow justifiait mes premiers soupçons. J'épiai donc miss Spenlow de plus près. »

Dora, chère et tendre Dora, qui ne se doutait pas que cet œil de dragon était fixé sur elle...

« Toutefois, continua miss Murdstone, les preuves m'ont manqué jusqu'à hier au soir ; je pensais bien que miss Spenlow recevait trop de lettres de son amie miss Julia ; mais miss Julia étant son amie, avec l'approbation entière de son père (autre coup de patte à monsieur Spenlow), ce n'était pas à moi d'intervenir ; s'il ne m'est pas permis de faire allusion à la dépravation naturelle du cœur humain, je puis... je dois même être autorisée à faire allusion à une confiance mal placée. »

Monsieur Spenlow murmura tout bas son assentiment et miss Murdstone ajouta :

« Hier au soir, après le thé, j'observai le petit chien qui tantôt mordait et tantôt roulait avec ses pattes quelque chose autour du salon ; je dis à miss Spenlow : Dora, qu'est-ce que le » chien a dans sa gueule ? c'est du papier. » Miss Spenlow mit aussitôt la main à sa robe, poussa un cri et courut au chien. Je la prévins en lui disant : « Dora, ma chère, permettez... »

Oh ! Jip, misérable épagneul, cette catastrophe fut donc votre ouvrage !

« Miss Spenlow, dit miss Murdstone, essaya de me séduire par des caresses, de me corrompre par des bijoux, etc., je passe cela sous silence. Le petit chien, de son côté, s'était réfugié, à mon approche, sous le sofa, et il fallut les pincettes et la pelle pour le déloger ; même alors, ce ne fut pas facile de lui arracher la lettre des dents, et quand, au risque d'être mordue, je la saisis, il y resta suspendu avec une obstination remarquable ; à la fin, maîtresse de ce document, je le lus, et ayant reproché à miss Spenlow de posséder de pareilles lettres, j'obtins le paquet, monsieur, celui que vous avez remis à David Copperfield. »

Après ce récit, miss Murdstone ferma son réticule et serra les

dents avec une physionomie qui semblait dire : on peut me briser, mais me plier, jamais !

« Vous avez entendu miss Murdstone, dit monsieur Spenlow se tournant vers moi, qu'avez-vous à répondre, monsieur Copperfield ? »

Le tableau que je venais d'avoir devant les yeux m'avait laissé tout tremblant ; quoi ! cette méchante femme avait pu faire peur au cher trésor de mon âme ; elle avait laissé ma Dora éplorée, au désespoir peut-être... Je voulus en vain déguiser mon émotion.

« Monsieur, répondis-je, je n'ai rien à dire, excepté que je suis le seul à blâmer ; Dora... »

— Miss Spenlow, s'il vous plaît, interrompit le père majestueusement.

— Miss Spenlow, repris-je, subissant cette froide qualification, miss Spenlow ne vous a rien caché que parce que je l'ai persuadée qu'il fallait se taire... je le regrette amèrement.

— Vous êtes donc grandement à blâmer, monsieur, dit monsieur Spenlow avec la solennité d'un juge, vous avez fait une action coupable et frauduleuse, monsieur Copperfield. Quand je reçois chez moi un homme d'honneur, qu'il ait dix-neuf ans, vingt-neuf ou quatre-vingt-dix, je lui témoigne une loyale confiance ; s'il en abuse, il commet un acte contre l'honneur, monsieur Copperfield.

— Je le sens, monsieur, je vous assure ; mais je n'y avais pas pensé encore ; je vous le déclare sincèrement et en honnête homme, monsieur Spenlow ; j'aime tant miss Spenlow...

— Bah ! quelle absurdité ! dit monsieur Spenlow en rougissant, je vous prie de ne pas prétendre devant moi que vous aimez ma fille, monsieur Copperfield.

— Pourrais-je justifier ma conduite, monsieur, si je ne l'aime pas ? répliquai-je très-humblement.

— Pouvez-vous la justifier, si vous l'aimez, monsieur ? s'écria brusquement monsieur Spenlow ; avez-vous réfléchi à votre âge et à l'âge de ma fille ? avez-vous pesé ce qu'il y a de grave à miner la confiance qui doit régner entre ma fille et moi ? avez-vous examiné le rang et la fortune de ma fille, mes projets d'établissement pour elle, mes intentions testamentaires à son égard ? avez-vous examiné tout cela, monsieur Copperfield ?

— Je vous proteste, monsieur, répondis-je, que votre fille et moi nous nous étions parlé et écrit avant que je vous eusse expliqué le changement qui s'est fait dans mes chances d'avenir ; depuis ce jour-là, je n'ai reculé devant aucun effort, devant aucun travail pour modifier mes désavantages du côté de la fortune ; j'espère y parvenir, monsieur, avec le temps ; oui, accordez-moi du temps, le temps que vous voudrez... nous sommes tous les deux si jeunes, monsieur...

— Vous avez raison, interrompit encore monsieur Spenlow fronçant toujours le sourcil... vous êtes tous les deux bien jeunes ; que cet enfantillage finisse : détruisez ces lettres en les jetant au feu ; rendez-moi celles de miss Spenlow que je ferai disparaître de même, et, quoique désormais nous ne devons plus nous voir qu'à l'étude ou à la cour, nous serons d'accord en ne parlant plus du passé ; allons, monsieur Copperfield, vous ne manquez pas d'esprit ni de bon sens, acceptez cet arrangement.

— Non ! impossible ! Il existe quelque chose au-dessus de l'esprit et du bon sens : l'amour ! l'amour est au-dessus de toutes les considérations de ce monde ; j'aime, j'idolâtre Dora, et Dora m'aime ! »

Si telle ne fut pas exactement ma réponse, tel en fut le sens, car j'en adoucis les termes pour ne pas paraître ridicule ; mais je me montrai résolu.

« Très-bien, monsieur Copperfield, dit monsieur Spenlow, j'essayerai mon influence sur ma fille. »

Miss Murdstone, après une sorte de gémissement expressif, remarqua ici que monsieur Spenlow aurait dû commencer par là.

« Oui, répéta monsieur Spenlow, fort de cet appui, j'essayerai mon influence sur ma fille ; gardez ces lettres, je vous prie... car je les avais laissées sur la table.

— J'espère, monsieur, répliquai-je, que vous ne trouverez nullement mauvais que je ne les reprenne pas des mains de miss Murdstone.

— Ni des miennes ? demanda monsieur Spenlow.

— Non, répondis-je avec le plus profond respect, non, monsieur, ni des vôtres, quelque égard que je vous doive.

— Monsieur Coppertfield, dit alors monsieur Spenlow, je vois que vous avez besoin d'être laissé à vos réflexions, ou de consulter vos amis, votre tante par exemple, ou toute autre per-

sonne qui a l'expérience de la vie et du monde. Je vous donne une semaine, et j'espère que vous ne me réduirez pas à prendre, contre ma fille, des précautions qui coûteraient à mon cœur de père, mais qui me seraient dictées par le devoir et la raison. Je regarde tout ce qui s'est passé comme un enfantillage ; avant peu, cette folie de deux enfants sera oubliée comme un rêve ; mais, s'il en était autrement, je vous prévien que rien ne m'empêcherait d'en prévenir les conséquences en changeant les articles testamentaires qui laissent après moi, à ma fille, la libre disposition de ma fortune. Ceci est grave, monsieur Copperfield : j'aime à croire que vous y penserez sérieusement. »

Il y avait dans cette déclaration une sérénité si digne, une résignation si touchante, que je fus réellement affecté ; je ne pus donc refuser de réfléchir pendant une semaine, et me retirai avec l'expression d'un amour désolé et d'une constance au désespoir qui auraient dû aussi faire impression sur un père ; mais, en me retirant, je ne vis que le regard de cette sombre et maligne miss Murdstone qui me suivit jusqu'à la porte, et ce regard me rappela les cruelles humiliations que me valaient les leçons de son frère dans notre salon de Blunderstone.

Installé sur ma chaise de l'étude, devant le pupitre, je me cachai le visage dans mes deux mains, et, ne voyant ni le vieux Tiffey, ni les autres clerks, je restai une heure entière absorbé par le sentiment de la catastrophe qui venait de m'assaillir si soudainement. Je maudis encore Jip ; mais bientôt la situation de Dora me tourmenta à un tel point et si exclusivement, que je ne sais comment je fis pour ne pas courir en vrai fou jusqu'à Norwood. Je n'échappai quelques moments à cette torture qu'en écrivant une lettre délirante à monsieur Spenlow, pour le supplier de ne pas punir sa fille de ma malheureuse destinée. Je lui représentais la frêle nature de Dora... pauvre fleur qu'un coup trop dur pouvait anéantir... Bref, autant que je puis me souvenir de cette lettre, je m'adressai à monsieur Spenlow, comme si, au lieu d'être son père, il eût été un ogre ou le fameux dragon de Wantley. Je cachetai mon épître et la déposai sur son bureau avant qu'il fût rentré. Je le vis ensuite, à travers la porte entrebaillée de son cabinet, qui l'ouvrait et la lisait.

Il ne m'en parla que le soir ; avant de quitter l'étude, il m'appela pour me dire que je ne devais pas m'inquiéter du bonheur

de sa fille. « Je l'ai assurée, ajouta-t-il, que tout cela n'était qu'un enfantillage, une niaiserie sans conséquence, et je n'ai plus à lui en parler. Je crois être un père indulgent (et il l'était en effet); vous pouvez donc être tranquille et vous épargner toute sollicitude, monsieur Copperfield... Un mot encore. J'espère que vous ne me forcerez pas d'envoyer de nouveau ma fille en France ou ailleurs. Vous serez plus raisonnable dans quelques jours. Quant à miss Murdstone (car je parlais d'elle aussi dans ma lettre), j'approuve la vigilance de cette dame; mais je lui ai recommandé de se taire sur un sujet que je désire qu'on oublie de part et d'autre, et vous le premier, monsieur Copperfield. »

Moi le premier oublier Dora! quel amer sarcasme! J'appuyai principalement sur cette injonction de monsieur Spenlow, en écrivant ce soir-là à miss Julia Mills, à qui je demandai la faveur d'un entretien, soit dans son salon, soit dans son arrière-cuisine, si elle était obligée de se cacher de monsieur Mills, son père... car il me fallait cet entretien, il me le fallait, ou je devenais tout à fait insensé... Après avoir signé de mon nom cette supplique, je ne pus m'empêcher de trouver qu'elle était un peu dans le style épistolaire de monsieur Micawber.

Je l'envoyai cependant. La nuit venue, je courus à la rue de monsieur Mills, où je me promenai jusqu'à ce qu'on m'introduisît dans l'arrière-cuisine. J'ai eu depuis des motifs pour croire que j'aurais fort bien pu être introduit dans le salon, n'eût été le goût de miss Julia Mills pour le romanesque et le mystérieux.

Je ne décrirai pas la scène de démente qui eut lieu dans l'arrière-cuisine de monsieur Mills. Julia avait reçu un billet écrit à la hâte par Dora, qui lui apprenait que tout était découvert et la suppliait de venir la voir; mais miss Julia, se défiant de l'autorité supérieure en un pareil moment, ne s'était pas rendue encore chez monsieur Spenlow, et, selon son expression favorite, « nous étions tous dans le sombre désert de Sahara. »

Miss Julia avait une merveilleuse abondance de paroles, et quoiqu'elle mêlât ses larmes aux miennes, je ne pus m'empêcher de sentir qu'elle trouvait une cruelle volupté dans nos douleurs. Elle se plaisait à dire avec une tendre emphase qu'un gouffre profond s'était ouvert tout à coup entre Dora et moi, un

gouffre sur lequel l'amour seul pouvait jeter le pont de son arc-en-ciel. Les amants, ajoutait-elle, sont condamnés à souffrir dans ce monde égoïste. Ce fut toujours ainsi, ce sera toujours ainsi; mais qu'importe? remarquait-elle, toutes les chaînes dont on veut enchaîner les cœurs se briseront un jour comme fils d'araignées et amour sera vengé.

Faible consolation, sans doute; mais miss Julia ne voulait pas encourager de fallacieuses espérances. Elle me rendit encore plus malheureux que je n'étais avant de la voir, et je sentis (ce que je lui dis avec la plus vive reconnaissance) qu'elle était une véritable amie. Nous décidâmes qu'elle irait trouver Dora le lendemain matin, afin de l'assurer, soit par un signe, soit par une parole, de mon dévouement. Nous nous séparâmes accablés de chagrin, et je crois que miss Julia Mills était contente d'elle-même, que dis-je? aussi heureuse qu'elle pouvait l'être.

Je racontai tout à ma tante en rentrant rue Buckingham, et, en dépit de toutes ses remontrances, je me couchai au désespoir, je me levai au désespoir, je sortis au désespoir; c'était le samedi matin, et je me rendis tout droit à l'étude.

Je fus surpris d'apercevoir, sur le seuil de la porte, les porteurs d'assignations qui parlaient entre eux avec un certain air, et cinq à six curieux qui regardaient les croisées encore fermées. Je hâtai le pas et franchis le vestibule. Les clercs étaient à leur poste, mais personne ne travaillait. Le vieux Tiffey, pour la première fois de sa vie, je pense, était assis sur un autre tabouret que le sien, et il n'avait pas ôté son chapeau.

« C'est un affreux malheur monsieur Copperfield! me dit-il en me voyant entrer.

— Qu'est-ce? m'écriai-je, de quoi s'agit-il?

— Ne le savez-vous pas? me dirent le vieux Tiffey et les autres clercs qui m'entourèrent tous.

— Non, répondis-je, les examinant les uns après les autres.

— Monsieur Spenslow, dit Tiffey.

— Eh bien, que lui est-il arrivé?

— Il est mort. »

J'eus un vertige. Je tombai évanoui dans les bras des clercs qui m'assirent dans un fauteuil, dénouèrent ma cravate et me jetèrent de l'eau froide au visage.

« Mort ! » m'écriai-je en reprenant connaissance sans savoir combien avait duré mon évanouissement.

Tiffey me raconta alors que monsieur Spenlow était allé, la veille, dîner en ville, et qu'il avait voulu conduire lui-même le phaéton jusqu'à Norwood après avoir fait partir son groom par la voiture publique, comme il faisait quelquefois. Or le phaéton était retourné à Norwood sans lui. Les chevaux s'étaient arrêtés devant la porte de l'écurie. Le palefrenier était accouru avec sa lanterne. Personne dans la voiture.

« Les chevaux s'étaient-ils emportés ? »

— Les chevaux, reprit Tiffey, n'étaient pas en transpiration, ou du moins pas plus que s'ils étaient revenus au pas ordinaire. Les rênes étaient rompues, mais avaient traîné par terre. L'alarme fut donnée à la maison. Trois domestiques, déjà couchés, se levèrent et parcoururent la route. Ils trouvèrent leur maître à la distance d'un mille.

— Plus d'un mille, monsieur Tiffey, interrompit un des plus jeunes clercs.

— Oui, je crois que vous avez raison, dit Tiffey, à plus d'un mille, près de l'église... étendu en partie sur le chemin, en partie sur le revers du fossé, la face contre le sol. Était-il tombé dans un accès d'apoplexie ? était-il descendu en sentant l'accès venir ? était-il tombé de la voiture déjà mort?... On l'ignore. S'il respirait encore, il ne parlait plus, et ce fut en vain qu'on alla quérir le chirurgien le plus voisin, tout secours fut inutile. »

On peut deviner l'impression que me fit un événement si imprévu, qui m'était annoncé sans la moindre préparation, et arrivé à celui avec qui j'avais eu, la veille, une explication si délicate. N'était-ce pas un rêve ? Cette place habituelle où je croyais tout à l'heure le retrouver comme toujours, était-elle réellement vide ? La porte de ce cabinet n'allait-elle pas se rouvrir pour lui ? Mais comment faire comprendre au lecteur l'espèce de jalousie secrète de la mort que je surpris dans les replis profonds de mon cœur ? Je cherchai en vain à repousser ce sentiment de l'égoïste passion qui enviait à celui qui n'était plus, à un père, la douleur de sa fille ; comme si j'avais seul le droit, même en ce moment solennel, d'absorber toutes les pensées de Dora !

Dans ce trouble de mon esprit, qui, j'espère pour mon hon-

neur, n'est pas inconnu à d'autres que moi, je me rendis à Norwood le soir de ce jour-là, et, apprenant d'un des domestiques que miss Julia Mills y était, je revins à Londres pour dicter à ma tante une lettre par laquelle j'exprimais mes regrets, sincères du moins, du fatal événement. Mais je suppliais aussi miss Julia de dire à Dora, si elle était en état de l'entendre, que monsieur Spenlow, avant de mourir, m'avait parlé avec une bonté parfaite, et n'avait surtout attaché au nom de sa fille aucun reproche... Je l'avoue. Je cédaï encore à un instinct d'égoïsme, je voulais avant tout que mon nom pût être mis sous les yeux en larmes de Dora ; mais je m'efforçais aussi de croire que j'accomplissais un acte de justice envers la mémoire d'un père... peut-être même le croyais-je réellement.

Le lendemain, ma tante reçut quelques lignes de réponse, qui lui étaient adressées à elle en apparence et à moi indirectement. Dora était accablée de sa douleur, et quand son amie lui avait demandé si elle voulait me faire savoir qu'elle éprouvait toujours les mêmes sentiments à mon égard, elle n'avait répondu que ces mots, répétés sans cesse par elle depuis qu'elle se savait orpheline : « O mon cher papa ! mon pauvre papa ! » Elle n'avait pas du moins dit *non*...

Monsieur Jorkins, qui était allé à Norwood depuis la mort de son confrère, vint à l'étude trois jours après. Il s'enferma quelques minutes avec Tiffey dans le petit cabinet, et puis Tiffey, entr'ouvrant la porte, me fit signe d'entrer.

« Monsieur Copperfield, me dit monsieur Jorkins, Tiffey et moi nous allons fouiller les tiroirs du défunt pour y sceller ses papiers personnels et chercher son testament. On n'a pu le découvrir jusqu'ici ailleurs ; il n'en est pas de trace. Vous ferez tout aussi bien de nous aider, si vous le voulez. »

Moi qui, tout à l'heure, brûlais de savoir la situation nouvelle où Dora allait être placée et quel serait son tuteur ! J'acceptai donc la proposition. Nous nous mîmes tous les trois à l'œuvre, triant les pièces appartenant à l'étude, les lettres particulières, etc. Cela se faisait en silence, excepté quand nous rencontrions quelque cachet de montre, quelque étui à crayon, quelque bague ou tout autre article que nous pouvions associer à la personne de monsieur Spenlow et que nous montrions en prononçant quelques réflexions à voix basse.

Nous avions scellé divers paquets, et nous poursuivions la même tâche en soulevant la poussière, quand monsieur Jorkins nous dit, appliquant à feu son confrère les mêmes expressions que celui-ci lui appliquait de son vivant :

« Monsieur Spenlow était un homme qu'on faisait difficilement dévier du sentier battu. Vous savez ce qu'il était. Je suis porté à croire qu'il n'avait fait aucun testament.

— Oh ! je sais qu'il en avait fait un, » dis-je.

Monsieur Jorkins et Tiffey s'arrêtèrent en me regardant.

« Lors de ma dernière conversation avec lui, la veille même de sa mort, poursuivis-je, il me parla de son acte testamentaire comme d'une chose faite depuis longtemps. »

Monsieur Jorkins et le vieux Tiffey hochèrent la tête en murmurant.

« Voilà qui est de mauvais augure, remarqua Tiffey.

— De très-mauvais augure ! répéta monsieur Jorkins.

— Sûrement, dis-je, messieurs, vous ne mettez pas en doute...

— Mon bon monsieur Copperfield, dit Tiffey hochant encore la tête et clignant de l'œil d'un air significatif, si vous aviez été aussi longtemps que moi dans l'étude, vous sauriez qu'il n'est aucun sujet sur lequel les hommes montrent autant d'inconséquence et méritent le moins qu'on s'en rapporte à eux.

— Sans doute, et monsieur Spenlow me fit à moi-même cette observation, repris-je en persistant dans ma confiance.

« En ce cas, dit Tiffey, je n'hésite plus : mon opinion est que le patron... n'a pas laissé de testament. »

La chose m'étonna toujours ; mais il n'y avait pas de testament de monsieur Spenlow. Rien n'indiquait même qu'il eût l'intention d'en faire un ; ni brouillon, ni note, ni *memorandum* testamentaire d'aucune sorte. Ce qui m'étonna bien plus encore, fut l'extrême désordre de ses affaires. Il était difficile d'établir ce qu'il devait, ce qu'il avait payé et ce qu'il possédait. Probablement lui-même avait-il une idée très-peu claire de tout cela. S'étant laissé entraîner à l'émulation de prodigalité qui distinguait alors les procureurs des Doctors-communs, ne voulant pas paraître moins honorable et moins grand seigneur que les autres, non-seulement il avait dépensé au delà de son revenu professionnel, qui n'était pas très-élevé, mais encore il avait réduit au chiffre le plus bas son avoir patrimonial, s'il avait jamais été

considérable (chose plus que douteuse). Six semaines après son décès, Tiffey, pensant peu jusqu'à quel point il m'intéressait, m'apprit que la villa et l'ameublement de Norwood étaient aux enchères, et que, les dettes de monsieur Spenlow payées, déduction faite des créances de l'étude, la plupart très-mauvaises, il ne donnerait pas mille livres sterling de ce qui resterait à l'héritage du patron.

Six semaines après ! J'avais, pendant ces six semaines, subi des tortures, et plus d'une fois je me serais suicidé, quand miss Julia me répétait que mon inconsolable petite Dora continuait de répondre à toute mention de mon nom par son cri de douleur : « O pauvre papa ! pauvre cher papa ! » Le même intermédiaire m'avait dit aussi que Dora n'avait d'autres parents que deux tantes, sœurs de monsieur Spenlow, vieilles filles toutes les deux, qui vivaient à Putney et qui ne voyaient que par hasard leur frère depuis longues années : non qu'il y eût une querelle de famille ; mais justement, lorsqu'avait été célébré le baptême de Dora, n'ayant été invitées qu'au thé et se croyant faites pour être invitées au dîner, elles avaient écrit que, pour le bonheur des uns et des autres, elles préféraient se tenir à l'écart.

Ces deux dames sortirent de leur retraite à la mort de leur frère, et proposèrent d'emmener Dora avec elles à Putney. Dora, s'attachant à elles en pleurant, avait dit : « Oh ! oui, tantes, emmenez-moi avec Julia Mills et Jip à Putney ! » En conséquence, elle était à Putney depuis la semaine des funérailles.

Je ne sais trop comment j'eus le temps de fréquenter Putney autant que je le fis, mais on me rencontra maintes fois errant dans le voisinage. Miss Julia, amie fidèle et exacte à remplir tous les devoirs de l'amitié, tenait un journal : elle venait de temps en temps à un rendez-vous sur le bord d'une prairie et me le lisait, ou, si elle était empêchée de le faire, elle me le prêtait. Précieux document dont je copiais chaque article, si bien que je puis en transcrire quelques échantillons :

— *Lundi*. Ma chère Dora encore très-abattue. Mal à la tête.
— Appelé son attention sur Jip et sur la beauté de son poil lisse et soyeux. Dora a caressé Jip. Retour d'anciens souvenirs et écluses ouvertes à la douleur. Larmes abondantes. (Les larmes ne sont-elles pas la rosée du cœur ? J. M.)

Mardi. Dora faible et nerveuse, — belle dans sa pâleur. — (Ne remarque-t-on pas la même chose de la lune ? J. M.) Dora, Julia Mills et Jip ont pris l'air en voiture. Jip ayant regardé par la portière et aboyé violemment contre un cantonnier, a fait naître un sourire sur les traits épanouis de Dora. (De quels faibles anneaux se compose la chaîne de la vie ! J. M.)

Mercredi. Dora comparativement gaie. — Je lui ai chanté, comme mélodie sympathique à sa situation, les *Cloches du soir* ; effet peu favorable... au contraire, Dora émue au delà de toute expression. Surprise à sangloter un peu après dans sa chambre. — Cité des vers sur elle et sur une jeune gazelle — impression nulle ; — fait allusion à l'image de Shakspeare, la Patience sur un tombeau. (Question : pourquoi sur un tombeau ? J. M.)

Jeudi. Dora certainement mieux. Nuit meilleure. Légère teinte d'incarnat revenue sur les joues. Décidé que je parlerais de David C. Ce nom ayant été amené avec précaution dans le cours de notre promenade, Dora s'est montrée aussitôt accablée : « Oh ! Julia, chère Julia ! j'ai été une fille insouciante et ingrate ! » — Douces paroles et caresses. — Portrait idéal de David C. sur le bord de sa tombe. Dora accablée encore : « Oh ! que faire, que faire ? ah ! Julia ! emmenez-moi quelque part. » Grande alarme, évanouissement de Dora, verre d'eau demandé à une auberge. (Affinité poétique : enseigne bariolée : Les bigarures de la vie humaine. Hélas ! J. M.)

Vendredi. Jour d'incidents ; un homme entre dans la cuisine avec un sac bleu et demande les souliers que la dame de la maison a laissés pour être ressemelés. La cuisinière répond qu'il n'y a pas de souliers à ressemeler ; — l'homme insiste. La cuisinière monte pour s'informer et laisse l'homme seul avec Jip ; quand elle revient, l'homme insiste encore, puis s'en va. On ne trouve plus Jip. Dora est désolée. On s'adresse à la police : on reconnaît l'homme à un gros nez et à ses jambes très-arquées. Perquisitions multipliées. Plus de nouvelles ni de traces de Jip. Dora pleure et ne peut se consoler. Nouvelle allusion à une jeune gazelle. Allusion faite à propos, mais inutile. Vers le soir se présente un garçon inconnu : gros nez, mais jambes droites. Il dit avoir besoin d'une livre sterling et savoir où est un chien. Il refuse de s'expliquer davantage quoiqu'on le presse beaucoup. La livre sterling étant donnée par Dora, le garçon inconnu con-

duit la cuisinière à une maison où l'on trouve Jip seul attaché au pied d'une table. Joie de Dora qui danse autour de Jip pendant que le chien soupe. Enhardie par cet heureux changement, je parle de David C. ; Dora pleure encore et se récrie : « Non, non... ce serait si mal que de penser à tout autre que pauvre papa. » Elle embrasse Jip avant de se coucher et s'endort en sanglotant. (David C. ne doit-il pas se confier aux ailes rapides de ce vieillard qui s'appelle le Temps ? J. M.)

Julia Mills et son journal étaient mon unique consolation à cette époque. Qu'il m'était doux de penser en la voyant, qu'elle avait vu Dora, qu'elle la quittait à peine ; quel charme de lire le nom ou les initiales de Dora ! quelle volupté d'être rendu plus malheureux encore par ses entretiens ! il me semblait que j'avais vécu jusque-là dans un château de cartes qui venait de tomber ne laissant que miss Julia Mills et moi debout sur ses ruines. C'était comme si un noir enchanteur avait tracé un cercle magique autour de l'innocente déesse de mon cœur. — Et, pour franchir le cercle fatal, je n'avais réellement que ces rapides ailes du vieillard à la faux qui porte le monde entier dans leur immense envergure !

XV

L'ASSOCIATION DE M. WICKFIELD ET DE HEEP.

Ma tante commençant à s'inquiéter, j'imagine, de mon désespoir prolongé, prétextait désirer savoir ce qui se passait à son cottage de Douvres, et m'envoya avec les pouvoirs nécessaires pour renouveler le bail si le locataire était convenable. Sa fidèle servante ayant passé au service de mistress Strong, n'habitait plus Douvres, où elle aurait fini comme toutes les autres servantes de ma tante, si elle eût trouvé de son goût un pilote qui l'avait demandée en mariage.

Quoiqu'il me fallût un effort pour renoncer à voir miss Julia Mills pendant quelques jours, je pris mon courage à deux mains et obtins un nouveau congé de monsieur Jorkins. Celui-ci me l'accorda d'autant plus facilement que les affaires de l'étude avaient bien diminué depuis la mort de son confrère, dont il

n'avait ni l'activité ni ces habitudes magnifiques qui éblouissaient toujours quelques clients. En le voyant priser son tabac d'Espagne et laisser aller les choses par elles-mêmes sans s'alarmer de la concurrence, je regrettai plus que jamais les mille livres sterling de ma tante.

Je trouvai tout dans un état satisfaisant au cottage de Douvres. Je crus surtout ravir ma tante en lui écrivant que son tenancier avait hérité de son antipathie et faisait comme elle une guerre incessante aux boudets. Ayant réglé le peu d'affaires qui m'avaient été confiées, je ne fis qu'un court séjour à Douvres et partis pour Cantorbéry.

Il me sembla, en entrant de bonne heure dans cette ville par une belle matinée d'hiver, que le calme de ses vieilles rues apaisait déjà mon imagination et consolait mon cœur comme si la douce influence que j'attribuais à la présence d'Agnès, se répandant sur les lieux mêmes qu'elle habitait, ajoutait encore à l'impression solennelle que font éprouver la vénérable cathédrale, les silencieuses demeures qui forment son enceinte extérieure, les vieux lierres qui garnissent les remparts en ruine, les maisons séculaires qu'on rencontre à chaque pas, le caractère enfin du paysage agreste et pastoral au milieu duquel repose l'auguste métropole du comté de Kent.

Dans la maison de monsieur Wickfield, la petite pièce basse où naguère travaillait *humblement* Uriah Heep, était occupée par monsieur Micawber, transformé en clerc, et qui s'acquittait de sa tâche laborieusement. Il me fit un accueil cordial ; mais je m'aperçus que son nouvel état ne lui avait rien ôté de son importance pompeuse ; il eut soin de me répéter deux ou trois fois, *entre parenthèse*, que ses fonctions étant des fonctions de confiance, elles lui imposaient la plus sévère discrétion, même à mon égard, moi qui naguère recevais la communication expressée de tous ses secrets. Je me contentais cependant de lui demander des nouvelles des personnes de la maison en général.

« Mon cher Copperfield, me dit-il, un homme qui a subi des embarras financiers comme les miens, n'a pas naturellement le bon côté dans ses rapports avec un patron tel que mon patron et ami Heep... Je l'appelle mon ami, car il a fait honneur à son cœur comme à sa tête en m'avancé maintes fois mes émoluments avant qu'ils fussent légalement dus. »

Il me sembla que monsieur Micawber voulait ainsi prévenir toute question que j'aurais pu lui faire sur son patron ou son ami, et je m'empressai de l'assurer que je ne venais nullement avec l'intention de mettre sa discrétion à l'épreuve. Alors, des louanges équivoques d'Uriah Heep, il passa, presque sans transition, à celles d'Agnès, et, sur ce sujet, sa verve fut plus naturelle.

« Miss Wickfield est, je vous le déclare, mon cher Copperfield, une personne supérieure, accomplie en vertus et en attraits. Sur mon honneur, ajouta-t-il avec un air de suprême galanterie, je rends hommage à miss Wickfield !

— Je suis charmé de vous l'entendre dire, répondis-je.

— En vérité, continua-t-il, si, lorsque nous soupâmes ensemble la dernière fois à Londres, vous ne m'aviez pas juré que D était votre lettre favorite, j'aurais cru positivement que c'était la lettre A. »

Il est de ces échos qui tout à coup révèlent des sentiments que nous éprouvâmes dans un passé si lointain, que nous croirions volontiers avoir parcouru autrefois toutes les phases d'une première existence ou avoir apporté dans ce monde-ci quelques réminiscences vagues et indéfinies d'un autre. Ces paroles de monsieur Micawber me troublèrent comme quelque chose d'analogue à l'impression mystérieuse à laquelle je fais ici allusion.

Pour changer d'entretien, je voulus mettre monsieur Micawber sur le chapitre de sa propre famille, et, pour la première fois, sur ce chapitre-là encore, il s'exprima avec une singulière réserve. Enfin, dans la journée, ayant vu mistress Micawber un moment, je remarquai aussi que cette dame se plaignait que son mari avait avec elle des réticences qui blessaient, selon elle, toutes les convenances conjugales.

En quittant monsieur Micawber, je montai au premier étage, j'entraî sans être annoncé dans la chambre d'Agnès, qui écrivait, assise à son petit bureau, près du feu.

Elle leva la tête et m'aperçut. Quel bonheur de causer le changement qui se fit sur ce doux visage, que je venais de surprendre sérieux et préoccupé, mais animé soudain, à ma vue, par un sourire d'émotion et de plaisir !

« Agnès, lui dis-je en me plaçant à son côté, combien je vous ai regrettée, tout récemment !

— En vérité ! répliqua-t-elle, encore et si tôt ? »

Je secouai la tête et j'ajoutai :

« Je ne sais comment cela se fait, Agnès, il me semble être privé d'une des facultés de l'intelligence que je devrais avoir comme tout le monde. Vous pensiez pour moi si habituellement, dans notre heureuse vie du premier âge ; je venais si naturellement vous demander conseil et appui, que j'ai perdu ainsi, probablement, l'occasion d'acquérir ou d'exercer cette faculté.

— Et quelle est-elle ? demanda Agnès en riant.

— Je ne sais comment l'appeler. Je crois être sérieux et persévérant.

— J'en suis certaine, dit Agnès.

— Et patient, Agnès, poursuivis-je avec un peu d'hésitation.

— Oui, pas mal ! reprit-elle riant toujours.

— Et cependant je me sens si misérable et si tourmenté, je suis si irrésolu et si indécis, qu'il doit me manquer... une confiance en moi-même, une volonté ou une force morale... si je puis l'appeler ainsi.

— Appelez-la comme vous voudrez, dit Agnès.

— Par exemple, poursuivis-je, voyez : vous venez à Londres, je m'appuie sur vous, tout de suite j'ai un but et une direction ; puis m'en voilà écarté, je ne sais plus où je vais. Je viens ici, en un moment je me sens tout autre ; les circonstances n'ont pas changé depuis que je suis entré dans cette chambre, mais une influence s'est déjà exercée sur moi... quelle est-elle ? Apprenez-moi quel est votre secret, Agnès ? »

Elle baissa la tête en regardant le feu.

« C'est toujours la vieille histoire, dis-je... Ne riez pas si je prétends que ce qui m'arrivait pour les petites choses m'arrive encore pour les grandes : mes anciens ennuis étaient des enfantillages, ceux d'à présent sont sérieux ; mais toutes les fois que je m'éloigne de ma sœur adoptive... »

Agnès leva les yeux... ah ! quels yeux célestes ! et elle me tendit sa main, que je baisai en disant :

« Toutes les fois, Agnès, que je ne vous ai pas eue pour me conseiller et m'approuver avant d'entreprendre une chose, les ennuis et les difficultés m'ont assailli à me faire perdre la raison. Quand je suis venu à vous enfin (car j'ai toujours fini par là), j'ai senti renaître la paix de l'âme et le bonheur. Aujourd'hui

« encore, je me comparerais à un voyageur qui aperçoit ses foyers et y éprouve d'avance le repos de toutes ses fatigues. »

Je sentais si vivement ce que je disais, j'en étais affecté si sincèrement, que la voix expira sur mes lèvres ; je me couvris le front de mes mains et fondis en larmes. Je n'écris que ce qui est vrai. Quelques contradictions, quelques inconséquences qu'il y eût en moi, comme on en trouve dans tous les fils d'Adam, quoi que j'eusse fait jusque-là, quelque sourd que j'eusse été à la voix de mon propre cœur, je ne soupçonnais pas mon erreur ; tout ce que je savais, c'est que j'étais de bonne foi en répétant à Agnès que j'éprouvais le calme du vrai bonheur auprès d'elle.

Elle eut bientôt arrêté mes larmes, et me fit raconter tout ce qui m'était advenu depuis notre dernière rencontre.

« Oui, dis-je en terminant ma confidence, je ne puis plus m'appuyer que sur vous, Agnès !

— Mais ce ne doit pas être sur moi, Trotwood, reprit-elle avec son sourire de sœur, ce doit être sur une autre.

— Sur Dora, voulez-vous dire ?

— Assurément.

— Quoi donc, Agnès, répondis-je avec un certain embarras, ne vous ai-je pas avoué que Dora est un peu... En vérité, je cherche une expression difficile à rencontrer ; car je ne voudrais pour rien au monde que mes paroles fussent interprétées contre sa charmante nature... Si, moi, je suis d'une irrésolution désespérante, elle est, elle, d'une timidité qui s'effraie de tout... Il y a quelque temps, avant la mort de son père, j'avais cru à propos de lui faire part de ma situation de fortune... Tenez, il vaut mieux que je vous raconte cette scène en détail. »

Et je racontai à Agnès ce qui s'était passé pour le manuel de cuisine, la leçon des comptes de ménage, et *cætera*.

« Oh ! Trotwood, me dit Agnès, vous voilà bien avec toute votre précipitation habituelle. Vous aviez raison, sans doute ; mais pourquoi, sans précaution ni préparation, faire peur vous-même à une fille aimante, timide et sans expérience ? Pauvre Dora ! »

Jamais voix humaine n'exprima une si affectueuse bienveillance ; c'était comme si je l'avais vue embrasser Dora avec tendresse et admiration, pour la protéger contre ma brusquerie. C'était comme si j'avais vu Dora, avec sa naïve fascination, ca-

resser Agnès, la remercier, et en appeler de moi à elle sans cesser de m'aimer avec son innocence enfantine.

Ah ! que je me sentis reconnaissant envers Agnès ; que je l'admirai, elle aussi, en voyant, dans une perspective enchantée, ces deux femmes devenues amies intimes et s'adorant l'une l'autre.

« Que dois-je donc faire, Agnès ? demandai-je docilement et sans regret d'être ainsi grondé.

— Je pense, répondit Agnès, que ce qu'il y aurait de plus honorable serait d'écrire aux tantes de Dora. Ne pensez-vous pas vous-même qu'il est peu digne de vous et de votre candeur, de prétendre clandestinement à la main de Dora ? A votre place, j'écrirais à ces dames, je souscrirais d'avance à toutes leurs conditions, je leur apprendrais franchement tout ce qui s'est passé, je solliciterais la permission de leur rendre quelquefois visite, je les prierais de discuter avec Dora elle-même le moment où je pourrais me présenter chez elle sans blesser aucune convenance... Je ne serais pas trop véhément, je n'exigerais pas trop... j'aurais confiance en ma fidélité, en ma persévérance et... en Dora.

— Mais si elles allaient encore effrayer Dora ; si Dora ne leur répondait que par ses larmes et ne parlait pas en ma faveur...

— Est-ce probable ! répliqua Agnès... Et, d'ailleurs, réfléchissez encore, consultez votre propre tante... ou peut-être vaut-il mieux ne consulter que votre droiture, et si votre conscience était de mon avis... suivre l'inspiration de votre conscience... »

Tous mes doutes étaient levés.

« C'en est fait, Agnès, j'écrirai... Et, maintenant, parlons de vous, de votre père. »

Mais, à l'instant même, la porte s'ouvrit, et je vis survenir la mère d'Uriah. A compter de ce moment, avec une importunité adroitement calculée et dictée par Uriah lui-même, qui venait de temps à autre relever sa mère, mistress Heep, sous un prétexte ou un autre, ne nous laissa plus seuls. Affreux espionnage, qui prenait quelquefois les formes de la prévenance obséquieuse, de l'affection même, mais dont nous n'osâmes nous affranchir, étant d'accord, Agnès et moi, pour ménager ceux sous la dé-

pendance de qui s'était de plus en plus engagé le malheureux monsieur Wickfield. Uriah fit si bien encore, que je ne pus voir celui-ci qu'à table; mais là, quand Agnès se fut retirée pour aller préparer le thé avec mistress Heep, je fus témoin d'une scène qui me révéla qu'Uriah se croyait enfin assez indispensable à son ancien patron pour exprimer tout haut sa dernière espérance. Après avoir insidieusement proposé plusieurs toasts, auxquels monsieur Wickfield ne pouvait refuser de faire honneur le verre à la main :

« Allons, mon cher associé, dit Uriah, il faut couronner tous ces toasts par un autre qui réclame plusieurs rasades; car je vous demande humblement de boire à la plus divine des femmes ! »

Monsieur Wickfield le comprit si bien, que je le vis déposer son verre sur la table, lever les yeux vers le portrait dont Agnès était la parfaite ressemblance, porter sa main à son front, et s'affaïsser en quelque sorte dans son fauteuil.

« Je suis un bien humble individu pour proposer cette santé, poursuivit Uriah; mais je l'admire... je l'adore. »

On eût frappé devant moi ce vieillard, que je n'aurais pas souffert un contre-coup plus terrible qu'en devinant la douleur morale dont ses deux mains nous dérobaient l'expression.

« Agnès, continua Uriah sans le regarder ou ignorant quel sentiment l'agitait, Agnès Wickfield, je puis bien le dire, est la plus divine des femmes. Pourquoi n'oserais-je pas parler devant ses amis? Être son père est une haute distinction; mais être son époux... »

Que le ciel ne me fasse jamais entendre un cri comme celui que poussa ici le père d'Agnès en se levant de table.

« Qu'y a-t-il? demanda Uriah qui pâlit ou plutôt devint livide. Vous n'avez pas perdu la raison, monsieur Wickfield, j'espère? Après tout, si je prétendais à faire d'Agnès l'épouse de votre associé, j'aurais une ambition qui serait aussi juste que celle de personne... J'ajoute que j'y aurais plus de droit qu'un autre. »

J'arrêtai monsieur Wickfield dans mes bras, le suppliant, par tous les noms les plus sacrés qui me vinrent à l'esprit, et le plus souvent par son amour pour sa fille, de se calmer un peu; il était littéralement tombé dans un accès de démence; il s'arrachait les cheveux, se frappait la tête, cherchait à se dérober

à mon étrefinte, sans répondre un mot, sans voir personne, sans savoir lui-même à quoi tendaient ses efforts convulsifs... Horrible spectacle!

Je ne saurais dire si je réussis à être enfin entendu de lui, ou si, en effet, sa fureur s'épuisa par sa violence même. Peu à peu il me regarda, d'abord d'un air effaré, puis comme s'il me reconnaissait, en s'écriant :

« Ah! c'est vous, Trotwood! Oui, c'est vous qui êtes là... mais il est là, lui aussi... voyez... »

Il me montra Uriah, qui se mordait les lèvres dans un coin, évidemment honteux d'avoir trop compté sur son triomphe. J'avais, un moment auparavant, repoussé rudement Uriah qui voulait s'approcher de nous, et je crois même que mon geste aurait pu être assimilé à un soufflet.

« Voyez mon bourreau... poursuivit monsieur Wickfield, poussé par lui, j'ai pas à pas déserté ma bonne réputation, le bonheur domestique... »

— C'est moi, au contraire, dit Uriah avec un air sombre, début qui démentait ce qu'il y avait de conciliant dans ses paroles; c'est moi qui vous ai conservé votre réputation, votre bonheur domestique et votre maison même... Soyez plus raisonnable, monsieur Wickfield, si je suis allé trop loin, je puis reculer, je suppose. Il n'y a pas de mal de fait, il me semble. » Et comme monsieur Wickfield allait répliquer : « Empêchez-le de parler, Copperfield, si vous le pouvez... il dira quelque chose dont il aura regret ensuite... croyez-moi... et vous serez désolé vous-même de l'avoir entendu.

— Je dirai tout! s'écria monsieur Wickfield avec désespoir. Si je suis en votre pouvoir, pourquoi ne serais-je pas au pouvoir de tout le monde...

— Faites-y bien attention, répéta Uriah en étendant vers moi son maigre doigt indicateur, si vous ne lui fermez pas la bouche, vous n'êtes pas son ami. Et vous, monsieur Wickfield, pourquoi ne seriez-vous pas au pouvoir de tout le monde? Pourquoi? parce que vous avez une fille. Vous et moi nous savons ce que nous savons. Ne réveillez pas le chat qui dort. Ne voyez-vous pas que je suis aussi humble que possible? Si j'ai été trop loin, encore une fois, j'en suis fâché, que voulez-vous de plus?

« Ah ! Trotwood, Trotwood ! s'écria monsieur Wickfield en se tordant les mains, que suis-je devenu depuis le premier jour où je vous vis dans cette maison ? Sur quelle pente fatale je me suis égaré ; comme tout s'est perverti en moi, tout, jusqu'à ma douleur si naturelle, tout, jusqu'à mon amour pour ma fille ! Mon lâche cœur m'a trahi... Je n'ai pas su porter mon deuil en homme, aimer ma fille en homme... Laissez-moi, Copperfield, laissez-moi et fuyez-moi. »

Il se laissa tomber dans un fauteuil et sanglota. L'exaspération de son délire se calmait... Uriah s'approcha de nous.

« Je ne sais tout ce que j'ai fait dans ma folle impuissance, poursuivit monsieur Wickfield en étendant les mains comme pour m'implorer après m'avoir dit de le haïr et de l'éviter... Il le sait mieux que moi, *lui*, qui a toujours été à mon côté, me parlant à l'oreille... Vous voyez la pierre que je me suis attachée au cou. Vous trouvez cet homme dans ma maison, vous le trouvez dans mes affaires ; il voudrait encore... vous l'avez entendu il n'y a qu'un moment. Qu'ajouterai-je ?

— Vous n'avez nul besoin de parler tant, ni de parler du tout... dit Uriah avec un accent conciliant qui ne cachait qu'à demi sa menace... Vous n'auriez pas pris si vivement les choses sans le vin qui vous a monté la tête. Vous y réfléchirez d'ici à demain, monsieur. Quant à moi, si j'ai été trop loin aussi, ne me suis-je pas rétracté ? »

La porte s'ouvrit... Agnès, pâle comme la mort, se glissant près de son père, lui passa un bras autour du cou et lui dit avec fermeté :

« Vous n'êtes pas bien, venez avec moi. »

Il inclina sa tête sur l'épaule de sa fille, comme oppressé du poids de sa honte, et sortit avec elle. Les yeux d'Agnès ne rencontrèrent les miens qu'un seul instant ; mais ce regard suffit pour me révéler qu'elle avait entendu une partie au moins de ce qui venait de se passer.

« Je ne m'attendais pas, dit Uriah, à cette rude rebuffade, monsieur Copperfield ; cependant ce n'est rien : nous serons bons amis demain matin. Je ne fais rien que dans ses intérêts, je suis humblement jaloux de ses intérêts. »

Je ne répondis pas et montai dans la chambre paisible où Agnès était venue si souvent s'asseoir à côté de moi tandis que

j'étudiais. J'avais accepté l'offre que monsieur Wickfield m'avait faite au commencement du dîner, d'occuper cette chambre pendant mon séjour à Cantorbéry, Uriah n'osant pas le contredire; je pris un livre et essayai de lire. Au moment où l'horloge sonnait minuit, Agnès entra.

« Trotwood, me dit-elle, vous repartirez demain de bonne heure; recevez mes adieux. »

Elle avait pleuré; mais son visage avait toujours son charme de beauté calme.

« Ma chère Agnès, je vois que vous me priez de ne pas parler de ce qui a eu lieu ce soir... Mais n'y a-t-il rien à faire?

— Il y a, reprit-elle, à espérer en Dieu.

— Mais ne puis-je rien, moi, qui suis venu à vous pour me consoler de *mes* chagrins?

— Et pour adoucir les miens... ajouta-t-elle; cher Trotwood, non! »

J'insistai :

« Chère Agnès, c'est présomptueux à moi, qui ai si peu de ce qui vous rend si riche, si peu de votre vertu, de votre décision, de toutes vos nobles qualités... c'est présomptueux de douter de vous ou de vouloir vous diriger; mais vous savez combien je vous aime et tout ce que je vous dois... Promettez-moi, Agnès, de ne jamais vous sacrifier à un sentiment erroné du devoir. »

Plus émue que je ne l'avais jamais vue être, elle retira sa main de la mienne et fit un pas en arrière. Je continuai :

« Dites-moi, Agnès, que vous n'avez jamais eu une pensée semblable : chère sœur, plus chère qu'une sœur! songez au prix d'un cœur tel que le vôtre, d'un amour tel que le vôtre. »

Ah! longtemps, longtemps après, je la revis telle qu'elle me regarda alors sans laisser échapper un mot de surprise, d'accusation, de regret... Ah! longtemps, longtemps après, je la revis m'adresser ce rapide et indéfinissable coup d'œil, puis retrouver aussitôt son céleste sourire en me disant : « Si je n'ai aucune crainte... n'en ayez aucune... Adieu, mon frère! » et elle se retira.

Il faisait noir encore, le lendemain matin, quand je pris ma place sur la diligence à la porte de l'auberge, pensant à Agnès... le signal du départ n'était pas donné. Entre la nuit mourante

et le jour naissant, je vis apparaître au-dessus de moi la tête d'Uriah.

« Copperfield ! me dit-il en se suspendant à la rampe de l'imériale. j'ai cru que vous seriez charmé d'apprendre, avant de partir, que le bon accord est rétabli entre nous. Je suis allé le trouver le matin même dans sa chambre et j'ai arrangé la chose. C'est que, tout humble que je suis, voyez-vous, je lui suis utile, et il entend ses intérêts quand il n'est pas sous l'influence de la liqueur. Quel homme aimable, après tout, monsieur Copperfield ! »

Je fis un effort pour lui dire que j'étais charmé, en effet, *qu'il eût fait ses excuses* à monsieur Wickfield.

« Oh ! sûrement, répondit-il. Quand on est humble, que sont des excuses?... c'est si aisé à prononcer... Écoutez donc encore, monsieur Copperfield, à propos de ce qui s'est passé; vous avez, je suppose, cueilli quelquefois une poire avant qu'elle fût mûre ?

— C'est possible.

— Eh bien ! répliqua Uriah, c'est ce qui m'est arrivé hier au soir. Mais elle peut mûrir encore... il ne s'agit que d'attendre... j'attendrai. »

Prodigue de ses adieux, il ne mit pied à terre que lorsque le cocher eut donné le coup de fouet aux chevaux. A voir sa grimace, on eût dit qu'il avait déjà sa poire entre les dents.

XVI

MA TANTE.

Nous eûmes, le soir de mon retour à Londres, une conversation très-sérieuse sur les événements domestiques que j'ai racontés dans le chapitre précédent. Ma tante y prit un intérêt particulier et elle ne se coucha qu'après avoir arpenté sa chambre pendant trois heures les bras croisés. Quand elle était émue, troublée, inquiète, c'était une de ses manières de l'exprimer, et sa préoccupation pouvait se mesurer à la durée de cet exercice péripatétique, qu'elle faisait d'un pas infatigable avec la régularité d'un pendule d'horloge.

Elle s'assit enfin, et comme, dans l'intervalle, j'avais, d'après l'avis d'Agnès, écrit ma lettre aux tantes de Dora, je lui en fis lecture ; elle l'approuva. Le lendemain matin, je mis la lettre à la poste et j'attendis la réponse, qui se fit attendre toute une semaine. Heureusement, si cette réponse n'était pas telle que je l'eusse voulu après huit jours de patience... ou d'impatience, pour parler plus exactement... elle n'était pas non plus désespérante.

Les deux vieilles demoiselles présentaient leurs compliments à monsieur Copperfield et l'informaient qu'elles avaient longtemps réfléchi à sa lettre pour le bonheur des deux parties, ce qui me parut une expression alarmante, parce que j'avais remarqué (et je l'ai remarqué depuis) que les phrases conventionnelles sont une espèce de feu d'artifice susceptible de prendre une grande diversité de formes et de couleurs auxquelles on ne s'attendait pas du tout en voyant leur forme primitive. Les demoiselles Spenlow ajoutaient qu'elles demandaient la permission de ne pas exprimer par correspondance une opinion sur la communication de monsieur Copperfield ; mais que si monsieur Copperfield voulait leur accorder la faveur de leur rendre visite (en compagnie d'un ami confidentiel, à son choix), elles seraient heureuses de pouvoir s'entretenir avec lui sur ce sujet.

A cette lettre, monsieur Copperfield répondit immédiatement qu'il aurait l'honneur de se rendre auprès de mesdemoiselles Spenlow à l'heure indiquée, avec son ami monsieur Thomas Traddles. Après l'expédition de cette missive, monsieur Copperfield tomba dans un accès d'agitation nerveuse qui dura jusqu'au jour de la visite.

Mon inquiétude s'augmenta encore, en cette mémorable crise, de la privation des conseils de miss Julia Mills. Mais monsieur Mills, qui faisait toujours une chose ou une autre pour me contrarier, ou je le croyais, du moins, ce qui revenait au même, avait mis le comble à ses fâcheux procédés en s'imaginant d'aller à Calcutta. Pourquoi allait-il à Calcutta, si ce n'était pour me contrarier ? Certes il y avait des affaires (il faisait le commerce des articles de l'Inde), il y avait une maison et un associé qui réclamaient sa présence. Mais que m'importait à moi ! Par malheur, il lui importait beaucoup à lui ; si bien que, sans égard pour mes affaires de cœur, tout entier à ses affaires

d'intérêt, ce barbare monsieur Mills partait pour les Grandes-Indes et emmenait sa fille, qui, en attendant que le navire mît à la voile, était allée prendre congé de ses parents en province. Et c'est ainsi que cette absence aggravait ma situation critique. N'étais-je pas en droit de me dire le triste jouet de la destinée?

Le jour de mon importante visite arriva. Comment m'habiller? autre sujet d'inquiétude. Comment paraître avec tous mes avantages et ne pas compromettre le caractère sérieux que je prétendais me donner aux yeux des demoiselles Spenlow? Je cherchai un juste milieu de toilette qui obtint l'approbation de ma tante, et monsieur Dick, pour nous porter bonheur, nous jeta un de ses souliers quand Traddles et moi nous descendîmes l'escalier.

Quelque bon garçon que fût Traddles, et quelque amitié que j'eusse pour lui, je ne pus m'empêcher de regretter, dans cette occasion délicate, qu'il eût contracté l'habitude de se brosser les cheveux de telle sorte qu'ils semblaient se dresser sur sa tête de surprise ou d'horreur! Je lui en fis la remarque; mais il eut beau y passer la main, ils se redressaient toujours :

« Copperfield, me dit-il, vous n'avez pas idée de l'obstination de ma chevelure; elle fait de moi un véritable porc-épic en colère, et elle m'a joué maint mauvais tour; la femme de mon oncle ne pouvait la supporter; elle m'a nui même dans la famille de Sophie, dont les sœurs en rient encore, prétendant que ma Sophie en a dans son tiroir une mèche qu'elle est obligée de contenir dans un livre à fermoir, parce qu'elle n'a pas cessé de se hérissier, quoique ladite mèche soit un gage d'amour.

— Je vois bien, répondis-je en riant moi-même, que toute votre obstination a passé dans vos cheveux; car, mon cher Traddles, vous êtes bien le meilleur enfant du monde, et, à propos de votre Sophie, que votre expérience me vienne en aide; quand vous vous engageâtes l'un à l'autre, fîtes-vous une demande en règle à sa famille?... Y eut-il quelque chose comme... ce que nous allons faire aujourd'hui, par exemple?

— Ah! répondit Traddles d'un air pensif, ce fut une transaction assez pénible. Sophie, voyez-vous, est si utile dans sa famille, qu'aucune des personnes qui la composent ne pouvait endurer la pensée de la voir jamais mariée. On avait décidé qu'elle resterait toute sa vie *vieille fille*, et ils l'appelaient d'a-

vance de ce nom. Mais, quand je fis ma première ouverture, avec la plus grande précaution, à mistress Crowler...

— La maman ?

— Oui, la maman, la femme du révérend monsieur Horace Crowler... reprit Traddles; lorsque je lui fis la première ouverture, elle poussa un cri et s'évanouit. Je ne pus, de quelques mois, aborder cette question.

— Mais enfin vous l'abordâtes ?

— Pas moi, le révérend monsieur Horace Crowler. C'est un excellent homme, exemplaire sur tous les points, et il démontra à sa femme qu'elle devait, comme chrétienne, se faire à ce sacrifice (incertain surtout comme il était) et n'éprouver aucun sentiment anti-charitable contre moi. Pour ce qui me concerne, Copperfield, je vous donne ma parole que je me trouvais un véritable oiseau de proie envers cette famille.

— Les sœurs prirent votre parti, j'espère, Traddles ?

— Mais pas trop. Quand nous eûmes comparativement ramené mistress Crowler, nous eûmes à faire l'ouverture de la même communication à Sarah. Vous ai-je dit que Sarah avait un petit défaut dans son épine dorsale ?

— Oui, je m'en souviens.

— Elle joignit les mains en me regardant avec effroi, elle ferma les yeux, son teint prit une pâleur plombée, elle devint raide, et pendant deux jours elle ne voulut avaler que de l'eau panée.

— Quelle déplaisante fille ! mon cher Traddles.

— Je vous demande pardon, Copperfield, elle est charmante. mais elle a une sensibilité extrême. Par le fait, c'est le tempérament de toute la famille. Sophie m'avoua depuis qu'aucune langue ne saurait décrire les reproches qu'elle se fit à elle-même en soignant Sarah. Je devinai sa torture à mes propres remords. Quand Sarah fut rétablie, nous eûmes à rompre la glace avec les huit autres sœurs, sur qui les impressions furent également pathétiques sous diverses formes. Les deux plus jeunes, dont Sophie fait l'éducation, n'ont cessé que depuis peu de me détester.

— Mais enfin, toutes sont à présent réconciliées à la chose ?

— O... oui... ou du moins elles y sont résignées, répondit Traddles avec un reste de doute. Le fait est que nous évitons de

mentionner ce sujet-là, et l'incertitude de mon avenir est une grande consolation pour la famille. Il y aura, j'en ai peur, une scène déplorable le jour de notre noce. Cela ressemblera plutôt à un enterrement qu'à une noce, et ils me haïront tous quand je leur aurai enlevé Sophie. »

J'aurais ri, je crois, de l'expression sérieo-comique du visage de Traddles, si, en approchant de la maison des demoiselles Spenslow, je n'avais été de plus en plus préoccupé de ma propre situation ; je parus si tremblant et si troublé à mon ami, qu'il me proposa de faire une halte à une taverne voisine, où il m'administra, en guise de stimulant, un verre de bière.

Il m'eût fallu quelque chose de plus puissant pour me reconforter, et je ne me sentais nullement à mon aise quand la servante nous introduisit dans un paisible petit salon du rez-de-chaussée où je cherchai en vain quelques indices de la présence de Dora ; je crus entendre, il est vrai, un lointain jappement de Jip... Mais déjà entraient deux vieilles dames en noir que je saluai avec l'embarras d'un écolier en reconnaissant une ressemblance de famille entre feu monsieur Spenslow et leurs petites personnes sèches, calmes et formalistes.

« Asseyez-vous, je vous prie, » dit une de ces deux dames.

En voulant leur obéir, je faillis tomber sur Traddles, puis j'écrasai à moitié le chat étendu sur un fauteuil, et je ne retrouvai ma présence d'esprit qu'en m'apercevant que l'on me prenait pour Traddles et Traddles pour moi. Je m'empressai de réclamer mon identité, craignant par-dessus tout le fâcheux effet que devait produire la chevelure rebelle de mon ami, qui, dès qu'il ôtait son chapeau, rappelait le redressement subit de ces figures fantastiques comprimées sous le couvercle d'une prétendue tabatière. Un jappement plus distinct, cette fois, de Jip, contribua aussi à me prêter un peu de hardiesse, et je pus observer les deux sœurs. Évidemment, elles avaient été les aînées de leur frère défunt avec une différence de six ou huit ans entre la plus âgée des deux et la plus jeune ; c'était celle-ci qui me parut chargée de diriger la conférence, puisque ce fut elle qui adressa la parole à Traddles, qu'elle prenait pour moi, en tenant à la main une lettre que je reconnus pour la mienne et sur laquelle son œil se fixait de temps en temps à travers un lorgnon.

« Monsieur Copperfield, dit l'autre sœur en intervenant pour

me restituer ma personnalité, ma sœur Lavinia étant plus au fait des transactions de cette nature, vous fera savoir ce que nous estimons le plus convenable pour le bonheur des deux parties. »

Je découvris plus tard que miss Lavinia était une autorité dans les affaires du cœur, par la raison qu'il avait autrefois existé un certain monsieur Pidger, qui jouait au whist et était supposé avoir été amoureux d'elle. Mon opinion particulière est que c'était là une supposition toute gratuite, et que Pidger fut parfaitement innocent d'un sentiment pareil, — qu'il n'avait même jamais exprimé en aucune manière. Miss Lavinia et miss Clarissa conservaient toutefois cette idée superstitieuse que Pidger aurait déclaré sa passion s'il n'avait pas été enlevé encore jeune, à soixante ans, — après avoir détruit sa santé par des excès de boisson alcoolique, et avoir bu avec le même excès de l'eau de Bath pour la rétablir. Elles avaient même quelque soupçon qu'il mourut d'un amour étouffé, quoique je doive dire qu'on voyait chez elles un portrait dudit monsieur Pidger, avec un nez trop cramoisi pour que cette passion malheureuse eût agi sur son teint comme sur celui de la jeune fille dont parle Shakspeare *.

« Monsieur Copperfield. dit à son tour miss Lavinia, nous ne reviendrons pas sur le passé de cette affaire, la mort de notre pauvre frère Francis a tout effacé.

— Nous n'avions pas, dit miss Clarissa, de fréquents rapports avec notre frère Francis, mais il n'y avait pas entre nous de division ou de désunion décidée. Francis suivit son chemin, nous suivîmes le nôtre : nous considérâmes comme plus sûr, pour le bonheur de tous, qu'il en fût ainsi. et il en fut ainsi. »

Chacune des deux se penchait un peu en avant pour parler, hochait la tête après avoir parlé et se relevait droite et roide. Miss Clarissa ne remuait jamais ses bras croisés, en se conten-

She never told her love,
But let concealment like a worm in the bud
Feed on her damask cheek, etc., etc.

Twelfth night. Ac. II, sc. IV.

Elle ne dit jamais le secret de son cœur ;
Mais laissa son amour, comme un ver dans la fleur,
Dévorer l'incarnat de son charmant visage.

tant de jouer de temps en temps des airs, menuets ou marches, avec les doigts sur ses coudes comme sur un clavier, mais sans faire d'autre geste, sans changer d'attitude.

« La position ou la position présumée de notre nièce est bien changée par la mort de notre frère Francis, dit miss Lavinia, et, par conséquent, nous regardons les opinions de notre frère comme changées aussi relativement à la position de sa fille. Nous ne doutons pas, ou plutôt nous sommes persuadées que vous avez une affection réelle pour notre nièce... »

Je répondis, comme je le faisais chaque fois que j'en trouvais l'occasion, que jamais personne n'avait été aimée comme Dora l'était par moi, et Traddles vint à mon aide par un murmure confirmatoire.

Miss Lavinia allait répliquer je ne sais quoi, lorsque miss Clarissa, qui semblait incessamment tourmentée du désir d'introduire ses griefs contre son frère Francis, intervint de nouveau et dit :

« Si la maman de Dora, en épousant notre frère Francis, avait déclaré une fois pour toutes qu'il n'y avait pas de place pour la famille à la table du dîner de noces, c'eût été mieux pour le bonheur de toutes les parties.

— Sœur Clarissa, remarqua miss Lavinia, peut-être ne devons-nous pas rappeler cela maintenant.

— Sœur Lavinia, remarqua miss Clarissa, cela fait partie du sujet ; mais quant au département dudit sujet sur lequel vous êtes la seule compétente, je m'abstiendrai de toute observation, continuez. »

Quand miss Clarissa eut fait son hochement de tête, miss Lavinia reprit la parole en fixant son œil et son lorgnon sur ma lettre. J'ajouterai, par parenthèse, que les deux sœurs avaient de petits yeux ronds, brillants et clignotants, comme des yeux d'oiseau. Toute leur personne même n'était pas sans ressemblance avec un oiseau ; en étudiant leurs mouvements saccadés, leur manière de s'ajuster après chaque mouvement, je les comparais en moi-même à deux canaris.

Miss Lavinia, disais-je, reprit la parole en ces termes :

« Vous demandez la permission à ma sœur Clarissa et à moi, monsieur Copperfield, de rendre visite ici comme le prétendu agréé de notre nièce.

— Si notre frère Francis, intervint encore ici miss Clarissa, ne voulait s'entourer que de la société des Doctors-communs, quelle objection pouvions-nous y faire? Continuez, sœur Lavinia, » ajouta-t-elle après cette sortie contre la société de son frère que je ne m'avisai pas de justifier, quoique appartenant moi-même à la corporation qui excitait cette longue rancune. Miss Lavinia continua donc :

« Monsieur Copperfield, ma sœur Clarissa et moi, nous avons examiné et pesé consciencieusement cette lettre. Et nous avons fini par la montrer à notre nièce afin de la discuter avec elle. Nous ne doutons pas que vous ne pensiez l'aimer beaucoup...

— Si je le pense, ah !... » m'écriai-je avec transport...

Mais miss Clarissa m'adressant un coup d'œil (un coup d'œil d'oiseau, de canari), comme pour me prier de ne pas interrompre l'oracle, je demandai pardon.

« L'affection, dit miss Lavinia sollicitant du regard l'approbation de sa sœur qui la lui accorda par un signe de tête à chaque clause, — l'affection mûre, l'hommage d'un cœur dévoué, ne s'exprime pas facilement. Sa voix est peu élevée; elle est modeste et timide; elle se cache en attendant l'opportunité, et attend toujours. Tel est le fruit mûr. Quelquefois une vie entière s'écoule et le trouve mûrissant encore, en secret, à l'ombre. »

Naturellement, ne sachant pas encore ce que je ne sus que depuis, je ne compris pas alors que c'était là une allusion à la passion supposée de l'infortuné Pidger; mais, à la gravité avec laquelle miss Clarissa hochait la tête, je vis bien qu'une grande importance était attachée à ces paroles.

« L'inclination légère... comparativement légère... oui, l'inclination légère de très-jeunes gens, poursuit miss Lavinia, n'est qu'une vaine poussière comparée aux roches. C'est la difficulté de savoir si une pareille inclination peut durer ou a quelque fondement réel, qui nous a laissés quelque temps indécises ma sœur et moi... »

J'entrevois enfin une espérance dans ce que je crus deviner du caractère des deux petites sœurs. Évidemment elles se promettaient, miss Lavinia surtout, une vraie jouissance domestique à surveiller deux jeunes amoureux comme Dora et moi... Cela me donna le courage de protester de la véhémence de ma passion, d'invoquer à l'appui ma tante, Agnes, tous ceux qui me

connaissaient, et Traddles ici présent, Traddles qui, s'enflammant comme dans nos débats parlementaires, proclama ma sincérité et l'ardeur de ma flamme par un argument qui fit l'impression la plus favorable :

« Je parle, dit-il dans sa péroraison, en homme qui a quelque expérience de la chose, engagé moi-même à une jeune personne, sœur de neuf autres dans le Devonshire, et sans prévoir encore aucune probabilité d'une prochaine terminaison de notre mutuel attachement.

— En ce cas, monsieur Traddles, remarqua miss Lavinia prenant un visible intérêt à lui, vous pouvez confirmer ce que j'ai dit de l'affection modeste et timide, qui attend et attend encore.

— Entièrement, madame, » dit Traddles.

Miss Clarissa regarda miss Lavinia et hocha la tête gravement : miss Lavinia soupira péniblement.

« Sœur Lavinia, dit miss Clarissa, prenez mon flacon. »

Miss Lavinia aspira quelques arômes de vinaigre pour se reconforter et, touchée de la sollicitude que Traddles et moi nous manifestâmes, elle reprit d'un accent ému :

« Vous approuverez donc, monsieur Traddles, que ma sœur et moi nous soumettions cette inclination à une prudente épreuve. Dans ce but, nous sommes disposées à recevoir les visites de monsieur Copperfield.

— Ah ! mesdemoiselles, m'écriai-je le cœur soulagé d'un poids énorme, jamais je n'oublierai votre bonté !

— Mais, dit miss Lavinia, nous préférons considérer ces visites comme nous étant faites à nous provisoirement : nous nous dispenserons de reconnaître aucun engagement entre monsieur Copperfield et notre nièce, jusqu'à ce que nous ayons eu le temps...

— Jusqu'à ce que *vous* ayez eu le temps, sœur Lavinia, dit miss Clarissa.

— Soit, dit en soupirant encore miss Lavinia, jusqu'à ce que j'aie eu le temps de les observer.

— Copperfield ! dit Traddles se tournant vers moi, vous sentez, j'en suis sûr, que rien ne saurait être plus prudent et plus raisonnable...

— Rien ! m'écriai-je, je le sens profondément.

— Dans cette situation des choses, dit miss Lavinia, nous

devons requérir de monsieur Copperfield l'assurance d'honneur qu'aucune communication d'aucune espèce n'aura lieu entre notre nièce et lui sans que nous la connaissions, qu'aucun projet quelconque ne sera fait relativement à notre nièce, sans nous être d'abord soumis...

— A vous, sœur Lavinia, dit miss Clarissa.

— Soit, Clarissa, répondit miss Lavinia avec un air de résignation... à moi donc... et qu'après avoir reçu notre concours. Telles sont nos stipulations, monsieur Copperfield, nos stipulations expresses, et voilà pourquoi nous avons désiré que vous fussiez accompagné d'un ami confidentiel pour en prendre l'engagement devant témoin. Nous allons vous laisser un quart d'heure à délibérer avec votre ami... permettez-nous donc de nous retirer... »

J'eus beau m'écrier que toutes mes réflexions étaient faites, que j'étais prêt à souscrire à tout sans attendre ni un quart d'heure, ni une minute ; les deux sœurs persistèrent dans la grave formalité d'une délibération en règle, et se retirèrent avec leur dignité d'oiseau, me laissant recevoir les félicitations de Traddles ; — puis, au bout des quinze minutes spécifiées, elles reparurent avec la même dignité.

Je jurai que j'acceptais toutes les conditions prescrites.

« Sœur Clarissa, dit miss Lavinia, le reste vous regarde. »

Miss Clarissa, déployant ses bras pour la première fois, prit un petit memorandum des mains de sa sœur, et dit :

« Nous serons heureuses de recevoir monsieur Copperfield à dîner, tous les dimanches, si cela peut entrer dans ses convenances : nous dînons à trois heures. »

Je fis un salut d'assentiment.

« Dans le cours de la semaine, reprit miss Clarissa, nous serons heureuses de recevoir monsieur Copperfield à l'heure du thé... notre heure est six heures et demie. »

Je fis un second salut.

« Deux fois la semaine, dit miss Clarissa, mais pas plus souvent : telle est notre règle. »

Je fis un troisième salut.

« Miss Trotwood, dit miss Clarissa, la tante de monsieur Copperfield, nous fera peut-être une visite. Quand les visites peuvent servir au bonheur de toutes les parties, nous sommes

charmées de recevoir des visites et d'en rendre. Quand c'est mieux, pour le bonheur de toutes les parties, que les visites n'aient pas lieu (comme dans le cas de notre frère Francis), c'est tout différent. »

Je répondis que ma tante serait fière et enchantée de faire leur connaissance, quoique je doive avouer que je n'étais pas très-sûr que les trois tantes s'accordassent d'une manière satisfaisante. Les stipulations étant toutes terminées, je renouvelai l'expression de ma vive gratitude, et, saisissant la main de miss Clarissa d'abord, celle de miss Lavinia ensuite, je les pressai successivement contre mes lèvres.

Alors miss Lavinia se leva, et priant monsieur Traddles de nous excuser pour un moment, me dit de la suivre. J'obéis tout tremblant et fus conduit dans une autre pièce. C'est là que je trouvai ma chère Dora, se bouchant les oreilles et le visage contre le mur derrière la porte... miss Lavinia daigna me laisser avec elle.

Ah ! qu'elle était jolie avec sa robe noire ! que de sanglots, que de pleurs, et comme elle refusa longtemps de quitter le coin où elle se réfugiait... Enfin elle consentit à venir à moi et à essuyer ses dernières larmes en s'appuyant contre mon épaule. Je voulus lui raconter alors mon entrevue avec ses tantes ; mais elle me dit avoir tout entendu et avoir même vu, à travers la serrure, la figure de Traddles dont les cheveux hérissés lui avaient fait grand'peur. Déjà elle se livrait à ses petites minauderies d'enfant gâtée qui lui allaient si bien, et j'oubliais que mon ami attendait, tout en répétant à Dora que, malgré sa tête ébouriffée, c'était le meilleur être du monde ; mais miss Lavinia vint me chercher. Miss Lavinia aimait extrêmement Dora (elle me dit que Dora était exactement ce qu'elle avait été elle-même à son âge... comme miss Lavinia avait changé !) et elle traitait Dora comme si c'eût été une jolie poupée. Je voulus persuader à Dora de venir voir Traddles ; mais, à cette proposition, elle courut s'enfermer dans sa chambre : je revins trouver Traddles sans elle, et nous prîmes congé des deux tantes.

« Rien ne pouvait être plus satisfaisant, dit Traddles, et ce sont de très-agréables vieilles demoiselles. Je ne serais pas surpris, Copperfield, que vous fussiez marié plusieurs années avant moi.

— Votre Sophie joue-t-elle de quelque instrument? lui demandai-je dans l'orgueil de mon cœur.

— Elle sait assez de piano pour donner des leçons à ses sœurs cadettes, répondit-il.

— Chante-t-elle?

— Des ballades pour égayer sa famille quand elle est triste... pas de musique savante.

— S'accompagne-t-elle de la guitare?

— Oh! mon cher, non!

— Peint-elle?

— Pas du tout.

— Eh bien! vous entendrez chanter Dora, vous verrez comme elle dessine et peint les fleurs.

— Ce sera un vrai plaisir pour moi, répondit Traddles; et nous nous en retournâmes bras dessus bras dessous, tous les deux de très-bonne humeur. Je l'encourageais à me parler de Sophie, il ne se faisait pas prier et j'admirais sa tendre confiance en elle. Aussi, en écoutant, je comparais Sophie à Dora, non sans une orgueilleuse satisfaction; mais je me disais aussi avec franchise que Sophie devait être une excellente fille pour mon ami.

Ma tante fut immédiatement informée de l'issue de la conférence. Heureuse de me voir si heureux, elle approuva tout ce qui s'était passé entre les demoiselles Spenlow et moi, promit d'aller les voir sans perdre de temps, et me laissant écrire à Agnès, fit dans la chambre cette longue promenade qui indiquait ses graves préoccupations.

Je remerciai Agnès avec reconnaissance des bons résultats de l'avis qu'elle m'avait donné. Elle m'écrivit, par le retour du courrier, une lettre où elle se montrait pleine d'espérances, gaie même, et depuis ce jour-là elle se montra toujours la même.

Cependant j'avais mes journées bien remplies. Je voulais aller à Putney aussi souvent que possible et ne négliger ni les dictées du docteur Strong à Highgate, ni l'étude des Doctors-commons, ni mes exercices sténographiques. Les parties de thé proposées par miss Lavinia me parurent bientôt impraticables, et je fis un compromis avec elle pour obtenir, à la place, l'autorisation d'une visite le samedi dans l'après-midi, sans préjudice de mes dimanches privilégiés. Cette moitié de samedi, sui-

vie de tout un dimanche, était pour moi une époque délicieuse, et la pensée d'en jouir entretenait mon activité pendant le reste de la semaine.

Je fus merveilleusement tiré d'un grand souci en voyant que, tout compris, ma tante et les tantes de Dora se mirent d'accord plus facilement que je n'avais espéré; ma tante fit sa visite promise peu de jours après la conférence, et, au bout de quelque temps, les tantes de Dora la lui rendirent cérémonieusement. Cet échange de visites continua sur un pied de rapports plus familiers, à des intervalles de trois ou quatre semaines. Je sais que ma tante contraria beaucoup les tantes de Dora en laissant de côté la dignité d'une voiture de remise et en allant à pied jusqu'à Putney, où elle les surprenait à des heures extraordinaires, soit après déjeuner, soit un moment avant le thé. Elles s'accoutumèrent aussi avec peine à la voir poser son chapeau sur sa tête de la manière qui lui semblait la plus confortable et en bravant tous les préjugés de la civilisation sur l'usage du chapeau. Mais les tantes de Dora finirent par considérer ma tante comme une femme excentrique, qui tenait à l'autre sexe par certaines façons d'être masculines, non moins que par sa forte raison. Ma tante, de son côté, par amour pour moi, faisait des concessions et des sacrifices aux opinions des tantes de Dora, afin de maintenir l'harmonie générale.

Le seul membre de notre petite société qui refusa positivement de se prêter aux circonstances, fut Jip. Il ne voyait jamais ma tante sans montrer les dents; puis, se réfugiant sous une chaise, grondait incessamment, et parfois un hurlement lamentable se faisait entendre quand sa présence lui agaçait par trop les nerfs. Nous essayâmes de tous les moyens pour le dompter ou le séduire: je l'amenai même pour passer tout un jour dans ma rue de Buckingham, où il s'élança aussitôt sur les deux chats, à la terreur des assistants. Rien n'y fit: caresses, tapes, friandises, privations de biscuits, Jip ne put jamais supporter la société de ma tante. Il semblait quelquefois triompher de son antipathie et se rendre aimable pendant quelques moments; mais tout à coup l'instinct reprenait le dessus, il recommençait ses aboiements et ses hurlements à un tel point, qu'il fallait lui couvrir les yeux et l'enfermer dans le réchaud à vaisselle. De guerre lasse, chaque fois que ma tante frappait à la porte des

demoiselles Spenlow, Dora enveloppait Jip dans une serviette et le cachait dans le réchaud tout le temps de la visite.

Une chose me tourmentait encore après tous ces pacifiques arrangements. Dora semblait, d'un consentement unanime, être regardée comme un joli joujou. Ma tante, avec qui elle se familiarisa peu à peu, l'appelait sa Petite-Fleur. La récréation de miss Lavinia consistait à s'occuper d'elle, à friser ses cheveux, à lui préparer de petits articles de parure et à la traiter comme une enfant gâtée. Ce que faisait miss Lavinia, sa sœur le faisait aussi naturellement, et je pensais quelquefois qu'elles avaient l'air, toutes, de traiter Dora comme Dora traitait elle-même Jip.

Je me décidai à en parler à Dora, et, un jour que nous faisons une promenade ensemble (car, au bout de quelque temps, nous avons obtenu de miss Lavinia la permission de sortir tête à tête), je lui avouai que je voudrais bien qu'on en agît différemment à son égard :

« Parce que, voyez-vous, ma chère, ajoutai-je gravement, vous n'êtes pas une petite fille.

— Allons, reprit Dora, voilà que vous allez bouder ?

— Boudier, ma bien-aimée !

— Je suis sûre qu'on est très-bonne pour moi, et je me trouve très-heureuse.

— Eh bien ! ma toute chère, vous pourriez être encore heureuse, quoique traitée en créature raisonnable. »

Dora m'adressa un regard de reproche... le plus joli regard, et puis se mit à sangloter en me disant : « Si vous ne m'aimez plus, pourquoi avoir été si passionné, si pressé de vous engager à m'aimer toujours, et si j'ai cessé de vous plaire, pourquoi ne pas vous retirer ? »

Pouvais-je ne pas sécher ses larmes en l'embrassant et ne pas lui répéter que je l'adorais toujours ?

« Je crois être très-affectueuse, dit Dora ; vous ne devriez pas être cruel pour moi, Davy !

— Cruel ! âme de ma vie, comme si, pour rien au monde, je voulais, je pouvais être cruel pour vous !

— Eh bien ! alors, ne me grondez pas, Davy, et je serai sage, dit-elle en faisant sa petite moue. Un moment après elle vint d'elle-même me demander le manuel de cuisine dont je lui avais

parlé et elle me pria de lui apprendre à tenir des comptes comme je le lui avais promis.

Le samedi suivant, j'apportai non-seulement le volume, que j'avais fait relier avec élégance pour le rendre plus séduisant, mais encore un cahier cartonné, en forme d'album, avec une charmante boîte de crayons. Je laissai à Dora, pour modèle, un vieux livre de ménage de ma tante... Hélas ! le manuel de cuisine donna la migraine à Dora, les chiffres la firent pleurer : « Ils ne voulaient pas s'additionner, » dit-elle. Aussi mon cahier cartonné lui servit à dessiner des petites fleurs et à crayonner des croquis de Jip ou de moi.

J'essayai cependant encore des leçons verbales sur la tenue d'une maison ; par exemple, si le samedi soir notre promenade nous conduisait près de l'étal d'un boucher :

« Ma chérie, disais-je à Dora, supposons que nous sommes mariés et que vous désirez acheter une épaule de mouton pour notre dîner, comment vous y prendriez-vous ? »

Ma jolie petite Dora me regardait tristement et faisait sa moue si charmante, comme si elle eût voulu m'accorder un baiser plutôt qu'une réponse.

« Sauriez-vous comment acheter une épaule de mouton, ma bien-aimée, répétais-je, si, par hasard, je m'obstinais dans ma leçon ? »

Dora réfléchissait un peu et puis répliquait peut-être triomphante :

« Quoi donc ! le boucher saurait bien me la vendre ; cela ne suffirait-il pas, monsieur l'homme d'esprit ? »

Une autre fois, à propos du manuel de cuisine, je demandai à Dora comment elle s'y prendrait pour faire une étuvée : « Comment, répliqua-t-elle, rien de plus facile. Je dirais à ma cuisinière : Faites-nous une étuvée ! » Et, s'applaudissant elle-même d'avoir trouvé cette recette, elle souriait de son plus délicieux sourire en me voyant tout ébahi !

En conséquence, le manuel de cuisine fut principalement converti en un piédestal où Jip, lorsqu'il avait fait quelque sottise, était condamné à s'asseoir, avec le crayon entre ses dents, sans plus bouger qu'un chien de pierre, et cela rendait Dora si contente, que je ne regrettais pas l'argent que m'avaient coûté le volume et le crayon. Puis nous revenions à la guitare, aux

romances et au tra la la de la danse française, etc. J'aurais voulu avoir le courage de déclarer à miss Lavinia elle-même qu'elle traitait un peu trop ma chère Dora comme un joujou, mais j'étais forcé de convenir que je faisais quelquefois, moi aussi, quoique plus rarement, comme faisait tout le monde.

XVII

UNE VISITE D'AGNÈS.

Je sais tout ce que la modestie impose de réserve à celui qui parle de soi, même dans des Mémoires, et j'ai déjà peut-être trop vanté mon ardeur pour le travail, mon activité, ma persévérance et ma fidélité ponctuelle. Le succès m'a récompensé. Cependant, je conviens que plusieurs ont travaillé plus durement encore, qui n'ont pas réussi aussi bien. J'avoue même que j'ai eu pour moi quelques dons naturels et que j'en ai abusé ; toutefois, outre la céleste influence des conseils d'Agnès, outre mon dévouement à Dora et ma reconnaissance pour ma tante, j'ai eu au moins le mérite de savoir non-seulement commencer, mais encore finir ce que j'ai entrepris, et celui de ne jamais affecter de déprécier ma propre tâche : le but a tout anobli à mes yeux, et j'ai toujours apporté à tout la même conscience.

Je reviens d'abord à mon bon ange : elle fit une visite de quinze jours chez le docteur Strong, à Highgate. Monsieur Wickfield était le vieil ami du docteur, qui l'invitait à se donner, dans sa maison, cette quinzaine de vacances. J'avais cru pouvoir, sans indiscretion, suggérer cette bonne pensée à mon ancien maître, toujours content de mon assiduité. Agnès et son père vinrent ensemble ; mais, hélas ! je ne fus pas surpris de voir arriver, quarante-huit heures après eux, Uriah Heep et sa mère, dont les rhumatismes exigeaient un changement d'air, et qui, sous ce prétexte, se logèrent dans le précieux voisinage du docteur. Néanmoins je pus profiter de la permission que miss Lavinia m'accorda de conduire Agnès, un samedi, à Putney, pour y prendre le thé.

J'étais, en vérité, partagé entre l'orgueil et l'inquiétude, enorgueilli de montrer ma jolie fiancée, inquiet de savoir si Agnès

ra trouverait de son goût. Elle n'était pas au salon, et j'allai la chercher; elle fit bien mine de ne pas vouloir venir, parce qu'elle avait peur, disait-elle, de ne pas plaire à Agnès dont je lui avais tant vanté les perfections, et quand elle consentit à se laisser présenter, elle devint si pâle que je vis bien que sa peur était sérieuse; mais à peine eut-elle vu Agnès, ce visage d'une séduction si douce, cet air de bonté si naturel, qu'il lui échappa un petit cri de surprise et de plaisir: Dora n'hésita pas à jeter ses bras autour du cou d'Agnès.

Ce fut un moment de félicité suprême pour moi que de contempler ces deux figures l'une à côté de l'autre, échangeant les regards d'une tendre et cordiale amitié. Miss Lavinia et miss Clarissa partagèrent ma joie à leur manière; quelle délicieuse partie autour de la table à thé! Miss Clarissa présidait et c'était moi qui distribuais les gâteaux à l'anis..., les deux sœurs ayant un goût d'oiseau pour becqueter ces friandises et le sucre. Miss Lavinia avait un air de patronage bienveillant, comme si nos heureuses amours étaient uniquement son ouvrage... Bref, nous étions tous contents les uns des autres.

La paisible gaieté d'Agnès allait à tous les cœurs; tout ce qui intéressait Dora l'intéressait; elle fit tout de suite connaissance avec Jip, qui n'hésita pas à lui lécher la main, et Dora, entraînée par sa grâce modeste à une confiance spontanée, lui dit après le thé:

« Je craignais tant que vous ne m'aimassiez pas, et j'avais tant besoin de quelqu'un qui m'aimât, à présent que Julia Mills est partie! »

J'ai oublié, en effet, de le mentionner; miss Julia Mills s'était embarquée sur un navire de la Compagnie des Indes à Gravesend, où Dora et moi nous l'avions laissée, un nouvel album-journal sous le bras... album dans lequel devaient être consignées ses impressions de l'Océan.

« Je vois bien, répondit Agnès, que David a fait de moi un portrait qui ne promettait guère.

— Au contraire, reprit Dora, c'est parce que votre opinion était tout pour lui que je la redoutais. »

La voiture qui devait nous ramener à Highgate, Agnès et moi, était à la porte. Pendant qu'Agnès mettait son chapeau, Dora vint se glisser furtivement près de moi, et avant de me donner le baiser d'adieu:

« Ne pensez-vous pas, me dit-elle, que si j'avais depuis longtemps Agnès pour amie, j'aurais pu valoir plus que je ne vaux.

— Mon adorée, quelle absurdité me dites-vous là!

— Croyez-vous, êtes-vous bien sûr que ce soit une absurdité? reprit Dora sans me regarder.

— Sans doute.

— J'ai oublié de vous demander, méchant garçon, quelle parenté existe entre Agnès et vous?

— Aucune; mais nous fûmes élevés ensemble comme frère et sœur.

— Comment avez-vous pu devenir amoureux de moi? me demanda Dora.

— Et pouvais-je vous voir sans le devenir?

— Supposons que vous ne m'eussiez jamais vue.

— Supposons que nous ne fussions jamais nés, » dis-je gaiement.

Mais, quoiqu'elle n'oubliât pas son tendre baiser de fiancée, je ne pus, par ces réponses, dissiper je ne sais quelles réflexions rêveuses qui préoccupaient encore Dora quand Agnès s'approcha pour prendre aussi congé d'elle. « Nous nous écrirons, n'est-ce pas, se dirent-elles. — Oui, mais... ajouta Dora, vous ne serez pas trop sévère sur le style de mes lettres? » Agnès se contenta de sourire, et elles s'embrassèrent une seconde fois comme si elles s'étaient aimées depuis l'enfance.

Avec quel transport, depuis Putney jusqu'à Highgate, j'écoutai les louanges de Dora dans la bouche d'Agnès, et quelles louanges! comme en faisant ressortir tous les attraits de Dora sa gentillesse naïve et le charme de son inexpérience de la vie réelle, ces louanges me rappelaient le devoir de confiance que j'avais à remplir envers la pauvre orpheline.

Jamais, non jamais je n'avais aimé Dora aussi profondément et aussi sincèrement que pendant cette soirée. Je le dis à Agnès lorsque nous descendîmes de la voiture pour arriver par un sentier connu à la demeure du docteur :

« Agnès, quand vous étiez assise à côté d'elle, vous me sembliez son bon ange encore plus que le mien, et vous l'êtes encore en ce moment.

— Un pauvre ange, dit Agnès, mais fidèle. »

L'accent clair de sa voix, en m'allant droit au cœur, me fit lui dire :

« Cette douce influence qui n'appartient qu'à vous, Agnès, est telle, que je ne puis m'empêcher d'espérer que vous êtes vous-même plus heureuse dans la maison paternelle.

— Je suis plus heureuse en moi-même, répondit-elle, je me sens le cœur plus léger. »

Je regardai la physionomie sereine qu'elle levait vers le ciel, et je pensai que c'était un reflet des étoiles qui la rendait si noble.

« Mais, d'ailleurs, n'y a-t-il aucun changement autour de vous ? lui demandai-je.

— Aucun.

— Je ne voudrais pas revenir sur un sujet pénible et délicat, Agnès ; pardonnez-moi donc de désirer savoir s'il a été de nouveau question de... de ce dont nous parlâmes lors de mon dernier passage à Cantorbéry ?

— Non, répondit-elle.

— J'y ai souvent pensé.

— Vous devez y penser moins. Souvenez-vous que j'ai confiance au triomphe final de la sincère affection et de la vérité... N'ayez aucune crainte sur moi, Trotwood ; le sacrifice que vous craignez que je fasse..., je ne le ferai jamais. »

Quoique, dans mes réflexions plus calmes, je ne l'eusse jamais craint réellement, peut-être... c'était pour moi une inexprimable consolation que de recevoir cette assurance de ses lèvres.

« Et après cette visite, lui dis-je, car c'est peut-être l'unique occasion où nous aurons pu nous trouver seuls, combien de temps se passera-t-il, Agnès, avant que vous reveniez à Londres ?

— Longtemps, c'est probable, car je crois qu'il vaut mieux pour mon père, qu'il reste chez lui... mais je prétends être la correspondante fidèle de Dora, et nous communiquerons souvent ensemble par cet intermédiaire... Adieu donc (nous étions déjà sur la porte du docteur), adieu ! ne vous laissez pas troubler par nos infortunes et nos chagrins. Je puis être encore heureuse de votre propre bonheur... et si vous pouvez jamais me secourir, comptez que j'aurai recours à vous ! »

Ces dernières paroles ne contribuèrent pas peu à me rassurer, relativement à Agnès elle-même, et je me les répétais tout bas

quand j'étais forcé de subir l'importune assiduité d'Uriah et de sa mère. Ni l'un ni l'autre ne voulurent retourner à Cantorbéry avant monsieur Wickfield.

XVIII

UN AUTRE RÉSUMÉ RÉTROSPECTIF.

Une fois encore, je veux récapituler les événements d'une époque mémorable de ma vie. Je me mettrai de côté pour voir défiler les fantômes de cette époque, escortant en sombre procession le spectre de moi-même.

Semaines, mois, saisons, années passent vite. On croirait n'avoir joui que d'un jour d'été, puis d'une soirée d'hiver, et déjà la prairie de Putney, où je me promène avec Dora, est toute en fleurs, un vrai champ d'or... Déjà la neige la couvre; un souffle avait rendu à la Tamise ses flots qui étincellent sous le soleil, un souffle les a enchaînés de nouveau.

Pendant cette succession rapide du printemps et de l'été, de l'automne et de l'hiver, rien n'a changé dans la maison des deux demoiselles-oiseaux. La pendule tinte sur la cheminée, le baromètre reste suspendu dans le vestibule; pendule et baromètre ne marquent correctement ni les heures ni les variations de l'atmosphère, mais nous n'en croyons pas moins dévotement à l'un et à l'autre.

Je suis parvenu légalement à l'âge d'homme : j'ai mes vingt-un ans accomplis. Mais c'est une dignité qui peut être acquise sans qu'on fasse rien pour cela. Voyons ce que j'ai acquis par mes propres efforts.

J'ai enfin le secret de cet art difficile du sténographe. Je me fais, par ce moyen, un honnête revenu. Je suis renommé par mon habileté, et, avec la collaboration de onze de mes confrères, je traduis les débats du parlement pour un journal du matin. Chaque nuit de la semaine je recueille et rédige des prédictions qui ne s'accomplissent jamais, des professions de foi dont on ne tient pas compte, des explications qui n'ont d'autre but que de mystifier. Je nage dans les mots; je suis trop der-

rière la coulisse pour ne pas savoir ce que vaut la comédie : athée en politique, je ne serai jamais converti.

Mon bon ami Traddles a essayé du même métier, mais il n'a pas réussi, et, riant le premier de son insuccès, il me rappelle qu'il s'est toujours considéré comme ne sachant rien faire vite. Le même journal l'emploie à une autre besogne. C'est lui qui collige les faits qui ont besoin des ornements d'une plume plus fertile. Il a passé avocat et il a su amasser une seconde somme de cent livres sterling au service d'un procureur dont il suit l'étude.

Je me suis frayé une autre route : non sans avoir peur et tout en tremblant, j'ai cru pouvoir être auteur. J'avais écrit en secret quelques petites bagatelles et les avais envoyées à un Magazine. Le Magazine les publia. Depuis lors, j'ai eu le courage d'écrire un assez bon nombre de nouvelles et de romans, qui me sont régulièrement payés. Tout ensemble, je m'assure un assez joli revenu, et quand je fais sur mes doigts l'addition des mille livres sterling qui le composent, je ne m'arrête qu'après avoir passé le troisième mille.

Nous avons quitté la rue de Buckingham pour un joli petit cottage tout près de celui que j'avais visité lorsque j'eus mon premier accès d'enthousiasme. Ma tante cependant ne compte pas y rester longtemps ; mais elle a vendu avec avantage sa maison de Douvres et se propose de rester notre voisine. Qu'est-ce que cela signifie ? mon mariage... Oui !

Oui ! je vais épouser Dora. Miss Lavinia et miss Clarissa ont donné leur consentement, et il faut voir dans quelle agitation elles sont. Miss Lavinia, qui s'est chargée du trousseau de la fiancée, découpe et découpe sans cesse de nouveaux patrons en papier gris. Tantôt elle discute avec un courtaud de boutique qui vient armé de son aune et déploie des étoffes ; tantôt c'est une couturière qu'on a prise à la journée, et qui, lorsqu'elle arrive ou s'en va, se poignarde le sein avec une aiguille. On convertit ma chère Dora en vrai mannequin de toilette ; on la fait du matin au soir monter ou descendre pour essayer quelque chose. Nous ne sommes pas en tête-à-tête depuis cinq minutes, qu'une importune servante frappe à la porte, et dit : « S'il vous plaît, miss Dora, voulez-vous avoir la bonté de venir ? »

Miss Clarissa et ma tante parcoururent tous les magasins de

Londres, pour nous raconter ensuite qu'elles ont trouvé tel ou tel meuble pour moi qu'il faut que nous allions voir. Mieux vaudrait qu'elles achetassent tout sans nous consulter; car, lorsque nous entrons chez le quincaillier pour examiner un garde-feu de cuisine, Dora aperçoit un pavillon chinois avec des clochettes : ce pavillon n'est qu'une niche à chien, et elle veut l'acheter pour Jip. Le pavillon est acheté. Ce n'est pas tout de suite que Jip s'accoutume à sa nouvelle résidence : chaque fois qu'il y entre ou qu'il en sort, il ébranle toutes les clochettes et s'effraie de ce carillon.

Ma bonne Peggoty arrive pour se rendre utile et se met immédiatement à l'ouvrage. Son département spécial semble être de nettoyer et de frotter toutes choses : elle frotte et nettoie sans cesse. Ah! voilà son frère infortuné qui fait parmi nous une apparition, et que je rencontre quelquefois dans les rues de Londres, suivant et regardant au visage les créatures errantes sur les trottoirs. Je ne lui parle jamais à cette heure... je sais trop bien, en reconnaissant sa grave figure, qui il cherche et qui il redoute de trouver.

Pourquoi Traddles a-t-il, ce soir, un air si important en venant me voir à l'audience du tribunal des Doctors-commons, où je vais encore de temps en temps pour la forme quand j'en ai le loisir. La réalisation de mon rêve de jeunesse est proche... je vais prendre une licence de mariage.

C'est un bien petit document pour un acte si essentiel. Le voilà sur mon pupitre, où Traddles le contemple avec un mélange d'admiration et de terreur. On y lit deux noms unis déjà depuis longtemps dans mon imagination : David Copperfield et Dora Spenlow; dans l'un des coins est l'empreinte de cette institution du timbre si bénévolement intéressée aux diverses transactions de la vie humaine. Salut aussi à l'approbation ou bénédiction imprimée de l'archevêque de Cantorbéry, bénédiction que monseigneur ne délivre pas gratuitement, mais qu'il pourrait faire payer plus cher!

Cependant je crois faire un rêve, un rêve heureux et qui me semble près de s'évanouir. Est-ce bien la réalité, j'ai peine à le croire... Mais pourquoi tous ceux que je rencontre ont-ils l'air de me regarder comme s'ils savaient qu'en effet c'est après-demain que je me marie. Oui, c'est bien après-demain. Le subdé-

légué de l'archevêque me reconnaît quand je vais pour prêter serment, et il m'expédie facilement, comme s'il y avait entre nous une intelligence maçonnique. Traddles est un témoin superflu ; néanmoins, il ne me quitte pas, tout prêt à me servir de caution.

« J'espère, mon cher garçon, dis-je à Traddles, que la première fois que vous reviendrez ici, ce sera pour votre compte, et bientôt.

— Merci de vos bons souhaits, mon cher Copperfield ; je l'espère aussi, répondit-il ; c'est une satisfaction de savoir que Sophie m'attendra aussi longtemps qu'il le faudra, et qu'elle est vraiment la plus aimable fille...

— Quand allez-vous au devant d'elle à la diligence ?

— A sept heures, répond Traddles en regardant sa vieille montre d'argent... la même dont il avait autrefois, à la pension, retiré une roue pour faire un moulin d'eau en miniature. N'est-ce pas aussi l'heure à laquelle arrivera miss Wickfield ?

— Non, un peu plus tard, à huit heures et demie.

— Je vous assure, mon cher David, reprend Traddles, que je suis presque aussi joyeux que si j'allais me marier moi-même. Le dénouement de vos amours me ravit d'autant plus, que vous avez reconnu ma sincère amitié en associant ma Sophie à la cérémonie ; vous avez voulu qu'elle fût, avec miss Wickfield, une des deux demoiselles d'honneur de votre Dora : c'est une attention délicate à laquelle je suis sensible. »

Je l'écoute, je lui serre la main ; nous parlons encore de mon mariage en nous promenant. Eh bien ! je n'y crois pas : je rêve toujours !

Sophie arrive naturellement chez les tantes de Dora : elle a une physionomie des plus agréables ; sans être précisément jolie, elle plaît, elle charme par ses franches et affectueuses manières. Traddles nous la présente avec une satisfaction orgueilleuse, je l'attire dans un coin pour le féliciter : il se frotte les mains pendant dix minutes, et ses cheveux se redressent fièrement sur sa tête.

De mon côté, je suis allé recevoir Agnès à la diligence de Cantorbéry, et nous avons au milieu de nous l'influence de cet heureux visage : Agnès a une vive sympathie pour Traddles, et c'est un plaisir de voir le triomphe glorieux de celui-ci quand il fait faire à Sophie la connaissance d'Agnès.

Cependant je n'y crois pas encore. Nous avons une délicieuse soirée, une soirée de félicité suprême... n'importe, je n'y crois pas; je ne puis me recueillir ni raisonner mes émotions : je me sens dans un nuage, comme si, depuis huit jours au moins, je m'étais levé bonne heure et je ne m'étais plus remis au lit. Je ne saurais dire quel jour était hier : il me semble qu'il y a plusieurs mois que j'ai ma licence dans ma poche.

Le lendemain, nous allons tous ensemble voir la maison... notre maison... la maison de Dora et la mienne; mais il m'est impossible de m'y regarder comme le maître. Je m'imagine rester là par la permission de quelqu'un autre; j'attends presque que le vrai maître va rentrer et me dire : « Je suis enchanté de vous voir. » Quoi, ce serait à moi cette jolie petite maison, où tout est si brillant et neuf, avec ses tapis à fleurs, ses frais papiers de tenture, ses rideaux de mousseline blancs comme neige, ses meubles couleur de rose, sur l'un desquels Dora a déposé son chapeau de jardin, un chapeau à rubans bleus comme celui qu'elle portait la première fois que je la vis... Mais voilà aussi sa guitare dans son étui et la pagode de Jip.

Une autre soirée de bonheur, ou une autre phase de mon rêve... et Dora m'a laissé seul avant que je parte. Je suppose qu'on n'a pas encore fini d'essayer. Miss Lavinia survient et me dit mystérieusement que Dora ne tardera pas à revenir. Elle a bien tardé cependant, lorsque j'entends un frôlement d'étoffe derrière la porte, et l'on frappe doucement.

« Entrez, dis-je; » mais on frappe encore.

Je vais à la porte, ne sachant qui ce peut être; j'ouvre : c'est Dora, qui, escortée de miss Lavinia, arrive avec sa toilette de demain pour que je la voie. J'attire ma petite femme sur mon cœur, et miss Lavinia jette un cri parce que je chiffonne la robe et le chapeau : Dora crie aussi en riant de me voir si ravi d'elle... Mais n'est-ce pas toujours mon rêve?

« Me trouvez-vous belle, Davy? demande Dora.

— Belle! mais pas mal!

— Suis-je à votre goût? »

Cette autre question va compromettre encore le chapeau et la robe : miss Lavinia m'arrête et me prie de comprendre qu'il faut admirer Dora sans la toucher. Dora reste donc là, délicieusement confuse, pour se laisser admirer pendant une minute ou

deux, s'esquive tout à coup, et revient en sautant avec son costume ordinaire. Dora demande à Jip si je n'ai pas une belle petite fiancée : « J'espère, Jip, que vous me pardonnerez d'être mariée? » dit-elle.

Le lendemain, je suis levé de bonne heure et je n'attends pas ma tante longtemps. Jamais cependant je ne vis ma tante ainsi parée : elle a une robe de soie couleur de lavande, un beau chapeau blanc, etc. ; — bref, elle est étourdissante. C'est Jeanette, rentrée à son service, qui l'a habillée, et qui est là pour nous regarder. Peggoty n'est pas loin non plus, et elle veut être placée à la galerie de l'église pour mieux voir toute la cérémonie. Monsieur Dick, qui servira de père à Dora pour la remettre en mes mains d'époux, s'est fait friser ; Traddles a un superbe habit bleu, un gilet de satin blanc... Mais monsieur Dick et lui sont surtout remarquables par leurs gants !

Sans doute, je vois tout cela ; tout cela est devant mes yeux, mais je suis ébloui et j'ai l'air de ne rien voir... Je suis encore à penser que c'est toujours un rêve. Cependant quand, montés dans une voiture découverte, nous allons accomplir le dernier acte de ce mariage fantastique, je le trouve assez réel pour regarder avec une sorte de compassion les infortunés passants qui n'y prennent aucune part et qui se rendent, comme d'habitude, à leurs occupations de chaque jour.

Pendant tout le trajet jusqu'à l'église, ma tante tient ma main dans la sienne ; quand nous faisons une courte halte, en vue du porche, afin de faire descendre Peggoty qui était montée à côté du cocher : « Dieu vous bénisse, mon cher enfant, me dit ma tante en m'embrassant ; mon propre fils ne me serait pas plus cher. Je pense, ce matin, à votre pauvre mère.

— Et moi aussi, ma tante, ainsi qu'à tout ce que je vous dois.

— Bah ! ne parlons pas de cela, mon cher Davy ; » et ma tante tend une main à Traddles, qui prend de même la main de Dick, et nous échangeons tous cordialement des poignées de main avant d'entrer dans l'église.

L'église est calme, certainement... mais il faudrait qu'elle fût mille fois plus calme encore pour apaiser mon agitation... toujours l'agitation d'un rêve plus ou moins incohérent.

Je rêve, en effet, que Dora est introduite après moi, que l'ouvreuse des bancs de la paroisse nous assigne nos places devant

la rampe de l'autel ; que l'ecclésiastique et son clerc paraissent ; qu'un flot de peuple se presse dans la nef ; que le service commence ; que nous sommes tous attentifs ; que mis Lavinia est la première à pleurer (hommage à la mémoire de Pidger) ; que miss Clarissa lui fait respirer un flacon de sels ; qu'Agnès s'occupe de Dora ; que ma tante s'efforce d'affecter le sang-froid le plus austère, avec les larmes aux yeux, et que Dora tremble, balbutiant les réponses d'usage, ne quittant pas la main d'Agnès.

Le service s'est continué paisiblement et gravement. Nous nous regardons à travers nos sourires et nos larmes. Dans la sacristie, ma jeune fiancée a presque une attaque de nerfs et appelle en sanglotant son père ; mais déjà elle est revenue à elle. Chacun signe le registre ; je vais chercher Peggoty pour qu'elle signe aussi. Peggoty me saute au cou en me disant qu'elle vit marier ma mère.

Tout est fini : nous nous en retournons, et je franchis fièrement la nef avec ma petite femme au bras ; mais, malgré ma fierté, ce n'est toujours qu'à travers un brouillard que je vois les spectateurs de mon mariage, la chaire, les bancs, les monuments, les fonts baptismaux, l'orgue et les vitraux, dont les peintures me rappellent vaguement celles que j'admirais autrefois dans l'église où ma mère me conduisait dans notre village.

J'entends autour de moi répéter dans la foule : « Quel couple jeune... que la mariée est jolie ! » Ces mots résonnent encore à mon oreille quand nous prenons place dans la voiture. Là éclat soudain la gaieté ; nous parlons tous ensemble, et Sophie nous amuse tous en racontant que lorsqu'elle a demandé à Traddles la *licence* dont il s'était chargé, elle s'est presque trouvée mal de peur, persuadée que Traddles l'aurait perdue.

Un déjeuner nous réunit tous à une table sur laquelle abondent les mets substantiels et les friandises, les vins et les liqueurs. Je bois et mange, mais comme on mange et boit dans un rêve, sans la moindre perception de saveur ou de parfum.

Je fais un discours, mais un discours en rêve, sans la moindre idée de ce que je vais dire ou de ce que j'ai dit. Nous sommes tous heureux et joyeux, et Jip reçoit sa part du gâteau de noces (dont plus tard il aura une indigestion).

Les chevaux de poste sont à la voiture. Dora sort avec miss Lavinia pour changer de robe. Ma tante et miss Clarissa restent

avec nous, et nous nous promenons dans le jardin. Dora est prête, et miss Lavinia s'agite autour d'elle au moment de se priver du joli joujou qui l'a si agréablement occupée. Dora découvre une série de choses oubliées, et chacun court de tous côtés pour les lui apporter.

Enfin Dora prononce le mot d'adieu... on se groupe autour d'elle, et c'est moitié pleurant, moitié souriant, qu'elle s'arrache à cette émeute affectueuse pour se réfugier dans mes bras jaloux.

Je veux porter Jip ; mais Dora s'y oppose et veut le porter elle-même, de peur que Jip ne s'imagine avec désespoir qu'elle ne l'aime plus maintenant qu'elle est mariée. Nous sommes partis ; soudain Dora se retourne :

« Si j'ai été boudeuse ou ingrate envers quelqu'un, qu'on me le pardonne, » dit-elle. Et elle fond en larmes, puis, courant à Agnès, c'est à Agnès qu'elle prodigue de préférence ses derniers baisers et ses derniers adieux.

La voiture roule et je me réveille... c'est-à-dire je crois enfin que ce n'est pas un rêve : j'ai auprès de moi ma chère et jolie petite femme que j'aime tant.

« Êtes-vous heureux, me dit-elle, et vous repentez-vous de votre folie ? »

Je viens de me mettre de côté pour voir défiler les images fantastiques de ce temps-là. Elles se sont évanouies, et je vais reprendre le fil de mon histoire.

XIX

NOTRE MÉNAGE.

Étrange situation que la mienne lorsque, le mois de la lune de miel expiré, je me trouvai assis dans ma petite maison avec Dora, n'ayant plus rien à faire, — si je puis parler ainsi, — relativement à la délicieuse occupation de faire l'amour.

Cela me semblait si extraordinaire d'avoir Dora toujours là ! C'était pour moi si inexplicable de n'être plus obligé de sortir pour aller la voir, de ne plus avoir besoin de me tourmenter à son sujet, de ne plus lui écrire, de ne plus inventer ou combiner

les occasions d'un tête-à-tête avec elle ! Quelquefois, le soir, si j'interrompais mon travail et si, levant les yeux, je l'apercevais assise en face de moi, je me renversais sur ma chaise pour penser combien c'était singulier que nous fussions là tous les deux, naturellement seuls ensemble, — tout à nous-mêmes, — pouvant laisser sur les rayons de la bibliothèque le roman de notre tendre engagement, — n'ayant plus personne à gagner à notre cause, — n'ayant désormais qu'à nous plaire l'un à l'autre pour toute la vie.

Les soirs où, les débats se prolongeant au parlement, je ne rentrais que tard, il me paraissait si étrange encore, tout le long du chemin, de songer que Dora était à la maison ! Je m'étonnais sans cesse et toujours de la voir descendre sans bruit de sa chambre pour assister à mon souper. Enfin, comment ne pas croire aux prodiges, quand là, chez moi, dans ma chambre, elle mettait ses papillotes avant de se coucher ?

Je doute que jamais deux jeunes mariés aient été aussi novices à tenir un ménage que ma jolie Dora et moi. Nous avons une servante, il est vrai, et elle faisait le ménage pour nous ; — mais je croirais volontiers que c'était une fille déguisée de mistress Crupp, tant elle nous joua de mauvais tours, cette chère Marianne.

Son nom était Marianne Parangon. Quand nous la primes à notre service, elle nous fut recommandée comme si ses excellentes qualités étaient exprimées faiblement par son nom. Quel Parangon, en effet ! elle avait un certificat aussi pompeux qu'une proclamation officielle, et, d'après ce document écrit, elle savait faire tout ce qui est essentiel dans la vie domestique avec bien d'autres choses encore. Agée de vingt-cinq ans à peine, agréable de figure, quoique sérieuse et sujette à une espèce d'éruption scarlatine à peu près perpétuelle, surtout sur les bras, elle avait un cousin soldat aux gardes, avec de si longues jambes qu'il semblait s'allonger comme l'ombre que le corps projette le soir : sa veste de petit uniforme était aussi courte pour lui qu'il était lui-même trop grand pour notre domicile, car le cottage se rétrécissait tout à coup par la disproportion de sa haute taille, d'autant plus que les murailles et les cloisons de notre intérieur n'étant pas épaisses, s'il venait passer la soirée avec Marianne, nous en étions avertis par le grondement du géant dans la cuisine.

Notre trésor de cuisinière était garantie sobre et honnête : si donc nous la trouvions parfois étendue sous la marmite, il fallait bien croire que c'était un accès de vertige causé par la vapeur du charbon, — et, si quelques cuillers à thé manquaient de temps en temps, il fallait bien croire que le voleur était le balayeur de la rue.

Mais elle troubla cruellement notre repos. Nous sentions notre inexpérience et ne pouvions nous secourir nous-mêmes. Nous nous serions mis à sa merci ; — mais c'était une femme sans merci, sans remords, — et elle fut la cause de notre première querelle.

« Ma chère amie, dis-je un jour à Dora, pensez-vous que Marianne ait aucune idée du temps et des heures ? »

— Pourquoi cela, Davy ? ~~demandait~~ naïvement Dora qui interrompit un dessin de fleurs.

— Mon amour, parce qu'il est cinq heures et que nous aurions dû avoir dîné à quatre. »

Dora examina attentivement la pendule et insinua qu'elle avançait probablement.

« Au contraire, mon amie, répliquai-je en consultant ma montre : la pendule retarde de quelques minutes. »

Ma petite femme vint s'asseoir sur mon genou pour me calmer en jouant, et avec son crayon elle traça une ligne sur mon nez ; mais cette charmante plaisanterie ne put me faire oublier que je n'avais pas dîné, et quand j'en eus ri, je lui dis :

« Ne pensez-vous pas, ma chère Dora, qu'il faudrait que vous fissiez quelques remontrances à Marianne ? »

— Oh ! non, je vous en prie, Davy, je ne le pourrais pas, répondit Dora.

— Et pourquoi ? repris-je tendrement.

— Oh ! parce que je suis vraiment une petite oie, et que Marianne le sait. »

Il me sembla que cet aveu modeste était incompatible avec le nécessité d'en imposer un peu à Marianne, et je fronçai le sourcil.

« Oh ! quelle vilaine ride j'aperçois sur le front de mon méchant garçon ! » s'écria Dora, et comme elle était encore sur mon genou, elle porta son crayon à ses lèvres de rose pour le faire mieux marquer, puis se mit à corriger les traits de mon visage, se disant un artiste incomparable pour modifier une physionomie : bref, elle m'amusa en dépit de moi-même.

« A la bonne heure, dit Dora, voilà un bon garçon : je voudrais que vous puissiez vous voir... rien ne vous rend gentil comme de rire.

— Mais, mon amie, répondis-je à ce compliment...

— Non, non ! s'écria Dora après m'avoir embrassé, ne soyez pas un méchant Barbe-Bleue, laissez là vos airs sérieux.

— Ma femme adorée, dis-je, il faut bien être sérieux quelquefois. Allons, asseyez-vous sur cette chaise, tout près de moi : donnez-moi le crayon ; là, très-bien ! parlons à présent en gens sensés. Savez-vous, ma chérie... (je lui pris la main... et quelle jolie petite main ! comme l'anneau de mariage allait bien à son joli petit doigt !) savez-vous, ma chérie, que ce n'est pas tout à fait agréable de sortir de chez soi sans avoir diné. Voyons, est-ce agréable ?

— N... n... non, répondit Dora tremblante.

— Mon amour, comme vous tremblez !

— Parce que JE SAIS que vous allez me gronder, » s'écria Dora d'une voix piteuse.

— Mon amie, je vais parler raison.

— Oh ! mais parler raison est pire que gronder ! s'écria-t-elle au désespoir. Je ne me suis pas mariée pour m'entendre parler raison. Si vous aviez l'intention de parler raison à une pauvre enfant comme moi, vous auriez dû me le dire, cruel que vous êtes ! »

J'essayai d'apaiser Dora ; mais elle détourna la tête et me répéta tant de fois : « Cruel que vous êtes ! » que, ne sachant plus comment faire, je me levai et fis quelques tours dans la chambre avant de revenir à elle :

« Dora, ma bien-aimée !

— Non, je ne suis pas votre bien-aimée, parce que vous devez être fâché de m'avoir épousée, ou autrement vous ne me parleriez pas raison. »

L'injustice de cette accusation illogique me donna le courage d'être grave.

« Ah ! vraiment, ma chère Dora, dis-je, vous êtes une enfant et vous parlez contre toute espèce de bon sens. Vous devez vous rappeler, j'en suis certain, que je fus obligé de sortir hier au milieu du dîner, et qu'avant-hier je fus indisposé pour avoir mangé à la hâte du veau à moitié cuit. Aujourd'hui, je ne dîne

pas du tout... Je ne sais plus combien de temps nous avons attendu le déjeuner ce matin, et puis, quand nous nous sommes mis à table, l'eau n'était pas chaude pour le thé. Je ne prétends pas vous faire des reproches, ma chère, mais ce n'est pas agréable.

— O cruel ! cruel que vous êtes, de dire que je suis une femme désagréable, s'écria Dora.

— Ah ! ma chère Dora, vous savez bien que je n'ai jamais dit cela.

— Vous avez dit que je n'étais pas agréable !

— J'ai dit que la maison comme elle est tenue n'était pas agréable.

— C'est exactement la même chose ! » s'écria Dora, et évidemment elle le croyait, puisqu'elle pleura à chaudes larmes.

Je fis un autre tour dans la chambre, plein d'amour pour ma jolie petite femme, et m'accusant moi-même de l'avoir fait pleurer : je me serais, par moment, cogné la tête contre la porte : mais je finis par me rasseoir, et, tout en m'expliquant pour me justifier, je voulus faire un dernier effort de raisonnement :

« Je ne vous blâme pas, Dora, dis-je, nous avons beaucoup à apprendre l'un et l'autre : je cherche seulement à vous prouver que vous devriez... que vous devriez réellement... vous accoutumer à surveiller Mariagne... comme aussi à agir un peu par vous-même... pour vous et pour moi.

— Je m'étonne, oui, je m'étonne, répondit Dora en sanglotant, que vous parliez avec cette ingratitude, quand vous savez que l'autre jour, vous ayant ouï dire que vous mangeriez volontiers un peu de poisson, j'allai moi-même, loin, bien loin, et ordonnai un plat de poisson pour vous faire une surprise.

— Et ce fut très-aimable à vous, ma bien-aimée. Je trouvai cela si aimable, que pour rien au monde je n'aurais voulu vous rappeler que vous achetâtes un saumon... beaucoup tres gros pour deux, ni qu'il vous coûtât une livre sterling six shellings... ce qui est cher pour notre fortune.

— Vous le trouvâtes excellent, sanglota encore Dora, et vous m'appelâtes votre petite amie.

— Je vous appellerai encore de même mille et mille fois, ma chère Dora, répliquai-je. »

Mais j'avais blessé le tendre petit cœur de Dora, et elle était

inconsolable. Elle sanglota et pleura tant que j'éprouvai un véritable remords. Je sortis avec ce sentiment d'amertume pour me rendre au Parlement, et, tout le temps de la séance, j'en fus malheureux.

Il était près de trois heures quand je rentrai. Je trouvai dans le cottage ma tante qui m'attendait.

« Qu'est-il donc arrivé, ma tante ? lui demandai-je avec alarmes.

— Rien, Trot, répondit-elle, asseyez-vous. Petite-Fleur a eu du chagrin, et je lui ai tenu compagnie... voilà tout. »

J'inclinai ma tête sur ma main, et, assis devant la cheminée, je me sentis plus triste et plus découragé que je n'aurais cru possible de l'être à si peu de distance de l'accomplissement de mes plus brillantes espérances. En relevant les yeux, je rencontrai ceux de ma tante attachés sur moi avec une expression d'anxiété.

« Je vous assure, ma tante, lui dis-je, que j'ai été bien malheureux moi-même toute la soirée en pensant que Dora avait du chagrin ; mais je n'avais pas d'autre intention que de lui parler affectueusement de notre intérieur. »

Ma tante me regarda alors d'un air plus encourageant.

« Vous devez avoir de la patience, Trot, me dit-elle.

— Sans contredit. Le ciel sait que je ne voudrais pas être déraisonnable, ma tante.

— Non, non, répondit ma tante ; mais Petite-Fleur est bien délicate, et il faut que le souffle du vent soit doux pour elle. »

Je remerciai cordialement ma tante de ses sentiments tendres pour ma femme, et elle vit bien que j'étais sincère.

« Ne pensez-vous pas, ma tante, ajoutai-je après avoir encore contemplé le feu d'un air rêveur, que vous pourriez conseiller un peu Dora de temps en temps, pour notre avantage mutuel ?

— Trot, répondit ma tante avec émotion, non ! n'exigez pas cela de moi. »

Son ton sérieux excita ma surprise.

« Quand je reviens sur ma vie passée, continua-t-elle, je me rappelle quelques-uns de ceux qui ne sont plus et à qui j'aurais pu témoigner plus d'indulgence. Si je jugeai sévèrement les erreurs des autres en fait de mariage, ce fut, peut-

être, parce que j'avais de sévères motifs pour juger sévèrement les miennes. Qu'il n'en soit plus ainsi. J'ai été autrefois une femme bizarre, brusque et grondeuse... Je le suis encore et le serai toujours. Mais, Trot, vous et moi nous nous sommes fait un peu de bien l'un à l'autre... A tout événement, vous m'avez fait du bien, mon enfant, et il ne faut pas que la discorde naisse entre nous à cette heure.

— La discorde entre nous ! m'écriai-je.

— Enfant ! enfant que vous êtes, reprit ma tante, Dieu sait comme elle naîtrait vite et comme je rendrais notre Dora malheureuse si je me mêlais de vos petits différends. Non ! non ! j'ai besoin que notre favorite m'aime et soit aussi gaie qu'un papillon ! Souvenez-vous de la maison de votre mère après son second mariage, et gardez-vous bien de me compromettre, je vous en prie. »

Je compris que ma tante avait raison, et je compris aussi toute l'étendue de sa générosité pour ma femme chérie !

« Votre mariage date d'hier, Trot, poursuivit-elle, et Rome n'a pas été bâtie en un jour ni en une année. Vous avez choisi librement, pour vous-même ! (ici il me sembla qu'un nuage passait sur son visage) et vous avez choisi une jolie et affectueuse créature... C'est votre devoir... — et ce sera votre bonheur aussi, je le sais, je ne vous débite pas un sermon, — de la juger (comme vous l'avez choisie) par les qualités qu'elle a et non par les qualités qu'elle ne peut pas avoir. Pouvez-vous lui donner celles-ci ou les développer en elle, faites-le. Si vous ne le pouvez pas... eh bien ! mon enfant, il faut vous accoutumer à vous en passer. Mais, mon cher ami, souvenez-vous que votre avenir ne dépend que de vous deux. Personne ne peut vous aider ; vous avez à le faire vous-même. Tel est le mariage, Trot, et que le ciel vous bénisse l'un et l'autre, mes chers petits *enfants dans les bois*. »

Ma tante, en prononçant ces derniers mots, sourit de sa propre allusion à la ballade des enfants abandonnés, et m'embrassa pour ratifier sa bénédiction.

« Maintenant, dit-elle, allumez ma lanterne et conduisez-moi jusqu'à ma loge par le sentier du jardin (car il y avait de ce côté-là une porte de communication entre les deux cottages). Une caresse pour moi à Petite-Fleur quand vous reviendrez,

et, quoi qu'il arrive, Trot, ne vous avisez jamais de faire de votre vieille tante un épouvantail; car si je l'ai bien regardée dans la glace, elle est assez farouche et refrignée comme la nature l'a faite. »

Là-dessus ma tante noua un mouchoir sous son menton, et je l'escortai jusque chez elle. Je crois bien que de là, en se retournant avec sa lanterne pour m'éclairer jusqu'à nos limites, elle dut me regarder encore avec son air d'inquiétude; mais je n'y fis pas beaucoup attention, tout préoccupé de ce qu'elle m'avait dit et bien convaincu, pour la première fois, qu'en effet c'était à Dora et à moi de nous créer notre avenir sans le secours de personne.

Dora vint au devant de moi en pantoufles, me sachant seul : elle pleura sur mon épaule, m'appela un cœur dur, mais s'accusa d'être elle-même une méchante; puis nous fîmes la paix en nous jurant que notre première querelle serait aussi la dernière, devrions-nous vivre cent ans !

Notre seconde épreuve domestique fut lorsque nous changeâmes enfin de servante. Le cousin de Marianne déserta, et, à notre grande surprise, il fut découvert dans notre trou à charbon par un piquet de ses frères d'armes, qui l'emmenèrent avec des menottes. Le défilé de tous ces soldats couvrit d'ignominie le parterre sur lequel s'ouvraient les fenêtres de notre façade. Cet événement me donna le courage de me débarrasser de Marianne, qui partit si pacifiquement après avoir reçu son compte, que je n'y compris rien jusqu'au jour où je sus la vérité sur les cuillers à thé et où l'on me présenta le mémoire des petites sommes empruntées par elle, en mon nom, à tous nos fournisseurs. Après un intérim rempli par mistress Kidgerbury, la plus vieille femme de ménage de notre banlieue, nous trouvâmes un autre trésor, qui était la plus gracieuse des servantes, mais qui, généralement, tombait le long des escaliers de sa cuisine avec la bouilloire pleine et se précipitait dans le salon comme on plonge dans un bain, avec le plateau à thé devant elle. Les ravages causés par cette malheureuse ayant rendu son congé nécessaire, elle fut successivement remplacée (toujours avec les intérim de mistress Kidgerbury) par une liste d'incapacités prises à l'essai, et dont la dernière fut une jeune personne à l'air distingué, qui s'en alla à la foire de Greenwich parée du

chapeau de Dora. Celles qui vinrent ensuite n'eurent rien de remarquable dans leur commune médiocrité.

Tout le monde semblait se faire un jeu de nous attraper. Notre entrée dans un magasin était le signal pour étaler sur le comptoir toutes les denrées avariées. Achetions-nous un homard, il était plein d'eau. Toutes nos pièces de viande étaient coriaces et notre pain avait à peine de la croûte. J'avais beau consulter moi-même le *Manuel de la Cuisinière bourgeoise* pour savoir ce qu'il fallait de temps pour qu'un gigot sortît rôti à point de la broche ou de la rôtissoire, la pratique trahissait sans cesse la théorie, et nous ne pouvions jamais obtenir un juste milieu entre un gigot saignant et un gigot calciné !

Ce qu'il y avait de pire, c'est que nos dîners manqués nous coûtaient beaucoup plus cher que ne nous auraient coûté les meilleurs dîners du monde. J'étais effrayé des masses de beurre fondu dont nous avions ou étions supposés avoir arrosé nos légumes ; quant au poivre et autres épiceries, ce que j'en payai aurait dû affecter sensiblement le marché des denrées coloniales. Eh bien ! nous n'avions jamais la moindre provision à la maison !

Je présume qu'il est arrivé à bien d'autres que nous de voir entrer la blanchisseuse en pleurs pour s'excuser d'avoir porté au prêteur sur gages le linge qu'elle aurait dû nous rendre depuis quinze jours. Le feu mis à la cheminée de la cuisine et l'invasion des pompiers, ce sont encore là des accidents de tout ménage ; mais ce qu'il y eut de cruel, ce fut d'apprendre un jour que mistress Copperfield... (Dora, ma céleste Dora), avait envoyé chercher par sa cuisinière je ne sais combien de bouteilles de rhum et d'eau-de-vie au cabaret voisin pour son usage particulier... Je soldai cette dette, trop heureux que, pour la réputation de ma femme, la servante avouât que c'était une autre que Dora qui avait consommé ces liquides alcooliques.

Un de mes premiers exploits dans l'art de tenir maison, fut un petit dîner offert à Traddles, qui l'avait accepté avec la pensée de prendre modèle sur nous quand il serait dans son ménage avec sa fidèle Sophie.

Nous nous mîmes à table : certes, je n'aurais pu souhaiter avoir en face de moi une plus jolie petite femme que Dora ; mais il me sembla, pour la première fois, que nous n'avions pas tous

les aises qu'il est permis de désirer dans un dîner sans façon. Comment cela se faisait-il? je n'en savais rien; alors même que nous n'étions que nous deux, nous manquions de place, et cependant nous en avions toujours assez pour tout égarer. Je soupçonne que ce pouvait bien être parce que rien n'était à sa place, excepté la pagode de Jip, qui bloquait invariablement le passage le plus large de toute la maison. En cette circonstance, Traddles se trouva si serré entre ladite pagode et l'étui à guitare, le chevalet de peinture de Dora et mon bureau à écrire, que je doutais qu'il fût en état de se servir de son couteau et de sa fourchette; mais, sur l'observation que j'en fis, il protesta avec sa bonne humeur habituelle: « Non, non, Copperfield, j'ai de la place de reste, je vous assure, de la place à faire manœuvrer un vaisseau de guerre. »

J'aurais désiré encore que Jip ne fût pas encouragé à se promener sur la table pendant le dîner; c'était vraiment peu convenable, quand bien même il n'eût jamais mis la patte dans la salière ou dans la saucière au beurre. Le jour où Traddles dînaît avec nous, Jip sembla se figurer qu'il avait la consigne de le tenir en respect: il fit tant d'incursions au bord de son assiette et il aboya contre mon vieil ami avec une telle opiniâtreté, que je peux bien dire qu'il monopolisa toute la conversation.

Pendant, sachant jusqu'à quel point ma chère Dora était susceptible et combien elle eût été contrariée de la moindre réflexion contre son favori, je me gardai d'en exprimer aucune. Pour rien au monde je n'aurais voulu remarquer les plats écornés, l'huilier branlant sur sa base, les carafes et les saucières bravant toutes les lois de la symétrie, etc.

Le gigot se trouva si dur, qu'il fallut remplacer cette pièce de résistance par un reste de jambon qui était, par hasard, dans le buffet depuis la veille: Traddles, si je le lui avais permis, aurait mangé de la viande crue comme un vrai sauvage, pour faire honneur au repas; mais je n'autorisai pas ce sacrifice sur l'autel de l'amitié, d'autant plus que ma pauvre Dora ayant voulu le régaler d'huîtres, qu'il aimait beaucoup, avait oublié de les faire ouvrir, et qu'il n'y eut pas moyen de les ouvrir nous-mêmes, faute de couteaux à cet usage.

Enfin, le dîner terminé, pendant que nous vidions un carafon

de vin de Xérès, Dora prépara le thé et nous le servit avec une grâce ravissante; puis elle prit sa guitare et chanta de sa voix de sirène ses plus douces romances, me ramenant en imagination à la première soirée où je la vis et devins amoureux d'elle.

Lorsque Traddles eut pris congé de nous, ma petite femme vint planter sa chaise près de la mienne, et me remerciant de ne pas avoir fait semblant de m'apercevoir qu'elle avait traité si mal mon ami :

« Davy, me dit-elle, c'est bien gentil à vous de ne pas me gronder ce soir; mais c'est moi qui viens vous prier de me donner des leçons.

— Il me faudrait, lui répondis-je, ma chère amie, commencer par en recevoir moi-même; je n'en sais pas plus que vous.

— Oui, mais vous pouvez apprendre, vous qui avez tant d'esprit et de talent.

— Absurde! mon petit rat.

— Je regrette, reprit Dora après un long silence, de n'être pas allée à Cantorbéry pendant un an pour y demeurer avec Agnès.»

En parlant ainsi, les mains jointes sur mon épaule et le menton appuyé sur ses mains, elle me regardait tendrement avec ses charmants yeux bleus.

« Pourquoi? lui demandai-je.

— Je pense qu'elle aurait pu me former, et qu'avec elle j'aurais pu apprendre.

— Il faut le temps à tout, mon amour; souvenez-vous qu'Agnès fut élevée par son père, qui, pour en faire une femme de ménage, s'occupa d'elle pendant des années; tout enfant, elle était l'Agnès que nous connaissons aujourd'hui.

— Voulez-vous, dit Dora sans changer de place, me donner un nom que je désire que vous me donniez?

— Quel nom? dis-je en souriant.

— C'est un nom bien naïf, répliqua-t-elle en branlant la tête : *femme-enfant*.

— Quelle idée! ma femme-enfant!

— Je ne prétends pas, monsieur le sot, que vous m'appeliez ainsi au lieu de m'appeler Dora; mais je veux que vous pensiez à moi sous ce nom. Quand vous êtes sur le point de me gronder, dites-vous à vous-même : « Ce n'est que ma femme-enfant! » Quand je vous cause quelque vif désappointement, dites :

« Je savais bien qu'elle ne serait qu'une femme-enfant ! » Quand vous ne me trouvez pas telle que vous voudriez me voir, et ce que je ne serai jamais, j'en ai peur, dites : « Après tout, ma femme-enfant m'aime... car je vous aime, Davy ! »

J'acceptai de si bon cœur cette idée, qu'elle en pleura de joie et puis rit avant d'avoir essuyé ses larmes. Bientôt elle entra tout de bon dans son rôle de femme-enfant, s'assit sur le parquet près de la pagode et fit retentir toutes les clochettes aux oreilles de Jip pour le punir de sa mauvaise conduite à table. Jip avança la tête hors de sa niche, en clignotant, mais sans trop s'effaroucher du bruit, qui interrompit à peine son indolent sommeil.

Quelques jours après, Dora, comme si elle avait fait de sérieuses réflexions et s'était décidée à tenter un dernier effort, me dit qu'elle allait devenir une meilleure maîtresse de maison : « Vous allez voir comme *je serai sage*, Davy ! » s'écria-t-elle. Elle acheta elle-même un énorme registre, et prit la peine de recoudre toutes les feuilles que Jip avait détachées du *Manuel de cuisine*, etc. Mais, hélas ! les chiffres refusèrent, comme auparavant, de *s'additionner*, et, après deux ou trois laborieux *items* que Jip effaçait chaque fois avec sa queue, Dora y renonça en me montrant un de ses doigts tout noirci d'encre.

Quand je commençai à être connu comme auteur, je passais plus souvent la soirée au logis, occupé à écrire. De temps en temps, je laissais ma plume oisive pour observer ma femme-enfant qui voulait décidément « être sage. » Elle apportait le registre sur la table, avec un profond soupir, l'ouvrait à la page que Jip avait rendue illisible, et appelait Jip pour lui montrer ses sottises : Jip était grondé ou recevait en punition quelques gouttes d'encre sur le nez. Après cette diversion, Dora disait à Jip : « Couchez-vous là, monsieur, comme un lion ; » Jip obéissait ou n'obéissait pas, selon son humeur. Dora choisissait une plume et l'essayait : justement, la plume avait un cheveu ; une seconde, elle éclaboussait le papier ; une troisième, elle faisait un tel bruit, qu'elle empêcherait Davy de travailler. Dora emportait le registre après avoir menacé d'écraser le *lion* sous sa lourde masse, et le jeu était fini.

Ou si Dora voulait sérieusement faire acte de courage, elle allait chercher une corbeille remplie de *mémoires, factures acquittées, notes et documents*, qui ressemblaient plus à du pa-

pier à papillotes qu'à autre chose ; elle les compulsait et les comparait, elle comptait sur ses doigts de la main gauche et sur ceux de la main droite ; mais le résultat était toujours le même : Dora s'arrêtait si découragée et si malheureuse, que, désolé de la voir s'imposer *pour moi* une tâche ingrate, je m'approchais tout doucement, et lui disais :

« Dora, ma chère, faites-moi un plaisir : laissez là vos comptes pour ce soir et prenez votre guitare ; je suis fatigué, moi aussi : un peu de musique reposerait mon imagination.

J'étais réellement fatigué parfois, et plus tard j'eus aussi mon tourment d'esprit ; mais je ne me plaignais jamais que de cette manière. Avais-je tort ? Peut-être ; mais qu'aurais-je gagné à être plus exigeant envers ma femme-enfant ? Et, quant à mes réflexions, je n'aurais certes pas pu alors les exprimer aussi clairement que sur cette feuille de papier où je dépose sans réserve tous les secrets de mon cœur. — Avais-je obtenu la complète réalisation de l'idéal de ma jeunesse ? N'avais-je pas quelquefois rêvé une compagne qui m'inspirerait de ses conseils, qui suppléerait à mon caractère faible par la force du sien, qui, enfin, remplirait, par quelques pensées sérieuses, le vide que l'homme le plus occupé éprouve par moment autour de lui ? — Oui, j'avais fait ce songe, mais ce n'était qu'un songe ; et, me disais-je aussi, à qui est-il donné de trouver, sur cette terre, l'idéal de ses romanesques visions ? Dora est heureuse, heureuse comme une enfant ; elle m'aime, elle a foi en moi, elle m'admire : quelle autre destinée pourrait exciter mes regrets ou mon envie ?

Quand les débats du Parlement étaient lourds — je veux dire longs, car lourds ils le sont presque toujours — et que je rentrais tard, Dora se réveillait au premier bruit de mes pas et descendait toujours de sa chambre pour me revoir plus tôt. Quand le Parlement était en vacances et que je restais à la maison pour écrire, elle restait constamment assise à mes côtés, quelque tard qu'il fût, et si muette, que je croyais souvent qu'elle s'était endormie. Mais, en général, je ne pouvais lever les yeux sans rencontrer les siens fixés sur moi avec la paisible attention dont j'ai parlé.

« Oh ! que vous êtes fatigué, me dit-elle un soir au moment où je fermais mon pupitre.

— C'est vous qui l'êtes, Dora, répondis-je : et, vraiment, ma

chérie, il faudra vous coucher une autre fois : je veille trop tard dans la nuit pour vous.

— Oh ! ne m'envoyez pas me coucher, je vous en prie, David !

— Dora ! m'écriai-je. »

A ma surprise, elle venait de se jeter à mon cou en pleurant.

« Chère amie, qu'avez-vous ? êtes-vous souffrante ? n'êtes-vous pas heureuse ?

— Très-heureuse, au contraire ; mais, David, promettez-moi de me laisser avec vous pour vous voir écrire.

— Oui, en vérité !... Comme cela fait du bien de veiller ainsi jusqu'à minuit, avec des jolis yeux comme les vôtres !

— Sont-ils donc si jolis ? reprit Dora en riant. Je suis si charmée qu'ils soient jolis.

— Petite vaniteuse ! lui dis-je. » Mais ce n'était pas vanité chez elle, ce n'était que l'innocent plaisir que lui causait mon admiration. Je le savais bien avant qu'elle ne me le dit en ajoutant :

« Si vous trouvez mes yeux jolis, dites que je pourrai toujours rester là et vous regarder écrire. Voyons, les trouvez-vous jolis ?

— Très-jolis !

— Eh bien ! alors, laissez-moi toujours veiller à côté de vous, ou je serai jalouse de celles dont vous parlez dans vos romans... puis, accordez-moi quelque chose encore, quand même cela vous paraîtrait bien absurde...

— Et quoi donc ?

— De tenir les plumes, poursuivit Dora. Je veux être pour quelque chose dans ces belles compositions qui vous font veiller si tard.

— Accordé, lui dis-je en riant. Vous tiendrez les plumes, Dora. »

Et, à compter du lendemain soir, Dora vint reprendre sa place habituelle avec un paquet de plumes : chaque fois que j'avais besoin d'une plume neuve, Dora s'empressait de me la fournir, se déclarant toute glorieuse de cette fonction ; ce qui me suggéra une nouvelle idée pour procurer un nouveau plaisir à ma femme-enfant. Je la priais parfois de me recopier une page ou deux de mon manuscrit. Il fallait voir quels préparatifs pour ce grand travail, le soin et le temps qu'elle y mettait, la communication de certaines phrases faite à Jip, comme si Jip les comprenait et pouvait en rire avec elle, son triomphe enûn,

quand elle m'apportait une belle page sans faute ni rature, qu'elle signait de tous ses noms pour constater sa collaboration ! Ce sont là des souvenirs bien simples et bien naïfs pour d'autres, sans doute ; mais qu'ils sont touchants pour moi !

Je ne dois pas oublier d'ajouter que Dora imagina aussi de réunir toutes nos clefs en un trousseau qu'elle attachait à sa ceinture : il était rare que les armoires auxquelles appartenaient ces clefs fussent fermées, et, à vrai dire, c'était là un joujou pour Jip sinon pour sa maîtresse elle-même ; mais, si ce semblant de précaution et de surveillance amusait Dora, pourquoi n'en aurais-je pas été amusé avec elle ? nous jouions donc ensemble au ménage comme deux enfants.

Dora n'était guère moins affectueuse pour ma tante que pour moi, et elle lui avouait quelquefois qu'elle avait eu d'abord peur d'elle. De son côté, ma tante se prêtait de grand cœur à tous ses charmants caprices. Elle faisait la cour à Jip... à l'ingrat Jip, qui ne la payait pas de retour ; ma tante ne se lassait pas d'écouter la guitare, quoique ayant peu de goût pour la musique ; elle ne critiquait jamais nos *incapacités* domestiques, quoique la tentation dût lui paraître difficile à surmonter ; elle parcourait tous les magasins de Londres pour en rapporter les fantaisies dont il lui semblait que Dora avait besoin, et jamais elle ne passait de son cottage au nôtre sans s'écrier au bas de notre escalier, avec une voix qui réjouissait toute la maison :

« Eh bien, où est Petite-Fleur ? »

XX

UN SECRET DE FAMILLE.

En ce temps-là je composais, je crois, ma première fiction de longue haleine ; mais je n'avais pas encore renoncé au journal politique, car ce fut un soir, fort tard, en revenant de la séance de la chambre des communes, que j'entendis sonner minuit au moment où j'allais mettre la clé de la maison dans la serrure. Je m'étais arrêté sur notre seuil pour distinguer la grave sonnerie de Saint-Paul au milieu des autres carillons de la métropole, lorsque je fus surpris de voir que la porte du cottage de

ma tante était ouverte et qu'une faible lumière éclairait le sentier qui y conduisait.

Ma tante, pensai-je, sera retombée dans une de ses anciennes alarmes, et elle surveille le progrès de quelque incendie imaginaire. Je me dirigeai de son côté pour lui parler. Nouvelle surprise : un homme était debout dans son petit jardin.

Il tenait à la main une bouteille avec un verre et il buvait. Je suspendis ma marche près d'un berceau de verdure d'où, grâce au clair de lune, quoique le ciel fût nuageux, je reconnus à travers le feuillage le même homme que nous rencontrâmes un jour dans la Cité et que j'avais longtemps supposé être un des personnages des visions de monsieur Dick.

Il buvait et il mangeait aussi, satisfaisant ce qui me parut un appétit vorace ; de temps en temps il regardait le cottage d'un air curieux, puis il se remettait à manger et à boire, jusqu'à ce que, ayant apaisé sa faim et sa soif sans doute, il témoigna l'impatience de quelqu'un qui voulait s'éloigner. Qui donc le retenait là ?

Bientôt la lumière entre la porte et lui s'obscurcit, et ma tante sortit. Elle était agitée ; elle vint à cet homme et lui compta de l'argent. J'entendis les pièces tinter dans sa main.

« Que puis-je faire de cela ? demanda-t-il.

— Je ne puis vous en donner davantage, répondit ma tante.

— En ce cas, reprit l'homme, je reste. Tenez, reprenez votre argent.

— Méchant homme ! dit ma tante avec une vive émotion, comment pouvez-vous me traiter ainsi ! Mais qu'ai-je à m'étonner ? vous comptez sur ma faiblesse ; cependant, pour me débarrasser de vos visites pour toujours, je n'aurais qu'à vous abandonner au sort que vous méritez.

— Et pourquoi ne m'abandonneriez-vous pas au sort que je mérite ?

— Vous me le demandez ! Quel cœur vous devez avoir ! »

Après avoir compté les pièces d'argent d'un air boudeur et en branlant la tête :

— Est-ce donc là tout ce que vous prétendez me donner ? dit-il.

— C'est tout ce que je *puis* vous donner, répondit ma tante. Vous savez que j'ai fait des pertes et que je suis plus pauvre que je n'étais. Je vous l'ai dit : pourquoi m'attrister un moment de plus de votre vue ?

— Je suis devenu assez désagréable à voir sans doute, si c'est là ce que vous voulez dire, reprit cet homme; je vis comme un hibou.

— Vous me dépouillâtes autrefois de la plus grande partie de mon avoir, dit ma tante; vous êtes cause que je fermai mon cœur au monde entier pendant des années; vous fûtes injuste, ingrat, faux et cruel; allez-vous-en et repentez-vous; n'ajoutez pas de nouveaux outrages à ceux dont vous m'avez abreuvée.

— Oui, oui, voilà de belles phrases!... dit l'inconnu. Il faut bien pourtant que je me tire d'affaire à présent et le mieux que je peux. »

En dépit de lui-même, il parut confondu par les larmes d'indignation que versait ma tante, et il sortit du jardin d'un air mécontent. Je pris un détour et j'allai vers la petite barrière où je me croisai avec lui comme si j'arrivais au moment où il s'éloignait; nous nous observâmes réciproquement au passage et le regard que nous échangeâmes n'avait rien de bienveillant. Je fus bientôt auprès de ma tante.

« Ma tante, lui dis-je allant droit au but, c'est le même homme qui est venu vous faire peur; laissez-moi lui parler. Qui est-il? »

— Enfant, répondit ma tante en prenant mon bras, venez et attendez dix minutes avant de m'adresser la parole. »

Nous nous assîmes dans son petit salon; elle pleurait et elle se plaça derrière un vieil écran pour se recueillir en essuyant ses larmes. Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure que, redevenue tout à fait maîtresse d'elle-même et rapprochant sa chaise de la mienne, elle me dit :

« Trot, c'est mon mari !

— Votre mari ! ma tante. Je le croyais mort !

— Mort pour moi, mais vivant... Écoutez, poursuivit-elle avec son calme impassible, Betsey Trotwood ne paraît guère faite pour inspirer la tendre passion, n'est-ce pas? Mais il fut un temps, Trot, où elle crut à cet homme, — où elle l'aima. l'aima beaucoup, où il n'était aucune preuve d'affection sincère et dévouée qu'elle ne lui eût volontiers donnée. Il la récompensa en dissipant une partie de sa fortune et en lui brisant le cœur. Elle ensevelit donc pour toujours dans un tombeau tout sentiment de ce genre et se sépara à jamais de celui qui l'avait trompée.

— Ma chère bonne tante !

— En agissant ainsi, continua ma tante, je fus généreuse... oui, je puis répéter aujourd'hui que je fus généreuse. Il avait été si cruel que j'aurais pu obtenir une séparation légale et dans les termes les plus favorables pour moi : je n'en fis rien. Il eut bientôt mangé ce que je lui avais donné ; il tomba au plus bas degré de l'échelle, épousa une autre femme, je crois, devint un aventurier, un joueur, un fripon. Vous avez vu ce qu'il est à présent... mais quand je l'épousai, il avait un air de distinction... (reprit ma tante avec un son de voix où je crus retrouver l'écho d'un orgueil désabusé) et je voyais en lui l'honneur en personne... J'étais une folle... Il n'est plus rien pour moi, Trot... moins que rien ; mais, plutôt que de le voir puni (comme il le serait s'il vagabondait dans le pays), je lui remets autant d'argent que je le peux chaque fois qu'il reparaît. Je fus une folle quand je l'épousai, et je suis encore folle à ce point, qu'en mémoire de ce que j'avais cru qu'il était, je ne voudrais pas que ce fantôme des illusions de ma jeunesse éprouvât le traitement sévère qu'il mérite... car j'étais sévère, Trot, si jamais femme le fut. »

Ma tante poussa un soupir et résuma ensuite froidement sa confidence.

« Voilà tout, mon cher ami ! Maintenant, vous connaissez le commencement, le milieu et la fin. C'est un sujet dont nous ne parlerons plus ensemble et dont vous ne parlerez jamais à qui que ce soit. Il faut garder pour nous seuls, Trot, l'histoire de votre vieille tante ! »

XXI

NOUVEAUX DÉTAILS DOMESTIQUES.

Je fis paraître mon livre et il eut du succès. Je ne me laissai pas étourdir par la louange qui retentit à mon oreille, quoique j'y fusse très-sensible et qu'au fond je fisse plus de cas que personne, je n'en doute pas, de ma composition. J'ai toujours observé, en étudiant les hommes, que celui qui a de bonnes raisons pour croire en lui-même, ne se pavane jamais devant les

autres afin de les obliger à croire en lui. C'est pourquoi je sus rester modeste pour conserver ma dignité, et plus on me louait, plus je cherchais à mériter d'être loué.

Je ne prétends nullement, dans ces Mémoires, raconter l'histoire de mes romans. Ils parlent par eux-mêmes; je n'y fais allusion que par incident et parce qu'ils ont joué un rôle dans ma vie. Ayant reconnu que la nature et les circonstances m'avaient fait auteur, je poursuivis ma vocation avec assurance. Sans cette assurance, j'y aurais certainement renoncé pour concentrer toute mon énergie sur autre chose; j'aurais cherché à connaître ce que j'étais destiné à devenir un jour par la nature et les circonstances, pour être cela et pas autre chose.

J'avais écrit si avantageusement dans les journaux et ailleurs, que lorsqu'arriva mon nouveau succès, je me considérai comme pouvant raisonnablement échapper à l'ennui de rédiger les séances des communes. Un soir donc, je notai pour la dernière fois la musique de la cornemuse parlementaire, et je ne l'ai plus entendue depuis, quoique je reconnaisse encore dans les journaux le même air monotone sans la moindre variation, excepté qu'il remplit de plus en plus leurs colonnes pendant toute la session.

Je me transporte maintenant à l'époque où j'étais marié depuis dix-huit mois, je suppose. Après diverses expériences, nous avons renoncé à tenir notre ménage... A quoi bon? Notre ménage se tenait tout seul, et nous primes un petit laquais, un page, comme on disait au temps jadis. La principale fonction de ce serviteur fut de se quereller avec la cuisinière. Sous ce rapport, c'était un autre Whittington, moins son chat et sans la moindre chance de devenir lord-maire*.

Notre page vivait sous une grêle de couvercles de casseroles. Toute son existence était un combat; il criait au secours dans les occasions les plus inopportunes, comme lorsque nous avions une petite société invitée à dîner ou quelques amis pour passer la soirée, et il venait tomber de la cuisine au milieu du salon, poursuivi par les ustensiles de fer. Nous voulûmes nous en dé-

* La ballade et les traditions racontent que ce lord-maire avait été aide de cuisine, et qu'après une querelle avec la cuisinière de la maison, il s'embarqua, emportant son chat pour toute richesse, etc.

barrasser ; mais il nous était très-attaché, et il ne voulait pas nous quitter. C'était un garçon pleureur, et chaque fois qu'il était menacé d'être mis à la porte, il éclatait en lamentations si déplorables, que nous étions forcés de le garder. Il n'avait pas de mère, ni aucune parenté que je sache, excepté une sœur qui partit pour l'Amérique dès qu'il passa de ses mains aux nôtres ; il s'établit donc chez nous comme un de ces horribles lutins que les fées imposaient à une maison, en le substituant à l'héritier des maîtres. Ayant conscience de son malheureux abandon, il se frottait sans cesse les yeux avec la manche de sa veste ou se mouchait avec le coin d'un petit mouchoir qu'il ne tirait jamais complètement de sa poche.

Ce malencontreux page, engagé à notre service à raison de six livres sterling par an, fut pour moi une source continuelle d'ennuis. Je le voyais croître et grandir ; — il croissait et grandissait avec la rapidité d'un pied de haricots rouges ; — prévoyant tristement le temps où il commencerait à se raser... ou même celui où il serait devenu chauve, je ne voyais aucune chance de m'en débarrasser, et j'anticipais en imagination sur les inconvénients que nous causerait sa vieillesse.

Enfin, il vola un jour la montre d'or de Dora, qui, comme tout ce qui nous appartenait, n'était jamais où elle aurait dû être. La montre fut convertie en argent et dépensée à parcourir la route de Londres à Uxbridge sur les impériales des voitures publiques. Notre jeune voleur n'était pas une tête forte ; il fut arrêté à son quinzième voyage et conduit au tribunal de police, où l'on trouva sur lui quatre shillings six pences et un fifre d'occasion qu'il avait acheté sans savoir en jouer.

Ce dénouement m'aurait été beaucoup moins désagréable si notre page n'avait été repentant : il se repentit d'une façon particulière, par détails et non en bloc. Par exemple, le lendemain du jour où je fus obligé d'aller témoigner contre lui, il fit certaines révélations relatives à un panier de la cave que nous supposions plein de vin, et qu'il avoua ne plus contenir que des bouteilles vides avec leurs bouchons. Un jour ou deux après, le repentir le fit encore se dénoncer comme complice de la cuisinière, qui revendait chaque matin la moitié de notre pain à une petite fille et fournissait de charbon le marchand de lait. Au bout de la semaine, il avoua avoir dérobé une paire de draps

de lit. Enfin, sa conscience le poussa à révéler un complot du porteur de notre bière quotidienne, qui devait dévaliser le cottage. Je fus si honteux d'être une victime à ce degré, que j'aurais payé le dénonciateur pour qu'il se tût ou suborné son geôlier pour le faire évader. — Je finis par fuir moi-même chaque fois que j'apercevais un émissaire de police chargé d'une révélation nouvelle, et je n'eus de repos qu'après la sentence qui condamna notre page à la transportation, c'est-à-dire après qu'il fut parti et bien loin au delà des mers ; car, dans l'intervalle, il m'avait écrit lettres sur lettres, et avait voulu voir Dora, qui alla le visiter en prison, où elle s'évanouit.

Cet incident, qui m'inspira des réflexions sérieuses, m'ayant présenté nos erreurs de ménage sous un nouvel aspect, je ne pus m'empêcher de m'en ouvrir à Dora, malgré toute ma tendresse pour elle.

« Ma chère, lui dis-je, il m'est bien pénible de penser que notre négligence est non-seulement funeste à nous (ce à quoi accoutumés nous sommes), mais encore aux autres.

— Allons, répondit Dora, vous avez gardé le silence pendant longtemps, et voilà que vous allez gronder.

— Non, ma chérie, en vérité ! Laissez-moi vous expliquer ce que je veux dire.

— Je n'ai pas besoin de le savoir, dit Dora.

— Mais j'ai besoin que vous le sachiez, mon amie. Mettez Jip par terre ! »

Dora essaya de faire une diversion en disant à Jip de japper contre moi ; mais, comme je gardais mon sérieux, elle lui ordonna de se coucher dans sa pagode et se mit à me regarder, en joignant les mains avec l'air de la plus charmante résignation.

« Le fait est, ma chérie, repris-je, qu'il y a en nous une contagion qui gagne tout ce qui nous approche... »

Dora ne parut pas comprendre ma métaphore, et je m'exprimai plus simplement.

« Je veux dire, ma chérie, que non-seulement nous perdons notre argent et notre repos intérieur par notre négligence, mais encore que nous encourons une grave responsabilité à l'égard de ceux qui nous servent ou qui ont affaire à nous. Je commence à avoir peur qu'il y ait beaucoup de notre faute si ces gens-là tournent mal.

— Oh ! quelle accusation, s'écria Dora ouvrant de grands yeux, de dire que vous m'avez vue voler des montres d'or, oh !

— Ma chérie, répondis-je, parlons bon sens. Qui a fait la moindre allusion à des montres d'or ?

— Vous ! répliqua-t-elle, vous, qui m'avez comparée à lui.

— A qui ?

— Au petit domestique ! Cruel que vous êtes, de comparer votre tendre femme à un voleur condamné à la transportation ! Quelle opinion vous avez de moi... Oh ! pourquoi ne pas l'avoir fait connaître avant le mariage ? O bonté du ciel !

— Dora, ma chérie, dis-je en essayant d'écarter le mouchoir qu'elle portait à ses yeux, ceci n'est pas seulement ridicule, c'est très-mal à vous... et d'abord ce n'est pas vrai !

— Eh bien ! voilà maintenant que vous dites de moi ce que vous disiez de lui, qu'il mentait toujours ! Que puis-je faire ? que puis-je faire ?

— Ma femme bien-aimée, je vous conjure d'être raisonnable et de m'écouter... Oui, Dora, à moins que nous ne remplissions nos devoirs envers ceux qui nous servent, ils n'apprendront jamais à remplir leurs devoirs envers nous. Notre exemple est positivement funeste à leur moralité. Nous devons y songer, ma Dora, c'est une réflexion qui me tourmente. Voilà tout, ma chérie. Allons, à présent, pas d'enfantillage, ma bien-aimée ! »

Dora ne voulut pas ôter le mouchoir de ses yeux ; elle continua de pleurer, de sangloter, de murmurer et de répéter que j'avais eu tort de l'épouser puisque je la trouvais si détestable. Si je ne pouvais plus la souffrir, pourquoi ne pas la renvoyer à ses tantes ou la faire partir pour l'Inde ? Julia Mills serait heureuse de la revoir et elle ne la comparerait pas à un petit domestique condamné à la transportation. Jamais Julia ne l'avait traitée ainsi. Bref, Dora fut si affligée et m'affligea tellement par ses plaintes, que je sentis qu'il était inutile de raisonner avec elle, même sur le ton de la plus grande douceur, et qu'il fallait s'aviser d'un autre moyen.

Quel autre moyen me restait-il ? Celui de former son esprit ? C'était là un lieu commun qui me séduisait, et je résolus de former l'esprit de Dora.

Je commençai immédiatement. Lorsque Dora se montrait encore plus enfant que de coutume et que j'aurais infiniment pré-

féré jouer avec elle, je m'efforçais d'être sérieux, au risque de la fatiguer et moi aussi. Je lui parlais des plus graves matières et lui lisais Shakspeare.

Je m'accoutumai à lui donner, comme par hasard, d'utiles leçons ou à lui débiter de sages maximes, ce qui la faisait tressaillir comme si j'avais tiré une fusée à son oreille. Elle ne tarda pas à deviner mes intentions et à me voir venir de loin : il était clair qu'elle n'avait guère de sympathie pour Shakspeare, et cette éducation alla bien lentement.

Sans qu'il s'en doutât, je fis concourir Traddles à mes plans, et, chaque fois qu'il venait nous voir, c'était à lui que j'adressais mes petites leçons pour édifier Dora indirectement. La dose de sagesse que j'administrerai ainsi à Traddles fut énorme et de la meilleure qualité ; mais elle n'eut, sur Dora, d'autre effet que d'étouffer sa gaieté, en entretenant en elle la peur que l'écolier a du maître ou la mouche de l'araignée.

Après des mois de persévérance, reconnaissant que je n'avais rien produit avec toutes mes leçons directes et indirectes, je m'avisai de penser que, peut-être, l'esprit de Dora était déjà formé ; laissant toute ma doctrine, je résolus d'être, à l'avenir, content de ma femme-enfant telle qu'elle était, et de ne plus chercher à la changer par aucune éducation systématique. Fatigué de ma sagesse stérile et de la contrainte que j'avais imposée à ma chère Dora, j'achetai une jolie paire de pendants d'oreilles pour elle, avec un collier neuf pour Jip, et j'arrivai un beau jour à la maison avec ces petits présents.

Dora, enchantée, m'embrassa avec joie ; mais il restait encore entre nous un nuage, quoique léger, et j'avais résolu de le dissiper complètement.

Je m'assis auprès de ma femme, sur le sofa, et en lui attachant les pendants d'oreilles :

« Dora, lui dis-je, nous n'avons pas été, depuis quelque temps, une aussi aimable compagnie l'un pour l'autre que par le passé, j'en ai peur, et c'est ma faute, oui, c'est ma faute, ma bien-aimée... je me suis efforcé d'être raisonnable...

— Et de me rendre raisonnable aussi ! n'est-ce pas, Davy ? »

Je répondis par un regard d'assentiment aux yeux charmants qui me faisaient cette question en même temps que les lèvres, et je fermai un moment celles-ci avec un baiser.

« Non, dit Dora, laissez-moi parler : vous avez fait une inutile tentative, David ; vous savez quelle pauvre petite créature je suis et quel nom je vous ai prié de me donner ; si vous l'oubliez, c'est que vous ne m'aimez plus. Êtes-vous bien sûr, Davy, que vous ne pensez pas quelquefois qu'il aurait mieux valu pour vous d'avoir...

— D'avoir... quoi, ma chère ? demandai-je, car elle n'achevait pas sa phrase.

— Rien ! dit Dora.

— Rien ? répétai-je. »

Elle me mit ses bras autour du cou, rit, s'appela une petite folle, et se cacha le visage sur mon épaule.

« Ah ! oui ! lui dis-je en écartant les boucles de ses jolis cheveux, rien ! j'aurais mieux fait de ne *rien* faire que de chercher à former l'esprit de ma petite femme : est-ce là votre question ? eh bien oui, j'ai eu tort.

— Ah ! c'était là ce que vous avez essayé de faire ! s'écria Dora ; oh ! le méchant garçon !

— Mais je ne l'essayerai plus, dis-je, car j'aime tendrement ma petite femme telle qu'elle est... Ma chère, continuez d'être ce que vous êtes, la petite Dora que la nature a faite ; plus de vaines expériences, redevenons ce que nous étions et soyons heureux.

— Et soyons heureux, reprit Dora, oui, toute la journée, et vous ne vous inquiétez plus des choses qui vont un peu de travers quelquefois.

— Non, non, dis-je, tout va pour le mieux !

— Et vous ne me direz plus que nous corrompons les autres, n'est-ce pas, mon petit Davy ?... parce que vous savez maintenant que c'est bien ennuyeux de s'entendre dire cela.

— Non, non !

— Ne vaut-il pas mieux, pour moi, que je sois stupide qu'ennuyée ?

— Soyez plutôt naturellement Dora que n'importe quoi au monde.

— Que n'importe quoi au monde ! ah Davy ! le monde, c'est bien grand ! »

A ces mots, ravie de son dernier trait, elle fit un éclat de rire, et, après m'avoir embrassé, se leva pour mettre à Jip son nouveau collier.

Ainsi se termina ma dernière tentative pour faire l'éducation de Dora ; cela m'avait rendu trop malheureux, je n'avais pu supporter ma sagesse solitaire, ni la concilier avec ce nom de femme-enfant que j'avais promis de donner à ma compagne chérie. Je résolus sincèrement d'aimer ma gentille petite femme-enfant comme elle voulait être aimée et d'être heureux. Je le fus ; car, je le répète, j'étais aimé moi-même ; Dora était fière de moi, et quand Agnès lui écrivait combien ma réputation croissante réjouissait, enorgueillissait tous mes amis, Dora venait me relire ces paragraphes avec des larmes de joie dans les yeux.

Je ne cacherai pas que la réflexion chagrine ramenait de temps en temps le nuage ; mais il restait dans mon cœur et tout était pure et brillante lumière autour de Dora. Après avoir tenté en vain d'assimiler Dora à moi, je compris que je devais m'assimiler, autant que possible, à Dora, me faire enfant avec elle ; je le fis, et, tout ensemble, notre seconde année se passa plus heureusement que la première.

Mais, après cette seconde année, Dora perdit sa santé ; j'avais espéré que ma femme-enfant deviendrait mère, et qu'un jeune ange, souriant sur son sein, modifierait réellement son caractère bien mieux que moi : cet espoir fut déçu ; le petit ange ne fit qu'apparaître sur le seuil de sa prison mortelle et remonta libre vers les cieux !

L'épreuve était trop forte pour une frêle créature comme Dora.

Un jour que ma tante travaillait tranquillement au chevet de son lit : « Tante, lui dit-elle, lorsque je serai levée et pourrai courir comme auparavant, je ferai courir Jip avec moi ; Jip devient lent et paresseux.

— Je soupçonne, ma chère, répondit ma tante, qu'il a une maladie pire que celle-là... la vieillesse, Dora.

— Pensez-vous qu'il soit vieux, dit Dora étonnée ; que cela me semble étrange que Jip soit vieux !

— C'est une infirmité à laquelle nous sommes tous sujets, ma chère petite, dit ma tante avec gaieté, et je m'en aperçois depuis quelques années, je vous assure.

— Mais Jip, dit Dora en le regardant avec compassion, même le petit Jip?... oh ! le pauvre diable !

— J'ose vous répondre qu'il peut vivre encore longtemps, Petite-Fleur, » dit ma tante en caressant de la main une joue

de Dora qui penchait la tête hors du lit pour répondre à Jip debout sur ses pattes de derrière, et ne pouvant, malgré ses efforts asthmatiques, s'élancer, comme autrefois, jusqu'à sa maîtresse; « il faudra lui mettre, cet hiver, un morceau de flanelle dans sa maisonnette, et je ne serais pas étonnée qu'il se montrât rajeuni au printemps avec les fleurs. Mais Dieu bénisse le chien! s'écria ici ma tante... il vivrait cent ans, je crois, qu'il aboierait après moi jusqu'à son dernier soupir. »

C'est qu'en effet Jip étant, avec l'aide de Dora, parvenu à sauter sur le fauteuil, bravait toutes les avances de ma tante dont la figure excitait d'autant plus sa bruyante fureur qu'elle avait récemment adopté l'usage des lunettes, et, par un inexplicable motif, les lunettes semblaient sans doute à Jip une injure personnelle.

Alors Dora l'apaisa, non sans peine, et quand il fut tranquille, elle le caressa en répétant d'un air pensif: « Même le petit Jip, oh! le pauvre diable!

— Ses poumons sont assez solides, dit ma tante en riant, et ses antipathies ne sont pas faciles à vaincre... Il vivra bien des années encore, sans doute; mais, si vous voulez un chien qui coure avec vous, Petite-Fleur, Jip a été trop bien nourri pour cela, et je vous en donnerai un autre.

— Je vous remercie, tante, dit Dora; mais, je vous en prie, ne m'en donnez pas.

— Non? reprit ma tante en ôtant ses lunettes.

— Je ne pourrais pas avoir d'autre chien que Jip, dit Dora, ce serait être peu aimable pour Jip; d'ailleurs, l'amitié que j'ai pour Jip, je ne saurais l'avoir pour un chien qui ne m'aurait pas connue avant mon mariage et n'aurait pas aboyé contre David le premier jour qu'il vint chez mon père. Non, un autre chien que Jip ne m'intéresserait pas, j'en ai peur, tante.

— C'est vrai, dit ma tante, vous avez raison.

— Vous ne m'en voulez pas, tante?

— Êtes-vous donc susceptible, ma chère petite! s'écria ma tante en se penchant vers elle affectueusement, de vous imaginer que je pourrais vous en vouloir?

— Non, non, je n'avais pas sérieusement cette idée, reprit Dora; mais je suis un peu fatiguée, et puis, vraiment, cela m'a contrariée de penser que Jip pourrait se voir préférer un autre

favori, lui qui ne m'a jamais quittée dans aucune circonstance de ma vie... et cela parce qu'il est un peu changé ? C'est impossible, n'est-ce pas, Jip ? »

Jip se blottit plus près de sa maîtresse, et lui lécha indolemment la main.

« Vous n'êtes pas si vieilli, Jip, n'est-ce pas, que vous deviez déjà quitter votre maîtresse, dit Dora ; nous pourrions nous tenir compagnie l'un à l'autre encore un peu de temps ! »

Ma gentille Dora ! lorsque, le dimanche suivant, elle descendit de sa chambre pour dîner et fut si joyeuse de voir mon vieil ami Traddles (qui dînait toujours avec nous le dimanche), que nous pensions qu'au bout de quelques jours elle courrait dans le jardin comme autrefois ; mais on nous dit : Attendez quelques jours encore, et puis attendez quelques jours encore... Nous attendîmes... hélas ! elle ne put ni courir ni marcher ; elle avait recouvré sa beauté et sa gaieté ; mais les jolis petits pieds qui sautaient naguère si légèrement autour de Jip, ne recouvraient pas leur agilité ; il fallut même, chaque matin, la porter dans mes bras pour la descendre au salon, et, chaque soir, la porter encore pour la remonter jusqu'à sa chambre ; elle jetait ses bras autour de mon cou en riant, comme si je la portais par suite d'une gageure. Jip nous précédait ou nous suivait en cabriolant, tout essoufflé ; ma tante, la plus attentive et la plus gaie des gardes-malades, apportait elle-même une montagne de châles et d'oreillers ; monsieur Dick n'aurait cédé à personne au monde ses fonctions de porte-flambeau. Traddles se trouvait souvent au bas de l'escalier, nous regardant faire et se chargeant des messages folâtres de Dora pour « la meilleure des filles. » Bref, nous recommencions, matin et soir, la même procession joyeuse, et ma femme-enfant s'amusait plus qu'aucun de nous à ce jeu.

Mais quelquefois, quand je m'apercevais que mon léger fardeau devenait plus léger encore, une vague sensation me causait un frisson mortel comme aux approches d'une région glaciale et inconnue. J'éludais de définir cette sensation, je l'écartais de mon esprit, je ne lui donnais aucun nom, jusqu'à ce qu'un soir, l'ayant éprouvée plus forte encore et ma tante ayant quitté Dora avec son adieu de : « Bonne nuit. Petite-Fleur, » je m'assis seul à mon pupitre et me mis à pleurer en pensant quel nom fatal c'était, car la petite fleur se flétrissait sur sa tige.

XXII

UN MYSTÈRE DÉVOILÉ.

Je reçus à cette époque, par la poste, la lettre suivante datée de Cantorbéry; elle m'était adressée à mon étude des Doctors-commons.

« Mon cher Monsieur,

» Des circonstances, indépendantes de mon libre arbitre, ont brisé les liens d'une intimité qui, au milieu de mes devoirs professionnels, m'a toujours cependant procuré, à travers le prisme de la mémoire, les plus agréables émotions. Vos talents vous ont élevé sur un piédestal qui me défend d'oser vous appeler encore familièrement mon cher Copperfield. Débris d'un naufrage moral (si je puis me servir de ce style maritime), je laisse à des plumes plus pures que la mienne le plaisir de louer, comme il le mérite, l'ancien locataire de mistress Micawber... Hélas! il ne dépend pas de mistress Micawber elle-même et de sa triple influence comme femme, épouse et mère, de porter quelque consolation à celui qui surnage encore sur le récif, mais qui n'a plus que le flot amer du remords pour rafraîchir ses lèvres brûlantes; aussi, je ne résiste pas au besoin d'un répit de quarante-huit heures que je prétends consacrer à une excursion dans la capitale. Je sollicite mon ancien ami, monsieur Copperfield, et mon autre ancien ami, monsieur Th. Traddles, pour qu'ils daignent, après-demain, à sept heures du soir, m'accorder la faveur d'un rendez-vous devant la prison du Banc du Roi; ils sauront là ce qui reste de celui qui se dit la ruine d'une tour.

WILKINS MICAWBER.

» P. S. Il est peut-être à propos d'ajouter que mistress Micawber n'est pas dans la confidence de mes intentions. »

Je lus et relus cette épître, et, tout en faisant la part du style hyperbolique qu'affectionnait celui qui l'avait écrite et signée, je crus comprendre que quelque chose d'important était enveloppé sous sa phraséologie.

Je cherchais à deviner plus encore, lorsque Traddles me trouva dans cette méditation perplexe.

« Mon cher ami, lui dis-je, je suis ravi de vous voir ; vous arrivez tout exprès pour mettre votre sens si droit au service de mon imagination. Je reçois, Traddles, une singulière lettre de monsieur Micawber.

— Est-il possible ? s'écria Traddles, et moi qui venais vous en communiquer une de mistress Micawber. »

Là-dessus nous échangeâmes nos lettres, et voici celle que Traddles me montra :

« Mes affectueux compliments à monsieur Thomas Traddles, et, s'il se souvient encore de celle qui eut naguère la félicité de vivre sous le même toit que lui, j'ose réclamer quelques moments de ses loisirs ; je n'aurais pas cette indiscretion si je n'étais dans une situation d'esprit voisine de la démente.

» Quelque pénible que le fait soit à mentionner, mon appel à monsieur Traddles est causé par l'éloignement où se tient de sa famille, monsieur Micawber, le même monsieur Micawber qui, longtemps, n'eut d'autre distraction que ses affections domestiques. Monsieur Traddles ne peut avoir l'idée du changement opéré dans la conduite de monsieur Micawber ; il ne se passe guère de jour où une nouvelle scène ne me fasse redouter l'aberration complète de l'homme à qui il est échappé de s'écrier qu'il s'était vendu au dia...ble. Le mystère a remplacé entre nous l'extrême confiance... J'épargne de cruels détails à l'amitié de monsieur Traddles ; tout ce que je veux lui dire, c'est que l'œil de la tendresse conjugale a découvert que monsieur Micawber avait retenu secrètement sa place dans une diligence qui doit le conduire à Londres. J'implore monsieur Traddles ; qu'il me fasse la grâce de voir mon époux égaré, et intervienne entre monsieur Micawber et sa famille dans les angoisses. Si monsieur Copperfield se rappelait encore, dans sa célébrité, une amie inconnue, je prierais monsieur Traddles de l'adjoindre à lui pour cette bonne œuvre. *En tous cas cette lettre doit être considérée comme strictement personnelle, et aucune allusion n'y sera faite en présence de monsieur Micawber.* La réponse, si monsieur Traddles répond, serait adressée à M. E., poste restante, et cette réponse, ainsi dirigée,

aurait moins d'inconvénient qu'une lettre pour celle qui signe l'amie respectueuse et suppliante de monsieur Traddles.

» EMMA MICAWBER. »

Le rapprochement des deux missives me confirma dans ma conjecture, que Traddles partagea complètement : nous répondîmes collectivement à monsieur Micawber, et, au jour indiqué, nous courûmes au rendez-vous. Monsieur Micawber nous y avait devancés, ayant calculé l'heure de manière à pouvoir se livrer d'abord à ses réflexions solitaires, qu'il nous exprima après nous avoir chaudement remerciés de notre empressement amical : « J'ai voulu, nous dit-il, retrouver mes anciennes impressions sur les lieux où je les ai ressenties, et je l'avoue, messieurs, j'échangerais volontiers la chaîne que je traîne aujourd'hui dans une liberté apparente, contre l'étroite contrainte que je subis jadis entre les murs de cette prison... où monsieur Davy Copperfield put juger de la philosophie qui lassa mes impitoyables créanciers... C'est qu'hélas, ajouta-t-il, quand j'étais un des hôtes de cette retraite, je pouvais regarder mes semblables en face, tandis qu'aujourd'hui mes semblables et moi nous ne sommes plus dans ces glorieux termes. »

Je lui demandai alors des nouvelles de monsieur Wickfield et de sa fille... A ce nom, il se recueillit un moment, répondit que monsieur Wickfield ne jouissait pas d'une santé parfaite, et il exalta les vertus d'Agnès sur le ton du panégyrique.

« Et notre ami Heep ?

— *Notre ami !* s'écria-t-il, le vôtre ? ou le mien ? le vôtre, ah ! j'en serais fâché pour vous... le mien, ah ! j'en souris sardoniquement ; mais de quelque titre que vous décoriez mon patron, je déclare qu'il y a en lui quelque chose du renard, pour ne pas dire du diable. Permettez-moi d'éluder un sujet qui a failli troubler ma raison... »

Évidemment nous effleurions la confidence, mais je crus reconnaître qu'il ne fallait pas brusquer l'explication et je priai monsieur Micawber de vouloir bien se laisser présenter à ma tante : « Un lit est à votre service dans sa maison, lui dis-je, et vous nous ferez un bol de punch d'après votre recette.

— Messieurs, reprit monsieur Micawber, faites de moi tout ce que vous voudrez, je suis une paille sur la surface de l'abîme

et je me sens ballotté en tous sens par les *éléphants*... pardon, c'est par les *éléments* que je voulais dire. »

Nous le conduisîmes à Highgate; il fut rêveur et sombre pendant toute la route, cherchant par intervalles à se ranimer en fredonnant un refrain; mais il retombait aussitôt sous son influence mélancolique.

Traddles et moi nous le primes chacun par un bras et nous l'entraînâmes jusqu'au bureau de la voiture d'Highgate : la voiture partait et nous arrivâmes fort indécis sur ce que nous devions faire et dire, monsieur Micawber restant plongé dans son humeur noire et cherchant en vain à la combattre par le refrain dont la note expirait interrompue sur ses lèvres.

Nous allâmes à la maison de ma tante plutôt qu'à la mienne, à cause de la faible santé de Dora. Ma tante, prévenue de notre retour, accourut pour recevoir gracieusement monsieur Micawber, qui lui baisa la main, se retira dans l'embrasure de la fenêtre, et, tirant son mouchoir de sa poche, eut une lutte mentale avec lui-même. Monsieur Dick, qui était présent, poussé par sa pensée instinctive pour toute personne dans la peine, fit des avances auxquelles notre hôte répondit avec des salutations et puis des poignées de main qui nous auraient amusés en toute autre circonstance; mais nous étions trop préoccupés pour ne pas tout prendre au sérieux, et ma tante la première, en plaçant devant monsieur Micawber les ingrédients nécessaires pour composer le punch annoncé, entreprit de le faire parler :

« J'espère, lui dit elle, que mistress Micawber et toute votre famille se portent bien.

— Aussi bien, madame, répondit-il avec un air de désespoir, que peuvent se porter des proscrits et des vagabonds !...

— Bonté du ciel ! que nous dites-vous là, s'écria ma tante qui, après une si courte connaissance, n'était pas encore faite aux hyperboles de monsieur Micawber.

— Oui, madame, reprit-il, la subsistance de ma famille est dans la balance; mon patron... »

Mais à ce mot, qui semblait une entrée en matière, il s'interrompit pour râper un citron, et ce fut monsieur Dick qui, après un intervalle de silence, le rappela à la question : « Votre patron?...

— Mon bon monsieur, pardon, dit monsieur Micawber; je

vous remercie : oui, madame, mon patron... monsieur Heep, me fit un jour la faveur de me déclarer, sous forme d'observation incidente, que sans les émoluments que je touche chez lui, je serais probablement un charlatan nomade, avalant des glaives et mâchant l'élément dévorateur : je prévois qu'il est probable que mes enfants pourront être réduits à gagner leur vie en tordant convulsivement leurs membres, pendant que mistress Micawber encouragera leurs prouesses en jouant de l'orgue de Barbarie. »

Un geste fait avec le couteau nous fit comprendre que ces prouesses n'auraient lieu que lorsque le malheureux père ne serait plus. Après cette pantomime, monsieur Micawber se remit à râper les citrons avec son air de désespoir muet ; malgré notre impatience, nous aurions respecté plus longtemps son trouble et ses distractions, qui allèrent jusqu'à prendre le chandelier pour une bouilloire et les mouchettes pour la pince à sucre ; mais il s'aperçut lui-même de son impuissance à continuer son opération favorite, laissa tout sur la table, et s'armant de son mouchoir, il me dit à travers ses larmes :

« Mon cher Coppèrfield, s'il est une occupation pour laquelle on ait besoin de tout son calme et de toute l'estime de soi-même, c'est celle que j'ai eu tort d'entreprendre. J'y renonce.

— Monsieur Micawber, lui dis-je, de quoi donc s'agit-il ? je vous en conjure, parlez, vous êtes au milieu d'amis.

— Au milieu d'amis, monsieur, répéta monsieur Micawber, et tout ce qu'il avait sur le cœur fit enfin explosion. Bonté du ciel ! c'est justement parce que je suis au milieu d'amis que j'éprouve ce désordre de mes esprits ! de quoi donc s'agit-il, me demandez-vous ! de quoi donc *ne s'agit-il pas* ? il s'agit d'une scélératesse, il s'agit d'une infamie, il s'agit d'une déception, d'une fraude, d'un complot, et un nom résume toutes ces atrocités : — HEEP ! »

Ma tante frappa des mains et nous nous levâmes tous dans une agitation extrême.

« La lutte est terminée, s'écria monsieur Micawber avec une véhémence de geste qui indiquait par quelle crise il avait passé ; je ne mènerai plus une pareille vie. Je suis un misérable sevré de tout ce qui rend l'existence tolérable. J'ai trop vécu dans le cercle étroit tracé autour de moi par cet être infernal ; rendez-

moi ma femme, rendez-moi mes enfants, substituez Micawber libre à l'indigne esclave qui a en ce moment les pieds dans mes bottes, et dites-moi d'avalcr demain une épée, je l'avalcr... oui, avec appétit. »

Je ne vis jamais un homme plus exalté. Je tentai en vain de l'apaiser, afin qu'il pût sortir de sa bouche quelque chose de rationnel : il ne voulut m'écouter qu'après avoir débité toute sa déclamation métaphorique, accompagnée de gestes furieux.

« Je ne toucherai la main à un autre homme, poursuivit-il, que lorsque j'aurai brisé... ce détestable serpent... HEEP; je n'accepterai l'hospitalité que lorsque j'aurai... allumé l'éruption du Vésuve... sur ce coquin damné... HEEP. Un rafraîchissement sous ce toit... surtout le punch... m'étoufferait... si je n'avais préalablement arraché le masque... et les yeux à cet abominable fripon... HEEP. Je ne connaîtrai personne... je ne dirai plus une parole... jusqu'à ce que j'aie pulvérisé et réduit en atomes impalpables... cet horrible hypocrite, ce faussaire insigne... HEEP ! »

J'eus réellement peur que monsieur Micawber n'expirât sur la place, et ce fut effrayant, en effet, de le voir retomber hale-tant et suffoqué sur une chaise, portant une main à sa gorge, comme si le nom de HEEP, arraché dans ses efforts convulsifs, allait l'étrangler. Je m'approchai de lui pour le secourir, mais il m'écarta de la main :

« Non, Copperfield ! évitez tout contact avec moi... jusqu'à ce que j'aie redressé les torts infligés à miss Wickfield... cette perfection... par ce scélérat HEEP ! (L'énergie extraordinaire que lui inspirait ce nom quand il le sentait venir dans la gorge, lui donna seule la force d'articuler la phrase entière.) Je réclame de vous un secret inviolable... sans exceptions ; mais d'aujourd'hui en huit... que tous ceux ici présents, y compris votre tante... et cet aimable monsieur (monsieur Dick) se trouvent à l'hôtel de la Cloche, à Cantorbéry... Et je dévoilerai cet intolérable brigand HEEP. Pas un mot de plus... jusque-là... Et je vous quitte, sentant l'impossibilité de vivre en société de mes semblables... tant que je n'aurai pas frappé au cœur... ce traître... HEEP ! »

Après avoir expectoré une dernière fois ce nom magique qui lui coûtait tant d'efforts, monsieur Micawber se précipita hors de la maison, nous laissant dans une agitation presque égale à

la sienne, et suspendus entre la surprise et l'espérance. Mais sa manie épistolaire était une passion irrésistible, et l'épître suivante me fut transmise d'une taverne voisine où il était entré pour l'écrire :

« Secrète et confidentielle.

» Mon cher Monsieur,

» Permettez-moi de faire parvenir, par votre intermédiaire, mes excuses à votre excellente tante pour la dernière scène dont je l'ai rendue témoin. L'éruption du volcan, longtemps contenue, a été le résultat d'un conflit plus aisé à concevoir qu'à décrire.

» J'espère avoir fait connaître d'une manière intelligible le jour et l'heure du rendez-vous que je vous ai assigné à l'hôtel de la Cloche de Cantorbéry.

» Une fois que, pour l'accomplissement du devoir que je me suis imposé et par un acte de juste réparation, je serai moins indigne de contempler en face mes semblables, on ne me connaîtra plus. Je demanderai simplement d'être transporté dans ce lieu du repos commun où les aïeux du hameau dorment de ce sommeil auquel doit succéder un éternel réveil,

» Sans autre épitaphe que celle-ci :

» WILKINS MICAWBER. »

XXIII

J'ASSISTE A UNE EXPLOSION.

La veille du jour fixé par monsieur Micawber, ma tante et moi nous nous consultâmes pour savoir comment nous ferions ; car ma tante ne pouvait se décider à quitter Dora... Ah ! comme Dora pesait peu dans mes bras quand je la descendais de sa chambre au salon !

Ce fut Dora qui, nous ayant entendus, exigea que ma tante fût du voyage.

« Je ne pardonnerai plus à mon méchant Davy, dit-elle, si tante reste ici... et vous, tante, je ne vous parlerai plus ; je

serai bien désagréable, je ferai aboyer Jip contre vous toute la journée, je vous regarderai comme une vieille grognon si vous n'y allez pas.

— Chut! Petite-Fleur, répondit ma tante en riant; vous savez que vous ne pouvez vous passer de moi.

— Oui, je puis m'en passer, dit Dora. Vous ne m'êtes bonne à rien. Vous ne montez pas, vous ne descendez pas continuellement les escaliers pour moi. Vous ne venez jamais vous asseoir à côté de moi pour me raconter l'histoire de Davy, lorsque le pauvre petit arriva de Londres à Douvres, les souliers usés et tout couvert de poussière. Vous ne faites jamais rien du tout pour me plaire, tante chérie!... Allons, que je vous embrasse. Et elle l'embrassa en se hâtant d'ajouter : « Je plaisante, car vous faites tout cela et plus encore!... Mais, bonne petite tante, écoutez-moi : vous irez, je vous tourmenterai jusqu'à ce que vous ayez fait ce que je veux, et je tourmenterai mon méchant garçon s'il ne vous oblige pas d'aller avec lui. Je me rendrai si désagréable... et Jip aussi, que vous regretterez bientôt de ne pas être partie. D'ailleurs, dit-elle en nous regardant, ma tante et moi, d'un air étonné, pourquoi n'iriez-vous pas tous les deux? Je ne suis pas si mal... Suis-je si mal. dites? »

— Quoi, quelle question! s'écria ma tante.

— Quelle idée! m'écriai-je moi-même.

— Oui. Je sais que je suis une sotte petite créature, dit Dora nous faisant à tous deux sa jolie moue; mais vous irez tous les deux, ou je ne vous croirai plus, et puis je pleurerai. »

Je vis dans les yeux de ma tante qu'elle commençait à céder, et Dora sourit gracieusement en le voyant aussi.

« Et puis, dit Dora, vous aurez tant de choses à me raconter au retour, que j'en aurai au moins pour une semaine... Enfin, vous ne serez absents que vingt-quatre heures, et, pendant ce temps-là, Jip aura soin de moi. Davy me portera dans ma chambre avant de partir, et je ne descendrai que lorsque vous serez revenus... Je veux vous donner une lettre dans laquelle je gronderai Agnès comme il faut, parce qu'elle n'est pas venue nous voir. »

Nous déclarâmes, sans plus délibérer, que nous partirions ma tante et moi. Il fut convenu que Dora était une petite trompeuse, qui feignait d'être malade pour se faire dorloter. Dora rit

de bon cœur, et, le même soir, nous partîmes pour Cantorbéry tous les quatre, c'est-à-dire ma tante, monsieur Dick, Traddles et moi.

A l'hôtel où monsieur Micawber nous avait donné rendez-vous et où nous eûmes quelque peine à nous faire admettre au milieu de la nuit, nous trouvâmes une lettre à mon nom, par laquelle il nous annonçait qu'il ferait son apparition le matin punctuellement, à neuf heures et demie. Après l'avoir lue, nous montâmes dans nos chambres respectives.

Le matin, je me levai avec le jour et allai parcourir les antiques et paisibles rues de cette ville chère à mon enfance. Les grolles voltigeaient d'une tour de la cathédrale à l'autre et faisaient encore mieux ressortir la grandeur solitaire du monument qui domine, depuis des siècles, le paysage pastoral de la contrée à la distance de plusieurs milles. La paix du monument associée à celle de la campagne où j'égarai aussi mes pas et les douces impressions de l'air du matin, me procurèrent une de ces rêveries qui renouent pour nous la chaîne d'un passé déjà loïn, comme si j'étais encore l'écolier du docteur Strong, l'hôte de la maison gothique, attendant que la cloche annonçât l'heure de l'étude ou celle de la récréation; mais justement ce fut la voix de l'airain qui interrompit ce songe et me rappela vers la ville. Je rentrai à l'auberge avant que les habitants fussent tous réveillés, évitant les rues où quelqu'un aurait pu me reconnaître, surtout celle de monsieur Wickfield, ce qui, me forçant à un détour, me fit passer devant l'échoppe de mon ancien ennemi le boucher. Il était de ceux qui se levaient matin, car je le vis sur sa porte avec un petit poupon dans ses bras. Mon ancien ennemi, devenu père, semblait être devenu en même temps un membre pacifique de la société.

A neuf heures nous nous mîmes à table pour déjeuner; aucun de nous ne cherchait à dissimuler son impatience et son anxiété: aussi, cinq minutes avant la demie, j'avais laissé la seconde tasse de thé que ma tante m'avait versée, pour me mettre à la fenêtre et guetter monsieur Micawber. Heureusement la cinquième minute de cette attente n'était pas écoulée que je le vis paraître dans la rue, et il eût été content de l'effet théâtral produit par son approche; il entra lui-même avec tous les airs mélodramatiques qui faisaient partie de ses habitudes.

Ma tante n'était pas femme à laisser perdre le temps en salutations :

« Maintenant, monsieur, dit-elle en mettant ses gants, nous sommes prêts pour l'éruption du Vésuve ou pour tout ce que vous voudrez et aussitôt que vous voudrez.

— Madame, répondit monsieur Micawber, je suis moi-même en mesure... monsieur Traddles, vous m'autorisez, je crois, à prévenir l'aimable société que nous avons eu une communication préalable.

— C'est vrai, Copperfield, me dit Traddles vers qui je tournais mes yeux surpris. Pendant que vous étiez sorti de votre côté, monsieur Micawber m'a consulté en ma qualité de légiste.

— A moins que je ne me trompe, monsieur Traddles, la révélation que je prépare est importante.

— On ne peut plus importante, répondit Traddles.

— Eh bien ! reprit monsieur Micawber, madame et messieurs, en pareille occurrence, peut-être me ferez-vous l'honneur de vous laisser momentanément diriger par un homme qui, quoique indigne d'être autre chose qu'une épave perdue sur le rivage de l'humanité, est encore un de vos semblables... par un homme qu'une combinaison fatale de circonstances et quelques erreurs individuelles n'ont pu encore dépouiller de sa forme originelle ni sevrer de tous ses instincts honorables.

— Nous avons confiance en vous, monsieur Micawber, lui dis-je, et nous ferons tout ce qu'il vous plaira.

— Eh bien ! répliqua monsieur Micawber, je répondrai à cette confiance. Je réclame la permission d'aller vous attendre à l'étude de Wickfield et Heep, où, dans cinq minutes, vous viendrez me rejoindre, moi, le stipendié de l'étude, et où vous demanderez à voir monsieur Wickfield.

Ma tante et moi nous regardâmes Traddles, et, sur son signe, nous approuvâmes comme lui cet arrangement.

« Je n'ai, pour l'instant, rien de plus à dire, remarqua monsieur Micawber, et, à ce mot, nous faisant un salut qui nous comprenait tous dans sa politesse, il s'éloigna d'un air majestueux, mais extrêmement pâle.

Nous consultâmes encore les yeux de Traddles, qui se contenta de sourire, et notre ressource fut de compter les cinq minutes au bout desquelles nous partîmes tous pour la maison gothique,

sans nous parler, ma tante ayant accepté le bras de Traddles.

Nous trouvâmes monsieur Micawber à son pupitre, dans la petite tourelle du rez-de-chaussée : il écrivait ou feignait d'écrire, ayant glissé sous son gilet la longue règle de l'étude, dont on apercevait l'extrémité en guise de jabot.

Je crus comprendre qu'il s'attendait à une première question.

« Comment vous portez-vous, monsieur Micawber ? dis-je à haute voix.

— Monsieur Copperfield, répondit gravement monsieur Micawber, j'espère que vous êtes en bonne santé.

— Miss Wickfield est-elle chez elle ?

— Monsieur Wickfield est malade au lit, dit monsieur Micawber, il a une fièvre rhumatismale ; mais miss Wickfield, je n'en doute pas, sera heureuse de vous recevoir. Voulez-vous entrer, en attendant, chez monsieur Heep ? »

Il nous précéda à la salle à manger, et, ouvrant la porte de l'ancienne étude de monsieur Wickfield, annonça d'une voix sonore :

« Miss Trotwood, monsieur David Copperfield, monsieur Thomas Traddles et monsieur Dick ! »

Notre visite étonna évidemment Uriah Heep. S'il avait eu des sourcils, il les eût froncés ; mais ses petits yeux clignotants disparurent presque sous le pli de ses paupières. S'il soupçonnait déjà quelque chose, il ne tarda pas à le dissimuler sous son humble obséquiosité, en adressant à chacun de nous une phrase de compliment doucereux ; il me tendit, à moi, une main à laquelle j'eus honte de laisser saisir la mienne ; mais je ne pouvais pas encore faire autrement.

« Les choses sont bien changées dans cette étude, miss Trotwood, dit-il à ma tante, depuis le jour où vous m'y vîtes *humble* clerc, empressé à tenir votre poney... Mais moi je ne suis changé en rien.

— Et vous parlez vrai, répliqua ma tante ; et si cela peut vous être agréable, je pense que vous avez été fidèle aux promesses de votre jeunesse.

— Je vous remercie, miss Trotwood, dit-il avec une de ses contorsions habituelles... Micawber, prévenez miss Agnès... et ma mère de cette visite. Ma mère sera toute ravie de cette aimable visite, madame et messieurs !

— Vous n'êtes pas occupé, monsieur Heep ? demanda Trad-

dles, sur qui Uriah fixait plus spécialement son œil oblique.

— Non, monsieur Traddles, répondit-il en s'asseyant et croisant ses deux mains osseuses entre ses genoux. Non, pas aussi occupé que je le désirerais ; car les médecins, les hommes de loi et les requins, vous le savez, vous qui êtes du métier, ne sont pas aisés à satisfaire. Cependant l'indisposition presque continuelle de monsieur Wickfield ne nous laisse guère oisifs, Micawber et moi... Vous n'êtes pas un ami intime de monsieur Wickfield, je crois, monsieur Traddles... Je n'ai eu moi-même qu'une fois ou deux l'honneur de vous voir à Londres.

— Non, je ne suis pas un ami intime de monsieur Wickfield, reprit Traddles qui allait profiter peut-être de cette remarque pour entrer en matière, ou il y a longtemps que je serais venu vous trouver, monsieur Heep. »

L'air bonhomme de Traddles n'empêcha pas qu'Uriah crut deviner un sens suspect à ces paroles, car ce fut avec un de ses sinistres coups d'œil qu'il dit :

« J'en suis fâché, monsieur Traddles. Monsieur Wickfield, malgré quelques petites faiblesses, vous inspirerait, comme à tous ses amis, une sincère admiration... Mais, si vous voulez connaître toutes les excellentes qualités de mon ancien patron, aujourd'hui mon associé, adressez-vous à Copperfield : l'éloge de la famille est pour lui un sujet intarissable. »

Je ne sais ce que j'allais répondre, quand entra Agnès, suivie de monsieur Micawber, qui était allé la chercher. Il me sembla qu'elle n'avait pas la physionomie aussi calme que d'habitude ; mais son émotion prêtait un éclat nouveau à sa douce beauté.

Je vis Uriah qui l'observait pendant qu'elle nous témoignait le plaisir que lui procurait notre visite, et il me fit souvenir d'un de ces contes noirs où un mauvais génie rebelle surveille un bon ange. Traddles et monsieur Micawber ayant échangé quelque signe d'intelligence, Traddles sortit sans qu'un autre que moi y fit attention.

« Vous pouvez vous retirer, Micawber, dit Uriah.

Monsieur Micawber, une main sur la règle à demi cachée sous son gilet, et debout sur le seuil de la porte, observait *un de ses semblables*, et ce mortel était son patron.

« Qu'attendez-vous, Micawber ? M'avez-vous entendu ? répéta Uriah.

- Oui, reprit monsieur Micawber immobile et impassible.
- Eh bien, alors, pourquoi ne vous retirez-vous pas ?
- Parce que je... parce que je ne veux pas, repartit monsieur Micawber. »

Uriah devint blême et regarda monsieur Micawber avec un air qui exprimait encore plus de surprise que de colère, ou du moins il sut réprimer assez ce dernier mouvement pour dire avec un sourire forcé :

« Vous êtes par trop original, quelquefois, Micawber ; j'ai peur d'être obligé enfin de me passer de vos services... Retirez-vous, je vous parlerai tout à l'heure. »

Monsieur Micawber, éclatant ici avec une soudaine véhémence, s'écria :

« S'il est sur cette terre un coquin avec qui j'ai déjà trop parlé... ce coquin s'appelle HEEP ! »

Uriah recula et faillit tomber à la renverse, comme si un bras invisible l'eût frappé. Après avoir promené autour de lui son regard le plus sinistre, il dit en élevant graduellement la voix :

« Ah ! ah ! il y a ici un guet-apens. Vous vous êtes réunis, messieurs, d'accord avec mon clerc ! Monsieur Copperfield, prenez-y bien garde : nous ne fûmes jamais amis ; vous vous êtes laissé égarer par l'envie et la haine que je vous ai toujours inspirées ; mais je saurai contreminer vos mines, monsieur Copperfield. Et vous, Micawber, sortez ! Je suis à vous tout à l'heure.

— Monsieur Micawber, dis-je, il vient de se produire dans cet homme un changement soudain qui m'assure qu'il est aux abois. Traitez-le selon son mérite. »

Mais Uriah, sans se déconcerter, reprit en s'essuyant le front :

« On veut me ruiner ou me diffamer ; mais a-t-on bien calculé toutes les conséquences de ce complot ? me croit-on sans armes de défense ? on a suborné mon clerc ; le connaît-on bien : cet homme ? Micawber, je puis vous écraser quand je voudrai, battez en retraite, je vous le conseille ! Copperfield, vous n'ignorez pas, vous, que j'ai tiré le misérable de la boue ; il est vrai que vous avez été vous-même moins que lui encore, avant qu'une âme charitable eût pitié de vous ?... Miss Trotwood, je vous engage à arrêter ceci... ou je pourrai bien, moi, arrêter votre mari... Je sais votre histoire et j'en tirerai parti, ma vieille dame ! Quant à vous, miss Wickfield, si vous aimez votre père,

vous ferez sagement de ne pas vous associer à une pareille coalition, j'ai dans les mains de quoi le perdre... Ah ! où est ma mère ? » ajouta-t-il en s'apercevant soudain de l'absence de Traddles et agitant le cordon de la sonnette.

« Voici mistress Heep, monsieur, dit Traddles qui justement revenait avec la digne mère de ce digne fils. La voici, j'ai pris la liberté de me faire connaître à elle.

— Et qui êtes-vous, répliqua Uriah, pour vous faire connaître, et que voulez-vous ici ?

— Monsieur, dit Traddles avec le ton officiel d'un homme d'affaires, je suis le chargé de pouvoirs et l'agent légal de monsieur Wickfield. J'ai dans ma poche une procuration en règle pour le représenter.

— Le vieil imbécile n'a plus sa tête à lui, dit Uriah dont la laideur devenait horrible ; vous aurez pris avantage d'une de ses heures d'ivresse, pour lui faire signer frauduleusement l'acte que vous prétendez avoir.

— Oui, je sais, dit Traddles avec un sang-froid désespérant pour Uriah, que l'on a fait signer frauduleusement quelque chose à monsieur Wickfield ; vous le savez aussi, monsieur Heep, nous en référerons, s'il vous plaît, à monsieur Micawber.

— Mon cher Ury ! s'écria mistress Heep avec un geste d'inquiétude.

— Ma mère, retenez votre langue, lui dit Uriah en l'interrompant, moins vous parlerez, mieux cela vaudra.

— Mais, mon cher Ury...

— Retenez votre langue, ma mère, reprit Uriah, et laissez-moi faire. »

Quelque suspecte que son humilité m'eût toujours été, je n'eus une juste idée de sa profonde hypocrisie que lorsqu'il se dépouilla tout à coup de son masque. Le coquin, se croyant en état de nous braver, ne dissimula plus un seul de ses mauvais instincts ; sa malignité et sa haine s'exaltèrent jusqu'à une audace qui abusait même du sarcasme.

« Copperfield, me dit-il, vous n'êtes pas de force, mon cher ; vous avez encore votre éducation de légiste à compléter, je le vois, si vous croyez qu'il suffit de susciter contre moi les dénonciations de mon clerc... Et puis, est-ce bien agir en gentilhomme, vous, qui vous êtes toujours donné envers moi des airs

de grand seigneur, oubliant que je n'ai jamais été comme vous un petit déguenillé des rues : c'est Micawber, il est vrai, qui me l'a dit ? et vous, dont je sais à peine le nom, monsieur l'avocat, qui tout à l'heure vouliez en référer à ce drôle de Micawber... allons, voyons, faites-le parler : vous lui aurez, je pense, fait apprendre sa leçon par cœur. »

Uriah s'apercevant que toute cette assurance ne produisait aucune impression sur nous, s'assit, les mains dans les poches, en homme qui affecte d'être prêt à tout.

Mais Micawber, dont j'avais à grand'peine contenu jusques alors l'impétuosité, s'avança à son tour. Sa règle d'une main, sans doute comme arme défensive, il prit dans l'autre un document sous une large enveloppe qu'il ouvrit, et l'ayant parcouru des yeux, en artiste qui est très-disposé à admirer le style de sa composition, il le débita solennellement :

« Chère miss Trotwood, et messieurs...

— Que le ciel le bénisse ! remarqua ma tante à demi-voix ; il écrirait des rames de lettres, s'il s'agissait d'un crime qui conduit à la peine capitale. »

Monsieur Micawber n'entendit pas la remarque et continua :

« En comparaisant devant vous pour dévoiler le plus consommé scélérat qui ait jamais existé... »

Monsieur Micawber, les yeux sur son manuscrit, indiquait Uriah avec la règle, semblable au spectre fantastique dans *Hamlet*.

« Je ne réclame aucun égard pour moi-même. Victime depuis mon berceau d'obligations pécuniaires qu'il m'a été impossible d'anéantir, j'ai été le jouet de toutes les circonstances qui humilient et dégradent l'homme. L'ignominie, la misère, le désespoir et la démence, ont collectivement ou séparément assiégé mon existence. » (En se décrivant la proie du malheur, monsieur Micawber ajoutait encore à l'emphase de son style celle de son débit : il se consolait évidemment par le *bonheur* de sa phrase).

« Ce fut courbé sous les coups de ces ennemis conjurés, ignominie, misère, désespoir et démence, que j'entrai comme clerc dans cette *étude*, où figurent deux associés, monsieur Wickfield et HEEP, mais qui n'a réellement qu'un membre actif... HEEP, principal ressort de la machine... HEEP, qui seul est le grand machinateur et seul le fripon ! »

A ce mot, Uriah, plus livide que pâle, voulut s'élaner sur la lettre comme pour la déchirer ; monsieur Micawber, avec une dextérité miraculeuse, lui asséna sur les doigts un coup de règle qui l'arrêta tout court : ce coup retentit comme le choc d'un bois contre un autre, et la main retomba comme si elle eût été luxée au poignet.

« Que l'enfer vous emporte ! s'écria Uriah dont les nouvelles contorsions exprimaient cette fois la douleur ; vous me le payez cher.

— Approchez encore, approchez donc, infâme que vous êtes, repartit monsieur Micawber ; et si votre crâne est celui d'un homme je le briserai... Approchez donc. »

Jamais scène ne fut plus ridicule et elle me parut telle même alors. — Il fallait voir monsieur Micawber, faisant des passes et des parades avec sa règle, répétant : « Approche donc ; » se laissant un moment contenir par Traddles et moi ; puis, tout à coup, nous échappant pour menacer encore avec la même pantomime burlesque son ennemi, qui, ayant enveloppé d'un mouchoir sa main démise, s'assit les yeux baissés sur le bord de la table.

Quand monsieur Micawber eut un peu apaisé son impétuosité, il poursuivit sa lecture :

« Les émoluments de mes fonctions ne furent pas spécifiés au delà de la somme fixe de vingt-six shellings six pence par semaine : le surplus devait dépendre de mon zèle et de mon travail professionnel, c'est-à-dire en termes plus vrais, de la bassesse de mon caractère, de la cupidité de mes motifs, de la pauvreté de ma famille, et de ma complicité morale, ou plutôt immorale, avec HEEP. Ai-je besoin de dire que je fus bientôt forcé de solliciter une avance pécuniaire, pour nourrir mistress Micawber et notre jeune postérité ! ai-je besoin de dire que cette nécessité avait été prévue par HEEP, que ces avances furent garanties par des billets, lettres de change et autres obligations sur un papier bien connu des agents judiciaires de la Grande-Bretagne, et que je me trouvai ainsi embrouillé dans la trame que l'araignée avait tissée pour moi... »

Ici, monsieur Micawber fit une pause pour jouir de sa rhétorique épistolaire, et il reprit :

« Ce fut alors que HEEP commença à m'admettre dans sa con-

fidence, autant du moins que cela lui était utile pour l'accomplissement de son infernale besogne. Ce fut alors que je commençai, si je puis m'exprimer en termes shakspeariens, « à m'amoindrir, à m'effiler et à languir; » car je dus concourir à des falsifications successives qui tendaient à enchaîner et à aveugler l'infortuné associé de HEEP, au profit du fripon, lequel ne cessait cependant de professer la reconnaissance la plus dévouée à sa victime! Mais le pire reste encore à dévoiler, comme l'observe le philosophe danois du grand poète, du poète universel qui fut l'ornement du siècle d'Élisabeth! »

Après une nouvelle pause, consacrée mentalement, sans doute, à admirer cette poétique manière d'introduire une citation :

« Ce n'est pas mon intention, continua monsieur Micawber, de faire entrer dans le cadre de cette dénonciation épistolaire la liste détaillée de toutes les petites manœuvres frauduleuses auxquelles j'ai tacitement concouru. Mais cette liste existe ailleurs; car, dès que je compris de quoi il s'agissait, après avoir hésité un moment entre *être et n'être pas*, entre avoir du pain et ne pas en avoir, je résolus de profiter du concours qui était exigé de moi dans les petites choses, pour découvrir les grandes. Oui, j'obéis ainsi à ce moniteur muet que tout homme a en lui-même, sa conscience, et, en même temps, au respectueux sentiment que m'inspirait la présence visible d'un être angélique... est-il besoin que je nomme miss W... ? » (Nouvelle pause d'admiration.)

« Je me contenterai de résumer mes principales accusations contre HEEP dans les termes suivants : »

(Ici, monsieur Micawber se mit sur la défensive par la manière dont il plaça sa règle sous son bras gauche, et nous respirions à peine pour mieux l'écouter... Uriah, j'en suis sûr, n'était pas le moins attentif de tous.)

« Premièrement, lorsque, par une cause inutile à mentionner ici, la mémoire de monsieur Wickfield s'affaiblit et que ses idées devinrent confuses, HEEP compliqua et embrouilla toutes les transactions de l'étude.— Secondement, lorsque monsieur Wickfield était le moins en état de se livrer au travail, HEEP arrivait toujours auprès de lui pour lui soumettre quelques documents importants, ou qu'il prétendait l'être, et qu'il était urgent de lui faire signer. Ce fut ainsi qu'il obtint sa signature pour

disposer de sommes considérables et emprunter pour des besoins imaginaires. Ce fut ainsi que monsieur Wickfield se trouva avoir commis des actes qui, compromettant sa fortune et sa probité, le mettaient sous la dépendance de HEEP et le rendaient, en outre, son débiteur personnel pour douze mille livres sterling.

— Si vous acceptez cette accusation, Copperfield, s'écria ici Uriah en s'adressant à moi, vous aurez à fournir les preuves... entendez-vous ?

— Les preuves ne manqueront pas, répartit monsieur Micawber. Demandez-lui s'il est bien sûr que le feu ait entièrement consumé certain registre dont les locataires qui l'ont remplacé là où il habitait avant de s'établir ici, pourraient lui donner des nouvelles. Ces locataires sont mistress Micawber et moi, qui avons recueilli les cendres précieusement... — Demandez-lui si, avant de contrefaire la signature de monsieur Wickfield, il ne s'exerçait pas sur un carnet où se trouvent aussi les brouillons de divers actes ? Ce carnet est entre mes mains. »

L'air triomphant de monsieur Micawber fit ici une telle impression sur la mère d'Uriah, qu'elle s'écria toute troublée :

« Ury, mon fils, soyez humble et faites un compromis, mon enfant !

— Ma mère, lui répliqua Uriah, voulez-vous voustaire ! On vous a effrayée, et vous ne savez plus ce que vous dites... Être humble ! répéta-t-il en me regardant sardoniquement. Tout humble que j'ai toujours été, j'ai humilié quelques-unes des personnes ici présentes.

— Troisièmement, dit monsieur Micawber revenant à son manuscrit, je suis en mesure de démontrer que, par les falsifications des registres de l'étude, par des actes imaginaires, par des emprunts supposés, dont HEEP a fourni seul les fonds à d'énormes intérêts, par de prétendues spéculations faites avec l'argent de clients qui avaient une confiance absolue en monsieur Wickfield, par des détournements de dépôts attribués audit monsieur Wickfield, et dont HEEP seul était coupable, par un faux exposé de situation qui menaçait l'étude d'une banqueroute frauduleuse. HEEP espérait amener son associé à se livrer corps et âme à toutes les instigations du monstre, qui rédigeait, hier encore, un projet d'acte par lequel il serait reconnu l'unique maître de l'étude, moyennant une pension alimentaire.

— Ury, mon cher Ury ! s'écria encore ici la mère, sois humble ! »

Je croyais que monsieur Micawber avait terminé, et j'adressais tout bas quelques mots à Agnès, qui, partagée entre la joie et la douleur, pleurait à côté de moi. Pardon, dit monsieur Micawber en nous imposant silence à tous avec une gravité solennelle ; et il nous débita la péroraison de sa dénonciation en forme d'épître :

« J'ai terminé : il ne me reste plus qu'à exhiber les pièces sur lesquelles je fonde mes accusations. Je les exhiberai, pour disparaître ensuite, avec mon infortunée famille, du sol où nous sommes une excroissance de la création : ce sera bientôt fait. On peut raisonnablement s'attendre à voir expirer le premier d'inanition notre dernier-né, — ce membre le plus frêle de notre petit cercle. — Après lui, expireront, à leur tour, nos deux jumeaux ; qu'ainsi soit ! Quant à moi, mon pèlerinage de Cantorbéry a déjà bien avancé ma fin ; la prison pour dettes et la misère l'avanceront bien plus encore. J'ose espérer que le labeur et le péril de l'enquête que j'ai entreprise, enquête dont les moindres pièces ont été recueillies par moi, à travers les risques les plus multipliés, malgré les appréhensions les plus légitimes, le matin avant le lever du jour, le soir à la chute de la rosée, pendant les ardeurs du midi et dans l'ombre de la nuit, sous l'œil vigilant d'un vrai fils du démon ; j'espère que le mérite de cette œuvre désintéressée, de la part d'un homme qu'elle ne pouvait rendre plus pauvre ; j'espère, j'espère, dis-je, que ce mérite versera quelques gouttes d'eau pure sur mon bûcher funéraire. C'est tout ce que je demande. Qu'il me soit permis de dire, comme un héros avec lequel, je n'ai pas, d'ailleurs, la prétention de rivaliser : « Ce que j'ai fait a été fait pour l'Angleterre, mes foyers et la beauté. »

» Restant toujours, etc.

» WILKINS MICAWBER. »

Quelque burlesque que fût, chez monsieur Micawber, cette manie d'entasser solennellement phrases sur phrases et mots sur mots, je dois dire que ce n'était pas une manie particulière à lui. Je l'ai observée, dans le cours de ma vie, chez nombre d'individus ; elle me semble être une manie générale. Voyez,

par exemple, les témoins qui viennent déposer en justice; comme la plupart se complaisent à exprimer une idée par une accumulation de termes synonymes! ils haïssent, ils détestent, ils exècrent, etc. Les anciens anathèmes étaient rédigés d'après ce principe. Nous parlons de la tyrannie des mots, mais nous tyrannisons les mots à notre tour; nous aimons à en avoir un cortège superflu à nos ordres, pour les grandes occasions; nous pensons que cela sonne bien et donne de l'importance. Quant au sens de nos mots, c'est comme le sens de notre *livrée*: qu'importe le sens? C'est une affaire de parade et d'ostentation.

Très-ému, mais très-satisfait de lui-même, monsieur Micawber plia sa lettre, et l'ayant remise sous enveloppe, l'offrit respectueusement à ma tante, comme quelque chose qu'elle devait être enchantée de conserver.

Cependant Uriah, tout en écoutant le lecteur, était évidemment préoccupé d'une idée; plus d'une fois il avait tourné les yeux vers l'armoire de fer que je crois avoir autrefois décrite avec les autres meubles de l'étude. Quand son dénonciateur eut terminé, il se dirigea vers cette armoire; la clé était après: il l'ouvrit précipitamment; l'armoire était vide.

« Où sont les registres? s'écria-t-il avec des regards effarés. Quelque voleur a dérobé les registres.

— C'est moi, répondit monsieur Micawber en se donnant un petit coup à lui-même sur ses doigts avec la règle; c'est moi, ce matin, après vous avoir demandé la clé comme de coutume mais un peu de meilleure heure.

— Soyez sans inquiétude, dit Traddles, ces registres sont en ma possession; j'en aurai soin dans l'intérêt de celui dont j'ai reçu les pouvoirs. »

Mais quel fut mon étonnement de voir ma tante, jusque-là calme et immobile, s'élançant tout à coup sur Uriah Heep et le saisir au collet avec les deux mains.

« Vous savez ce qu'il me faut? lui dit ma tante.

— Une camisole de force, répondit Uriah.

— Non, ce qui m'appartient... Agnès, ma chère amie, tant que j'ai cru que ma fortune m'avait été réellement enlevée par votre père, je n'aurais jamais... pas même à Trot, vous le savez... soufflé un mot qui fit présumer que c'était ici qu'elle avait été mise en dépôt. Mais, à présent que je sais que ce coquin

en est responsable, il me la faut ; Trot, faites-la-lui rendre. »

On eût pu s'imaginer que ma tante supposait que sa fortune était dans la cravate d'Uriah, tant elle s'y cramponnait, au risque de l'étrangler. Je m'interposai pour l'assurer qu'on lui ferait restituer tout ce qu'il avait mal acquis. Ma tante s'apaisa après réflexion, mais sans paraître déconcertée de ce qu'elle avait fait en cédant à un premier mouvement.

De nouveau alors, la mère d'Uriah, qu'il ne put forcer plus longtemps à rester tranquille et muette auprès de lui, se jeta successivement aux genoux de chacun de nous, implorant notre miséricorde.

« Que veut-on de moi ? demanda enfin Uriah d'un air sombre et farouche.

— Je vais vous le dire, répondit Traddles (dont je n'avais pas jusqu'à ce jour suffisamment apprécié, je l'avoue, le sens droit, le jugement pratique et la présence d'esprit). D'abord, vous allez ici même nous remettre l'acte ou le projet d'acte par lequel monsieur Wickfield vous cède tous ses droits sur l'étude ; ensuite, pour vous préparer à rendre gorge de tout ce dont s'est emparée votre rapacité, vous laisserez en nos mains vos registres, vos livres, vos papiers, tout, en un mot.

— J'y réfléchirai, dit Uriah.

— Certainement, reprit Traddles ; mais, en attendant, et jusqu'à ce que tout soit fait selon notre désir, nous exigeons que vous gardiez votre chambre sans communiquer avec personne.

— Je me refuse à cela ! s'écria Uriah avec un jurement de rage.

— Fort bien, dit Traddles ; en ce cas, la prison de Maidstone est un lieu de détention plus sûr pour nous que celui que je vous propose. La justice, je le sais, sera plus longtemps à nous satisfaire, et peut-être ne nous satisfera pas aussi complètement que vous pouvez le faire vous-même ; mais, en revanche, elle a le droit de vous punir... Eh ! mon cher monsieur, vous ne l'ignorez pas plus que moi ! Copperfield, allez à Guildhall et amenez-nous deux agents de police. »

Ici mistress Heep se jeta en pleurant aux pieds d'Agnès, s'écriant que son fils était très-humble (ce qui devenait vrai), et la conjurant d'intercéder en sa faveur.

Qu'aurait fait Uriah s'il avait eu l'audace qu'il n'avait point ? Je ne sais, en vérité. Autant vaudrait demander ce que ferait un

roquet s'il avait le courage d'un tigre. C'était un lâche coquin, lâche de la tête aux pieds.

« Arrêtez, me dit-il, et vous, mère, taisez-vous ; puisqu'il le faut, ils auront l'acte qu'ils demandent. Vous savez où il est, allez le chercher vous-même.

— Allez l'aider, monsieur Dick, s'il vous plaît, » dit Traddles.

Fier de sa commission, qu'il comprit parfaitement, monsieur Dick accompagna mistress Heep comme un chien de berger pourrait accompagner une brebis. Mais elle ne lui donna pas grand'peine, car elle revint avec la boîte même où était l'acte réclamé, ainsi qu'un livre de banque et d'autres papiers qui nous furent utiles plus tard.

« Voilà qui est bien, dit Traddles. Maintenant, maître Heep, vous pouvez vous retirer pour réfléchir, quoique, je vous le déclare encore au nom de toutes les personnes présentes, il n'y a qu'une chose à faire, et le plus tôt sera le meilleur. »

Uriah, sans lever les yeux, sortit, la main sous le menton ; mais, s'arrêtant au seuil de la porte, il s'adressa encore à moi :

« Copperfield, je sais à qui j'ai obligation de tout ceci. Il y a longtemps que nous nous haïssons ; vous avez toujours été contre moi.

— Uriah ! lui répondis-je, n'accusez que vous-même, et souvenez-vous qu'on se perd par trop de ruse et par trop de cupidité.

— Merci de votre avis ! répliqua-t-il ; et, ayant besoin d'exhaler une dernière menace : « Micawber ! ajouta-t-il en se tournant vers celui-ci avec un geste significatif, nous réglerons nos comptes ! »

Micawber, quelque prodigue qu'il fût ordinairement de ses paroles, se contenta de le regarder s'éloigner avec un air de suprême dédain ; et, s'étant promis de compléter son rôle par la scène finale, il nous invita tous à venir assister au rétablissement de la confiance domestique entre lui et mistress Micawber.

« Le voile si longtemps étendu entre mistress Micawber et moi est enfin déchiré, dit-il. Mes enfants et l'auteur de leurs jours pourront de nouveau se mettre en contact à conditions égales ! »

Nous étions trop reconnaissants de ce qu'il venait de faire dans notre intérêt et trop désireux de le lui montrer (autant que l'émotion qui nous agitait pouvait nous le permettre) pour ne pas flatter encore sur ce point son besoin de se mettre en scène.

Nous l'aurions donc tous suivi, si Agnès n'avait dû d'abord aller auprès de son père et lui apprendre ce qui s'était passé, avec les ménagements qu'exigeaient son inquiétude et sa faible santé. Il fallait aussi qu'Uriah ne fût pas perdu de vue, et Traddles se chargea de cette surveillance en attendant que monsieur Dick vînt le relever ; de sorte qu'il n'y eut que ma tante, monsieur Dick et moi qui nous rendîmes chez monsieur Micawber. En quittant Agnès, qui venait d'être sauvée peut-être d'une destinée fatale, je remerciai tout bas le ciel de m'avoir fait connaître, au prix des mauvais jours de mon jeune âge, celui qui venait de démasquer le misérable Uriah.

La demeure de monsieur Micawber n'était pas loin, et comme la porte de la rue s'ouvrait dans le salon du rez-de-chaussée et qu'il s'y précipita avec son impétuosité caractéristique, nous nous trouvâmes tout d'un coup au sein de cette famille. Monsieur Micawber se jeta dans les bras de sa femme en criant :

« Mon Emma ! »

Mistress Micawber le serra sur son cœur en pleurant ; miss Micawber, qui berçait le dernier-né, fut vivement émue ; le fils aîné eut aussi un accès de sensibilité, malgré l'air morose que lui laissait une série de déceptions qui avaient troublé les débuts de son entrée dans le monde. Les deux jumeaux firent leurs démonstrations innocentes, et le dernier-né enfin tendit ses petits bras vers les *auteurs de ses jours*.

« Emma, dit monsieur Micawber, le nuage s'est dissipé : mon esprit est lucide et libre. Notre confiance mutuelle est à jamais rétablie. Salut, ô pauvreté ! salut malheur, salut famine, hillons, tempêtes et vie nomade des mendiants ! La confiance mutuelle nous soutiendra jusqu'à la fin ! »

Puis, écartant mistress Micawber et embrassant tous ses enfants à la ronde, monsieur Micawber répéta à chacun ce salut qui ne m'eut pas l'air de les récréer beaucoup, pas plus que la conclusion :

« Enfants, vous pouvez aller tous chanter une ballade en chœur dans les rues de Cantorbéry : c'est votre unique moyen d'existence ! »

Mistress Micawber eut un léger évanouissement ; mais, revenue à elle et présentée à ma tante, elle répondit avec l'émotion d'un cœur de mère aux bienveillantes questions qui lui furent adressées sur ses deux enfants des deux sexes.

« Vous avez là un garçon déjà grand, dit ma tante en montrant l'aîné.

— Ah! madame, dit monsieur Micawber lui-même, prenant la parole au lieu de sa femme, j'avais, en venant ici, destiné Wilkins à l'église, ou, pour parler plus exactement, au chœur; aucune place de ténor n'étant vacante dans la vénérable cathédrale de cette noble cité... Wilkins a contracté l'habitude de chanter dans les tavernes plutôt que dans les édifices du culte.

— Mais il a de bonnes intentions, dit mistress Micawber tendrement.

— Mon amie, reprit son mari, j'ose ajouter que ses intentions sont excellentes; mais je n'ai pas encore vu qu'il leur ait donné aucune direction. »

L'aîné des jeunes Micawber retrouva son air morose et dit avec une certaine raison :

« Mon père, que puis-je faire? Je ne suis pas plus né un charpentier ou un peintre en carrosses que je ne suis né un oiseau? Puis-je aller ouvrir une officine d'apothicaire? Puis-je aller aux assises me proclamer avocat? Puis-je aller débiter de force à l'Opéra italien? Que puis-je faire, en un mot, sans l'avoir appris d'abord? »

Ma tante réfléchit un peu et dit :

« Monsieur Micawber, je m'étonne que vous n'ayez jamais songé à l'émigration? »

— Madame, répondit monsieur Micawber, ce fut le rêve de ma jeunesse et la décevante ambition de mon âge mûr. »

Je suis bien persuadé, soit dit en passant, qu'il n'y avait jamais pensé de sa vie.

« Eh bien! dit ma tante en m'adressant un coup d'œil, quelle chance ce serait pour vous et vos enfants, si vous émigrerez maintenant en Australie, monsieur et mistress Micawber!

— Le capital, répondit monsieur Micawber en fronçant le sourcil, le capital! madame.

— Le capital! s'écria ma tante; mais vous nous rendrez un grand service... vous nous l'avez même rendu, car, assurément, nous sauverons beaucoup du feu... et je ne vois pas pourquoi nous ne vous procurerions pas le capital nécessaire.

— Je ne le recevrais pas en pur don, dit monsieur Micawber s'animant jusqu'à l'enthousiasme; mais si on m'avait une

somme suffisante... par exemple, à cinq pour cent d'intérêt sur ma signature, et mes billets à douze, dix-huit et vingt-quatre mois pour me laisser du temps...

— Eh bien ! réfléchissez-y, poursuivit ma tante ; cette somme vous sera avancée aux termes que vous fixerez vous-même...

— Ma chère madame, permettez-moi une seule question... demanda mistress Micawber, le climat est-il bon ?

— Le plus beau climat du monde, répondit ma tante.

— Alors, permettez-m'en une autre, demanda encore mistress Micawber. Les circonstances du pays offriraient-elles à un homme du mérite de monsieur Micawber, les chances de s'élever dans l'échelle sociale ? Je ne veux pas savoir si, pour le moment, il pourrait aspirer à être gouverneur ou quelque chose de semblable ; mais aurait-il devant lui une carrière pour développer ses talents ?

— La plus belle carrière, dit ma tante, pour tout homme qui se conduit bien et qui est industriel.

— Qui se conduit bien et qui est industriel ? répéta mistress Micawber, précisément. Il est évident pour moi que l'Australie est la sphère légitime où doit s'exercer l'activité de monsieur Micawber.

— J'ai la conviction, ma chère madame, ajouta à son tour monsieur Micawber, que dans la situation où je me trouve, l'Australie est le pays, le seul pays qui convienne pour moi et pour ma famille ; quelque chose d'extraordinaire nous attend sur ces rivages. »

En ce moment, cet homme tout ardeur avait déjà entrevu la fortune qui l'appelait dans un autre monde ; le voilà qui se lance dans une dissertation sur les éléments d'une exploitation agricole, tandis que sa femme discourait sur les mœurs du Kangourou.

XXIV

UN AUTRE TABLEAU RÉTROSPECTIF.

Il faut que je m'arrête ici encore. O ma femme-enfant ! Il est parmi ces fantômes qui se présentent en foule devant ma mémoire, une figure douce et paisible qui me dit dans son amour

innocent et sa beauté enfantine : « Arrête- toi pour penser à moi... tourne la tête pour contempler la petite fleur au moment où elle tombe et se flétrit sur la terre. »

J'obéis. Toutes les autres images du passé s'effacent et s'évanouissent. Je suis de nouveau avec Dora, dans notre cottage. Je ne sais plus depuis combien de temps elle est malade. J'y suis si accoutumé que je ne puis calculer le temps. Il n'est pas long réellement, si je récapitule les semaines ou les mois ; mais, en revenant sur ce que j'ai éprouvé et souffert, il a duré, bien duré !

On a cessé de me dire : « Encore quelques jours de patience. » Je commence à craindre, secrètement, que le jour ne viendra plus où je verrai ma femme-enfant courir au soleil avec son vieil ami Jip.

Jip, presque tout à coup, en quelque sorte, est devenu très-vieux. C'est peut-être qu'il ne trouve plus dans sa maîtresse ce quelque chose qui le ranimait et le rajeunissait ; mais il boude, sa vue s'affaiblit, ses membres s'allanguissent, et ma tante observe avec peine qu'il ne la menace plus, qu'il rampe même vers elle quand il est sur le lit de Dora — et ma tante au chevet — pour lui lécher les mains.

Dora alitée nous sourit : elle est belle, elle ne laisse échapper aucune parole d'impatience ou de plainte. Elle nous dit que nous sommes bien bons pour elle, qu'elle sait que son cher et aimable David se fatigue trop, que ma tante ne dort plus, sans en être moins active et prodigue de soins attentifs. Quelquefois, les deux tantes-oiseaux viennent la voir, et alors nous causons du jour de notre mariage, de tout ce qui nous rendait si gais et si heureux.

Quelle étrange pause il semble se faire dans la vie, — comme dans tout ce qui m'entoure de près ou à distance, — lorsque je reste assis dans le calme demi-jour de la chambre, les yeux bleus de ma femme-enfant attachés sur moi, et ses jolis petits doigts s'enlacant autour de ma main ! je reste ainsi au chevet du lit, des heures et puis encore des heures ; mais trois circonstances se reproduisent plus vivement que les autres à mon souvenir.

C'est le matin ; Dora, habillée coquettement dans son lit par les mains de ma tante, me montre comme ses beaux cheveux se *bouclent* encore sur l'oreiller, comme ils sont toujours longs et

bien lissés, et comme elle aime à les contenir dans le filet de soie qu'elle met sur sa tête.

« Non que² j'en sois vaniteuse à présent, moqueur que vous êtes, dit-elle en me voyant sourire; mais vous répétiez si souvent que vous les trouviez beaux. Puis, je me souviens que lorsque je commençais à penser à vous, je les regardais dans le miroir et me demandais si vous ne seriez pas très-content d'en avoir une boucle... Oh! quelle folle joie fut la vôtre, Davy, le jour où je vous en donnai une!

— Ce fut le jour où vous étiez occupée à imiter les fleurs de mon bouquet, Dora, et où je vous dis combien j'étais amoureux de vous!

— Oui, et moi, reprit Dora, je ne voulus pas vous dire alors, Davy, que j'avais versé des larmes de bonheur sur ces fleurs, parce que je me croyais réellement aimée. Quand je pourrai courir comme autrefois, Davy, nous irons revoir ces lieux où nous fîmes de si folles promenades; nous irons, n'est-ce pas? et nous n'oublierons pas mon pauvre papa.

— Oui, nous irons, et nous serons heureux encore. Dépêchez-vous donc de vous rétablir, Dora chérie.

— Oh! je serai bientôt rétablie. Je suis vraiment mieux, vraiment! »

C'est le soir : je suis assis sur la même chaise, au pied du même lit, avec le même visage qui me regarde. Nous avons été silencieux, et le sourire épanouit le visage de ma femme-enfant. J'ai cessé de descendre et de remonter mon léger fardeau depuis une semaine. Dora reste dans son lit tout le jour.

« Davy!

— Ma chère Dora!

— Je vais peut-être vous sembler bien déraisonnable après ce que vous m'avez dit, il y a peu de jours, que monsieur Wickfield était malade. Mais j'ai besoin de voir Agnès : il faut absolument que je la voie.

— Ma chère, je vais lui écrire.

— Le voulez-vous?

— Tout de suite.

— Mon chéri, que vous êtes bon! Allons, Davy, appuyez-moi sur votre bras... En vérité, mon ami, ce n'est pas un caprice, ce n'est pas une folle idée... J'ai besoin sérieusement, très-sérieusement de la voir.

— J'en suis certain. Je n'ai qu'à lui écrire, et elle viendra.

— Vous êtes bien seul, à présent, Davy, quand vous êtes en bas ? me dit Dora à demi-voix en passant un bras autour du cou.

— Comment pourrait-il en être autrement, ma bien-aimée, quand je vois votre fauteuil vide ?

— Mon fauteuil vide ! Et je vous fais faute réellement, Davy ? votre petite Dora, si légère et si folle, vous ferait faute !

— Ma chère amie, et qui donc me ferait faute sur la terre, si ce n'est vous ?

— Oh ! mon mari bien-aimé, je me sens à la fois si contente et si triste ! » Elle m'embrasse tendrement, sourit, soupire, et puis me répète : « Non, non, je suis tout à fait heureuse... Seulement écrivez à Agnès et dites-lui que j'ai besoin, sérieusement besoin de la voir... C'est tout ce que je désire.

— Excepté aussi de vous rétablir.

— Ah ! Davy, quelquefois je pense... (vous savez que je fus toujours une pauvre petite sotte...) que cela n'arrivera jamais.

— Ne dites pas cela, Dora !... Ma chérie, ne le pensez pas.

— Je tâcherai, Davy... Mais je suis si heureuse... quoique mon bon Davy se sente si seul devant le fauteuil vide de sa femme-enfant. »

Il est nuit et je suis toujours auprès d'elle. Agnès est arrivée : elle est avec nous depuis l'avant-veille au soir. Agnès, ma tante et moi nous avons passé la journée dans la chambre de Dora. Nous n'avons pas beaucoup parlé, mais Dora a été contente, gaie. Maintenant nous sommes seuls, elle et moi.

Sais-je maintenant que ma femme-enfant me quittera bientôt ? On me l'a dit : je me l'étais déjà dit à moi-même, et cependant je ne suis pas bien sûr d'avoir accepté cette vérité dans mon cœur. Je ne puis, par moments, le croire. Je me suis maintes fois, aujourd'hui même, retiré pour pleurer à part. J'ai invoqué celui qui pleura sur la séparation des vivants et des morts. J'ai essayé de me résigner, et je n'ai pu bannir moi-même de mon cœur la faible espérance qui se flatte de prolonger une existence si chérie. Je tiens la main de Dora dans la mienne ; je sens, à sa douce étreinte, que son amour pour moi est toute sa vie et toute sa force... Impossible de désespérer complètement.

« Davy, écoutez-moi bien... Je vais vous dire quelque chose

que j'ai déjà souvent voulu vous dire depuis quelque temps. Peut-être l'avez-vous souvent pensé aussi? Davy, mon chéri, j'étais trop jeune, j'en ai peur... »

Je penche ma tête sur l'oreiller, à côté d'elle : elle me regarde et parle bien doucement... Peu à peu je reconnais, avec un serrement de cœur, qu'elle parle d'elle comme si elle était morte.

« ... J'étais trop jeune, j'en ai peur ; je ne veux pas seulement dire jeune d'années, mais encore d'expérience, d'idées, de tout. J'étais une si sottie petite créature. Hélas ! n'eût-il pas mieux valu nous contenter de nous aimer comme deux enfants s'aiment, pour nous oublier ensuite, et rien de plus ? Je commence à penser que je n'étais pas propre à être une femme. »

Je m'efforce de retenir mes larmes et de répondre : « Dora, chère amie, aussi propre, vous, à être une femme, que moi à être un mari !

— Je ne sais pas trop... peut-être, Davy. Mais si j'avais été ce que je veux dire, il ne vous aurait bientôt plus rien manqué. D'ailleurs, vous avez beaucoup de moyens, vous, et moi pas du tout.

— Nous avons été très-heureux, ma gentille Dora !

— J'étais très-heureuse, oui, très-heureuse. Mais, à mesure que les années s'écoulaient, mon cher Davy se serait lassé de sa femme-enfant. Elle eût été de moins en moins une compagne pour lui. Il aurait de plus en plus senti ce qui manquait dans sa maison. Elle n'aurait pas su faire des progrès... mieux vaut que les choses soient comme elles sont.

— O Dora ! ma chère, bien chère Dora, ne me parlez pas ainsi ; chaque mot me semble un reproche !

— Non, pas une syllabe de reproche, répondit-elle en m'embrassant. O mon cher Davy, jamais vous n'en méritâtes, et je vous aimais trop pour vous adresser un seul mot qui ressemblât à un reproche, sérieusement... C'était tout le mérite que j'avais, excepté celui d'être jolie... ou de vous le paraître... Est-ce bien solitaire là-bas, Davy ?

— Oui, oui, très-solitaire !

— Ne pleurez pas.. Mon fauteuil y est-il ?

— Toujours à la même place.

— Oh ! comme mon pauvre Davy pleure ! Chut ! chut ! Maintenant, faites-moi une promesse. J'ai besoin de parler à Agnès.

Quand vous descendrez, dites-le à Agnès; envoyez-la-moi et, pendant que je lui parlerai, ne laissez venir personne... pas même tante. J'ai besoin de parler à Agnès seule... Il faut que je lui parle à elle toute seule.

— Je vous le promets, Dora; je vais aller avertir Agnès, qui viendra tout de suite, » lui dis-je... Mais je ne puis quitter Dora, tant je souffre! Et elle me tient encore dans ses bras en me répétant tout bas : « Je disais que mieux valait que ce soit comme c'est. Ah! Davy, encore quelques années, et vous n'auriez pu aimer votre femme-enfant davantage, et encore quelques années, elle vous eût tant désappointé, que vous n'auriez pu vous empêcher peut-être de l'aimer un peu moins. Je sais que j'étais trop jeune, trop jeune d'âge et d'idées... Mieux vaut que ce soit comme c'est. »

Agnès est au salon quand j'y descends, et je lui transmets le message. Elle monte, me laissant seul avec Jip.

Le pavillon chinois de Jip est près du feu; il y est couché sur son lit de flanelle, se plaignant et essayant de s'endormir. La lune est dans son plein. En regardant par la croisée, je sens couler mes larmes, et mon cœur insoumis est châtié cruellement... cruellement, car je me suis dit à moi-même ce que Dora me disait tout à l'heure, et j'en éprouve un remords.

Je viens m'asseoir près de la cheminée : je repasse dans mon esprit toutes les petites choses qui ont eu lieu entre Dora et moi, et je sens combien il est vrai que les petites choses font le total de la vie. Elle m'apparaît, la charmante enfant, telle qu'elle m'apparut pour la première fois, avec les grâces dont la revêtait notre jeune amour. Aurait-il mieux valu, en effet, que nous nous fussions aimés comme deux enfants s'aiment, pour s'oublier ensuite? Cœur insoumis, réponds.

Quel temps s'est écoulé dans cette rêverie solitaire, je l'ignore, lorsque mon attention est appelée sur le vieil ami de ma femme-enfant. De plus en plus inquiet et agité, il rampe hors de sa maisonnette, me regarde, va jusqu'à la porte, et gémit pour indiquer qu'il veut monter à la chambre de sa maîtresse.

« Non, pas cette nuit, Jip; pas cette nuit! »

Jip revient lentement à moi, me lèche les mains et soulève sa tête appesantie en me regardant avec ses yeux à demi éteints.

« O Jip! c'est possible... Jamais plus, peut-être. »

Il s'étend à mes pieds, se retourne comme pour s'endormir, et, avec un cri plaintif, il expire. — Agnès se montre sur la porte.

« O Agnès ! regardez, regardez ici ! »

Mais, Agnès, pourquoi sur votre visage tant de pâleur et de douleur ? Pourquoi ces torrents de larmes, cet appel muet, cette main solennellement levée vers le ciel !

« Agnès ! »

C'est fini. Une sombre nuit se forme devant mes yeux, et, pendant un temps, toutes choses sont effacées de ma mémoire.

XXV

CONSÉQUENCES DE L'EXPLOSION DE MONSIEUR MICAWBER.

Ce n'est pas en ce moment que je pourrais décrire l'accablement de mon âme sous le poids de sa douleur. J'en vins à penser que l'avenir était muré devant moi, que l'activité énergique de ma vie s'était éteinte, que je ne trouverais plus de refuge que dans la tombe. J'en vins à penser cela, dis-je, mais non dans la première période de mon affliction : ce ne fut que plus tard et progressivement. Si les événements que je vais raconter ne s'étaient pas accumulés autour de moi, d'abord pour troubler et ensuite pour aggraver l'impression de cette affreuse épreuve, il est possible (quoique je ne le croie pas probable) que je fusse tombé immédiatement dans cet état. Comme les choses se passèrent, un intervalle s'écoula avant que je connusse complètement ma situation, — un intervalle pendant lequel je supposai encore que les traits les plus aigus de mon angoisse s'étaient émoussés ; — et c'était alors une sorte de consolation de pouvoir nourrir ma mémoire de tout ce qui m'avait tant charmé dans l'innocence, la tendresse et la beauté de celle que j'avais perdue pour la vie.

Je ne pourrais, à présent même, dire précisément quand et comment il fut proposé et décidé entre nous que j'irais voyager pour demander à un changement de lieux la distraction dont on croyait que j'avais besoin. L'influence d'Agnès, dans cette crise de mon désespoir, dominait tellement tout ce que nous pensions,

disions et faisons, que j'attribuerais volontiers à son inspiration ce projet ; mais cette influence se manifestait si peu ostensiblement que je n'en sais pas davantage.

Je me rappelai alors mon ancienne habitude d'associer Agnès avec l'image de la madone des vitraux d'église, et je crus reconnaître le pressentiment prophétique de ce qu'elle devait être pour moi à l'heure de l'infortune ! En effet, depuis le moment cruel où elle m'apparut avec sa main levée vers le ciel, elle fut comme la vierge du bon secours dans ma maison solitaire. Quand l'ange de la mort y était descendu, c'était, me dit-on plus tard, sur son sein et en souriant que ma femme-enfant avait fermé les yeux. Et moi, en revenant de mon évanouissement, ce fut elle que je vis aussi à mon côté, versant des larmes sympathiques, m'adressant des paroles d'espérance, se penchant sur moi avec l'expression d'une pitié céleste, calmant enfin mon cœur insoumis, prêt à se révolter contre la Providence.

Je poursuis mon récit :

Je devais voyager ; — cela semblait avoir été décidé entre nous tous dès le commencement. La terre couvrait tout ce qu'il y avait de périssable dans ma chère Dora. Je n'attendais donc plus que le départ des émigrants et ce que monsieur Micawber appelait la finale pulvérisation d'Uriah Heep.

A la demande de Traddles, le plus affectueux et le plus tendre des amis dans ma détresse, nous retournâmes à Cantorbéry : je veux dire ma tante, Agnès et moi. Monsieur Micawber nous avait donné rendez-vous à sa maison, où nous nous transportâmes tout droit. Tantôt chez monsieur Micawber, tantôt chez monsieur Wickfield, mon ami n'avait cessé de travailler assidûment. En me voyant entrer vêtu de deuil, la pauvre mistress Micawber fut péniblement affectée ; elle avait un bon cœur qui survivait à toutes les péripéties de son existence tourmentée.

« Eh bien ! monsieur et mistress Micawber, avez-vous réfléchi, je vous prie, à ma proposition d'émigration ? Telle fut la première phrase de ma tante après que nous nous fûmes assis.

— Ma chère madame, répondit monsieur Micawber, pour exprimer la conclusion à laquelle nous sommes arrivés tous ensemble et chacun séparément, mistress Micawber, votre humble serviteur, et j'ajouterai nos enfants... peut-être ne puis-je mieux faire que d'emprunter le langage de l'illustre poète Thomas Moore :

Notre chaloupe est au rivage
Et notre barque est à la mer *.

— C'est parfait, dit ma tante, j'augure toutes sortes d'excellentes choses de votre sage décision.

— Madame, vous nous faites beaucoup d'honneur, répliqua-t-il, et puis, ayant consulté un memorandum, il ajouta : Relativement au secours pécuniaire qui nous mettra en état de lancer notre frêle esquif sur l'océan des entreprises, j'ai pesé cette question importante. Je vous demanderai la permission de vous proposer mes lettres de change, — tirées, il est inutile de le stipuler, sur papier timbré tel que l'exigent les divers actes du Parlement applicables aux transactions de ce genre, avec échéances graduées, à dix-huit, vingt-quatre et trente mois. J'aurais voulu primitivement rapprocher ces échéances, et j'avais choisi les termes de douze, dix-huit et vingt-quatre mois. — Mais je craindrais que ce mode de payement ne me laissât pas le temps nécessaire pour faire honneur à ma signature. Il ne serait pas prudent, poursuivit monsieur Micawber en promenant ses regards autour de la chambre comme si elle représentait cent arpents au moins de terre cultivable ; il ne serait pas prudent, si une bonne récolte récompense nos travaux, d'être exposé à compromettre ce résultat par une vente précipitée de nos produits. Je dois prévoir toutes les chances, et je crois savoir que dans cette partie de nos colonies où ce sera notre lot de lutter contre le sol pour lui arracher le prix de nos sueurs, on n'obtient pas toujours facilement des travailleurs auxiliaires.

— Arrangez cela comme il vous plaira, dit ma tante ; quand les deux parties contractantes veulent avant tout être d'accord, il me semble que ces préliminaires ne doivent pas les arrêter.

— Madame, reprit monsieur Micawber, je tiens à me montrer un homme d'ordre, exact, ponctuel, fidèle à mes engagements, et je ferai les choses conformément aux règles commerciales. Je désire aussi vous apprendre comment nous nous préparons tous à notre nouvelle destinée. Ma fille aînée se rend tous les jours, à cinq heures du matin, dans un établissement voisin, pour acquérir le procédé, — si on peut appeler cela un procédé,

* Our boat is on the shore
And our bark is on the sea.

— de traire les vaches. Mes plus jeunes enfants vont dans les faubourgs de la ville observer les mœurs et les habitudes des porcs et de la volaille ; mon aîné, Wilkins, ne rencontre pas un troupeau de bœufs, qu'il n'offre aux bouviers de les remplacer volontairement, et moi-même je me suis occupé, la semaine dernière, de l'art de la boulangerie.

— On ne peut mieux ! dit ma tante avec un air d'encourageante approbation ; mais mistress Micawber... elle n'est pas restée non plus oisive, je suppose ?

— Ma chère madame, répondit mistress Micawber, j'avoue que je ne me suis occupée ni d'agriculture, ni de l'élève des troupeaux, quoique je n'ignore pas que l'une et l'autre réclameront mes soins, une fois établie sur ces lointains rivages. Mais les heures dont j'ai pu disposer après avoir vaqué à mon ménage et à mes devoirs de famille, ont été employées à correspondre avec mes parents... Il m'a semblé, mon cher Copperfield (s'adressant à moi par une vieille habitude), que le moment était venu d'oublier le passé de part et d'autre, afin que monsieur Micawber tendît la main à mes parents et que mes parents tendissent la main à monsieur Micawber.

— Je le pense comme vous, lui dis-je.

— Malheureusement, reprit-elle, il y a entre eux un gouffre à franchir... Je soupçonne mes chers parents de s'imaginer qu'en cette circonstance monsieur Micawber ferait volontiers de leurs noms... un tout autre emploi que de les donner sur les fonts baptismaux à nos enfants. En un mot, ils redoutent de voir ces noms à l'endos d'une lettre de change et négociés à la Bourse.

— En vérité ! s'écria ma tante avec sa brusque spontanéité et provoquée par l'air de pénétration que prenait mistress Micawber ; après tout, je ne serais pas surprise que vous eussiez deviné !

— Ma chère, dit ici monsieur Micawber en intervenant, ne me forcez pas de m'expliquer catégoriquement sur vos chers parents.

— Monsieur Micawber ! s'écria sa femme, arrêtez : ils ne vous ont jamais compris et vous ne les avez jamais compris vous-même. »

Monsieur Micawber fit entendre une petite toux.

« Oui, répéta mistress Micawber, ils ne vous ont jamais compris : c'est là leur malheur et il faut les plaindre. Ne me dites pas le contraire, je vous en prie.

— Comme vous voudrez, ma chère Emma, dit monsieur Micawber, et j'ajoute que s'ils répondent enfin à vos lettres, ce dont je doute, que ce n'est pas moi qui mettrai des barrières à la réconciliation! »

Cette discussion étant ainsi écartée, les époux Micawber jetèrent un coup d'œil sur la pile de registres et de papiers qui encombraient la table; ils déclarèrent qu'ils allaient nous laisser et se retirèrent avec un air de gravité cérémonieuse.

Quand ils furent sortis :

« Mon cher Copperfield, dit Traddles penché sur son fauteuil et me regardant avec des larmes dans les yeux, je ne m'excuserai pas si je vous parle affaires, parce que je sais quel intérêt vous portez à celle-ci, et que c'est un moyen de vous distraire. Mon cher David, j'espère donc que vous êtes en état de m'écouter.

— Je vous écoute avec attention, répondis-je; il s'agira d'abord de ma tante, n'est-ce pas? nous devons penser à elle... si elle a pensé aux autres?

— Assurément, assurément, dit Traddles, qui peut l'oublier?

— Mais ce n'est pas tout, repris-je; pendant la dernière quinzaine, un nouveau souci s'est emparé d'elle; elle a, chaque jour, fait de continuelles absences, sortant le matin de bonne heure, ne rentrant que tard. Hier encore, mon cher Traddles, quoique sachant que nous devons partir aujourd'hui pour Cantorbéry, elle n'est revenue chez elle qu'un quart d'heure avant minuit. Elle a refusé de m'apprendre ce qui la préoccupe ainsi. »

Ma tante, très-pâle et visiblement agitée, me laissa parler, puis, quelques larmes ayant mouillé ses paupières, elle me dit, sa main posée sur la mienne :

« Ce n'est rien, Trot, ce n'est rien; d'ailleurs, ce ne sera pas long. Vous saurez tout un peu plus tard... Agnès, ma chère, écoutons ces affaires. »

Traddles commença alors en ces termes :

« Je dois rendre à monsieur Micawber cette justice que, quoiqu'il semble n'avoir pas été heureux en travaillant pour lui-même, il est infatigable quand il travaille pour les autres : ja-

mais je n'ai trouvé son égal. S'il va toujours du même pas, il doit être aujourd'hui âgé de deux cents ans. Avec quelle impétuosité il plongeait nuit et jour dans les papiers et les registres, sans parler de l'immense nombre de lettres qu'il m'a écrites de cette maison à celle de monsieur Wickfield et souvent à travers la table qui nous séparait!... c'est vraiment extraordinaire!

— Des lettres! s'écria ma tante, je crois qu'il rêve en lettres.

— Monsieur Dick a fait aussi merveilles, poursuivit Traddles; une fois délivré de la charge de surveiller son prisonnier Uriah Heep, il s'est dévoué à monsieur Wickfield: il a excité notre émulation par son désir d'être utile et par l'utilité dont il nous a été réellement pour faire des extraits, des copies, etc., etc.

— Dick est un homme très-remarquable! s'écria ma tante, je l'ai toujours dit, Trot, vous le savez.

— Miss Wickfield, reprit Traddles s'adressant à Agnès avec beaucoup de tact et de réserve, je suis heureux de pouvoir vous apprendre qu'en votre absence, monsieur Wickfield a éprouvé une amélioration sensible dans son état. Délivré du démon qui a si longtemps pesé sur toutes ses facultés, il n'est plus le même. Parfois il semble avoir recouvré toute sa mémoire et son aptitude aux affaires; sans son secours, plusieurs points seraient restés inexplicables pour nous. Mais j'abrège les détails pour arriver aux résultats obtenus. »

L'aimable simplicité de Traddles nous laissa bien voir qu'il parlait ainsi pour qu'Agnès, surtout, pût entendre nommer son père sans embarras; nous fûmes tous charmés de sa délicatesse.

« Maintenant, dit Traddles examinant les papiers sur la table, après avoir compté nos fonds, remis en ordre tout ce qui était resté confus sans intention et ce qu'on avait à dessein embrouillé ou falsifié, nous considérons comme un fait très-facile à démontrer que monsieur Wickfield pourrait reprendre la suite de ses affaires sans perte ni déficit.

— Ah! Dieu soit loué! s'écria Agnès.

— Mais, dit Traddles, il lui restera si peu de chose, en supposant même la vente de sa maison, qu'il serait peut-être sage à lui de conserver l'agence du domaine dont il a si longtemps perçu les rentes. C'est une question sur laquelle ses amis et sa fille pourront être consultés.

— J'y ai pensé, répondit Agnès, et je sens que cela ne peut ni ne doit être, malgré l'avis même d'un ami à qui je suis si reconnaissante et à qui je dois tant; non, mon cher monsieur Traddles, non, mon cher Trotwood; mon père une fois libéré, et libéré avec honneur, que puis-je désirer de plus? J'ai toujours aspiré à une chose, si une fois je parvenais à l'affranchir des liens qui l'enchaînaient... c'est de lui payer une faible partie de l'amour et des soins dont je lui suis redevable, c'est de lui dévouer ma vie. Telle a été, depuis des années, ma plus haute espérance. Me charger seule de l'avenir sera désormais mon bonheur.

— Avez-vous songé aux moyens de pouvoir le faire, Agnès? lui demandai-je.

— Souvent, mon cher Trotwood; je n'ai aucune crainte et je me sens sûre du succès. Tant de personnes me connaissent ici et ont de la bienveillance pour moi! Soyez sans inquiétude, nous avons peu de besoins. Si je puis garder notre vieille maison et ouvrir une école, je serai utile et heureuse. »

L'accent à la fois calme et tendre de sa douce voix évoqua pour mon imagination, sous des couleurs si frappantes, d'abord la vieille maison de son père et puis mon toit solitaire, que mon cœur expira sur mes lèvres. Traddles, silencieux comme moi, fit semblant, pour cacher sa propre émotion, d'examiner attentivement les papiers, et puis, s'adressant à ma tante :

« Parlons maintenant, miss Trotwood, des fonds qui vous appartenaient.

— Tout ce que j'ai à en dire, répondit ma tante en soupirant, c'est que, s'ils sont perdus, je puis supporter cette perte, et, s'ils ne sont pas perdus, je serai charmée de les ravoïr.

— C'était, si je ne me trompe, huit mille livres sterling en consolidés? dit Traddles.

— Oui, huit mille, répondit ma tante.

— Je ne puis en retrouver que cinq, dit Traddles avec un air de perplexité.

— Cinq cents ou cinq mille? demanda ma tante avec un parfait sang-froid.

— Cinq mille livres sterling, dit Traddles.

— C'est tout ce qu'il y avait, reprit ma tante. J'en vendis trois moi-même. Sur ces trois, j'en payai mille pour votre stage à l'é-

tude de monsieur Spenslow, mon cher Trotwood ; j'ai encore par devers moi les deux mille autres. Quand je perdis le reste, je crus prudent de ne rien dire de cette dernière somme, désirant la garder secrètement pour les mauvais jours. Je voulais voir comment vous vous tireriez de l'épreuve, Trot... Vous vous en êtes tiré noblement... avec persévérance, courage et désintéressement. Dick a fait comme vous. Ne me parlez pas, mon cher neveu... je me sens un peu nerveuse. »

Personne ne s'en fût douté à la voir la tête si haute, les bras croisés sur son sein ; mais elle avait une grande force d'âme.

« Alors, s'écria Traddles tout joyeux, je suis ravi de vous apprendre que vous n'aurez rien perdu.

— Que nul de vous ne me félicite ! s'écria ma tante. Apprenez-moi comment cela se fait, monsieur Traddles.

— Vous pensiez, répondit Traddles, que monsieur Wickfield avait détourné lui-même vos fonds ?

— Oui, sans doute, dit ma tante, et c'est pourquoi je sus me taire... Agnès, pas un mot, je vous prie.

— En effet, poursuivit Traddles, vos consolidés furent vendus en vertu du pouvoir que vous aviez remis à l'étude ; mais je n'ai pas besoin de dire par qui et avec quelle signature. Le fripon fit ensuite accroire à monsieur Wickfield, et il le lui prouva avec des chiffres, qu'il avait disposé de l'argent pour couvrir d'autres déficits. Monsieur Wickfield, ne pouvant vous payer l'intérêt d'un capital qui n'existait plus pour lui, se rendit malheureusement le complice de la fraude.

— Ou plutôt, dit délicatement ma tante, il rejeta le blâme sur lui-même, en m'écrivant une folle lettre dans laquelle il s'accusait d'un abus de confiance. Pour lui répondre, j'arrivai tout droit chez lui un matin, demandai une bougie, brûlai sa lettre, et lui déclarai qu'il devait se taire jusqu'à ce qu'il fût en état de me rembourser, auquel cas je prétendais rentrer dans mes fonds ; mais que, dans le cas contraire, il devait le silence à sa fille... Si quelqu'un me dit une parole, je sors à l'instant. »

Nous restâmes tous muets, pendant qu'Agnès se cachait le visage.

« Eh bien ! mon cher monsieur Traddles, reprit ma tante après un intervalle, avez-vous réellement pu faire rendre l'argent au fripon ?

— Le fait est, dit Traddles, que monsieur Micawber avait si bien pris ses mesures qu'il ne pouvait nous échapper. Chose remarquable, je ne sais trop s'il ne s'était pas emparé de cette somme autant par haine de Copperfield que par cupidité. Il m'a avoué qu'il aurait volontiers dépensé les cinq mille livres sterling pour satisfaire sa lâche envie.

— Et qu'est devenu le coquin ? demanda ma tante en fronçant les sourcils.

— Je ne sais trop, dit Traddles ; il est parti avec sa mère pour Londres par la diligence de nuit. La mère, pendant tout le temps de notre enquête, n'avait cessé de pleurnicher, de supplier, et heureusement aussi de faire des révélations. Quant à lui, dans son dépit furieux, il exprimait audacieusement sa malignité contre tout le monde, et il me faisait l'honneur de m'en vouloir presque autant qu'à monsieur Micawber.

— Supposez-vous qu'il lui reste quelque argent, mon cher Traddles ? demandai-je.

— J'en suis certain, répondit Traddles, et c'est ce qui explique ce mélange d'audace et d'hypocrisie. Il avait rempli ses poches en pillant à droite et à gauche. Nous apprendrons quelque jour que l'araignée a tissé ailleurs quelque nouvelle trame... Malheur à celui d'entre nous qui s'y laisserait prendre, et malheur d'abord à monsieur Micawber, dont il est toujours le créancier.

— En vérité, dit ma tante, cette dette est devenue la nôtre, et, mon cher monsieur Traddles, vous auriez peut-être dû commencer par la solder.

— J'y ai pensé, dit Traddles ; mais comment mettre la main sur les billets que fit monsieur Micawber à son patron ; car il y en a plus d'un, et le total monte à plus de cent livres sterling. Il s'attend à être continuellement arrêté.

— Alors il faudra continuellement le mettre en liberté, dit ma tante, et nous ne serons pas quittes avec lui. Je propose de lui remettre, en outre, une somme de cinq cents livres... Agnès, ma chère, nous réglerons nos comptes ensemble plus tard. »

Traddles et moi, nous trouvâmes que cinq cents livres sterling n'étaient pas une gratification trop élevée ; mais nous fîmes observer, en nous basant sur notre connaissance du personnage, qu'il était de son intérêt de lui laisser contracter à notre

égard une responsabilité légale qui le tiendrait en garde contre son imagination d'homme à projets, quand il serait rendu en Australie.

Cet article réglé, nous nous aperçûmes que Traddles regardait encore ma tante avec un air d'inquiétude, et je crus devoir le forcer à s'expliquer.

« Votre tante et vous, mon cher Copperfield, nous dit-il, vous m'excuserez si je crois nécessaire d'introduire un triste souvenir ; mais vous ne pouvez avoir oublié que le jour même de la mémorable dénonciation de monsieur Micawber, Uriah Heep laissa échapper une insinuation menaçante sur le... mari de miss Trotwood.

— Je ne l'ai pas oublié, répondit ma tante sans paraître troublée.

— Peut-être, ajouta Traddles, n'était-ce qu'une impertinence gratuite et sans but ?

— Non, reprit ma tante.

— Pardonnez-moi, dit Traddles timidement, si je vous le demande : existait-il réellement une personne avec ce titre, et était-il au pouvoir d'Uriah Heep d'inquiéter cette personne ou de s'en servir pour inquiéter miss Trotwood ?

— Oui, mon bon monsieur Traddles, » répondit encore ma tante.

Traddles, avec un air de désappointement, expliqua comment il n'avait pu vider l'incident avec Uriah Heep ; il en était de cette affaire comme des lettres de change de monsieur Micawber, qu'Uriah avait prétendu n'être plus en ses mains. Peut-être ma tante avait-elle eu tort de ne pas en parler à Traddles avant que celui-ci eût laissé partir le coquin.

A cette explication, ma tante se contenta encore admirablement ; mais nous crûmes voir une larme dans ses yeux, lorsqu'elle dit : « Vous avez bien raison... j'aurais dû vous en parler.

— Pouvons-nous, moi ou Copperfield, faire quelque chose ? demanda Traddles.

— Rien, répondit ma tante, je vous remercie mille fois. Trot, mon cher ami, c'est une vaine menace. Qu'on fasse revenir monsieur et mistress Micawber ; mais qu'on ne m'adresse pas une parole. »

Et, ce disant, elle avait retrouvé son impassibilité, les yeux

tournés du côté de la porte. Ce fut elle qui, la première, dit à monsieur et à mistress Micawber quand ils entrèrent :

« Eh bien ! monsieur et madame Micawber, nous vous demandons pardon de vous avoir laissés si longtemps hors de cette pièce. Nous avons discuté votre émigration, et je vais vous dire les arrangements que nous vous proposons. »

Ce qu'elle fit, au contentement général de la famille tout entière, enfants et parents, les enfants étant entrés aussi cette fois. Monsieur Micawber ne put résister au désir de montrer son empressement à faire ses billets. Nous voulûmes en vain le retenir, il courut chercher le papier timbré. Mais sa joie fut courte : au bout de cinq minutes, il revint sous la surveillance d'un huissier qui l'avait fait son prisonnier au détour de la rue.

« Tout est perdu ! » nous dit-il en pleurant.

Nous étions préparés à cet incident, qui, on le devine, provenait du fait d'Uriah Heep. Nous eûmes donc bientôt rendu la liberté au futur émigrant, et, cinq minutes après, il était assis, occupé à remplir les blancs du papier timbré avec une satisfaction que sa physionomie n'exprimait au même degré que lorsqu'il préparait un punch. C'était un spectacle de le voir contempler ses lettres de change, les manier en artiste comme les gravures d'un maître, et inscrire sur son portefeuille les dates d'échéance.

« A présent, monsieur, dit ma tante, qui avait étudié cette scène silencieusement, si vous voulez me permettre de vous donner un avis, c'est de renoncer pour jamais à ce genre de travail.

— Madame, répondit monsieur Micawber, je vous le jure, et c'est mon intention d'enregistrer ce serment sur la page vierge de l'avenir. Que mistress Micawber l'atteste, et que mon fils Wilkins s'en souvienne toujours : mieux vaudrait pour lui mettre sa main au feu que de s'en servir pour signer des lettres de change. Ce sont les serpents qui ont empoisonné la vie de son infortuné père. »

Profondément affecté, et passant en un moment de la joie à celle du désespoir, monsieur Micawber fixa sur les *serpents* un regard de sombre horreur (dans lequel on lisait encore peut-être un reste de sa récente admiration), les plia et les mit dans sa poche.

Là se terminèrent les affaires de cette soirée. Ma tante et moi, fatigués et tristes, nous voulions retourner à Londres le lendemain. Il fut convenu que les Micawber nous y suivraient après avoir effectué la vente de leurs meubles, que la liquidation de monsieur Wicfield se réglerait aussi vite que possible sous la direction de Traddles, et qu'Agnès viendrait aussi à Londres pendant ces arrangements. Nous passâmes la nuit à la vieille maison gothique qui, délivrée de la présence de Heep, semblait l'être d'un mauvais esprit, et je me reposai dans la chambre de mes années d'écolier, comme un naufragé qui retrouve ses foyers domestiques.

Le lendemain, nous retournâmes à la maison de ma tante et non à la mienne. Là, nous étant assis tous les deux avant de nous coucher, comme autrefois, ma tante me dit :

« Trot, désirez-vous réellement connaître ce que j'avais sur le cœur dernièrement ?

— Oui, sans doute, ma tante. Si j'ai jamais pensé qu'il n'était pas juste que vous eussiez un chagrin ou une inquiétude dont je n'aurais pas ma part, c'est à présent.

— Vous avez eu assez de vos propres peines depuis quelque temps, mon cher David, me répondit-elle, sans qu'il soit besoin d'y ajouter mes petites misères. Je n'ai pas eu d'autre motif, Trot, en vous cachant quelque chose.

— Je le sais bien, dis-je, mais, je vous en prie, parlez.

— Voulez-vous faire une petite course en voiture avec moi demain matin ? demanda ma tante.

— J'en serai bien aise.

— Demain, à neuf heures, dit-elle. Je vous raconterai tout, mon cher David. »

En conséquence, à neuf heures nous montâmes dans une voiture de louage et nous nous dirigeâmes vers Londres. Après avoir traversé plusieurs rues, nous nous arrê tâmes devant un hôpital. A quelques pas de la porte stationnait un corbillard très-simple. Le cocher reconnut ma tante, et, obéissant à un signe de sa main qu'elle lui fit par la portière de notre voiture, il se mit en marche. Nous le suivîmes.

« Vous comprenez à présent, Trot, me dit ma tante ; il est mort.

— Est-il mort à l'hôpital ?

— Oui. »

Elle restait immobile et impassible à côté de moi... mais je vis encore des larmes dans ses yeux.

« Il y avait été déjà malade une fois, reprit ma tante. Il était, depuis quelques années, d'une santé de plus en plus délabrée. Dans cette dernière maladie, ayant connu son état, il m'envoya chercher par un infirmier. Il se disait repentant... très-repentant.

— Vous allâtes le voir à l'hospice ; je le sais, ma tante.

— Oui, et j'y retournai plusieurs fois.

— Il est mort la veille de notre départ pour Cantorbéry, n'est-ce pas ?

— Oui, dit ma tante. Personne ne peut plus le tourmenter maintenant... Voilà pourquoi la menace d'Uriah était vaine. »

Nous sortîmes de Londres et nous ne nous arrêtâmes qu'au cimetière d'Hornsey.

« Mieux vaut ici que dans la ville, dit ma tante ; il était né ici. »

Nous mîmes pied à terre. Nous accompagnâmes le cercueil jusqu'à un coin dont je me souviens très-bien, et où le corps fut confié à la fosse après les prières d'usage.

« Mon cher David, me dit ma tante pendant que nous retournions à notre voiture, il y a trente-six ans aujourd'hui que je fus mariée. Que Dieu nous pardonne à tous ! »

Nous reprîmes en silence le chemin de Highgate, et ma tante tint longtemps ma main serrée dans la sienne. Enfin, elle fondit soudain en larmes, et me dit :

« C'était un homme de fort bonne mine quand je l'épousai, Trot..... Ah ! qu'il était changé ! »

Après ces larmes, qui furent pour elle un grand soulagement, ma tante retrouva son sang-froid et prétendit avoir seulement les nerfs très-agités :

« Dieu nous pardonne à tous ! » reprit-elle.

En arrivant au cottage, nous trouvâmes la lettre suivante de monsieur Micawber ; elle avait été apportée par le courrier du matin :

« Cantorbéry, vendredi.

« Ma chère madame et mon cher Copperfield,

» La belle terre promise, naguère si resplendissante à l'horizon, est encore enveloppée de brouillards impénétrables et

soustraite pour jamais aux regards d'un infortuné naufragé.

» Un nouveau jugement de prise de corps a été rendu par le tribunal du banc de S. M. le roi, à Westminster, en faveur de Heep contre Micawber, et celui-ci est au pouvoir des officiers du shériff, investis ici de la juridiction légale. Je dis avec le lyrique :

Voici le jour, l'instant fatal ;
De la bataille a sonné le signal.
L'orgueilleux Edouard s'avance,
Je suis captif... plus d'espérance.

» Une fois dans les fers, je le sens, ma fin sera prochaine, car il est un degré de torture morale qu'il est impossible à l'homme d'endurer, et j'ai atteint ce degré.

» Le ciel vous bénisse! le ciel vous bénisse! Quelque futur voyageur, attiré par la curiosité et peut-être, espérons-le, par une pitié sympathique, aux lieux étroits assignés comme domicile, dans cette cité, aux prisonniers pour dettes, s'arrêtera afin de méditer devant la muraille où il déchiffrera, gravées avec un clou rouillé, les obscures initiales de W. M.

» P. S. Je brise moi-même le cachet de ma lettre pour ajouter que notre ami commun, monsieur Thomas Traddles (qui est encore à Cantorbéry et en parfaite santé), a payé ma dette et remboursé tous les frais au noble nom de mistress Trotwood. En conséquence, ma famille et moi, nous sommes à l'apogée du bonheur terrestre. »

XXVI

EXPLICATIONS INDISPENSABLES.

Avant de terminer ces mémoires, je suis obligé de revenir ici sur mes pas, afin de raconter un ou deux incidents que j'ai laissés en arrière pour ne pas interrompre le récit de ce qu'on vient de lire dans les précédents chapitres.

Dora vivait encore ; tout espoir de la conserver n'était pas éteint. Préoccupé de son état en sortant de chez le docteur Strong, je passai devant la maison de mistress Steerforth, au

lieu de suivre le sentier détourné que je prenais volontiers depuis longtemps pour l'éviter. Je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil sur cette maison, dont les croisées étaient presque toutes fermées sur la route, ce qui lui donnait un air plus solitaire que jamais. En ce moment une porte s'ouvrit et une voix de femme prononça mon nom. Je reconnus bientôt la petite servante de mistress Steerforth, celle qui, autrefois, portait de si frais rubans bleus à son chapeau et qui les avait remplacés par des rubans noirs, afin de se conformer, sans doute, à l'aspect triste des lieux.

« S'il vous plaît, monsieur, me dit-elle, voulez-vous avoir la bonté d'entrer et de parler à miss Dartle.

— Miss Dartle vous envoie-t-elle pour me prier de la voir ? demandai-je.

— Miss Dartle, qui vous a vu passer il y a deux heures, me dit la petite servante, m'a ordonné de rester sur la porte pour vous guetter et vous prier de lui accorder un moment d'entretien. Elle vous aurait écrit si vous n'étiez repassé par ici. »

Je ne pouvais me dispenser d'entrer, et je m'informai en traversant le vestibule, de la santé de mistress Steerforth. La petite servante m'apprit qu'elle ne se portait pas bien et qu'elle ne quittait plus guère sa chambre : « Miss Dartle est dans le jardin, ajouta-t-elle, là-haut, sur la terrasse. » Et elle me laissa aller seul jusqu'à elle. Dès que miss Dartle m'aperçut, elle se leva pour me recevoir. Cependant notre entrevue n'eut rien de cordial. Nous nous étions quittés d'une manière peu gracieuse, si on se le rappelle, et il y avait encore dans cette pâle figure un air de dédain qu'elle ne prenait nullement la peine de dissimuler. Je refusai de m'asseoir auprès d'elle quand elle revint à son siège, et elle me demanda brusquement :

« Voudriez-vous, s'il vous plaît, monsieur, me dire si cette fille est retrouvée ?... car elle a pris la fuite !

— Elle a pris la fuite ! répétai-je.

— Oui ! elle l'a quitté, dit-elle avec un sourire amer ; si elle n'est pas retrouvée, peut-être ne se retrouvera-t-elle plus... Elle peut fort bien être morte. »

L'outrageante cruauté de son regard me fit mal.

« La souhaiter morte, lui répondis-je, est peut-être le vœu le plus charitable que puisse former pour elle une personne de son

sexe. Je suis charmé de voir, miss Dartle, que le temps vous ait adoucie à ce point ! »

Elle ne daigna pas répliquer à cette ironie, et, m'adressant un autre sourire plein d'amertume :

« Les amis de cette excellente et infortunée jeune personne, dit-elle, sont vos amis. Vous êtes leur champion, l'avocat de leurs droits : désirez-vous savoir ce qu'on a appris sur elle ?

— Oui, » répondis-je.

Elle se leva, toujours avec son air dédaigneux, et, faisant quelques pas du côté d'une haie de houx qui séparait la pelouse du jardin potager, elle dit d'une voix plus forte : *Venez ici !* comme si elle appelait quelque créature immonde.

« J'espère que vous réprimerez, me dit-elle en se retournant vers moi, toute démonstration de colère et de vengeance, monsieur Copperfield ? »

Je fis un salut d'assentiment sans la comprendre, et elle répéta : *Venez !* Un moment après parut le respectable monsieur Littimer qui, avec son air habituel, ôta son chapeau en me regardant et se tint debout derrière le siège de miss Dartle. La malignité souriante et l'amer triomphe qu'exprima la physionomie de cette jeune femme, me parurent dignes d'une cruelle princesse des légendes populaires.

« *Maintenant*, dit-elle impérieusement à Littimer, sans le regarder et un doigt sur sa cicatrice, dont je remarquai les battements précipités, qui, cette fois peut-être, étaient causés plutôt par une émotion de plaisir que de peine ; *maintenant, racontez les faits* à monsieur Copperfield.

— Monsieur James et moi, madame...

— Ne vous adressez pas à moi, dit-elle en l'interrompant avec un froncement de ses sourcils.

— Monsieur James et moi, monsieur...

— Ni à moi, s'il vous plaît, » dis-je.

Monsieur Littimer, nullement déconcerté, exprima par une légère révérence que ce qui nous convenait lui convenait aussi, et il recommença son récit en ces termes :

« Monsieur James et moi nous avons voyagé sur le continent avec la jeune femme, depuis le jour où elle quitta Yarmouth sous la protection de monsieur James. Nous avons vu beaucoup de pays et beaucoup de villes. Nous avons été en France, en Suisse,

en Italie, un peu partout... Monsieur James était extraordinairement amoureux de la jeune femme et il s'est montré plus fidèle à cet attachement qu'à aucun de ceux que je lui ai connus depuis que je suis à son service. La jeune femme était très-susceptible d'éducation ; elle s'était appliquée à apprendre et à parler les langues. Ce n'était plus la petite fille de province. Je remarquai qu'on l'admirait partout où nous allions. »

Ici miss Dartle mit une main sur son cœur, et je surpris Littimer qui la regardait en se souriant à lui-même.

« Oui, reprit-il, on admirait beaucoup la jeune femme ; ses toilettes, son teint, les soins dont monsieur James l'entourait, oui, tout cela et le reste attiraient l'attention sur elle. »

Littimer fit une pause ; miss Dartle promena un regard distrait du côté de l'horizon qui se déroulait sous la terrasse, et elle se mordit les lèvres. Littimer, changeant le point d'appui de son attitude et avançant sa respectable tête légèrement inclinée sur l'épaule, continua :

« Tout alla bien quelque temps entre monsieur James et la jeune femme, jusqu'à ce que celle-ci s'étant livrée à des accès de mélancolie, commença à fatiguer monsieur James, qui s'occupait beaucoup moins d'elle. La jeune femme s'en aperçut ; elle devint de plus en plus triste, et, par suite, monsieur James la négligea de plus en plus. Cependant, si on se boudait, on se réconciliait ensuite, et malgré quelques bourrasques dont j'avais les contre-coups, moi, placé entre l'un et l'autre, la bonne harmonie avait déjà duré assez long-temps pour surprendre tout le monde. »

Pendant une nouvelle pause de Littimer, qui changea encore d'attitude et toussa derrière sa main pour s'éclaircir la voix, miss Dartle me regarda encore avec son sourire de mauvais augure.

« Nous étions à Naples, dans une villa sur le rivage ; la jeune femme aimait beaucoup la mer. Après quelques expressions de mutuels reproches, monsieur James partit un matin, promettant de revenir sous un jour ou deux et me chargeant d'expliquer comment, pour le bonheur de l'un et de l'autre, il était parti pour tout de bon. Mais monsieur James, je dois le dire, se montra très-honorable, laissant une dot assez honnête à la jeune femme et lui conseillant de prendre un mari plus conforme à sa première condition.

» J'avais accepté volontiers cette double commission, dévoué comme je l'étais à monsieur James, et très-désireux de rétablir la paix entre lui et une tendre mère; mais à peine eus-je annoncé le départ de monsieur James, la violence de la jeune femme éclata comme un accès de démence; il fallut la contenir par force... si elle avait eu un couteau, elle se fût, je crois, poignardée; si on l'eût laissée courir à la mer, elle s'y fût noyée. »

Ici miss Dartle se renversa sur son siège avec l'expression d'une cruelle joie, et Littimer ayant encore toussé, poursuivit :

« Mais quand je voulus offrir quelque consolation à la jeune femme et lui déclarer qu'elle pouvait, en effet, trouver encore un mari, un mari très-respectable, parfaitement préparé à oublier le passé (le drôle parlait évidemment de lui-même), au lieu d'apprécier et de reconnaître au moins les bonnes intentions de celui qui lui parlait, elle se livra à une fureur outrageante... Sans gratitude, sans patience, sans raison, cette fois, si elle avait eu le couteau et si je n'avais pas été sur mes gardes, c'est mon sang qu'elle eût versé !

— Ah ! m'écriai-je avec indignation, il lui était resté encore un sentiment d'honneur ! »

Littimer inclina la tête comme s'il eût voulu dire : « En vérité ! monsieur... mais vous êtes jeune ! » Et il continua :

« Bref, pendant quelque temps, tel fut le désespoir de la jeune femme, qu'il fallut veiller de près sur elle le jour et l'enfermer la nuit. Mais enfin, résolue à s'évader, elle parvint à forcer un contrevent de fenêtre que j'avais cloué moi-même, se laissa tomber sur une treille palissée au-dessous, et, de là, se glissant jusqu'au sol, disparut... Depuis ce temps, on ne l'a plus vue, on n'en a plus ouï parler.

— Elle est morte, peut-être ? demanda miss Dartle avec un sourire qui signifiait qu'elle eût foulé volontiers aux pieds le corps de l'infortunée.

— Peut-être s'est-elle noyée, miss, répondit monsieur Littimer profitant de l'interrogation pour s'adresser à l'un de nous ; c'est très-possible ; ou elle peut aussi avoir été favorisée dans sa fuite par les Bateliers, leurs femmes et leurs enfants. Elle avait conservé de son origine vulgaire le goût de cette société, elle aimait, miss Dartle, à aller sur la plage, à s'asseoir près de leurs barques et à causer avec eux. Elle y allait surtout quand

monsieur James était absent. Cela ne plaisait pas à monsieur James, qui se fâcha un jour en apprenant qu'elle avait dit aux enfants qu'elle était comme eux une fille de marinier, et que, dans son pays, autrefois, elle avait aussi erré sur le sable du rivage. »

O Émilie ! infortunée Émilie ! quel tableau ces paroles évoquèrent devant mes yeux ! Je la vis assise sur une plage étrangère, au milieu d'enfants comme elle avait été enfant elle-même aux jours de son innocence, les écoutant et se disant tout bas : « J'aurais pu être une heureuse mère comme leur mère, si j'avais voulu être la femme d'un pauvre homme, mon égal ; » mais la mer, avec son éternelle grande voix murmurait : « Trop tard ! »

« Quand il fut évident qu'elle ne reviendrait plus, miss Dartle...

— Ne vous ai-je pas dit de ne pas me parler ? interrompit-elle en revenant au sentiment de son sévère dédain.

— Vous m'aviez parlé, miss, répliqua-t-il, je vous demande pardon... Quand il fut évident qu'elle ne reviendrait plus et qu'il serait impossible de la retrouver, j'allai rejoindre monsieur James à l'endroit où il avait été convenu que je lui écrirais, et je l'informai de ce qui était arrivé. Il en résulta entre nous de dures paroles, et je crus devoir à mon caractère de le quitter. Je pouvais tolérer beaucoup de choses de la part de monsieur James ; mais il m'insulta au delà de toute mesure, il me frappa même et me blessa. Sachant le malheureux différend qui le tenait séparé de sa mère et quelle était l'inquiétude de mistress Steerforth, j'ai pris la liberté de revenir en Angleterre et de raconter ici...

— Moyennant une somme que je lui ai payée, me dit miss Dartle.

— Oui, madame, et de raconter ici ce que je viens de répéter. Je ne crois pas qu'il y ait autre chose, ajouta monsieur Littimer après un moment de réflexion. Je suis à présent sans place, et je serais heureux d'en trouver une respectable.

— Avez-vous quelques questions à lui faire ? me demanda miss Dartle.

— Je voudrais savoir si on intercepta une lettre qui fut écrite à l'infortunée par sa famille, ou si cet homme suppose qu'elle la reçut.

— Monsieur, dit Littimer ayant consulté le regard de miss Dartle, puisqu'on me l'ordonne, je puis bien, sans trahir la confiance de mon ancien maître, vous répondre qu'il n'est pas probable que monsieur James eût autorisé la réception de lettres capables d'entretenir la tristesse et les accès d'humeur... Je désire, monsieur, ne pas aller plus loin sur ce sujet.

— Est-ce tout ce que vous désirez savoir? me demanda encore miss Dartle.

— Oui... » Et voyant Littimer prêt à se retirer : « J'ajouterai cependant, dis-je, que j'ai parfaitement compris le rôle de cet homme dans cette funeste histoire, et comme j'en instruirai celui qui a servi de père à l'infortunée depuis son enfance, je lui recommande d'éviter de trop se montrer en public. »

Il s'était arrêté pour m'écouter avec son calme habituel, et il me répondit :

« Je vous remercie, monsieur; mais excusez-moi si je dis, monsieur, qu'il n'y a dans ce pays ni esclaves ni meneurs d'esclaves, et qu'il n'est pas permis de se faire justice soi-même. Ceux qui le font... c'est à leurs risques et périls. Par conséquent, je n'aurai pas peur, monsieur, d'aller partout où il me plaira d'aller. »

Là-dessus, il me fit un salut, puis un autre à miss Dartle, et se retira par le passage pratiqué à travers la haie de houx. Miss Dartle et moi nous restâmes là quelques moments à nous regarder en silence. La physionomie de miss Dartle était la même que lorsqu'elle avait appelé Littimer.

« Il nous a dit encore, reprit-elle, que son maître est sur les côtes d'Espagne, où il se livre à son goût pour la mer. Peu vous importe, sans doute. Entre ces deux orgueilleuses personnes, la mère et le fils, la brèche est plus large que jamais, et ils se ressemblent trop l'un et l'autre pour que l'un des deux cède le premier; le temps ne peut que les rendre chacun plus opiniâtre et plus impérieux, peu vous importe cela encore; mais c'est pour amener ce que je désirais vous faire savoir. Celle dont vous faites un ange, et qui est pour nous un démon; cette vulgaire sirène, recueillie par lui dans la vase d'un port de mer... vit peut-être encore, car ces natures de basse origine ont la vie dure. Si elle vit, vous souhaiterez sans doute retrouver une perle si précieuse et en avoir soin. Nous le souhaitons aussi,

parce que nous ne voudrions pas que monsieur James redevînt, par hasard, sa proie. Nous avons donc un intérêt commun. Voilà pourquoi j'ai voulu vous faire entendre ce que vous avez entendu ; voilà pourquoi je vous tiendrai au courant de ce que j'apprendrai encore, moi qui voudrais infliger à cette malheureuse tous les maux qu'elle serait susceptible d'endurer. Si elle existe encore, fiez-vous à l'instinct de ma haine pour la découvrir... »

Je reconnus au changement de sa physionomie que quelqu'un s'avançait derrière moi. C'était mistress Steerforth, qui me tendit la main plus froidement qu'autrefois et avec une exagération de sa hauteur naturelle... Cependant, je n'en fus que plus touché de reconnaître qu'elle conservait encore le souvenir ineffaçable de ma tendre amitié pour son fils. Il s'était fait en elle un grand changement ; sa taille était moins droite, les rides sillonnaient son visage, et ses cheveux avaient blanchi. Mais, quand elle s'assit, elle me parut belle encore, et je vis les yeux de la mère briller du même regard noble qui m'avait fasciné par les yeux du fils jusque dans mes songes d'écolier.

« Monsieur Copperfield est-il informé de tout ?

— Oui.

— Et a-t-il entendu Littimer lui-même ?

— Oui, et je lui ai appris pourquoi vous l'aviez désiré ?

— Je vous remercie, Rosa... Monsieur, me dit ensuite mistress Steerforth, il y a eu une courte correspondance entre moi et votre ancien ami, mais rien n'a pu réveiller le sentiment de son devoir filial. En désirant vous voir, je n'ai eu d'autre but que celui dont vous a parlé Rosa. Si le brave homme que vous amenâtes ici (je le plains et je ne saurais faire davantage) peut être consolé par ce que nous ferons pour empêcher mon fils de tomber de nouveau dans les pièges d'une adroite ennemie... j'en serai bien aise.

— Madame, dis-je respectueusement, je comprends. Mais, rassurez-vous ; car, je dois vous le déclarer à vous-même, je connais intimement toute cette famille. C'est vous qui vous méprenez étrangement, madame, en supposant que la jeune fille, si outrageusement trompée, n'est pas cruellement guérie de son illusion et qu'elle n'aimerait pas mieux mourir de mille morts que de recevoir désormais un verre d'eau de la main de votre fils. »

Mistress Steerforth se leva et dit à miss Dartle qui voulait intervenir :

« Non, non, Rosa, c'est assez, ne répliquez pas... Monsieur, vous êtes marié, à ce que j'ai appris ? »

Je répondis que je l'étais depuis quelque temps.

« Et vous êtes en chemin de devenir illustre, à ce qu'on m'a appris encore, car je vis bien solitaire.

— Madame, j'ai été heureux sous ce rapport, et l'on a bien voulu associer quelques éloges à mon nom.

— Vous n'avez plus de mère ? ajouta mistress Steerforth d'une voix radoucie.

— Non, madame.

— C'est malheureux, reprit-elle... une mère aurait été fière de vous... Adieu, monsieur. »

Elle me tendit la main avec une dignité raide. Le contact de cette main aurait dû brûler la mienne, si l'orgueil qui ulcérât son cœur ne lui eût en même temps donné, à ce qu'il semblait, la force d'en apaiser les battements et de tirer sur son visage un voile d'impassibilité.

En m'éloignant le long de la terrasse, je ne pus m'empêcher d'observer avec quelle insensibilité apparente ces deux femmes, que je laissais dans leur solitude, contemplaient l'horizon envahi peu à peu par les ténèbres de la nuit. Au fond du tableau, les premières lumières allumées dans la ville éclairaient çà et là le brouillard qui s'étendait au loin, comme les vagues amoncelées d'un sombre océan la veille d'une tempête. J'ai eu des raisons pour me rappeler ce spectacle, pour me le rappeler avec épouvante ; car, avant que je revinsse de nouveau aux mêmes lieux, une mer réelle avec toutes ses terreurs ne réalisa que trop le pressentiment avec lequel je les quittais.

XXVII

SUITE DES MÊMES EXPLICATIONS.

Ayant réfléchi à ce que je venais d'apprendre, je crus devoir en faire part à monsieur Daniel Peggoty, et, le lendemain, j'ai

lai à Londres pour le voir. J'ai déjà dit que je le rencontrais quelquefois dans les rues ; car, au moindre indice, il reprenait son sac avec son bâton, et, quelle que fût la distance, se transportait partout où il espérait retrouver sa nièce bien-aimée ; mais c'était toujours à Londres qu'il revenait après une recherche vaine. Il avait conservé, près du marché Hungerford, ce petit logement dont j'ai fait mention plus d'une fois. Ce fut là que je dirigeai mes pas, et j'appris des gens de la maison qu'il n'était pas encore sorti. Je montai donc jusqu'à sa chambre.

Il était assis, occupé à lire près d'une fenêtre, sur le rebord de laquelle il élevait quelques plantes dans un vase. La chambre était propre et parfaitement soignée. Je vis du premier coup d'œil qu'il voulait qu'elle fût toujours préparée pour la recevoir, ne s'en éloignant jamais qu'avec l'espoir de la ramener avec lui. Il ne m'avait pas entendu frapper à la porte, et il ne leva les yeux qu'en sentant ma main posée sur son épaule.

« Monsieur Davy ! merci, monsieur, merci de tout cœur pour cette visite ; asseyez-vous.

— Monsieur Daniel, lui dis-je en prenant la chaise qu'il m'offrait, ne vous flattez pas beaucoup, mais je vous apporte quelques nouvelles.

— D'Émilie ? »

Il ne put prononcer ce nom sans trouble ; il porta la main à ses lèvres et pâlit en me regardant.

« Ce que j'ai appris ne vous révèle pas où elle est... mais elle n'est plus avec *lui*. »

Il m'écouta en silence, sans m'interrompre, et il était facile de voir que son regard sérieux suivait dans mon récit l'image que j'évoquais.

« Et que pensez-vous de cela, monsieur Davy ? me demanda-t-il.

— J'espère qu'elle vit encore.

— Monsieur Davy, elle vit... j'en ai la certitude... Je ne saurais vous expliquer comment cette certitude m'est venue, mais je ne puis en douter. »

En parlant ainsi, il avait presque l'air d'un homme inspiré.

« Merci donc, mon cher monsieur Davy, ajouta-t-il ; car ce que vous venez de me communiquer me confirme encore, je ne sais comment, dans la foi que j'ai en son retour. Elle n'est plus

avec lui... il est probable, trop probable, qu'elle se dirigera sur Londres... Hélas! où une jeune fille égarée achève-t-elle fatalement de se perdre, si ce n'est dans cette vaste cité? où celle qui n'ose plus retourner sous le toit de sa famille espérerait-elle pouvoir mieux cacher sa honte?..

— Je pense comme vous, lui dis-je; c'est pourquoi je suis venu vous communiquer, outre mes nouvelles, une idée qui m'occupe depuis hier. Il existe à Londres une personne qui peut nous aider à découvrir l'infortunée, si sa destinée l'y conduit... Ayez le courage de m'entendre, monsieur Daniel... n'oubliez pas quel est le but sacré que nous poursuivons... Vous rappelez-vous Martha?...

— Martha Endell, de Yarmouth? » répondit-il avec une expression de physionomie qui trahissait l'impression pénible que ce nom produisait sur lui.

J'ai déjà parlé de Martha Endell, qui avait été, en même temps qu'Émilie, une des ouvrières de monsieur Omer et son amie à l'école. Enlevée par un séducteur, puis abandonnée par lui, elle était revenue à Yarmouth pour s'y voir repoussée avec outrage et mépris. Monsieur Daniel Peggoty ne s'était pas montré plus indulgent que les autres pour Martha Endell, et j'ai dit qu'il avait fallu qu'Émilie prît une voie détournée pour donner à son ancienne compagne des paroles de compassion et quelques secours.

« Martha Endell est à Londres! lui dis-je.

— Je l'ai vue, me répondit monsieur Peggoty avec un frisson.

— Mais vous ignorez que, longtemps avant qu'Émilie partît de Yarmouth, elle avait été charitable pour Martha, d'accord avec Cham, et, si elle venait à Londres, n'est-il pas à présumer qu'elle y chercherait son ancienne compagne?...

— Monsieur Davy, vous avez raison, il faut parler à cette fille, lui parler d'Émilie. Ah! il fut un temps où elle eût été pour moi, comme la boue que mon Émilie foulait aux pieds. Dieu me pardonne!... Mais la nuit est venue: voulez-vous sor avec moi - monsieur Davy?

— J'allais vous le proposer, » lui dis-je.

Sans paraître l'observer, je vis avec quel soin il mettait tout en ordre dans sa chambre, préparait une lumière, arrangeait le lit, et enfin tirait d'un tiroir un costume de femme (que je re-

connus avoir été porté par Émilie); je n'eus pas l'air de faire attention à ce costume proprement plié qu'il déposait sur une chaise.

En descendant l'escalier, je lui demandai des nouvelles de Cham, et il me dit qu'il était toujours le même, supportant tranquillement la vie, sans se plaindre, sans murmurer, chéri de tous.

Nous suivîmes, depuis Hungerford-Market, cette longue artère de Londres qu'on appelle le Strand, jusqu'à Temple-Bar, que nous franchîmes pour parcourir les quartiers de la Cité où j'avais plusieurs fois rencontré Martha Endell. Aux abords du pont de Blackfriars, monsieur Daniel fut le premier à me désigner une femme qui cheminait solitaire sur le trottoir parallèle à celui où nous étions. Je reconnus celle à qui nous désirions parler, et traversai la rue pour la joindre... Nous avait-elle aussi vus et reconnus?... car au même instant elle hâta le pas. Nous ne pûmes l'atteindre que sur le parapet du pont, et, lorsque ma main saisit son bras, elle se retourna en poussant un cri. A l'accent de cette voix, au trouble de sa physionomie, il n'y avait pas à en douter, un dessein funeste avait précipité la course de Martha Endell vers la Tamise.

Comment ne pas croire à une intervention providentielle? Parmi les malheureuses victimes de la séduction, trop souvent, hélas! celles qu'une première faute a fait tomber aussi bas que Martha, désespèrent d'elles-mêmes, et elles cherchent dans le suicide le terme de leurs misères. Lorsque, un peu calmée par nos paroles, Martha sut que ce n'était pas le hasard seul qui nous l'avait fait suivre, lorsqu'elle eut surtout remarqué la bienveillance avec laquelle monsieur Daniel Peggoty en appelait à ses meilleurs sentiments et la suppliait de s'associer à lui pour retrouver son ancienne compagne et la sauver peut-être d'un désespoir aussi horrible que le sien, elle versa d'abondantes larmes autant sur Émilie que sur elle-même :

« Ah! dit-elle, je serais un monstre d'ingratitude si je ne consentais pas à vivre pour celle qui resta mon amie malgré l'ignominie dont d'autres m'abreuverent... Vous ignorez tout ce qu'Émilie fit pour moi; vous ignorez qu'il y a trois mois encore, son amitié avait su me découvrir dans Londres et me faire parvenir de nouvelles preuves de son souvenir généreux; et

moi qui l'accusais de m'avoir enfin oubliée comme les autres. Ah ! je vois pourquoi ses dons ont cessé ; à son tour, elle a donc subi le lâche abandon qui attend celles qui se croient aimées pour elles-mêmes ; mais Dieu est juste : Émilie a déjà assez expié une unique faiblesse, et moi j'espère racheter une partie de ma honte en contribuant à la ramener à son second père, pour qui, soyez-en certains, elle a conservé tous les sentiments de sa reconnaissance filiale. Oui, je me dévoue à cette tâche, et, si j'y étais infidèle, puissé-je connaître un désespoir plus amer encore que celui dont vous venez de me préserver ! »

Nous voulûmes, en ramenant Martha à la chambre qu'elle habitait près de Golden-Square, lui faire accepter tout ce que contenaient ma bourse et celle de monsieur Peggoty ; elle ne consentit à prendre que la somme nécessaire au payement de son loyer :

« Pour le reste, je travaillerai, nous dit-elle ; je veux me rendre digne de la confiance qu'on me témoigne, digne du bien qu'on consent à attendre de moi, toute misérable que je suis ! Recevoir votre argent, ce serait gâter la première bonne pensée qui soit née depuis longtemps dans mon cœur ! A compter d'aujourd'hui, la chambre que je vais occuper encore n'est pas la mienne, mais celle d'Émilie. Si elle vient m'y trouver, ce qui est probable, ne serait-ce que pour y savoir des nouvelles de Yarmouth, elle y sera chez elle pendant que je courrai vous prévenir de son arrivée. »

Nous la quittâmes après lui avoir laissé nos deux adresses, doutant aussi peu d'elle que si c'était une sainte qui nous eût dit : « Fiez-vous à moi. »

Plusieurs semaines s'écoulèrent sans que je revisse Martha ; mais monsieur Peggoty continuait d'être en communication avec elle.

Bientôt la mort franchit le seuil de ma demeure, et au milieu des lugubres images qui en peuplèrent la solitude, je me figurai de nouveau qu'Émilie avait cessé de vivre et que monsieur Peggoty s'était flatté d'une vaine espérance ; lui, cependant, inébranlable dans sa foi au retour de la fugitive, il l'attendait toujours.

J'étais un matin, avec ma tante, dans son jardin, lorsqu'on me remit un billet contenant ces lignes, signées des initiales

R. D., sans lesquelles j'aurais bien reconnu le style de Rosa Dartle :

« Le respectable hypocrite que nous vous fîmes entendre a gagné son argent. Hier, il avait retrouvé les traces de la vile créature dont vous êtes le féal champion ; mais, avant de vous écrire, j'avais voulu m'assurer, par moi-même, que c'était bien elle, et peut-être aussi, je l'avoue, me donner le plaisir de l'humilier de mon mépris... Je suis arrivé trop tard ; j'ai à peine aperçu cette odieuse idole de James Steerforth, que déjà l'insolent marinier de Yarmouth l'emportait dans ses bras jusqu'à la voiture de place qui les a emmenés tous deux je ne sais où. Nous avons quelques motifs de croire que Littimer, employé par nous à découvrir cette misérable, agissait en même temps dans un autre intérêt : James Steerforth revient aussi de la côte d'Espagne. Que la vile créature et ses amis n'oublient pas qu'elle ne pourrait impunément lui inspirer un second caprice... Vous avez vous-même déclaré que l'oncle et la nièce avaient renoncé à cette proie de haute volée. Si le refus d'épouser le valet cachait l'arrière-pensée de voir revenir le maître à ses pieds, je n'arriverais pas trop tard cette fois, je vous le jure.

» R. D. »

J'aurais été plus indigné du style outrageant d'une pareille lettre, sans l'heureuse nouvelle que j'apprenais ainsi à travers les menaces et les mépris de cette femme indéfinissable. J'allais la communiquer à ma tante, qui revenait auprès de moi après être allée donner un ordre à Jeannette pendant que je la lisais, lorsque Jeannette elle-même vint nous annoncer que monsieur Daniel Peggoty désirait me parler. « Qu'il entre ! » m'écriai-je, et, courant au-devant lui, je lui serrai cordialement la main.

Après quelques paroles rapidement échangées entre nous, ma tante, non moins curieuse que moi du récit que monsieur Daniel Peggoty venait nous faire, passant son bras dans le sien, le conduisit sous un berceau où nous nous assîmes, elle à sa droite, moi à sa gauche.

« Martha nous a tenu parole, monsieur Davy, dit-il, c'est elle qui est venue hier au soir me chercher. Emilie était depuis quelques heures chez elle, où elle l'avait laissée toute tremblante

encore à l'idée de se savoir si près de moi. Je courus, et, pressant ma chère fille sur mon cœur sans qu'il nous fût possible à elle ni à moi de proférer deux paroles, je l'emmenai au logement où je l'ai si longtemps attendue. Ce n'est que là qu'elle m'a, je crois, complètement reconnu en tombant tout à coup à mes pieds et m'adressant ses prières comme à Dieu. Je n'étais guère moins troublé qu'elle, je vous assure, monsieur Davy, d'entendre cette voix si douce à mon cœur, et de voir celle qui, enfant, était l'ange de la maison, s'humiliant, s'accusant, implorant mon pardon ! Malgré ma reconnaissance pour le ciel qui me la rendait, je sentais là, je l'avoue, comme une cruelle blessure. »

Monsieur Peggoty passa sa main sur ses yeux pour les essuyer sans chercher à dissimuler ses larmes, et il reprit :

« Mais cette douleur ne pouvait durer ; mon Émilie était retrouvée ; ne suffisait-il pas de me dire : c'est elle, la voilà ? Excusez-moi si je me laisse aller à parler ainsi de moi... cela m'est échappé avant que je m'en fusse aperçu.

— Vous êtes le dévouement même, lui dit ma tante, et vous aurez votre récompense.

— Lorsque mon Émilie, poursuivit-il, prit la fuite de la maison où elle était retenue prisonnière par ce venimeux serpent que monsieur Davy connaît bien, et Dieu le confonde, — il faisait nuit, une nuit noire, avec un ciel étoilé. Émilie, dans un accès de délire, courut le long de la plage, se croyant sur nos sables de Yarmouth, cherchant notre barque et nous criant de tourner la tête vers elle, parce qu'elle revenait à nous. Elle s'entendait crier elle-même, comme si c'eût été une autre, et, quoique les galets de la grève lui eussent cruellement meurtri les pieds, elle courait toujours ne les sentant pas. Tout à coup, le jour se leva, un jour de pluie et de vent ; Émilie était tombée sur un tas de pierres, une femme lui parlait et lui demandait dans le langage du pays ce qui lui était arrivé. Émilie, ouvrant les yeux, la reconnut pour une de celles à qui elle avait souvent parlé sur ce rivage ; car, quoiqu'elle eût couru long-temps pendant la nuit et qu'elle fût tombée loin de la maison d'où elle fuyait, ses promenades à pied, en voiture ou en bateau, l'avaient maintes fois conduite jusque-là, et toute cette plage lui était devenue familière, si bien que la femme qui la rencontrait en cet

état la reconnut aussi et se souvint même qu'un jour Émilie avait fait quelques petits présents à ses enfants. Elle l'aida à se relever et la recueillit dans sa chaumière. Que le ciel la bénisse, elle et ses enfants ! Le mari de cette brave femme était à la mer ; elle garda le secret sur l'étrangère, dont elle prit soin pendant plusieurs semaines qu'elle resta malade chez elle ; car bientôt Émilie eut une fièvre, une fièvre étrange, que les savants expliquent sans doute mieux que moi, et qui lui fit soudain oublier la langue de ce pays. Elle ne pouvait plus parler que la sienne, que personne autour d'elle ne comprenait. Émilie se rappelle comme un rêve le temps qu'elle resta là, parlant toujours sa propre langue, se croyant toujours sur la plage de Yarmouth, disant à ceux qui l'entouraient d'aller avertir son oncle qu'elle se mourait et qu'elle le suppliait de lui envoyer une seule parole de pardon. Il lui semblait aussi entendre sous la fenêtre, tantôt l'homme qui l'avait voulu retenir prisonnière et qui voulait la ramener, tantôt l'autre qui la cherchait aussi ; mais tout ce qu'elle entendait et tout ce qu'elle voyait, c'était confusément, comme assourdie par un bruit lointain, éblouie par une rouge lueur de flamme, sans pouvoir s'en rendre compte et sans savoir si elle devait rire ou pleurer. Après ce long délire survint un sommeil, et, après ce sommeil, un réveil si paisible qu'elle ne distinguait plus d'autre son que le murmure de la mer bleue et sans marée du pays où elle se trouvait. Un moment, elle se serait encore figurée être à Yarmouth un dimanche matin ; mais la treille qui projetait ses pampres à la croisée, ainsi que les collines qu'elle aperçut au delà de la mer, la détrompèrent, et la brave femme qui l'avait soignée dans sa fièvre s'approchant du lit, elle vit bien qu'elle était loin de Yarmouth. Bientôt un des enfants vint à elle, et, lui donnant le nom qu'elle avait voulu autrefois, elle-même, que les enfants lui donnassent, au lieu de l'appeler dame, comme dans ce pays : *Fille de pêcheur*, lui dit-il. je vous ai apporté un coquillage. A ces mots, Émilie fond en larmes, toute sa mémoire lui est revenue.

» Quand Émilie se sentit assez forte, poursuivit monsieur Peggoty après avoir encore essuyé ses yeux en silence, elle résolut de partir pour l'Angleterre. Le mari de l'excellente créature qui lui avait donné asile était de retour. Avec son aide, elle s'embarqua sur un bâtiment de commerce pour Livourne

et de Livourne pour la France. Elle avait trop peu d'argent pour récompenser grandement ses hôtes, mais j'en suis presque bien aise, tout pauvres qu'ils étaient. Ce qu'ils avaient fait pour elle est enregistré dans le ciel, monsieur Davy, et y survivra à tous les trésors de ce monde.

» A peine débarquée à un port du midi de la France, Émilie aperçut, à quelques pas d'elle, celui qui nous l'avait enlevée. Saisie de terreur, elle sortit aussitôt de la ville et ne s'arrêta plus que dans un port sur l'Océan où elle s'embarqua de nouveau pour Douvres. Ce qui, jusque-là, avait soutenu son courage, était la pensée de se rendre à Yarmouth, et cependant, en mettant le pied sur le sol d'Angleterre, le cœur lui manqua; la peur de ne pas être pardonnée, la peur d'être montrée au doigt, la peur que la douleur de son départ n'eût tué quelqu'un de nous, la peur de mille choses ébranla sa résolution: « Oncle, m'a-t-elle dit, la pire de toutes les peurs était celle de ne pas être digne de faire ce que désirait tant mon pauvre cœur saignant! Je me détournai du chemin, tout en priant Dieu de m'accorder la grâce de me traîner jusque sur votre seuil, de le baiser pendant la nuit, et d'y être trouvée morte le lendemain matin.

» Elle vint à Londres! reprit monsieur Peggoty avec l'accent d'un homme qui vient d'échapper à un horrible danger, figurez-vous mon Émilie seule dans Londres le soir, n'ayant plus une pièce d'argent, jeune et belle, s'adressant à une femme d'un air décent, qui promet de la conduire le lendemain chez Martha de qui elle espère avoir des nouvelles de sa famille, et, en attendant, lui offrant son propre logement pour y passer la nuit. Le lendemain, cette même femme la retenait sous divers prétextes, en la flattant de la promesse de lui procurer un honnête travail... Ce fut en ce moment que Martha, qui ne connaissait que trop cette perfide femme, arrive dans la maison afin d'acquitter une ancienne dette; elle y trouve Émilie, devine le complot infâme tramé contre elle, lui crie de la suivre, l'emmène, accourt m'avertir, et me rend ma fille bien-aimée! Toute cette nuit, dit monsieur Peggoty, nous avons veillé ensemble, mon Émilie et moi; elle n'a reposé sa tête que sur mon épaule; mais ses larmes se sont mêlées aux miennes, et nous savons désormais que nous pouvons avoir confiance l'un en l'autre. »

En laissant parler monsieur Peggoty, il m'a été impossible

de reproduire son langage de simple pêcheur, tour à tour naïf et pathétique, qui toucha souvent ma tante au point de la faire sangloter comme un enfant *.

Elle n'avait point encore essuyé ses larmes que je dis à monsieur Peggoty : — « Mon vieil ami, avez-vous pris une décision pour l'avenir? » Je pensais, en le questionnant ainsi, à ce que je répondrais à la lettre de miss Rosa Dartle, non pour elle, mais pour mistress Steerforth.

— Monsieur Davy, me répondit-il, il est une autre patrie pour Émilie et pour moi ; nous irons la chercher bien loin sur la mer. Notre avenir est là.

— Ma tante, dis-je en traduisant sa réponse, ils émigreront ensemble.

— Oui, répondit monsieur Peggoty avec le sourire de l'espérance. Personne n'aura de reproches pour ma bien-aimée Émilie en Australie. Nous y commencerons une vie nouvelle.

— Et avez-vous fixé, lui demandai-je encore, une époque pour votre départ?

— Déjà ce matin, au point du jour, nous dit-il, je suis allé aux bassins du port et j'ai vu un navire en partance qui doit mettre à la voile avant quinze jours. Nous y arrêterons notre passage.

— Émilie et vous seulement?

— Oui, répondit-il ; ma sœur, voyez-vous, monsieur Davy, vous est trop attachée à vous et aux vôtres, elle est trop peu accoutumée à l'idée de quitter jamais son pays pour que je voulusse lui faire entreprendre un pareil voyage... et puis... monsieur Davy, elle a quelqu'un dont elle prend soin... il ne faut pas l'oublier.

— Le pauvre Cham ! dis-je.

— Ma sœur, continua monsieur Peggoty, est devenue pour lui une autre mère, et lui, le pauvre garçon, il lui ouvre volontiers son cœur... sans elle, il serait trop seul.

* NOTE DU TRADUCTEUR. L'auteur fait parler au pêcheur Daniel Peggoty le dialecte des marinières de Yarmouth, et il a fallu éluder en français quelques expressions qui n'auraient d'équivalents que dans la substitution d'un patois à l'autre. Si, ici comme ailleurs, le traducteur a pris avec M. Charles Dickens certaines libertés volontaires, il doit avouer que c'est malgré lui qu'il a été parfois infidèle sinon à l'esprit du moins à la lettre du texte.

— Et mistress Gummidge ?

— Ah ! j'ai pour la brave mistress Gummidge toute la considération possible : c'est la veuve d'un vieil ami, et je sais combien elle a raison de le regretter, quoique ceux qui n'ont pas connu l'ancien comme moi puissent trouver qu'elle en parle un peu trop souvent. La pauvre femme, si elle était plus jeune, je n'hésiterais pas à l'emmener avec nous ; mais je ne partirai pas sans lui avoir fait un sort confortable. »

Il n'oubliait personne.

« Il est encore une chose, monsieur Davy, dont je voulais vous prier, dit-il en retirant de son gilet une enveloppe qu'il me remit ; vérifiez si ce papier contient cinquante-deux livres sterling en billets de banque : à cette somme, j'ajouterai celle qu'Emilie avait au moment de sa fuite et dont je lui ai demandé le compte sans lui expliquer pourquoi... Je désire que vous remettiez le tout à la mère de vous savez qui, pour lui être rendu quand nous serons partis et trop loin pour qu'on nous le renvoie.

— Puisque vous pensez que vous devez en agir ainsi, lui dis-je, je le pense comme vous, et je remplirai fidèlement votre commission.

— Maintenant, dit-il, je ne savais pas encore ce matin si j'aurais le courage d'aller raconter moi-même à Cham le retour d'Emilie : cependant je lui ai écrit quelques lignes, en lui promettant d'aller prendre congé de lui... Or, je réfléchis que je n'ai pas de temps à perdre, et je me mettrai, dès demain, en route pour Yarmouth.

— Désirez-vous que je vous accompagne ? lui demandai-je voyant bien qu'il n'avait pas exprimé toute sa pensée.

— Si vous pouviez m'accorder cette faveur, monsieur Davy, répondit-il, j'avoue que je me sentirais moins triste d'aller avec vous ! »

Je n'étais que trop libre !... Nous étions le lendemain ensemble sur la route de Yarmouth. En arrivant, je ne voulus pas assister à la première entrevue de monsieur Peggoty avec sa sœur et son neveu. J'exprimai donc pour excuse, en passant dans la rue de monsieur Omer, le désir de lui faire une visite et je laissai mon compagnon prendre les devants. Monsieur Omer, qui était devenu grand-père, se consolait avec ses petits-enfants des accès plus fréquents de son asthme : il me présenta toute sa petite

famille. Ma visite terminée, je fis encore un assez long détour pour me rendre à la demeure de Cham. Ma bonne Peggoty y avait fixé son domicile, ayant loué sa propre maison au successeur de monsieur Barkis, lequel lui payait une rente en outre de ce qu'il avait donné pour la clientèle, la voiture et le cheval... le même cheval, je crois, que monsieur Barkis conduisait si lentement.

Je les trouvai réunis dans la cuisine avec mistress Gummidge, que monsieur Peggoty était allé chercher d'abord à la maison-navire. Je doute qu'elle eût quitté son poste si tout autre que lui était venu la relever. Monsieur Peggoty ayant fait son récit, ma bonne Peggoty et mistress Gummidge tenaient leurs mouchoirs sur les yeux : Cham, qui venait de rentrer, avait été obligé, pour résister à son émotion, d'aller faire une courte promenade sur la plage. Ma présence qui, une heure auparavant, les eût peut-être gênés, leur était d'un vrai secours à tous. Cham me serra affectueusement la main et me parla du voyage de son oncle ainsi que des merveilles qu'il raconterait dans ses lettres ; mais il éluda de nommer Emilie, paraissant d'ailleurs plus calme que son oncle lui-même.

J'admirai plus encore sa force d'âme lorsque, le soir, ma bonne Peggoty, en m'installant dans une petite chambre où le volume des crocodiles m'attendait sur la table, m'assura que Cham était toujours de même. « Je le crois bien triste au fond du cœur, dit-elle, mais il est d'une douceur d'ange et il travaille avec plus de courage qu'aucun des ouvriers du chantier. Le soir, nous nous entretenons souvent de notre ancienne vie dans la maison-navire, et il parle d'Émilie enfant... jamais d'Émilie parvenue à l'âge de femme. »

Il m'avait semblé que Cham désirait causer avec moi, seul à seul, et je résolus d'aller à sa rencontre le lendemain soir lorsqu'il rentrerait du chantier. Pendant toute cette journée, monsieur Peggoty, qui avait dormi dans son hamac — après avoir éteint pour la première fois depuis longtemps la lumière placée à la fenêtre, — s'occupa de mettre à part tout ce qu'il voulait envoyer à Londres, ayant décidé de vendre le reste ou de le donner à mistress Gummidge. Celle-ci l'aida du matin au soir et, sur les six heures, je me dirigeai du côté du chantier. L'expression de la physionomie de Cham ne m'avait pas trompé la

veille. Cham vint à moi du plus loin qu'il m'aperçut et me dit en baissant les yeux :

« Monsieur Davy, l'avez-vous vue ?

— Non, lui répondis-je.

— La verrez-vous, monsieur Davy ?

— Cela lui serait peut-être trop pénible.

— Oui, je le crains, dit-il.

— Mais Cham, mon ami, s'il était quelque chose que vous voulussiez lui faire savoir, je pourrais le lui écrire : ce serait pour moi une mission sacrée.

— J'en suis certain. Merci, monsieur Davy... et, après que nous eûmes quelque temps marché ensemble en silence : « Je voudrais qu'elle sût, reprit-il, que je lui pardonne... ou plutôt que je la supplie de me pardonner elle-même de lui avoir imposé mon fidèle attachement ; car plusieurs fois je me le reproche et je pense que si je ne l'avais pas forcée de promettre qu'elle m'épouserait, sa confiance en moi était telle qu'un jour ou l'autre elle m'eût révélé ce qui se passait dans son cœur... elle eût accepté mes conseils et j'aurais pu la sauver. »

Je lui serrai la main : — « Est-ce là tout, mon cher Cham ?

— Quelque chose encore, reprit-il après un autre intervalle de recueillement silencieux ; — je l'aimais... j'aime encore son image et son souvenir — trop profondément pour lui persuader que je suis un homme heureux. Je ne pourrais l'être qu'en l'oubliant... et en même temps je ne sais si je consentirais à lui laisser croire que je l'oublie ! mais, monsieur Davy, vous qui avez étudié, si vous pouviez lui faire savoir que, quelque malheureux que je sois, je puis encore endurer la vie et mon malheur, avec l'espoir de la retrouver un jour là où il n'y a plus de coupables ni de méchants ; — si vous pouviez la consoler à mon endroit en lui expliquant comment je ne serai jamais le mari d'une autre et que je prierai toujours pour elle... Oui, monsieur Davy, dites-lui ou écrivez-lui cela. »

Je lui serrai de nouveau la main.

« Je vous remercie, me dit-il, c'est bien à vous d'avoir cherché à me voir et à m'entendre au milieu de vos propres chagrins... et maintenant, je ne pourrai aller jusqu'à Londres dire adieu à celui qui a été plus qu'un père pour les deux orphelins ; mais vous serez là quand il s'embarquera : chargez-vous à ce

dernier moment d'être l'interprète de ma reconnaissance pour lui. »

Je le lui promis.

Il me reitéra tous ses remerciements et me dit :

« Bonsoir, je sais où vous allez. »

Et son geste m'expliquant qu'il ne pouvait plus mettre les pieds dans la vieille maison-navire, il s'éloigna. Mon regard le suivit, et je le vis se tourner vers la mer, où une bande de lumière à l'horizon devait avoir frappé sa vue comme la mienne.

La porte de la maison-navire était entr'ouverte. En entrant, je la trouvai vide de tout son mobilier, excepté un des vieux coffres sur lequel était assise mistress Gummidge, avec une corbeille sur ses genoux et contemplant monsieur Daniel Peggoty ; lui, un coude sur le manteau de la cheminée, il regardait la flamme expirante de quelques charbons dans la grille du foyer ; mais, à mon arrivée, il releva la tête et me dit gaiement :

« Vous venez, monsieur Davy, prendre congé de la vieille barque, n'est-ce pas ? elle est assez nue comme cela ? »

— En effet, lui répondis-je, vous n'avez pas perdu votre temps.

— Nous l'avons du moins bien employé ; mistress Gummidge a travaillé comme... en vérité, je ne sais pas comme quoi, dit monsieur Peggoty en la regardant sans pouvoir trouver une métaphore qui exprimât suffisamment la louange qu'il voulait lui décerner. »

Mistress Gummidge, penchée sur sa corbeille, ne fit aucune observation.

« Voici, me dit tout bas monsieur Peggoty, le petit coffre sur lequel vous aimiez à vous asseoir à côté d'Émilie ; je veux l'emporter avec moi, et voici votre ancien petit lit, monsieur Davy ! »

Ces souvenirs du passé me firent soupirer. Je me rappelai ma première nuit dans la maison-navire ; je me rappelai mes promenades sur la plage avec la petite fille aux yeux bleus, puis je me rappelai Steerforth, et je ne sais quelle folle imagination m'attrista comme s'il n'était pas loin, comme s'il allait tout à coup m'apparaître.

« Quel vent s'est élevé ce soir ! » remarqua monsieur Peggoty.

En effet, le vent, sans souffler avec violence, avait une voix solennelle et qui gémissait comme une plainte mélancolique autour de la maison à la veille d'être déserte.

« Il se passera du temps, continua monsieur Peggoty en me parlant presque à l'oreille, avant que le vieux navire trouve de nouveaux locataires : on le regarde, à Yarmouth, comme une habitation qui porte malheur.

— Appartient-il à quelqu'un de la ville ? demandai-je.

— Oui, à un constructeur de mâtures, et je dois lui en remettre la clé ce soir. »

Je suivis monsieur Peggoty, qui se levait pour donner un coup d'œil à la petite chambre, et nous revînmes à mistress Gummidge, toujours assise sur le coffre. Monsieur Peggoty, posant la lumière sur la cheminée, la pria de lui laisser emporter ce siège en dehors de la porte.

« Daniel, dit mistress Gummidge abandonnant soudain la corbeille et s'attachant à son bras, Daniel, mes dernières paroles prononcées dans cette maison sont celles-ci : Je ne dois pas être laissée ici ; ne pensez pas me laisser après vous, Daniel ! oh ! ne le pensez pas, Daniel ! »

Monsieur Peggoty, surpris par cette apostrophe imprévue, semblait sortir d'un rêve ; ses yeux allaient de mistress Gummidge à moi, et de moi à mistress Gummidge, tandis que celle-ci lui répétait avec véhémence :

« Non, mon cher Daniel, vous ne me laisserez pas ; vous me prendrez avec vous, Daniel, vous me prendrez avec vous et avec Émilie. Je serai votre servante constante et fidèle ; s'il y a des esclaves dans le pays où vous allez, je m'engage à en être une auprès de vous, et je serai heureuse... Ne me laissez donc pas, Daniel ! mon cher et bon Daniel ! »

— Ma chère amie, dit enfin monsieur Peggoty retrouvant la parole, vous ne savez pas quel long voyage ce sera et quelle vie dure il nous faudra mener.

— Oui, je le sais, Daniel, oui, je le devine, s'écria mistress Gummidge ; mais ma dernière parole sous ce toit est que je mourrai si vous ne m'emmenez pas. Je puis manier une bêche, Daniel ; je sais travailler, je sais mener une vie dure, je sais être douce et patiente... plus que vous ne le croyez, Daniel... Vous voulez me faire une rente en partant, mais je ne la toucherai pas, devrais-je mourir de faim. J'irai avec vous et avec Émilie, si vous le permettez, jusqu'au bout du monde ! Je sais ce qu'il en est ; je sais que vous craignez mon humeur triste et plaintive ; mais,

mon vieil ami, ce n'est plus cela ; je ne suis pas restée seule et si longtemps à veiller et à rêver à vos peines, sans qu'il en soit résulté quelque bien. Monsieur Davy, je vous en supplie, parlez pour moi ; je connais le caractère de Daniel et celui d'Émilie, je connais leurs chagrins et je pourrai leur être utile. Daniel ! mon cher Daniel ! permettez-moi d'aller avec vous ? »

Mistress Gummidge saisit la main de monsieur Daniel, la baisa avec la plus touchante ferveur, l'inondant des larmes de sa reconnaissance et de son affection.

Nous emportâmes le petit coffre, nous éteignîmes la lumière, nous verrouillâmes la porte en dehors et laissâmes la vieille maison-navire fermée, comme une tache noire sur l'ombre de la nuit. Quand nous retournâmes à Londres, mistress Gummidge et la corbeille étaient avec nous sur l'impériale de la diligence... mistress Gummidge était heureuse.

XXVIII

UNE TEMPÊTE

J'aborde maintenant cette catastrophe si imposante, si terrible et tellement liée à tous les autres événements de mon enfance, que, dès les premières pages de ces Mémoires, je n'ai pas cessé un moment de l'avoir présente devant les yeux, projetant de loin son ombre sinistre sur les vicissitudes de ma vie.

Depuis qu'elle s'est accomplie, j'en ai rêvé souvent, et ses horreurs ont plus d'une fois troublé mon sommeil au milieu du silence des nuits. Par une indestructible association de pensées et de sensations, je tressaille quand certain vent souffle de la mer.

Le navire qui devait transporter les émigrants allait mettre à la voile sous huit jours au plus tard. Ma vieille bonne vint à Londres, et, le soir, me trouvant seul avec elle et son frère, à la suite d'une conversation où il avait été beaucoup question de Cham leur neveu, me rappelant ce que je lui avais promis, je changeai d'avis relativement à la lettre que je devais remettre ou faire remettre à Émilie lorsque je prendrais congé de monsieur Daniel. Je pensai qu'il serait mieux de ne pas attendre ce

moment suprême, afin qu'Émilie eût le temps, si elle le désirait, d'écrire elle-même quelques lignes d'adieu à l'infortuné, dont la résignation, m'assurait ma vieille bonne, ne s'était pas démentie depuis ma dernière entrevue avec lui sur la plage d'Yarmouth.

Je m'assis donc à mon bureau avant de me coucher, et, dans une lettre aussi simple que possible, sans chercher aucune phrase, je rendis fidèlement les propres paroles de Cham. Ma lettre finie et cachetée, je la descendis pour qu'elle fût portée le lendemain matin à l'adresse de monsieur Peggoty, et, par un billet sous la même enveloppe, je priai celui-ci de la remettre à sa nièce.

Plus faible alors de santé que je ne me figurais l'être, je ne m'endormis qu'au point du jour, et il était tard quand je me sentis réveillé par la présence muette de ma tante auprès de mon lit. Je sentis dans mon sommeil qu'elle était là, et c'est une sensation qui n'est pas inconnue, je suppose, à d'autres.

« Trot, mon cher ami, me dit-elle dès que j'ouvris les yeux, je n'ai pu prendre sur moi de troubler votre sommeil ; monsieur Peggoty est ici, faut-il le faire monter ? »

— Oui, » répondis-je ; et il parut bientôt.

Il me serra la main et me dit : « J'ai remis votre lettre, et je vous apporte la réponse d'Émilie à Cham. Elle m'a prié de vous la faire lire, et, si vous le pouvez, de la lui faire parvenir vous-même. »

Je lus ce qui suit :

« On m'a communiqué vos paroles. Ah ! que puis-je écrire pour vous remercier de vos sentiments bienveillants à mon égard ! »

« J'ai mis ces paroles contre mon cœur ; je les conserverai là jusqu'à ma mort ; elles le déchireront, mais elles le consoleront aussi. J'ai prié sur cette expression de votre bonté, j'ai prié avec ferveur. Quand je réfléchis à ce que vous êtes, à ce qu'est notre oncle, je comprends ce que Dieu doit être, et j'ai le courage de l'implorer.

« Adieu pour toujours... à vous, mon ami, adieu pour toujours en ce monde ! si, dans l'autre, je suis pardonnée, je ressusciterai enfant et reviendrai à vous. Reconnaissance et bénédiction ! Adieu, adieu pour toujours ! »

C'était la réponse d'Émilie avec les traces de ses larmes.

« Puis-je lui dire, me demanda monsieur Peggoty, que vous vous chargez de la lui faire parvenir, monsieur Davy ? »

— Sans doute, répondis-je, mais je réfléchis...

— Eh bien ! monsieur Davy ?

— Je réfléchis que je vais retourner à Yarmouth. J'ai tout le temps d'y aller et de revenir avant le départ du navire. Ma pensée est sans cesse occupée de Cham dans sa solitude. Lui remettre moi-même cette lettre d'Émilie et pouvoir lui faire savoir par vous, au moment de l'embarquement, qu'il l'a reçue, ce sera une bonne action. J'ai accepté solennellement le message dont Cham me chargea, et je ne puis m'en acquitter trop complètement. Le voyage n'est rien pour moi. Dans l'agitation et le trouble de mon esprit, le mouvement m'est nécessaire. Je partirai ce soir. »

Quoique monsieur Daniel Peggoty cherchât franchement à me dissuader, je vis qu'il était, au fond, de mon avis, et si j'avais eu besoin d'être confirmé dans ma résolution, cela eût suffi. A ma prière, il alla au bureau de la malle-poste, et y retint, pour moi, une place sur le siège. Le soir, j'étais encore sur cette route que j'avais parcourue tant de fois.

Au premier relais après Londres, je ne pus m'empêcher de dire au cocher : « Ce ciel-là ne vous semble-t-il pas remarquable ? je ne me rappelle pas en avoir vu un pareil. »

— Ni moi, me répondit-il ; c'est signe de gros temps. Monsieur, on ne tardera pas à entendre parler d'avaries sur mer. »

C'était une masse flottante et confuse de nuages dont la couleur rappelait celle de la fumée qui s'échappe du bois humide. Dans la ténébreuse profondeur de ce chaos, la lune semblait plonger par moments, comme si, au milieu d'un horrible dérangement des lois de la nature, elle avait perdu sa route et la cherchait épouvantée. Le vent, qui avait soufflé depuis le matin, s'élevait alors avec un bruit extraordinaire. Au bout d'une autre heure, il augmenta encore ; le ciel s'obscurcit de plus en plus, et les chevaux de la diligence avaient peine à avancer. Plus d'une fois (nous étions en septembre, époque où les nuits ne sont pas encore longues), les deux chevaux de volée s'arrêtèrent tout court et détournèrent la tête ; nous craignîmes que la voiture ne fût emportée ; aux rafales se mêlaient aussi des ondées à gouttes serrées qui nous forçaient de faire halte si nous pouvions atteindre un couvert d'arbres ou l'abri d'un mur.

Quand le jour parut, la violence du vent ne fit que s'accroître. Je m'étais trouvé à Yarmouth par des gros temps qui faisaient

dire aux marins que le vent tirait des coups de canon, mais je n'avais rien vu qui approchât de celui-ci. Nous arrivâmes tard à Ipswich, ayant eu à conquérir en quelque sorte pied à pied tout le parcours de la route depuis le premier relais à quinze milles de Londres. Nous aperçûmes sur la place du marché une foule de gens qui s'étaient sauvés de leurs lits pendant la nuit, de peur que les cheminées ne leur tombassent sur la tête. Quelques-uns de ceux qui se groupèrent dans la cour de l'auberge où nous changions de chevaux, nous dirent que de larges lames de plomb avaient été enlevées d'un des clochers de la ville et précipitées au milieu d'une rue de traverse qu'elles bloquaient encore. D'autres racontaient que les paysans des villages voisins avaient vu de grands arbres déracinés et des meules de blés éparpillées à travers les champs et les chemins. La tempête cependant ne diminuait pas et le vent mugissait de plus fort en plus fort.

A mesure que nous approchions de la mer d'où ce terrible vent soufflait contre le rivage, et longtemps avant que nous visions la mer elle-même, nous sentîmes à nos lèvres son écume âcre, et une pluie salée tomba sur nous. L'eau couvrait l'espace de plusieurs milles dans le pays plat qui avoisine Yarmouth. Il n'était pas une mare qui ne fouettât ses bords et ne soulevât son inondation de petits brisants dans notre direction. Quand nous fûmes en vue de la plage, les vagues montant à l'horizon maritime y figuraient au-dessus de l'abîme les accidents d'un rivage supérieur avec des tours et des édifices ; quand enfin nous entrâmes dans la ville, les habitants accoururent sur les portes des maisons, l'air effaré, ne pouvant concevoir comment la malle avait pu voyager par une nuit pareille.

Je descendis à la vieille auberge et me dirigeai vers la mer, pensant rencontrer Cham sur la plage. Ce ne fut pas sans efforts que je franchis la rue, parsemée de graviers et d'algues, sous une pluie de flocons d'écume, sous une grêle de tuiles et d'ardoises, louvoyant d'une maison à l'autre, me heurtant avec tous ceux qui se cramponnaient comme moi aux angles pour résister aux rafales. Sur la plage même, je ne vis pas seulement les marins, mais la moitié des hommes de la population, s'abritant derrière les constructions du quai, quelques-uns s'avancant de temps en temps pour regarder la mer, et, repoussés bientôt

par la fureur de l'ouragan, trop heureux de pouvoir rétrograder à pas obliques jusqu'au point d'où ils s'étaient écartés en osant le braver.

Ayant joint ces groupes, j'y trouvai des femmes en pleurs dont les maris étaient sur des barques à pêcher les harengs ou les huitres, et qu'on avait trop raison de croire avoir sombré avant de s'être réfugiés dans aucun port ; j'y trouvai des vieillards hochant la tête, regardant tantôt le ciel, tantôt la mer, et se parlant tout bas les uns aux autres ; des armateurs se communiquant leurs inquiétudes ; des jeunes gens consultant le visage des hommes plus âgés qu'eux, et enfin de robustes marins braquant leurs lunettes pour examiner les vagues comme si c'eût été une invasion ennemie.

Le terrible élément lui-même, lorsque, entre deux rafales, au milieu du bruit étourdissant et de l'agitation générale, je pouvais saisir un moment pour le contempler, me remplissait de trouble. On eût dit, en voyant les lames s'amonceler puis retomber soudain, qu'elles allaient submerger la ville ; en se retirant avec fracas, elles se creusaient de profonds ravins sur la plage, comme si elles eussent voulu miner la terre. A peine quelques-unes s'étaient-elles brisées avant d'atteindre le rivage, que leurs fragments semblaient animés par la même fureur qui les rassemblait pour former un nouveau monstre : c'était une rapide succession de métamorphoses tumultueuses, d'humides montagnes changées en vallées, de vallées changées en montagnes, de sons effrayants qu'on aurait pris pour le craquement d'un monde ; le rivage fantastique de l'horizon tombait et se relevait avec ses tours et ses remparts de vapeurs, les nuages pourchassaient les nuages, les vagues pourchassaient les vagues, et la nature entière paraissait au moment d'être engloutie par l'abîme.

Ne rencontrant pas Cham parmi les spectateurs de cette tempête mémorable, — car on s'en souvient encore à Yarmouth et on la cite comme la plus grande qui ait jamais soufflé sur la côte, — je revins sur mes pas vers sa demeure : elle était fermée. Personne ne répondant à mes coups de marteau, je me rendis, par des passages et des ruelles, au chantier où il travaillait. On m'apprit là qu'il était allé à Lowestoft pour y exécuter quelques travaux de son état, mais qu'il serait de retour le lendemain matin de bonne heure.

Je rentrai alors à mon auberge, où je changeai de linge et essayai de dormir, mais en vain. A cinq heures de l'après-midi, je m'étais assis près du feu dans la salle commune. Le garçon vint tisonner le charbon, cherchant un prétexte pour engager la conversation; il me dit que deux bâtimens de Newcastle avaient coulé bas à quelques milles de Yarmouth avec leurs équipages, et qu'on signalait d'autres navires dans la rade, luttant encore, mais dont la perte était à peu près certaine :

« Dieu ait pitié d'eux et de tous les pauvres marins, ajouta-t-il, si nous avons une seconde nuit comme la dernière! »

J'éprouvais un grand accablement, le vide de la solitude, une sorte de vague inquiétude relativement à l'absence de Cham, que je ne m'expliquais pas bien. Mon malheur récent me disposait sans doute à ces accès d'amère tristesse; mais à mes impressions du passé se mêlait une émotion présente qui, peu à peu, bouleversa l'ordre de mes idées et de mes souvenirs : je ne concevais plus que confusément les époques et les distances. Si j'étais sorti dans les rues de Yarmouth, j'aurais sans surprise rencontré quelqu'un que je savais être à Londres. C'était, sous ce rapport, une curieuse inattention qu'il y avait dans mon esprit, et cependant la vue des lieux où je me trouvais y avait réveillé toutes les images du passé, singulièrement vives et distinctes.

Les causes physiques exercent une telle influence sur notre moral, que sans doute le vent violent auquel j'avais été si longtemps exposé n'était pas étranger au trouble de mon esprit, et naturellement encore, les lugubres détails que le garçon d'auberge me donna sur la perte de deux navires, se lia malgré moi à mon inquiétude sur ce que Cham était devenu. Je me disais que peut-être il aurait voulu revenir par mer de Lowestoft, et qu'il se serait noyé. Cette crainte s'empara tellement de moi, que je résolus de retourner au chantier avant mon dîner et d'y demander au chef constructeur s'il pensait qu'il y eût quelque vraisemblance que Cham pût songer à s'embarquer. S'il avait le moindre motif de le supposer, je partirais pour Lowestoft afin de l'en empêcher en le ramenant avec moi.

Je commandai à la hâte mon dîner, et retournai au chantier. Je n'y arrivai pas trop tôt, car le chef constructeur, une lanterne à la main, fermait la porte de la cour. Il rit de ma question, et répondit qu'il n'y avait pas à craindre que, par un temps

pareil, un homme de sens ou même un fou prît la voie de mer, encore moins Cham Peggoty, élevé à bord d'un bateau.

Je comptais si bien sur cette réponse, que je m'étais senti vraiment honteux de la question, et cependant je l'avais faite malgré moi.

Je rentrai à l'auberge. En ce moment le vent redoublait de violence, sifflant, hurlant, mugissant sur tous les tons par les fentes des portes et fenêtres ou par les tuyaux des cheminées. Ajoutez à ce vacarme le tumulte de la mer, le tremblement de la maison qui m'abritait sous son toit, l'obscurité de la nuit, en un mot, tout ce qui revêt une tempête de ses terreurs réelles ou imaginaires.

Je ne pouvais achever mon repas, je ne pouvais rester assis, je ne pouvais me fixer sur rien. Quelque chose au dedans de moi-même, répondant à la tempête extérieure, y excitait un tumulte moral. Cependant, au milieu du désordre de mes idées, d'accord avec le désordre des éléments, c'était toujours la tempête elle-même et mon inquiétude pour Cham qui revenaient sur le premier plan.

Ayant laissé desservir la table sans avoir presque mangé un morceau, j'essayai de me reconforter avec un ou deux verres de vin. Cela ne me réussit pas davantage. Je m'assoupis un moment devant le feu, sans perdre, dans ce lourd sommeil, la conscience de ce qui se passait autour de moi, ni celle des lieux où je me trouvais. Une nouvelle horreur indéfinissable m'enveloppa, et quand je me réveillai... tout mon être frémissait d'une appréhension inexplicable.

Je me levai, j'allai et je vins; je voulus lire un de ces vieux dictionnaires topographiques qu'on place dans les salles d'auberge; j'écoutai les bruits imposants de la tempête; je me rapprochai du feu et j'essayai de me distraire en y contemplant les figures et les scènes que l'imagination y évoque si facilement. A la fin, le monotone mouvement du balancier de l'horloge d'Allemagne qui décorait la muraille, me tourmenta à ce point que je résolus d'aller me mettre au lit.

On aimait à savoir, dans une nuit semblable, que quelques-uns des domestiques de l'auberge étaient convenus de veiller ensemble jusqu'au lendemain matin. Je montai pour me coucher, excessivement fatigué et accablé; mais, à peine étais-je

déshabillé, que cette fatigue et cet accablement se dissipèrent comme par magie. et je demurai éveillé avec toute la vivacité de mes perceptions.

Pendant des heures entières je restai ainsi. écoutant le vent et les vagues, m'imaginant tantôt que j'entendais des cris sur la mer, tantôt que je distinguais le bruit d'un canon d'alarme, tantôt la chute de maisons dans la ville. Je me levai plusieurs fois et regardai ; mais je ne pouvais rien voir, excepté sur les vitres de ma fenêtre où j'apercevais les rayonnements de la bougie que j'avais laissée allumée et la réflexion de ma figure égarée se retrouvant seule dans le vide des ténèbres.

Mon agitation finit par s'exaspérer à un tel point, que je me revêtis précipitamment de mes habits et descendis dans la cuisine. Là, à travers les provisions culinaires suspendues aux solives du plafond, j'aperçus les domestiques de la veillée groupés ensemble dans diverses attitudes autour d'une table écartée à dessein de la grande cheminée et placée près de la porte. Une jolie fille qui se couvrait les oreilles avec son tablier, se mit à crier, me prenant pour un spectre ; mais les autres eurent plus de présence d'esprit et furent charmés de se voir un de plus. Je sus bientôt quelle était la conversation interrompue par mon apparition soudaine... On me demanda si je pensais que les âmes des hommes d'équipage des navires naufragés la veille parcouraient les airs sur les ailes de la tempête ?

Je dus rester là environ deux heures. Une fois j'ouvris la porte de la cour et allai donner un coup d'œil à la rue. Le sable, les herbes marines, les flocons d'écume voltigeaient de tous côtés : je fus obligé d'appeler à mon aide pour refermer la porte contre le vent.

Je remontai alors dans ma chambre : les ténèbres y régnaient, des ténèbres lugubres ; mais, cette fois, j'étais fatigué tout de bon, et, m'étant remis au lit, je tombai du haut d'une tour au fond d'un précipice... dans le rêve que je fis. C'était le vent qui causait cette horrible chute, et dans tous les autres rêves que je fis cette nuit-là, le vent soufflait toujours. Ce dernier rapport entre mes visions et la réalité n'existait plus cependant lorsque je me trouvai avec deux amis, deux amis que je n'aurais pu nommer, au siège d'une ville canonnée par de la grosse artillerie.

répondaient avec émotion qu'une heure auparavant on avait tenté de mettre à la mer le canot de sauvetage et qu'il n'y avait plus rien à espérer, à moins qu'un homme fût assez hardi pour se jeter à l'eau, attaché à une amarre, afin d'établir une communication avec la terre ferme. Tout à coup une sensation nouvelle se manifesta parmi les gens accourus sur la plage, et, de leurs rangs entr'ouverts, je vis sortir Cham lui-même. Je m'élançai vers lui, autant que je pus m'en rendre compte, pour le supplier, lui aussi, de porter secours à ceux qui périssaient; mais, quel que fût le désordre de mes sens à la vue d'un spectacle si nouveau et si effrayant, je revins presque en même temps à la conscience du danger que Cham allait courir, frappé à la fois par l'air résolu de sa physionomie et le regard qu'il fixa sur la mer... le même regard que j'avais remarqué le jour de la fuite d'Émilie. Je voulus le retenir en l'embrassant, et, changeant de langage, je conjurai ceux qui m'entouraient de ne pas le laisser s'exposer à une mort inévitable.

Un troisième cri s'éleva sur le rivage... nous vîmes la cruelle voile fouettant à coups répétés le moins grand des deux naufragés, le précipiter dans l'abîme et menacer du même sort le survivant.

En présence de cette nouvelle scène, Cham, inébranlable dans le calme désespoir qui inspirait son courage, me repoussa doucement. Je n'aurais pas plus obtenu de la tempête si je m'étais adressé à elle, que de cet homme qui avait déjà une habitude d'autorité sur les autres là présents : « Monsieur Davy, me dit-il en me serrant cordialement les deux mains, si mon heure est venue, elle est venue; si elle n'est pas venue, je puis tout braver. Que Dieu là-haut vous bénisse et qu'il bénisse... vous savez qui. Camarades, disposez tout, je pars ! »

On m'emmena à quelque distance, et là ceux qui, en m'emmenant, avaient obéi à un geste de Cham, me représentèrent qu'il était déterminé à se jeter à la mer avec ou sans les précautions qui pouvaient diminuer le danger et que je ne ferais que troubler celles qu'on allait prendre. Je ne sais ce que je répondis et ce qu'on me répliqua, mais je vis confusément des matelots accourir avec la corde déroulée d'un cabestan qui était sur le rivage; puis je vis Cham, seul, debout, en avant, une corde à la main ou autour de son poignet, une autre autour

de son corps, et les plus robustes de ses camarades tenant l'extrémité de cette dernière corde qui traînait à ses pieds.

Cependant le débris du bâtiment allait se partager encore par le milieu ; cela était évident même pour ceux qui n'avaient pas l'habitude de la mer, et le dernier naufragé, cramponné au mât, ne pouvait tarder à disparaître. Il portait sur la tête un singulier bonnet de couleur rouge, — d'un rouge plus brillant que les bonnets dont se coiffent quelquefois les matelots. Nous le vîmes tous prendre ce bonnet à la main et l'agiter comme un signal. Il s'apercevait lui-même, tout en se rapprochant de la plage, qu'il n'y avait plus que quelques faibles planches entre la mort et lui ; son glas funèbre sonnait par anticipation. A ce geste... était-ce une hallucination de mes sens ? avais-je réellement reconnu l'ami autrefois si cher à mon cœur ?

Cham épiait le moment favorable pour s'élançer : profitant du reflux d'une immense lame, s'étant tourné une dernière fois vers ceux qui restaient derrière lui et qui retenaient la corde qu'il avait autour du corps, il s'élança avec cette lame, la lutte commençant entre lui et les vagues, qui tantôt l'emportaient sur leurs crêtes, tantôt le repoussaient au rivage. Dans cette lutte, il fut blessé : de l'endroit où j'étais, je vis du sang à son visage ; mais Cham n'y faisait pas attention, et il me sembla que son geste indiquait à ceux qui tenaient la corde qu'il fallait le laisser plus libre de ses mouvements.

Le voilà de nouveau replongeant à travers les lames, perdu sous leur écume, avançant ou reculant alternativement vers le débris du bâtiment et redoublant d'effort chaque fois qu'il se voyait repoussé. La distance n'était rien : c'était la force du vent et de la mer qui rendait la lutte mortelle. A la fin, il s'était rapproché du but, tellement rapproché que d'un de ses bonds vigoureux il aurait pu l'atteindre... lorsque tout à coup, par delà le débris, une haute et vaste lame se lève et retombe dans la direction du rivage... l'intrépide Cham s'élançait... il disparaît dans cette masse d'eau et, avec lui, tout ce qui restait du navire...

La consternation était sur tous les visages... On dépose à mes pieds Cham, insensible, sans vie ; on le porte ensuite à la maison la plus voisine, et là, personne ne m'empêche plus de demeurer à ses côtés, tandis qu'on emploie tous les moyens pour

le ranimer. Mais la vague l'avait frappé à mort, son cœur généreux avait à jamais cessé de battre.

J'étais auprès du lit où il était étendu ; on avait renoncé à tout espoir, c'en était fait, ce n'était plus qu'un cadavre : un pêcheur qui m'avait connu enfant, au temps où je parcourais la plage avec Émilie, entre et prononce tout bas mon nom sur le seuil de la porte.

« Que me veut-on ? »

— Monsieur, me dit cet homme la pâleur au front et les lèvres tremblantes, voudriez-vous venir ? »

Il avait connu-aussi l'ami qui m'était apparu tout à l'heure, et, dans son regard, je retrouvais cet autre souvenir. Je m'appuyai sur le bras qu'il me tendit, et, terrifié, je lui demandai :

« Un corps est-il abordé au rivage ? »

— Oui, dit-il.

— Le corps de..... ? »

Je n'achevai pas, et le pêcheur ne répondit rien ; mais il m'entraîna sur la plage, et sur ce sable même où Émilie et moi, enfants folâtres, avions cherché des coquillages, — sur ce sable où la tempête de la dernière nuit avait arraché et éparpillé quelques fragments de la maison-navire... parmi les ruines du foyer profané par *lui*... je le vis la tête appuyée sur son bras, comme je l'avais souvent vu dormir de son sommeil d'écolier.

XXIX

NOUVELLE BLESSURE ET ANCIENNE BLESSURE.

Tu n'avais pas besoin, ô Steerforth ! de me recommander, à notre dernière entrevue, — à cette heure que j'étais si loin de croire être celle de nos éternels adieux... tu n'avais pas besoin de me recommander de penser à toi sous ton jour le plus favorable... je l'avais toujours fait, et pouvais-je ne pas le faire encore en te voyant sans vie devant moi !

On alla chercher un brancard, on l'y étendit, on le recouvrit d'un pavillon, et il fut transporté ainsi... du côté de la maison où était déjà une victime de la mort... Mais les hommes qui le

transportaient l'avaient tous connu, ils avaient navigué avec lui... et lorsqu'ils eurent déposé le brancard sur le seuil de la porte, ils se regardèrent l'un l'autre, m'interrogèrent aussi des yeux, puis se parlèrent à l'oreille et je compris ce qu'ils se disaient : ils sentaient qu'il ne serait pas convenable de le laisser dans la même chambre où Cham l'avait précédé.

Nous entrâmes dans la ville et déposâmes le naufragé à l'auberge : aussitôt que je pus recueillir mes idées, j'envoyai chercher Joram, le gendre de monsieur Omer, et le priai de me procurer une voiture avec un corbillard pour le transporter à Londres dans la nuit. Je sentis qu'il n'y avait que moi qui devais en prendre soin et me charger de préparer sa mère à le recevoir : je voulais m'acquitter fidèlement de ce devoir.

Je choisis l'heure de la nuit pour nous mettre en route, afin de moins éveiller la curiosité en quittant Yarmouth. Cependant, quoiqu'il fût près de minuit quand je partis dans une chaise de poste suivie de la voiture mortuaire ; il y avait plusieurs personnes assemblées dans la cour de l'auberge : j'en vis d'autres sur les portes dans la rue et même hors la ville, jusqu'à ce qu'enfin je n'eus plus autour de moi que la campagne muette et, à quelques pas de ma chaise, les restes de mon ami d'enfance.

Il était midi quand j'arrivai à Highgate, par un beau jour d'automne : la terre était parsemée des premières feuilles tombées des arbres qui en conservaient encore le plus grand nombre, diaprées de teintes dorées, pourpres et brunes. Je fis à pied le dernier mille du chemin, réfléchissant à ce que j'avais à faire et ayant ordonné à la voiture qui me suivait de s'arrêter pour attendre là de nouvelles instructions.

La maison de mistress Steerforth avait la même apparence : tous les volets étaient fermés ; pas le moindre signe de vie dans la triste cour pavée qui conduisait par le passage vitré à une porte rarement ouverte.

J'eus besoin de tout mon courage pour sonner à la grille, et il me sembla que la sonnette annonçait l'objet de ma visite. La jeune servante accourut une clef à la main, et, m'ouvrant, elle me dit :

« Pardon, monsieur... êtes-vous malade ? » elle avait remarqué l'altération de mes traits.

« J'ai été très-agité et je suis fatigué, répondis-je.

— Qu'est-il arrivé, monsieur?.. Monsieur James...?

— Silence! lui dis-je... oui, il est arrivé quelque chose que je dois communiquer à mistress Steerforth; est-elle chez elle? La jeune fille me répondit que sa maîtresse sortait rarement, même en voiture, gardant la chambre et ne voyant personne. — « Mais vous, monsieur, elle vous recevra... elle est en haut et miss Dartle est avec elle? que dois-je lui dire? »

Je lui recommandai la plus grande réserve dans ses paroles :

« Ou plutôt, repris-je, remettez ma carte simplement et dites que j'attends. »

Je m'assis au salon et j'attendis. Le salon avait aussi un air de solitude et de tristesse, les volets étaient fermés à demi; la harpe semblait muette et négligée depuis longtemps. Je remarquai encore le portrait de mon ami enfant, ainsi que le coffret où sa mère renfermait ses lettres... Mais les relisait-elle comme autrefois? ah! les relirait-elle jamais? Tel était le silence de toute la maison, que j'entendis les pas de la jeune servante qui montait l'escalier.

Elle redescendit pour m'annoncer que mistress Steerforth étant un peu souffrante, ne pouvait se rendre au salon; mais que, si je voulais bien l'excuser, elle me recevrait avec plaisir dans sa chambre. Au bout de quelques moments, j'étais devant elle.

Sa chambre! c'était celle de son fils et non la sienne. Je compris tout d'abord qu'elle s'y était installée en souvenir de lui. Là, elle était entourée de tout ce qui rappelait les goûts de son jeune âge, de ses premiers livres et des petits trophées de son adresse à tous les yeux. Toutefois, en me recevant, elle essaya de prétendre à demi-voix qu'elle occupait cette chambre parce qu'elle convenait mieux que la sienne à ses infirmités. Son regard imposant défendait qu'on discutât la vérité.

Derrière son fauteuil, comme d'ordinaire, était debout Rosa Dartle; du moment où ses yeux noirs se fixèrent sur moi, je vis qu'elle devinait que j'étais porteur d'une mauvaise nouvelle; sa cicatrice prit sa teinte la plus foncée: elle s'écarta du fauteuil pour tenir son visage hors de l'observation de mistress Steerforth, et m'examina avec ce regard scrutateur que rien n'intimidait.

« Je remarque avec peine, monsieur, que vous êtes en deuil, dit mistress Steerforth.

— J'ai le malheur d'être veuf, répondis-je.

— Vous êtes bien jeune pour éprouver une si grande perte ; je l'apprends avec peine... je l'apprends avec peine, répéta-t-elle, j'espère que le temps sera clément pour vous.

— J'espère que le temps, répondis-je en la regardant, sera clément pour nous tous. Ma chère mistress Steerforth, nous devons tous l'espérer dans nos plus grandes douleurs. »

Mon air et les larmes qui mouillaient mes yeux l'alarmèrent. Sa pensée changea tout à coup de direction.

J'essayai d'adoucir le son de mes paroles ; mais ce fut d'un accent tremblant que je lui dis : « Votre fils... »

Elle répéta deux ou trois fois à voix basse : « Mon fils ! mon fils ! » et puis d'une voix plus ferme : « Mon fils est malade ? »

— Très-malade.

— Vous l'avez vu ?

— Je l'ai vu.

— Êtes-vous réconciliés ? »

Je ne pus dire Oui, je ne pus dire Non. Elle tourna à demi la tête du côté où tout à l'heure Rosa Dartle était debout auprès d'elle, et, pendant ce moment, je dis à Rosa, par le mouvement de mes lèvres : « Mort ! » — De peur que mistress Steerforth, n'apercevant plus contre son fauteuil celle que cherchait son regard, ne tournât tout-à-fait la tête et ne lût sur le visage de Rosa la nouvelle qu'elle n'était pas encore préparée à recevoir, j'arrêtai moi-même l'attention de ses yeux ; mais je n'avais pas vu Rosa étendre les mains et les croiser sur son front avec le geste du désespoir et de l'horreur.

La mère (cette noble et belle figure, si semblable à son fils... ah ! si semblable !) porta aussi, en me regardant, une main à son front. Je la suppliai d'être calme et de rassembler toutes les forces de son âme pour supporter ce que j'allais lui apprendre ; mais j'aurais pu tout aussi bien la supplier de pleurer, car elle resta devant moi comme une statue de marbre.

« La dernière fois que je vins ici, dis-je en balbutiant, miss Dartle me dit qu'il naviguait, et elle m'a écrit qu'il se proposait de revenir en Angleterre. La nuit d'avant-hier a été terrible à la mer ; s'il avait été en mer cette nuit-là... près d'une côte dangereuse... et si le navire qu'on a vu était réellement celui... »

— Rosa, dit mistress Steerforth, venez, approchez-vous de moi. »

Rosa s'approcha d'elle, mais sans sympathie, sans paraître touchée de son malheur; ses yeux étincelaient comme le feu, et, en regardant cette mère privée de son fils, elle fit éclater un rire effrayant.

« Maintenant, s'écria-t-elle, votre orgueil est-il satisfait, femme insensée que vous êtes? maintenant qu'il a expié ses torts envers vous... au prix de sa vie! Entendez-vous? sa vie! »

Mistress Steerforth, renversée raide dans son fauteuil et ne répondant que par un gémissement, contempla Rosa avec des yeux égarés.

« Oui, reprit Rosa se frappant violemment la poitrine, regardez-moi; gémissiez et regardez-moi, et regardez aussi l'œuvre de votre fils mort... ajouta-t-elle en touchant du doigt sa cicatrice. »

Le gémissement répété de la mère me déchira le cœur; gémissement toujours le même, toujours inarticulé et étouffé; toujours accompagné d'un faible mouvement de la tête, mais sans aucune altération du visage; toujours passant à travers les lèvres raides, les dents serrées.

« Vous rappelez-vous quand il fit cela? poursuivit Rosa Dartle; vous rappelez-vous quand, fidèle au caractère à lui transmis par sa mère et qu'elle développa si bien en nourrissant son orgueil et sa violence, il me frappa et me défigura pour la vie? Regardez-moi, portant jusqu'à la mort cette marque de sa colère; gémissiez sur ce qu'il est devenu, grâce à vous!

— Miss Darle, dis-je en la suppliant, pour l'amour du ciel!...

— Je parlerai, me répondit-elle se tournant vers moi avec ses yeux flamboyants. « Je veux parler, et vous, taisez-vous!... Regardez mon visage, orgueilleuse mère d'un orgueilleux et traître fils. Gémissiez, oui, gémissiez; car c'est vous qui avez nourri ses mauvaises passions, corrompu son cœur; gémissiez sur votre perte et gémissiez sur la mienne. »

A la crispation de ses mains, au tremblement de tous ses membres, je crus que la fureur allait la tuer sur place.

« Vous, s'écria-t-elle, vous, lui faire un crime de son égoïsme; vous, vous dire outragée par sa hauteur; — vous, sa mère, qui l'aviez fait ce qu'il était; vous qui, après avoir flatté son enfance, auriez voulu que, dans un âge plus mur, il plîât docilement sous vos fières volontés!... Vous avez aujourd'hui votre récompense!

— Ah ! miss Dartle, quelle cruauté ! N'avez-vous pas honte ?

— Je vous dis, me répliqua-t-elle, que je veux *lui* parler. Aucune puissance sur la terre ne me fermera la bouche. J'ai acheté ce droit par des années entières de silence. »

Et, se retournant encore vers la malheureuse mère :

« Je l'aimais plus que vous ne l'aimâtes jamais, reprit-elle. J'aurais pu l'aimer sans être payée de retour, moi. Si j'avais été sa femme, j'aurais pu être l'esclave de ses caprices pour un seul mot de tendresse dans l'année. Oui, je l'aurais été : qui le sait mieux que moi ? Vous fûtes une mère exigeante, orgueilleuse, égoïste. Mon amour eût été dévoué, il eût foulé aux pieds vos misérables doléances. »

En parlant ainsi, son geste ajoutait encore à l'expression de ce désespoir mêlé de rage.

« Regardez ceci ! s'écria-t-elle en montrant encore sa cicatrice. Quand, après m'avoir frappée, il vit les marques de sa violence ; quand, plus calme, il comprit ce qu'il avait fait, il en éprouva un vrai repentir, et moi, je lui pardonnai. Je chantais pour lui plaire, je causais pour l'amuser. Il savait avec quelle ardeur tout ce qui le charmait me charmait aussi. J'étudiai même ; aucun travail ne me coûta pour acquérir les connaissances qui l'intéressaient le plus, et je parvins ainsi à l'attirer à moi. Oui, quand son cœur était encore naïf et jeune, il m'aima. Oui, maintes fois, quand, vous sa mère, il vous avait blessée par un mot dédaigneux, il venait me trouver et me pressait sur son cœur. »

Elle dit cela avec une sorte d'orgueil au milieu de sa frénésie ; car l'excitation du moment avait rallumé les cendres d'un sentiment plus tendre, et ce fut ce sentiment qui sembla tout à coup la dominer lorsqu'elle ajouta :

« Ah ! lui aussi il me fascina avec son amour de jeunesse ; et j'oubliai en l'écoutant que j'aurais dû lui résister pour n'être pas un jour délaissée par son inconstance, mise de côté comme un jouet d'enfant, bon tout juste pour l'amusement d'une heure. Mais, du moins, je ne voulus pas m'imposer à lui. Quand il cessa de m'aimer, je fis taire mon propre amour ; — son caprice éteint, je n'aurais pas plus voulu faire valoir les droits de ma faiblesse, que je n'aurais voulu être sa femme s'il ne m'avait épousée que par force. Nous nous quittâmes sans un mot d'ex-

plication. Peut-être le vîtes-vous, et vous n'en fûtes pas fâchée. Je ne suffisais pas plus à votre ambitieux orgueil qu'au sien, et, depuis lors, je suis restée entre vous deux comme un meuble inutile de votre maison... Gémissiez, — oui, gémissiez sur ce que vous avez fait de votre fils, mais non sur votre tendresse pour lui ; car je vous répète que je l'ai aimé plus que vous ne l'avez jamais aimé. »

A cette nouvelle apostrophe, la mère ne répondit encore que par un gémissement.

« Miss Dartle, dis-je, si vous avez le cœur assez dur pour être sans pitié devant cette mère affligée...

— Et qui a pitié de moi ? répliqua-t-elle en m'interrompant. Elle récolte ce qu'elle a semé.

— Et quant à lui, repris-je, si ses torts...

— Des torts ! s'écria-t-elle ; et, à ces mots, elle fondit en larmes. Ses torts ! Qui ose l'accuser ? Ses amis ! Il valait mieux que tous ceux auxquels il daignait donner ce titre.

— Personne ne peut l'avoir aimé plus que moi, dis-je ; personne ne conserve de lui un plus tendre souvenir. Ce que je disais, c'est que si vous n'avez aucune pitié pour sa mère, ou que si ses torts à lui... vous les avez rappelés avec amertume...

— C'est faux ! interrompit-elle encore en s'arrachant les cheveux. — Je l'aimais !

— Si ses torts à lui, repris-je, ne peuvent être bannis de votre souvenir en un pareil moment... regardez cette mère infortunée comme si vous la voyiez pour la première fois, et secourez-la. »

Toujours immobile, raide, les yeux hagards, mistress Steerforth ne donnait d'autre signe de vie que le gémissement convulsif qui s'échappait par intervalle de ses lèvres. Miss Dartle, tout à coup, s'agenouilla auprès d'elle et se mit à délayer sa robe.

« Malédiction sur vous ! s'écria-t-elle en s'adressant à moi avec un mélange de rage et de douleur. Fatale est l'heure qui vous a jadis conduit dans cette maison ! Malédiction sur vous ! Allez-vous-en ! »

Avant de sortir de la chambre, je sonnai pour donner l'alarme aux domestiques, et, en me retirant lentement, je vis que Rosa Dartle avait pris mistress Steerforth dans ses bras, l'y

berçant comme un enfant, cherchant par tous les moyens possibles à ranimer ses sens éteints.

Un peu plus tard, le même jour, je revins avec le corps du naufragé, que nous déposâmes dans l'ancienne chambre de sa mère. On me dit qu'elle était dans le même état que miss Dartle ne la quittait pas, que des médecins avaient été appelés, mais que rien ne pouvait encore l'arracher à cette immobilité de statue : elle ne donnait d'autre signe de vie que son triste gémissement.

Je parcourus les diverses pièces de la maison et fermai les fenêtres, terminant par la chambre mortuaire. Là, je saisis la main glacée de l'ami de mon enfance et la tins un moment sur mon cœur. Puis je m'éloignai, laissant après moi un silence lugubre qui n'était interrompu que par le gémissement de la malheureuse mère.

XXX

LES ÉMIGRANTS.

J'avais encore une chose à faire avant de m'abandonner à mes émotions. C'était de cacher, à ceux qui allaient partir, ce qui était arrivé. Pour cela, il n'y avait pas de temps à perdre.

Monsieur Peggoty et monsieur Micawber devant s'embarquer sur le même navire, nous les avons naturellement rapprochés. Je pris ce soir même monsieur Micawber à part et, me confiant à lui, je le chargeai de se tenir entre monsieur Peggoty et la nouvelle de la catastrophe de Yarmouth. Il accepta cette mission avec empressement et promit de ne négliger aucune précaution pour intercepter toutes les gazettes.

« Si cette nouvelle lui parvient, s'écria monsieur Micawber en se frappant la poitrine, ce ne sera qu'à travers mon corps ! »

Je ferai observer ici que monsieur Micawber, en voulant s'adapter à un nouvel état de société, s'était donné un air de fière audace qui n'était pas absolument celui d'un boucanier, mais l'expression d'une décision prompte et prête à tout. On aurait pu le prendre pour un enfant du désert, accoutumé depuis long-

temps à vivre au delà des limites de la civilisation et sur le point de retourner dans sa solitude natale.

Il s'était muni, entre autres choses, d'un costume complet en toile vernie et d'un chapeau de paille à forme basse, extérieurement enduit de goudron. Dans ce costume, avec une lunette marine sous le bras et le regard significatif qu'il levait au ciel pour consulter le temps, il croyait être plus marin que monsieur Peggoty lui-même. Sa famille s'était aussi équipée pour la vie active qu'elle allait embrasser ; mistress Micawber avait sur la tête un chapeau très-simple attaché sous le menton, et sur les épaules un châle dont les extrémités se nouaient par derrière à la ceinture, comme celui qui avait servi à m'empaqueter lorsque j'arrivai à Douvres chez ma tante, après m'être enfui de Londres ; miss Micawber s'était attifée à l'unisson de sa mère, sans parure superflue, et le fils Micawber disparaissait presque tout entier dans sa veste de matelot et son pantalon, le plus vaste que j'aie jamais vu ; quant aux autres enfants, leur costume était aussi taillé dans les étoffes les plus imperméables. Enfin, le père et le fils aîné, les manches retroussées, semblaient avoir voulu se préparer à donner un coup de main au besoin en chantant *hi ! he ! ho !* avec les hommes de l'équipage.

Tels que je les décris, nous les trouvâmes, Traddles et moi, ce soir-là, réunis sur les marches en bois de l'embarcadère, connu alors sous le nom d'escaliers d'Hungerford, d'où ils contemplaient une partie de leurs effets qu'on allait transporter à bord.

J'avais tout raconté à Traddles, que mon récit avait vivement ému, et il était venu avec moi pour recommander le secret à monsieur Micawber. Celui-ci était logé, avec sa famille, dans une sale petite taverne dont le premier étage avançait sur la rivière. Il nous y introduisit après nous avoir promis la discrétion la plus absolue, dans les termes que j'ai cités. Ma tante et Agnès nous y avaient précédés avec ma bonne Peggoty, occupées toutes les trois à donner la dernière façon à quelques cadeaux en linge faisant partie du trousseau des enfants. Ma bonne était armée du fameux dé, monument de son ancienne activité lorsqu'elle était au service de ma mère. Il ne me fut pas facile d'éluider quelques-unes de ses questions. J'eus plus de peine encore à me contraindre quand monsieur Micawber, sorti un moment, revint avec monsieur Daniel Peggoty lui-même, qu'il était allé

chercher pour ne plus le perdre de vue. Heureusement, mes propres malheurs suffisaient à expliquer ma profonde affliction, lorsque je pris à part monsieur Daniel et lui dis à l'oreille : « J'ai remis la lettre et tout s'est bien passé. »

« Et quand le bâtiment met-il à la voile ? » demanda ma tante.

Monsieur Micawber, à qui surtout s'adressait la question, jugea à propos de préparer par degrés ma tante ou sa femme, en répondant : « Madame, plus tôt que je ne le supposais hier.

— La chaloupe a dû, nécessairement, vous prévenir du jour et de l'heure exacte ? dit ma tante.

— Oui, madame.

— Eh bien ! reprit ma tante, le bâtiment part...

— Madame, je suis prévenu que nous devons être positivement à bord, demain matin, à sept heures.

— Hélas ! dit ma tante, c'est bien tôt. Monsieur Peggoty, est-ce là une heure précise en langue maritime ?

— Oui, madame ; le bâtiment descendra la Tamise avec la marée. Si monsieur Davy et ma sœur veulent venir nous voir à bord, à Gravesend, dans l'après-midi du jour suivant, nous leur dirons un dernier adieu.

— Oui, certainement, nous irons, dis-je.

— Jusque-là et jusqu'à ce que nous soyons en mer, dit monsieur Micawber en me lançant un regard d'intelligence, monsieur Peggoty et moi nous surveillerons nos bagages. Emma, mon amour, ajouta-t-il en grossissant sa voix, mon ami monsieur Thomas Traddles me propose obligeamment de commander les ingrédients nécessaires à la composition de ce breuvage qui s'associe intimement, dans notre esprit, au roastbeef de la vieille Angleterre... au PUNCH ! en un mot. En toute autre circonstance, je me ferais un scrupule d'implorer l'indulgence de miss Trotwood et de miss Wickfield, mais...

— Pour ce qui me concerne, dit ma tante, tout ce que je puis dire, c'est que je boirai à votre succès avec le plus grand plaisir monsieur Micawber.

— Et moi aussi, dit Agnès avec un sourire. »

Monsieur Micawber descendit immédiatement au comptoir, où il paraissait tout à fait comme chez lui, et un quart d'heure après il remonta avec un bol fumant. Je remarquai qu'il avait pelé les citrons avec son grand couteau à fermail, comme il con-

venait à un émigrant, et ce ne fut pas sans quelque ostentation qu'il l'essuya sur la manche de sa veste. Mistress et miss Micawber étaient armées de couteaux analogues, et les enfants avaient leur cuiller de bois fixée par une ficelle à leur ceinture. Anticipant sur la vie du bord et celle du désert, monsieur Micawber, au lieu de verser le punch aux membres de sa famille et à lui-même dans des gobelets de métal, quoiqu'il n'en manquât pas sur le dressoir, rempli de la généreuse liqueur des timbales en étain que chacun tira de sa poche et y remit soigneusement à la fin de la soirée.

« Nous renonçons, s'écria monsieur Micawber avec une glorieuse satisfaction, aux délicatesses et au luxe de la mère-patrie ! les habitants des bois ne peuvent s'attendre à jouir des raffinements de la civilisation. »

Il fut interrompu par un petit garçon qui vint lui dire que quelqu'un l'attendait en bas.

« J'ai un pressentiment, dit mistress Micawber, que c'est un membre de ma famille.

— Si cela est, ma chère, répondit monsieur Micawber toujours prompt à s'échauffer sur ce sujet, comme le membre de votre famille, — quel qu'il soit ou quelle qu'elle soit, — nous a fait attendre assez longtemps, peut-être le susdit membre pourra, à son tour, attendre *mes* convenances.

— Mon cher, dit sa femme d'un ton suppliant... en un moment pareil... lorsque ma famille éprouve enfin le sentiment de ses torts et vous tend une main amie... qu'elle ne soit pas repoussée !

— Emma ! s'écria monsieur Micawber avec magnanimité, vous le voulez, je cède. Je ne saurais aller me jeter au cou de toute votre famille ; mais si celui de ses membres qui se présente me tend une main chaleureuse, ce n'est pas l'étreinte de la mienne qui la refroidira. »

Il descendit à ces mots, et, comme il tardait à remonter, mistress Micawber ne put s'empêcher d'exprimer la crainte qu'il ne se fût élevé quelque explication un peu vive entre lui et le membre de sa famille qu'elle avait supposé, d'abord, apporter la branche d'olivier. Enfin, le même petit messenger qui était venu chercher notre ami reparut et me remit un billet écrit au crayon : il était intitulé en style d'huissier : « Procédure faite au nom de Heep contre Micawber. Ce document confidentiel

m'apprit que monsieur Micawber, arrêté de nouveau et dans le paroxysme final du désespoir, me suppliait de lui envoyer, par le porteur, son couteau et son gobelet d'étain, qui pourraient lui être utiles pendant le reste de sa courte existence en prison. Le captif de Heep me suppliait de lui promettre, comme un dernier service d'amitié, d'aller voir de temps en temps sa famille au dépôt de mendicité, et d'oublier qu'un être tel que lui eût jamais vécu.

Comme de juste, ma réponse à ce billet fut d'aller avec le messager, pour acquitter la dette, chez le recors du voisinage qui avait effectué la capture. Je trouvai monsieur Micawber fixant un œil sombre sur l'agent de la loi; mais, à ma vue, son visage redevint rayonnant. Heureux de venir rejoindre les siens au lieu d'aller à la prison pour dettes, il m'embrassa avec une touchante ferveur, puis, la lettre de change étant soldée, il en inscrivit le montant sur son calepin, — n'oubliant aucune fraction, ni même celle d'un demi-penny que j'avais oublié moi-même par inadvertance.

Ce calepin, qui contenait toutes les dettes dont se composait la fortune passée, présente et future de monsieur Micawber, en chiffres groupés avec autant d'art et d'imagination qu'en comporte l'alignement de ces petites figures, ce calepin lui rappela une autre transaction, et, à notre retour, il en détacha un feuillet : c'était le compte de Traddles, avec le capital et les intérêts composés pendant deux ans; il le lui remit religieusement, pour lui prouver qu'il entendait s'acquitter avec lui à cette nouvelle échéance.

Mistress Micawber fut surprise quand son mari, ne voulant pas lui dire encore la vérité, lui certifia que c'était un étranger qui était venu lui parler affaires et l'avait retenu plus longtemps qu'il ne l'eût pensé d'abord.

« J'ai encore le pressentiment, répondit-elle d'un air rêveur, que ma famille paraîtra à bord avant notre départ définitif. »

Si monsieur Micawber avait le même pressentiment, il l'exprima en se contentant de remplir sa timbale et de la vider sans rien dire.

« Mistress Micawber, dit ma tante, si, dans la traversée, vous avez l'occasion d'écrire et d'envoyer des lettres en Angleterre, j'espère que nous recevrons de vos nouvelles.

— Ma chère miss Trotwood, répondit-elle, je serai trop heureuse de penser qu'il existe quelqu'un à qui une lettre de moi fera plaisir, et je me promets de correspondre. Monsieur Copperfield, j'aime à le croire, n'aura aucune objection à me permettre de l'entretenir quelquefois d'une amie qui l'a connu à une époque où mes deux jumeaux étaient suspendus à mon sein maternel. »

Je la priai de ne négliger aucune des occasions qui se présenteraient.

« Il s'en présentera et beaucoup, grâce au ciel ! dit monsieur Micawber ; l'Océan, dans ce siècle, compte presque autant d'esquifs ou de navires que de vagues ; nous en rencontrerons à chaque pas : la distance n'est qu'imaginaire ! »

Singulier tempérament, merveilleuse disposition d'esprit ! Le même monsieur Micawber qui, lorsqu'il se transporta de Londres à Cantorbéry, parlait de ce voyage comme s'il allait aux extrêmes limites du globe, — aujourd'hui qu'il se rendait d'Angleterre en Australie, s'exprimait comme s'il s'agissait d'une promenade de Douvres à Boulogne. Bientôt son enthousiasme devint poétique :

« Je veux, dit-il, charmer l'équipage de temps en temps par quelque joyeuse histoire ; mon fils Wilkins fera entendre ses mélodies, et mistress Micawber, dès qu'elle aura le pied marin, chantera sa ballade favorite du *Petit Tuffin*. D'autres distractions abrègeront le voyage : les phoques et les dauphins ne viendront-ils pas nager autour de notre bâtiment ? les nuages ne prendront-ils pas des formes pittoresques ? Bref, quand la vigie criera du haut du mât : Terre ! terre ! je parie que nous serons tout surpris d'être arrivés.

— Et moi ce que j'espère surtout, mon cher monsieur Copperfield, ajouta mistress Micawber, c'est que, sur le sol de la mère-patrie pourront encore fleurir quelques branches de notre famille... Ne fronchez pas le sourcil, monsieur Micawber, je veux parler des enfants de nos enfants, qui, un jour, se transplantent du Nouveau-Monde dans l'Ancien, et y perpétueront les vieux rejetons de l'arbre primitif. Oui, si la fortune nous sourit, je désirerais que l'or que nous laisserons après nous pût refluer dans les coffres de la Grande-Bretagne.

— Ma chère, dit monsieur Micawber, que la Providence se

charge de la Grande-Bretagne. Elle a fait si peu pour moi, qu'en vérité je n'ai pas à m'inquiéter pour elle.

— Monsieur Micawber, vous avez tort, reprit mistress Micawber; si vous allez si loin, ce n'est pas pour rompre tous vos liens avec la mère-patrie, mais pour les fortifier. Jusqu'ici vous n'avez pas été apprécié par vos concitoyens, cela est vrai; mais vous le serez plus tard. Il faut bien vous persuader que vous allez en Australie pour y être le César de votre fortune, pour y conquérir les honneurs et les richesses qui sont dus à votre mérite, pour y donner un démenti à ceux qui n'ont pu encore ni vous comprendre, ni vous employer selon votre capacité. Et croyez-vous que, devenu un grand homme en Australie, vous ne serez pas réclamé par la Grande-Bretagne comme un de ses enfants? Croyez-vous que la page que l'histoire vous réserve ne sera pas lue, avec un orgueil patriotique, par ceux dont les pères vous ont ignoré? Non, monsieur Micawber, je ne suis qu'une femme..., mais je suis la vôtre, et je ne serais pas digne de moi-même, je ne serais pas digne de vous, si je le pensais. »

Monsieur Micawber fut évidemment subjugué par cette éloquence :

« Ma chère, dit-il, j'ai toujours rendu justice à votre affection et à votre bon sens : je m'y soumetts encore aujourd'hui. Le ciel me préserve de bouder ma terre natale et de lui envier la fortune que pourront lui apporter un jour nos descendants.

— C'est à merveille, dit ma tante qui fit un signe de tête à monsieur Daniel Peggoty, et, s'apercevant que le bol, source de toute cette exaltation conjugale, n'était pas encore vide, elle ajouta : « Je propose un dernier toast à votre prospérité! »

Monsieur Daniel Peggoty, qui avait pris les deux jumeaux Micawber sur ses genoux, les mit par terre pour se joindre à nous dans ce toast final. Lorsque je vis le brave homme sourire en secouant cordialement la main de son compagnon d'émigration, je sentis que le ciel exauçait mes vœux. Je ne doutais point que, aimé et estimé de tous, dans le Nouveau-Monde comme dans l'Ancien, il y trouverait le dédommagement de toutes ses épreuves et de son malheur.

Après cette scène de joyeuses congratulations, il fallut se séparer, et ce ne fut pas sans verser des pleurs que mistress Micawber et ses enfants virent s'éloigner ma tante et Agnès.

Le surlendemain, dans l'après-midi, ma vieille bonne et moi nous descendîmes la Tamise jusqu'à Gravesend. Le bâtiment était encore en rivière, entouré d'une multitude de petites embarcations. Le vent était favorable; le signal du départ avait été hissé à tête de mât. Nous allâmes à bord, après nous être frayé un passage non sans peine.

Monsieur Daniel Peggoty, qui nous avait aperçus le premier, nous attendait sur le pont. Il me dit que monsieur Micawber venait d'être arrêté (pour la dernière fois), mais relâché aussitôt; car j'avais prévu l'incident et je remboursai monsieur Peggoty, qui, prévenu par moi, s'était empressé de faire les avances de sa libération. Il nous conduisit ensuite dans les entreponts, et là mes craintes relativement à la catastrophe de Yarmouth furent dissipées par monsieur Micawber, qui vint prendre le bras de son compagnon avec un air protecteur, en me disant qu'ils ne s'étaient pas quittés un moment depuis la nuit de l'avant-veille.

Le tableau que j'avais sous les yeux était une scène qui eût inspiré les pinceaux de Van Ostade. Parmi les câbles, les cordages et les gréements du navire, les hamacs des émigrants, les coffres, les malles, les barriques et toutes sortes de bagages qu'éclairait çà et là une lanterne ou le jour jaunâtre auquel les écoutes donnaient issue, — je vis des groupes d'individus de tout sexe et de tout âge, se disant adieu ou faisant connaissance; parlant, riant, pleurant, mangeant et buvant; les uns déjà mis en possession des quelques pieds d'espace qui leur étaient attribués, avec leurs petits arrangements de ménage, leurs enfants accroupis sur des tabourets ou dans des fauteuils en miniature, les autres désespérant de trouver un emplacement pour s'y établir et errant d'un air désolé. Depuis les enfants qui, quinze jours ou six semaines auparavant, n'étaient pas nés encore, jusqu'aux vieillards qui semblaient n'avoir plus que quinze jours à vivre; depuis les laboureurs portant encore à leurs souliers la boue du sol d'Angleterre, jusqu'aux forgerons essuyant les taches du charbon et de la fumée sur leurs mains, tous les âges et toutes les professions semblaient entassés dans l'étroite enceinte des entreponts.

En promenant mes regards autour de moi, je crus voir assise dans un coin une femme qui ressemblait à Emilie, avec un des

petits Micawber auprès d'elle ; elle attirait mon attention parce qu'une autre femme la quittait en l'embrassant, et cette autre, calme au milieu de ce chaos, me rappela... Agnès ! mais elle disparut, et lorsqu'on nous avertit que tous ceux qui n'étaient pas du voyage devaient se retirer, je n'aperçus plus personne de ma connaissance que ma vieille bonne sur un coffre, pleurant à chaudes larmes, et mistress Gummidge qui, aidée d'une jeune femme en noir baissée à côté d'elle, mettait en place les bagages de monsieur Daniel Peggoty.

« Monsieur Davy, me dit celui-ci, est-ce tout ce que vous avez à me dire avant de nous séparer ? n'avez-vous rien oublié ? — Pardonnez, répondis-je, et Martha ? »

Il toucha l'épaule de la jeune femme en noir que je viens de mentionner, et elle se releva : c'était Martha.

« Le ciel vous bénisse, excellent homme ! m'écriai-je ; vous l'emprenez avec vous ! »

Martha me répondit par ses larmes. J'étais trop ému pour ajouter une autre parole, et je me contentai de serrer la main de monsieur Daniel Peggoty. Si j'ai aimé et vénéré un homme du plus profond de mon âme, c'est celui-là !

Les étrangers avaient presque tous quitté le bâtiment : il me restait la plus cruelle épreuve. Je dis à monsieur Peggoty ce que Cham, ce noble cœur, m'avait chargé de lui répéter... Il en fut troublé au dernier point ; mais je le fus plus que lui encore, quand il me chargea de porter en retour un message d'affection et de douleur à celui qui ne pouvait plus m'entendre sur la terre.

L'heure du départ était sonnée ! J'embrassai monsieur Peggoty et entraînai vivement sa sœur, ma vieille bonne. Sur le pont, je pris congé de mistress Micawber, qui, en ce moment, cherchait encore des yeux un membre de sa famille :

« Ah ! s'écria-t-elle, moi, du moins, je n'abandonnerai pas monsieur Micawber ! »

J'avais loué, pour être à mes ordres, un bateau de la Tamise : nous restâmes à quelque distance du navire pour le voir appareiller. Le soleil se couchait dans un horizon calme : nous avions entre nous et ses radieuses clartés l'édifice flottant qui transportait sous un autre ciel tant de regrets et tant d'espérances. Dans ce milieu lumineux, l'œil distinguait les moindres détails de ses agrès. En ce moment solennel, tout ce qui était doué de

vie sur ce beau et triste navire, accourut au bord de la galerie, tête nue, en silence.

En silence pour un moment. Lorsque le vent arrondit les voiles, lorsque le navire commença à se mouvoir, il s'éleva de toutes les embarcations sur la rivière trois acclamations retentissantes, que ceux qui étaient à bord leur renvoyèrent chaque fois comme un écho ; mon cœur faillit se briser quand j'entendis ce concert de voix et vis agiter en l'air les chapeaux et les mouchoirs... Ce fut alors aussi que j'aperçus Émilie !

Ce fut alors que je l'aperçus à côté de son oncle, tremblante, appuyée sur son épaule ; le geste de sa main nous indiquait à l'infortunée... elle nous reconnut aussi, et son dernier adieu me fut adressé. Oui, Émilie, belle toujours dans ton malheur, que ton cœur saignant s'attache à lui avec confiance, car il s'est dévoué à toi avec la sublime abnégation du plus tendre amour de père !

Ce fut ainsi, appuyés l'un à l'autre et debout sur le pont, au milieu de la lumière du soir qu'ils m'apparurent et disparurent solennellement.

Lorsque nous nous fîmes débarquer pour retourner par terre à Londres, la nuit était tombée sur les collines du comté de Kent... Hélas ! une nuit plus sombre pesait sur mon cœur.

XXXI

ABSENCE.

Ce fut une longue et sombre nuit qui m'entoura, une nuit peuplée par les fantômes de toutes mes espérances, de tous mes tendres souvenirs, de bien des erreurs, de bien des chagrins, de bien des regrets inutiles.

Je quittai l'Angleterre, ne sachant pas encore, même alors, de quelle accablante douleur j'avais à porter le poids. Je laissais tous ceux qui m'étaient chers, et je partais, croyant que le coup était reçu et que c'était fini ; mais, comme un homme qui, dans une bataille, frappé soudain d'une blessure mortelle, sent à peine qu'il est atteint, moi de même, en me trouvant seul avec

mon cœur insoumis, je commençai à comprendre tout ce que j'avais à souffrir.

Cette révélation me vint, non pas tout à la fois, mais peu à peu, goutte à goutte. Le sentiment de tristesse avec lequel je me mis en route, s'étendit et devint plus profond d'heure en heure. D'abord ce ne fut qu'une sensation confuse que je ne pouvais définir; puis, par degrés imperceptibles, j'eus la conscience de tout ce que j'avais perdu... ma première amitié et mon premier amour, l'intérêt de ma vie, l'édifice enchanté de mes illusions, évanoui à jamais et me laissant dans une vaste solitude, dans un désert prolongé au loin devant moi sous un noir horizon.

Si ma douleur était égoïste, je ne savais pas qu'elle le fût. Je gémissais sur ma femme-enfant, arrachée si jeune à tout ce qui lui promettait le bonheur en ce monde; je gémissais sur celui qui aurait pu obtenir l'amitié et l'admiration de tous, comme il avait obtenu mon amitié et mon admiration dans notre vie d'écolier; je gémissais sur le cœur désolé qui avait trouvé le repos dans le sein de la tempête; je gémissais sur le foyer abandonné de la simple demeure où j'avais écouté, enfant, la voix nocturne du vent des mers.

Les idées tristes s'accumulèrent à un tel point autour de moi, que je désespérai de jamais leur échapper. J'errai d'une ville à l'autre, traînant partout mon fardeau; maintenant que j'en sentais toute la pesanteur, je baissais la tête et je me répétais sans cesse: « Non, rien ne pourra l'alléger. »

Quand mon découragement était à son comble, je croyais que je finirais par en mourir: alors, tantôt je me figurais qu'il valait mieux aller chercher un cercueil sur le sol natal, et je repartais soudainement dans cette direction pour y arriver à temps; tantôt, au contraire, je me disais: « Non, allons mourir plus loin encore, » et je poursuivais mon voyage solitaire, sans m'arrêter, cherchant je ne sais quoi et essayant de laisser je ne sais quoi derrière.

Il me serait impossible de retracer, une à une, toutes les phases pénibles de désespoir à travers lesquelles je passai: il est certains rêves qui ne peuvent être qu'imparfaitement et vaguement décrits. Si je m'efforce de revenir sur cette époque de ma vie, il me semble que je me rappelle un de ces rêves. Je me vois voyageant comme on le ferait dans son sommeil, parmi

les curiosités des villes étrangères, les palais, les cathédrales, les temples, les galeries de tableaux, les châteaux, les cimetières; — je me vois dans les rues fantastiques exhumées des pages de l'histoire ou des poétiques récits, portant toujours ma douleur avec moi, occupé de ma douleur seule et apercevant à peine les objets qui paraissent et disparaissent sans cesse. Indifférent pour toutes choses, absorbé uniquement par ma tristesse, mon cœur semblait ne se nourrir que de son amertume. Ah! sortons enfin de cette nuit, ô mon cœur insoumis, échappons à ce long et misérable rêve : levons les yeux vers l'aurore qui commence à éclairer le ciel, puisqu'enfin, j'en remercie Dieu, l'aurore en dissipa les ténèbres.

Pendant plusieurs mois je menai cette vie errante et sans but, tantôt prolongeant mon séjour dans un lieu, tantôt ne faisant que passer, revenant sur ma route ou m'en détournant. Ne pouvant m'expliquer pourquoi, de temps à autre je me surpris à penser à mon retour, je repoussais aussitôt cette vague tentation de terminer mon inquiet pèlerinage.

J'étais en Suisse. Je revenais d'Italie, j'avais franchi un des grands défilés des Alpes et parcouru avec un guide les sites sauvages des montagnes. Peut-être ces solitudes avaient-elles parlé à mon cœur, mais je l'ignorais. J'avais contemplé avec étonnement les cimes escarpées, les précipices, les torrents rugissants, les glaciers et les avalanches; mais, jusque-là, ces merveilles sublimes ne m'avaient rien appris.

Un soir, avant le coucher du soleil, je descendis dans une vallée où je devais passer la nuit. En suivant les sinuosités du sentier qui serpentait le long de la montagne, je pense que quelque sensation nouvelle, quelque douce influence éveillée par le charme paisible de cette solitude, s'insinua dans tout mon être. Je me rappelle que je m'arrêtai un moment avec une sorte de mélancolie qui ne m'oppressait plus, qui même faisait trêve à mon désespoir... J'entrevis qu'il se ferait un jour quelque changement en moi.

J'arrivai au fond de la vallée au moment où le soleil couchant dorait les neiges des crêtes alpines qui l'entouraient comme d'une haute barrière d'éternels nuages. Les bases des montagnes formant la gorge où est situé le petit village, étalaient une riche végétation, et, au-dessus de cette verdure délicate, des bois de

sombres sapins servaient de bordure à la neige des avalanches. Plus haut encore, des rochers superposés les uns aux autres figuraient les gradins d'un amphithéâtre naturel. Çà et là, comme suspendues aux précipices entre un glacier et un vert pâturage, se faisaient remarquer des cabanes en bois qu'on eût pu prendre pour des joujoux d'enfants par l'effet du contraste des hauteurs suréminentes. Tel apparaissait aussi le village dans la vallée avec son pont sur le torrent, là où ses flots se contenaient dans un lit régulier après avoir bondi de rochers en rochers. Dans l'air paisible, on entendait par intervalles une harmonie lointaine, celle des chalumeaux et de la voix des bergers ; mais, comme un nuage pourpre flottait d'une cime à l'autre, j'aurais pu croire que cette harmonie venait de là et n'était point une musique mortelle. Tout à coup, au milieu de cette sérénité de la terre et du ciel, la nature me parla : je fus ému, et inclinant ma tête sur le gazon, je pleurai comme je n'avais pas encore pleuré depuis la mort de Dora !

Quelques minutes auparavant j'avais trouvé au village un paquet de lettres qui m'y attendait, et j'étais allé dans la campagne pour les lire pendant qu'on apprêtait mon souper. D'autres paquets ne m'étaient pas parvenus, et j'étais depuis longtemps sans nouvelles d'Angleterre. Moi-même je n'avais pas eu le courage ou la persévérance nécessaires pour écrire une lettre entière, me contentant d'énoncer en quelques lignes que j'allais bien et que j'arrivais dans telle ville ou partais pour telle autre.

J'avais à la main le paquet de lettres ; je l'ouvris et reconnus l'écriture d'Agnès.

Elle était heureuse, heureuse parce qu'elle se rendait utile ; elle n'avait pas compté en vain sur ce bonheur qu'elle s'était promis. Voilà ce qu'elle me disait d'elle-même ; le reste de sa correspondance était relatif à moi.

Elle ne me donnait pas de conseil, elle ne me dictait aucun devoir ; elle se contentait de me dire, avec sa ferveur habituelle, ce qu'elle attendait de sa confiance en moi.

« Je sais, me disait-elle, que, pour une nature comme la vôtre, l'affliction peut devenir une épreuve salutaire d'où vous sortirez plus pur, plus fort, plus sûr de vous-même, plus capable de tendre à un but noble et élevé. Je suis trop glorieuse de votre renommée et trop certaine qu'elle doit s'accroître encore, pour

ne pas compter sur le redoublement de vos efforts. Déjà les souffrances de votre premier âge ont contribué à vous faire ce que vous êtes ; de plus grands malheurs doivent vous initier à de plus grandes vertus : c'est une leçon sévère dont il faut que les autres profitent comme vous en avez profité vous-même. »

Elle terminait en me recommandant à Dieu, qui avait appelé à lui ma compagne bien-aimée.

« Il vous reste, ajoutait-elle, une sœur tendre qui vous chérit toujours, dont la pensée vous accompagne partout, fière de ce que vous avez fait, beaucoup plus fière de ce qu'il vous est réservé de faire. »

Je serrai la lettre dans mon sein et réfléchis à l'accablement qui pesait sur moi naguères. Bientôt j'entendis expirer l'écho lointain des voix, je vis s'obscurcir le paisible nuage du soir ; à mes yeux s'effacèrent les teintes de la vallée, et la neige dorée des hautes cimes se confondit avec la pâleur de la voûte céleste. Mais en vain la nuit descendait sur toute la nature, je sentais qu'elle se dissipait, au contraire, dans mon âme, et que tous ses fantômes s'évanouissaient... Agnès, il n'y a pas de nom pour la reconnaissance qu'en ce moment j'éprouvai pour vous, et vous me devîntes plus chère que vous ne l'aviez été jusque-là !

Je relus maintes fois la lettre d'Agnès. Je lui écrivis avant de me coucher ; je lui dis qu'elle était venue à mon secours lorsque j'avais le plus cruellement souffert ; que sans elle je n'aurais pas été ce qu'elle me croyait être ; que je ne l'étais pas, mais qu'elle m'inspirait et que j'essayerais de le devenir.

J'essayai. Trois mois encore, et mon malheur aurait une année de date. Je me promis de ne prendre aucune résolution avant ces trois mois, mais d'essayer. Je vécus pendant ce temps dans la vallée ou dans le village.

Ces trois mois passés, je voulus prolonger encore mon absence. Je me fixai provisoirement en Suisse, ce pays me devenant de plus en plus cher en souvenir de cette soirée. Je repris ma plume, je travaillai.

Je suivis humblement les inspirations d'Agnès. J'étudiai la nature, qu'on n'étudie jamais en vain, et je ne repoussai plus de mon cœur les sentiments de sympathie humaine dont je m'étais d'abord sevré. Au bout de quelque temps, j'eus presque autant d'amis dans la vallée que j'en avais eu à Yarmouth, et quand,

avant que l'hiver fût venu, je la quittai pour Genève, la cordialité de ces amis, que je retrouvai encore, au printemps, à mon retour, me toucha comme la voix d'une autre patrie, quoiqu'elle ne s'exprimât pas dans ma langue natale.

Je travaillai avec persévérance, me levant de bonne heure, me couchant tard. Je composai une histoire suivie, dont les incidents n'étaient pas sans quelque rapport avec ma propre expérience de la vie, et je l'envoyai à Traddles. Il trouva un libraire qui l'édita à des conditions avantageuses pour moi, et les nouvelles de ma réputation croissante m'arrivèrent bientôt par les voyageurs que le hasard me faisait rencontrer. Après un intervalle de repos, je me remis au travail avec mon ancienne ardeur, et j'inventai une nouvelle histoire romanesque qui s'empara de toute mon imagination. A mesure que j'avais dans ma tâche, mon application redoublait et je ne négligeais rien pour me surpasser moi-même. Ce fut mon troisième roman. Je n'étais pas encore tout à fait au milieu du second volume, que, dans un intervalle de repos, je songeai à retourner en Angleterre.

Depuis longtemps, quoique étudiant et travaillant avec patience, je m'étais habitué à un exercice énergique. Ma santé, bien ébranlée quand j'avais quitté Londres, était complètement rétablie. J'avais beaucoup vu, j'avais visité plusieurs contrées étrangères, et j'espérais y avoir acquis une certaine instruction.

J'ai maintenant retracé des événements de mon absence tout ce que j'ai cru nécessaire pour relier les diverses parties de ce récit, à une seule exception près. J'ai fait cette réserve, non pour supprimer aucune de mes pensées secrètes, puisque, je l'ai dit ailleurs, ce sont mes Mémoires que j'écris ici. J'ai voulu seulement différer cette révélation de moi-même jusqu'à présent, et je dois la commencer.

Je ne saurais pénétrer assez complètement le mystère de mon propre cœur, pour savoir à quelle époque précise j'entrevis l'espérance d'obtenir d'Agnès la plus douce consolation de mon infortune. Il y eut cependant un moment où se révéla en moi cette réflexion, que ma jeunesse folle avait laissé de côté le trésor de sa tendresse, réflexion que je bannissais autrefois comme injuste et ingrate envers une autre; espérance qui eût été coupable, lorsque je ne devais plus désirer qu'elle pût se

réaliser... Eh bien! alors même que je me voyais si triste et si seul en ce monde, je me reprochai encore ce regret tardif.

Si, immédiatement après ma perte, j'étais resté près d'Agnès, ma faiblesse m'eût trahi, et peut-être, en m'éloignant de l'Angleterre, avais-je redouté cette pensée, quelque vague qu'elle fût encore; en effet, si j'avais parlé, n'aurais-je pas fait naître entre Agnès et moi une contrainte jusque-là inconnue et perdu quelque chose de son affection de sœur? Comment m'y résoudre?

Je ne pouvais oublier que cette affection qu'elle avait pour moi était celle que j'avais librement préférée; peut-être aurait-elle pu m'aimer d'un autre amour... oui, peut-être il fut un temps où elle l'aurait pu... Mais c'était uniquement ma faute si je n'étais qu'un frère pour elle, si je m'étais habitué, depuis l'enfance, à la placer dans une sphère supérieure, à regarder son noble cœur comme au-dessus des caprices de ma folle imagination. N'était-ce pas à une autre qu'elle, enfin, que j'avais adressé la passion plus sérieuse de ma jeunesse?

Ah! s'il n'était pas trop tard! si, ayant enfin appris à me connaître, si, en osant élever mon espoir jusqu'à Agnès, je réussissais à être plus digne d'elle; si, après une épreuve indéterminée, je pouvais encore effacer la trace de mes pas dans le passé et être assez heureux pour obtenir sa main!... Un moment cette perspective lointaine consola mes regards; mais elle s'évanouit aussi quand je me rappelai toutes les confidences que j'avais déposées dans son âme, la connaissance qu'elle avait de mon cœur inconstant, le sacrifice qu'elle avait dû faire pour n'être que mon amie et ma sœur, ses combats et sa victoire. Si elle ne m'avait jamais aimé d'amour... pouvais-je croire qu'elle m'aimerait à présent?

J'avais toujours senti ma faiblesse en la comparant au courage d'Agnès et à sa constance; je la sentais chaque jour davantage. Oui, si j'avais été plus digne d'Agnès autrefois, j'aurais pu aspirer à être pour elle plus qu'un frère... mais il était trop tard... trop tard! J'avais laissé fuir l'occasion... J'avais perdu Agnès et mérité de la perdre.

Combien je souffris de ces luttes secrètes! de quelles angoisses et de quels remords elles me remplirent! qu'il m'en coûtait de ne pouvoir faire taire ma conscience qui me disait : « Est-ce juste, est-ce honorable, à présent que tu vois toutes

tes espérances flétries, de revenir à celles dont tu t'es frivole-ment détourné quand l'avenir te souriait?—Oui, me répondais-je, l'honneur me le défend. » — Et cependant je ne pouvais plus me cacher que je l'aimais, que je l'aimais du plus profond de mon âme.

C'est ainsi que, tout en décidant que je ne prolongerais pas davantage mon absence, j'étais persuadé qu'il était trop tard... trop tard pour qu'Agnès et moi nous fussions autre chose que frère et sœur.

Quelquefois encore, je retrouvais l'écho de mes insinuations vagues et timides de Dora, s'étonnant elle-même que les choses fussent comme elles étaient. Dans mon isolement, en un mot, j'eus le temps de reconnaître comment il se fait que les choses qui n'arrivent jamais sont souvent pour nous, par leurs effets, des réalités égales à celles qui se sont accomplies. Cet avenir que Dora avait prévu, il s'était réalisé pour me punir ; il se serait réalisé même auprès d'elle, si elle eût vécu, un peu plus tôt ou un peu plus tard ! Ce fut là un de ces souvenirs qui contribuèrent le plus à m'encourager dans mes résolutions de désintéressement et de résignation.

Impossible de noter toutes les inconséquences, toutes les incertitudes de ces retours sur le passé, de ces plans pour l'avenir. Ce fut l'aliment de mon imagination pendant mon séjour sur la terre étrangère, séjour qui avait duré trois années, lorsqu'un soir, à la même heure et au même lieu où j'avais dit adieu aux émigrants de l'Australie, je me retrouvai à bord du paquebot qui me ramenait au sol natal, contemplant le même horizon et la même eau dorée par le soleil couchant.

Trois années! trois années bientôt passées, et qui, cependant, m'avaient paru quelquefois bien longues, trois années au bout desquelles je revenais aimant toujours mon pays!... aimant Agnès plus encore... mais en me disant : « Elle n'est pas à moi... elle aurait pu être à moi... mais il est trop tard ! »

XXXII

RETOUR.

Je débarquai à Londres par une soirée d'automne. Après le coucher du soleil, le ciel était devenu pluvieux, et je vis en une minute plus de brume et de boue que je n'en avais vu en une année; il me fallut aller à pied de la Douane jusqu'au Monument avant de trouver un fiacre, et, quoique les vieilles maisons du quartier m'apparussent comme d'anciennes amies, je fus forcé de convenir que c'étaient des amies fort sales extérieurement.

J'ai souvent fait cette remarque, — et tout le monde a dû la faire, — qu'il semblerait qu'en quittant une ville que nous avons longtemps habitée, notre départ fût le signal de quelque changement : en mettant la tête à la portière du fiacre, je vis qu'en mon absence on avait abattu une antique maison sur la hauteur de Fish-Street, qui, depuis un siècle, n'avait oncques été touchée par le peintre, le charpentier ou le maçon. Une autre rue du voisinage, fameuse par son irrégularité et son insalubrité, avait été élargie et assainie. Je n'aurais pas été surpris, après de pareils travaux, si la cathédrale de Saint-Paul m'avait paru plus vieille.

J'étais mieux préparé à trouver quelques changements aussi dans la destinée de mes amis. Ma tante était retournée à son cottage de Douvres, et Traddles, trois mois après mon départ, avait commencé à avoir une petite clientèle. Il avait pris enfin une étude dans Gray's-Inn, et ses dernières lettres m'annonçaient qu'il espérait être bientôt uni à celle qui était toujours « la meilleure fille du monde. »

On m'attendait en Angleterre avant la Noël; mais on ne se doutait pas que je revinsse plus tôt. J'avais fait exprès de le laisser ignorer, afin de surprendre les uns et les autres. Cependant j'eus presque de l'humeur en n'apercevant personne qui vint au devant de moi... seul, errant et silencieux, à travers les rues humides.

Peu à peu, néanmoins, l'éclairage des boutiques, que je re-

connus, fit luire à mes yeux une clarté amie, et, lorsque je descendis au *café-hôtel** de Gray's-Inn, je ne boudais plus mon pays natal. Je me souvins du temps où j'avais mis pied à terre dans l'auberge de la Croix-d'Or... Que d'événements et de vicissitudes dans mon existence depuis lors!

« Savez-vous où demeure, ici près, dans l'enceinte de Gray's-Inn, monsieur Thomas Traddles, avocat? demandai-je au garçon en me réchauffant au feu de la salle à manger.

— Cour d'Holborn, monsieur, n° 2.

— Monsieur Traddles, je crois, est un des avocats qui commencent à avoir du renom? demandai-je encore.

— Probablement, monsieur, répondit le garçon; mais quant à moi je l'ignore.

Ce garçon, homme maigre, d'une quarantaine d'années, eut recours à un garçon de plus d'autorité que lui, à un vieillard corpulent, à double menton, en bas noirs et culotte noire, qui sortit d'une espèce de comptoir, assez semblable à un banc d'église, où il faisait société avec une caisse, un dictionnaire d'adresses, un annuaire judiciaire et autres livres ou registres.

« Monsieur Traddles, répéta le garçon maigre, n° 2, cour d'Holborn? »

Le garçon bien portant et important écarta l'autre d'un geste, et se tourna vers moi d'un air grave.

« Je demandais, répétai-je, si monsieur Traddles, au n° 2, dans la cour ici près, n'était pas un avocat qui commençait à jouir d'une certaine réputation?

— Je n'ai jamais ouï prononcer son nom, répondit le garçon en grossissant la voix. »

Je vis qu'il fallait être modeste en parlant de Traddles.

« C'est un jeune homme, très-probablement? dit le garçon en fixant sur moi des yeux sévères. Combien y a-t-il qu'il est dans la corporation de Gray's-Inn?

— Il n'y a pas plus de trois ans. »

Le garçon, que je supposai avoir vécu quarante ans au moins dans son banc de marguillier, ne pouvait fixer davantage son

* *Coffee-House*. Dans l'origine, les *coffee-houses* de Londres n'étaient généralement, comme ceux de Paris, que des cafés où l'on allait prendre le café, le thé, le chocolat, causer, lire les nouvelles, etc.; ils sont devenus des *hôtels* depuis que les *clubs* se sont multipliés.

attention sur un sujet aussi insignifiant ; il me demanda ce que je désirais pour dîner.

Je sentis que j'étais tout de bon en Angleterre, et fus réellement humilié pour le compte de Traddles. Il semblait que tout espoir était perdu pour lui. Ayant commandé humblement un *beefsteak* et un morceau de poisson, je m'assis devant le feu, méditant sur l'obscurité de mon pauvre ami.

De temps en temps je suivais des yeux le principal garçon, et je ne pouvais m'empêcher de penser que ce n'était pas chose facile de s'élever dans un pays où la coutume et la routine vous opposent une solennité si raide et une lenteur si formaliste. La salle même où j'attendais mon dîner exprimait le respect du passé et de la régularité traditionnelle ; le parquet était sablé exactement, comme il avait dû l'être quand le principal garçon n'était qu'un petit enfant... (si jamais il fut enfant, ce qui paraissait improbable). Plus je regardais les lourdes tables d'acajou qui reflétaient mon visage comme des miroirs, les lampes d'une propreté éblouissante, les rideaux verts suspendus à des rouleaux d'un cuivre reluisant comme l'or pur et décorant les compartiments en forme de boîte où chaque hôte prenait solitairement son repas ; les deux grandes grilles des cheminées garnies de charbons ardents, les carafons, d'un cristal si poli qu'on eût dit qu'ils avaient la conscience du vieux et coûteux vin de Porto que contenaient les celliers ; plus, en un mot, je cherchais à admirer ce confort et cette régularité britanniques qui distinguent nos cafés, nos tavernes et nos hôtels, plus je comprenais qu'il est difficile, en effet, de prendre d'assaut l'Angleterre et le barreau. Je montai dans ma chambre pour changer mes habits, qui avaient reçu la pluie, et là encore, après avoir traversé un long corridor lambrissé, l'immensité du lit à colonnes sculptées, la forme des armoires et la pesanteur des tiroirs me révélèrent encore la présomption de Traddles et les obstacles qu'il aurait à surmonter avant de faire fortune : la même réflexion me poursuivit quand je fus redescendu et pendant mon triste quoique excellent dîner. Les vacances d'automne duraient encore et la salle était naturellement plus silencieuse que d'habitude. Bref, je plaignis de tout mon cœur mon ami Traddles, comme un homme qui attendrait plus de vingt ans avant de gagner sa vie.

Le principal garçon avait assez de mes questions sur Traddles, et il ne daigna plus s'approcher de moi, se consacrant à un vieux monsieur en guêtres qui n'avait pas eu besoin de parler pour qu'une pinte de vin de Porto, première qualité, lui fût servie immédiatement. Le second garçon m'apprit tout bas que ce vieux monsieur était un notaire retiré, demeurant dans le square voisin, riche à millions, et qu'on croyait qu'il laisserait tout ce qu'il possédait à la fille de sa blanchisseuse. « On prétend, ajouta le second garçon, qu'il garde dans un bureau le plus beau service de vaisselle plate, tout terni faute d'usage, car on n'en a jamais vu qu'une cuiller et une fourchette... » — Décidément Traddles était un homme perdu !

Cependant, très-désireux de revoir ce cher ami, je dînai d'une façon si expéditive que je ne dus pas gagner beaucoup dans l'opinion du principal garçon, et je m'esquivai du côté de la cour d'Holborn. Le n° 2 fut bientôt découvert, et une des inscriptions de l'entrée m'indiquant que monsieur Thomas Traddles avait son étude à l'étage le plus élevé, je m'élançai dans l'escalier. C'était malheureusement un vieil escalier un peu en ruines et faiblement éclairé par une mèche à quinquet emprisonnée dans une sale lanterne. J'avais à peine gravi quelques marches, que je crus entendre un joyeux éclat de rire... non pas le rire d'un avocat ou d'un procureur, d'un clerc d'avocat ou d'un clerc de procureur, mais celui de deux ou trois joyeuses demoiselles. Au moment même je posais le pied sur une marche si dégradée que je fis une bruyante chute, et, quand je me relevai, tout était silencieux.

Continuant plus prudemment cette ascension, aussi périlleuse pour le moins que celle du Mont-Blanc, que j'avais récemment faite sans un faux pas, j'arrivai à tâtons jusqu'à une porte sur laquelle je ne pus lire sans un battement de cœur le nom de monsieur TRADDLES. Je frappai. Pour toute réponse, j'entendis qu'une espèce de lutte avait lieu de l'autre côté. Je frappai donc une seconde fois. La porte fut entr'ouverte alors par un petit garçon à l'œil narquois, moitié groom et moitié clerc, qui était essoufflé, mais qui, à l'air dont il me regarda, semblait me défier de le lui prouver légalement.

« Monsieur Traddles y est-il ? demandai-je.

— Oui, monsieur ; mais il est en affaires.

— J'ai besoin de le voir. »

Après m'avoir examiné un moment, le petit garçon à l'œil narquois se décida à me laisser entrer, et m'introduisit d'abord dans une sorte d'antichambre étroite, puis dans un cabinet où je me trouvai en présence de mon vieil ami (essoufflé lui aussi), assis à une table et penché sur des paperasses.

« Bonté du ciel ! s'écria Traddles en relevant les yeux ; c'est Copperfield ! Il se jeta dans mes bras.

— Tout le monde va bien, mon cher Traddles !

— Oui, tout le monde, mon cher, mon très-cher Copperfield, et rien que de bonnes nouvelles. »

Nous pleurâmes de joie et de plaisir tous les deux.

« Mon cher ami, dit Traddles en rabaissant ses cheveux (opération nécessaire, car ils se hérissaient plus que jamais), mon bien cher Copperfield, si longtemps perdu, si heureusement de retour... que je suis aise de vous revoir ! comme vous avez bruni ! mais que je suis donc content ! Sur ma vie et mon honneur, je n'ai jamais éprouvé une joie pareille, mon bien cher Copperfield, jamais ! »

Je n'étais guère moins à court de paroles que lui pour exprimer mon attention : je restai même un moment sans pouvoir en articuler une.

« Mon cher ami ! répéta Traddles, et devenu si célèbre ! mon glorieux Copperfield ! Mais, bonté du ciel ! quand êtes-vous donc arrivé ? d'où venez-vous ? et qu'avez-vous fait ? »

Sans attendre la réponse à toutes ces questions, Traddles m'installait dans un fauteuil au coin du feu, et, s'armant du fer à tisonner, bouleversait les charbons, me donnait des poignées de main, essuyait ses larmes, riait, parlait toujours :

« Quand je pense, me dit-il, que vous étiez si près de revenir en Angleterre, mon cher ami, et que vous n'avez pas assisté à la cérémonie !

— Quelle cérémonie, mon cher Traddles ?

— Eh ! bon Dieu ! s'écria Traddles écarquillant les yeux, n'avez-vous pas reçu ma dernière lettre ?

— Certainement non, mon ami, s'il y était question d'une cérémonie.

— Eh bien ! mon cher Copperfield, je suis marié !

— Marié ! m'écriai-je joyeusement.

— Le ciel me bénisse ! Oui, répondit Traddles, marié par le révérend monsieur Horace à Sophie. Je suis allé l'épouser dans le Devonshire ; et, mon cher ami, elle est là, derrière le rideau de la croisée, regardez ! »

A ma grande surprise, la « meilleure fille du monde » sortit alors, riant et rougissant, de sa cachette... Jamais on ne vit, je crois (et je ne pus m'empêcher de le dire), une nouvelle mariée plus gaie, plus aimable, plus douce, plus vermeille et plus radieuse. Je l'embrassai du droit d'une ancienne connaissance et félicitai l'heureux couple de tout mon cœur.

« Mon cher Copperfield, dit Traddles, quelle délicieuse réunion ! Que vous avez bruni, mon ami... mais que je suis content de vous voir !

— Je ne le suis pas moins que vous, répondis-je.

— Et je suis contente aussi de vous voir, dit Sophie riant et rougissant de plus belle.

— Nous sommes tous aussi heureux que possible, dit Traddles, les chères filles aussi... et, Dieu me pardonne, je déclare que je les oubliais.

— Qui oubliez-vous ?

— Les sœurs de Sophie, répondit Traddles. Elles sont ici avec nous ; elles sont venues pour visiter Londres. Le fait est que lorsque... est-ce vous qui êtes tombé dans l'escalier, Copperfield ?

— C'est moi, répondis-je en riant.

— Eh bien donc, reprit Traddles, lorsque vous êtes tombé dans l'escalier, nous étions à jouer aux quatre coins. Mais, comme cela ne serait pas d'un bon effet si on le savait au Palais-de-Justice, et qu'il ne fallait pas se laisser surprendre par un client, elles se sont esquivées en entendant le bruit... Ma foi ! je ne doute pas qu'elles ne soient encore là à écouter à cette porte, ajouta Traddles en tournant la tête.

— Je suis fâché, dis-je en riant de nouveau, d'avoir été cause de cette déroute.

— Sur ma parole ! s'écria Traddles enchanté, vous n'auriez pas dit cela si vous aviez pu les voir courant tout effarées, se heurtant comme des folles, les cheveux en désordre, et revenant chercher leurs peignes qu'elles avaient laissé tomber... Ma Sophie, voulez-vous aller dire à vos sœurs que Copperfield est ici ? »

Sophie entra dans la chambre voisine, où nous entendîmes qu'elle était reçue avec un grand éclat de rire.

« N'est-ce pas une vraie musique que ce rire joyeux, mon cher Copperfield ? dit Traddles. C'est ravissant pour moi, infortuné vieux garçon, qui ai si longtemps vécu seul : c'est délicieux ! Pauvres filles, elles ont fait une grande perte en perdant Sophie... qui est toujours, je vous assure, mon cher Copperfield, la plus excellente et la plus chérie des sœurs : Quel plaisir de les voir toutes de si bonne humeur ! C'est une délicieuse chose que la société des jeunes filles, Copperfield. Ce n'est pas selon les us et coutumes de notre profession, mais c'est délicieux. »

Observant qu'il balbutiait un peu en se souvenant de ma perte et craignait de réveiller mes regrets par l'expression si franche de sa joie, je lui répondis cordialement qu'il avait raison, et je rassurai de mon mieux cet excellent cœur.

« D'ailleurs, poursuivit-il, pour parler vrai, tout notre ménage, mon cher Copperfield, est en désaccord avec ces us et coutumes... même la présence de Sophie ici n'est pas selon la règle. Qu'y faire ? nous n'avons pas d'autre domicile que mon étude. Nous nous sommes embarqués sur un petit bateau, mais nous n'en braverons pas moins courageusement la mer ; Sophie est une femme de ménage extraordinaire ; vous serez étonné de voir comme ses sœurs sont arrimées. Je ne sais trop comment elle s'y est prise.

— Avez-vous plusieurs de ces jeunes personnes avec vous ? demandai-je.

— L'aînée, la Beauté de la famille, est ici, répondit Traddles en baissant la voix jusqu'au ton confidentiel, Caroline, puis Sarah... celle dont je vous parlais comme ayant quelque chose dans l'épine dorsale, vous savez, Sarah, est ici ; et nous avons encore avec nous les deux plus jeunes, que Sophie a élevées ; nous avons Louisa...

— En vérité ! m'écriai-je.

— Oui, dit Traddles ; or, tout l'appartement consiste en trois pièces ; mais Sophie arrange merveilleusement les choses... ses sœurs dorment aussi confortablement que possible : trois dans une chambre, deux dans l'autre. »

Je ne pus m'empêcher de chercher des yeux ce qui pouvait

rester de place à monsieur et à mistress Traddles. Mon ami me comprit.

« Eh bien ! dit-il, je le répète, nous sommes prêts à toutes les exigences de la vie : nous improvisâmes d'abord, la semaine dernière, un lit ici sur le parquet ; mais Sophie me ménageait une surprise. Il y a là-haut une chambrette sous le toit, — une chambrette, très-gentille quand une fois vous y êtes : Sophie y colla elle-même du papier de tenture, et c'est là que nous couchons à présent. Nous y sommes on ne peut mieux, et la vue est superbe.

— Enfin, vous voilà donc marié, mon cher Traddles ? dis-je. Quel plaisir j'en ressens !

— Merci, mon cher Copperfield, répondit Traddles en me tendant encore la main ; oui, je suis aussi heureux qu'on peut l'être. Regardez donc. Reconnaissez-vous ce vieil ami, le fameux pot à fleur ? et la table au dessus de marbre ? Les reconnaissez-vous ? Eh ! tout le reste de notre ameublement ! c'est simple, mais commode, comme vous voyez. Il nous manque encore de l'argenterie, c'est vrai... pas une seule cuiller à thé, j'en conviens.

— Un bon procès vous en donnera, dis-je gaiement.

— C'est cela, répliqua Traddles ; nous gagnerons un bon procès, et il nous en donnera. En attendant, nous prenons le thé avec des cuillers en métal anglais.

— L'argenterie en paraîtra plus brillante quand elle viendra, dis-je.

— C'est ce que nous disons ! s'écria Traddles. Et puis, avec son accent confidentiel, il ajouta : Ma foi, mon ami, je me décidai à aller dans le Devonshire après mon plaidoyer en faveur de *Jipes* contre *Wigzell*, plaidoyer qui me posa parmi mes confrères du barreau. Je pris mon courage à deux mains, et j'eus une conversation sérieuse avec le révérend monsieur Horace. Je lui fis observer que Sophie... la meilleure fille du monde...

— Je le sais...

— C'est qu'elle l'est réellement... oui, j'insistai auprès du révérend monsieur Horace en lui représentant que nous nous étions promis de nous épouser du consentement de ses parents ; que cet engagement datait déjà de plusieurs années ; que Sophie consentait à devenir mistress Traddles, et... à entrer en ménage

avec... comment dirai-je?... avec des couverts en métal anglais. Le révérend monsieur Horace... c'est un excellent vicaire, je vous assure, Copperfield, qui devrait être évêque, ou, du moins, qui devrait avoir un bénéfice suffisant pour vivre sans être réduit à je ne sais combien d'expédients... Je lui fis comprendre que, pouvant enfin gagner de cent à cent cinquante livres sterling par année, louer un appartement comme celui-ci et le meubler, il était juste de nous marier. Sophie était utile chez son père et sa mère, sans doute; mais était-ce une raison pour qu'elle ne s'établît pas? était-ce juste?

— Certainement ce ne l'était pas, dis-je.

— Je suis bien aise que vous le pensiez ainsi, mon cher Copperfield, répliqua Traddles; parce que, sans vouloir faire aucune insinuation contre le révérend monsieur Horace, je crois que les parents, les frères *et cætera* sont quelquefois un peu égoïstes dans ces occasions. Et d'ailleurs, ajoutai-je, mon plus sincère désir serait d'être utile, moi aussi, à la famille, et si, lorsque j'aurai fait mon chemin dans le monde, il lui arrivait quelque chose... au révérend monsieur Horace, vous comprenez?...

— Je comprends...

— Ou à mistress Crewler... ce serait la plus douce satisfaction de mes vœux que de servir de père à leurs filles. Le révérend monsieur Horace me répondit admirablement, se montra favorable à mes sentiments, et entreprit d'obtenir le consentement de mistress Crewler. Ce ne fut pas si facile: c'est une femme supérieure, mais il faut ménager son extrême sensibilité; tout ce qui la contrarie lui cause une perturbation dans les jambes...

— Dans les jambes?

— Oui; ne vous ai-je pas raconté qu'elle avait perdu l'usage de ses jambes?

— Eh bien! alors...

— Justement, c'est là que le chagrin se fait sentir d'abord, puis lui remonte à la poitrine, et de la poitrine à la tête; non-seulement cela ne manqua pas cette fois, mais, pour comble de malheur, tout son système en fut ébranlé d'une manière alarmante. Ce ne fut qu'à force de petits soins et d'attentions affectueuses qu'on parvint à la réconcilier avec le mariage de Sophie. Bref, nous avons été unis il y a eu hier six semaines.

Vous ne pouvez vous imaginer, Copperfield, quel monstre je parus être à mes propres yeux, quand je vis toute la famille pleurer et s'évanouir autour de moi. Mistress Crewler refusa de me voir avant notre départ ; elle ne pouvait me pardonner de lui dérober sa fille... mais c'est une bonne femme, et elle a fini par ne plus m'en vouloir. Pas plus tard que ce matin, j'ai reçu d'elle une délicieuse lettre.

— En un mot, cher Traddles, lui dis-je, vous vous sentez aussi heureux que vous méritez de l'être.

— Vous êtes partial pour moi ! mon ami, répondit Traddles ; mais le fait est que je pourrais exciter l'envie. Je travaille durement, je lis et relis mes livres de droit, je me lève à cinq heures du matin et je n'en dors que mieux quand je me couche. Pendant le jour, je cache mes belles-sœurs et me divertis avec elles le soir. En vérité, il m'en coûte de penser qu'elles vont nous quitter mardi matin, époque où finissent les vacances. Mais les voici, ajouta Traddles terminant là ses confidences et parlant haut pour me présenter : « Miss Caroline Crewler, miss Sarah, miss Margaret, miss Louisa et miss Lucy, je vous présente mon ami monsieur Copperfield. »

Quelles figures éblouissantes de fraîcheur ! on eût dit un bouquet de roses. Elles étaient toutes jolies, et l'une d'elles était même très-belle ; mais il y avait dans la physionomie de Sophie une expression de douce gaieté et de grâce affectueuse qui m'assurait que mon ami avait choisi la plus capable de le rendre heureux. Nous nous assîmes tous autour du feu, et le petit garçon à l'œil narquois vint enlever de la table les papiers qu'il y avait à la hâte apportés tout à l'heure, — d'où provenait son essoufflement, comme je le devinai alors. Le même page reparut un moment après avec un plateau contenant les tasses et la théière, puis il se retira jusqu'au lendemain matin. Mistress Traddles, toute radieuse de complaisance et de satisfaction domestique, fit le thé et les rôties, qu'elle distribua à tout son monde.

Pendant ce temps-là, elle me dit qu'elle avait vu Agnès, « Tom » l'ayant conduite dans le comté de Kent la première semaine de la lune de miel ; elle avait vu aussi ma tante : Agnès et ma tante se portaient bien toutes les deux, et elles n'avaient parlé que de moi avec Tom et elle. « Tom » n'avait jamais cessé de penser à moi, croyait-elle, pendant tout le temps de mon

absence. « Tom » était sa grande autorité en toutes choses. « Tom » était évidemment l'idole de sa vie, une idole qu'aucune commotion ne pouvait ébranler sur son piédestal, une idole toujours adorée et vénérée avec toute la foi de son cœur, quelque chose qui pût arriver.

La déférence que Sophie et Traddles témoignaient à celle des sœurs qui était la Beauté de la famille, me plut beaucoup. Je ne sais si je trouvais cet hommage très-raisonnable, mais je le trouvais charmant et caractérisant à merveille l'heureux couple. Si Traddles s'aperçut qu'il manquait de petites cuillers d'argent,— ces cuillers qu'un procès devait lui procurer un jour,— je suis certain que ce fut quand il offrit la tasse de thé à la Beauté de la famille. Si sa femme si douce avait pu se croire un moment en droit d'avoir un avis à elle ou de contredire le vôtre, je suis certain que c'eût été uniquement parce qu'elle était la sœur de la Beauté de la famille. Quelques légers indices d'une humeur capricieuse que je crus surprendre chez la Beauté de la famille, étaient manifestement considérés par Traddles et sa femme comme son droit de naissance et son apanage naturel. Si elle avait été une reine-abeille, et ses sœurs des abeilles ouvrières, Traddles et sa femme ne se seraient pas montrés plus docilement soumis à son privilège royal.

Je le répète, leur abnégation complète me ravit. Dans l'orgueil que leur inspiraient toutes les sœurs, dans leur complaisance inépuisable pour elles, je reconnaissais leur propre mérite et j'étais heureux de l'admirer. Plus de douze fois dans la même heure, ce soir-là, Traddles entendit tantôt l'une et tantôt l'autre lui dire : « Frère chéri, apportez-moi ceci, ou ôtez-moi cela ; frère chéri, allez-moi chercher telle chose, ou faites-moi disparaître telle autre. » La douzième fois, le frère chéri était aussi empressé que la première. Sophie ne leur était pas moins indispensable ; elles ne faisaient rien que par Sophie. Les cheveux de miss Caroline se dénouaient-ils, Sophie seule pouvait les relever artistement sur sa tête ; miss Sarah ne se rappelait-elle plus certain air, Sophie seule pouvait le fredonner correctement. Miss Louisa cherchait-elle le nom d'un endroit du Devonshire, Sophie seule le savait. Miss Margaret désirait qu'on écrivît quelque chose à son père : Sophie seule pouvait la contenter en promettant d'écrire le lendemain matin

avant le déjeuner. Miss Lucy avait manqué un point de sa broderie : Sophie seule pouvait réparer cette faute. Elles étaient les maîtresses de la maison, Sophie et Traddles les servaient. Je ne saurais imaginer de combien d'enfants Sophie avait pris soin dans son temps, mais elle semblait connaître tous les refrains qu'on a jamais chantés aux enfants d'Angleterre, et elle en chantait une douzaine dès qu'on les lui demandait, l'un après l'autre, chaque sœur réclamant son refrain favori, et la Beauté de la famille exigeant le sien pour la clôture. Aussi fus-je fasciné par sa voix souple et claire. Le mieux de tout cela, c'est qu'avec toutes leurs exigences, toutes les sœurs avaient réellement beaucoup d'affection et d'égards pour Sophie et Traddles. Quand je pris congé et que Traddles se leva pour m'accompagner jusqu'à mon café-hôtel, c'était à qui l'embrasserait, sans avoir peur de sa chevelure hérissée. Ce fut littéralement une averse de baisers qu'il reçut de la meilleure grâce du monde.

Je lui avais dit bonsoir moi-même que la scène dont j'avais été témoin me charmait encore. La vue de toutes ces têtes fraîches et rieuses dans une étude d'avocat, avait tout à coup enchanté pour moi non-seulement ce réduit privilégié, mais tout le quartier de la chicane, avec ses cabinets d'affaires et ses boutiques de livres de droit. Je les ai déjà comparées à un bouquet de roses ; mais un millier de rosiers en fleurs auraient jeté leurs guirlandes sur tous les murs de Gray's-Inn, que cette décoration printanière ne les eût pas autant embellis aux yeux de mon imagination que les visages vermeils et le caquetage joyeux de ces aimables filles du Devonshire ; c'était pour moi le contraste le plus original que d'avoir pris le thé avec elles et entendu chanter des refrains de nourrice au milieu d'un chaos de plumes et d'encre, de parchemins et de papiers poudreux, de cire à cacheter et de ficelles à lier les copies, de brefs d'avocat et de mémoires à consulter, de sommations et d'assignations, de rapports et de coûts, etc. J'aurais été moins amusé par un songe où j'aurais vu la famille du fameux sultan des contes arabes se faire inscrire sur le tableau des procureurs et apporter à l'audience l'oiseau parlant, l'arbre chantant et la fontaine d'or liquide. Pour parler sérieusement, je m'aperçus que Traddles m'avait laissé beaucoup moins découragé relati-

vement à lui. Je commençai à penser qu'il finirait par faire fortune, en dépit de tous les principaux garçons des cafés-hôtels de la Grande-Bretagne.

Avant de monter dans ma chambre, je m'assis devant une des cheminées de la salle commune, afin de me livrer à cette nouvelle rêverie; mais après avoir joui ainsi du bonheur de mon ami, je fis un retour sur moi-même et sur les vicissitudes de ma propre existence. Depuis trois ans que j'avais quitté l'Angleterre, je revoyais pour la première fois un feu de charbon de terre; mais, devant les cheminées du continent, j'avais trop souvent pu comparer mes espérances détruites à cet amas de cendres qui tombe des bûches du foyer.

Ah! du moins, je pouvais enfin me retracer le passé avec tristesse, mais sans amertume, et contempler l'avenir avec courage. Plus de foyer domestique pour moi dans l'acception la plus douce du mot; celle à qui j'aurais pu inspirer une affection plus tendre, n'avait pour moi, et parce que je l'avais voulu, qu'une affection de sœur; elle se marierait, elle aimerait un mari et des enfants, en ignorant toujours mon amour secret pour elle. Il était juste que je portasse la peine de ma passion irréfléchie. Je ne récoltais que ce que j'avais semé.

C'est ainsi que je raisonnais avec moi-même, me fortifiant dans la résolution de prendre mon parti, de dompter mon cœur, de me réduire, auprès d'Agnès, au rôle calme qu'elle avait rempli auprès de moi, — lorsque, tournant la tête, je crus reconnaître un personnage que j'aurais pu croire tout à coup sorti du feu avec les autres fantômes de ma mémoire.

Dans la pénombre du coin opposé à celui où j'étais, le petit docteur Chillip lisait un journal, le même docteur qui figure dans le premier chapitre de mon histoire. Il avait passablement vieilli depuis tant d'années; mais, d'un tempérament doux et placide, il portait si bien son âge, que je me figurais qu'il n'avait guère changé depuis la nuit où il attendait, dans le salon de ma mère, que je fusse venu au monde.

Monsieur Chillip avait quitté Blunderstone il y avait six ou sept ans, et je ne l'avais plus revu depuis. Il était tranquillement assis, occupé de sa lecture, la tête inclinée sur le journal et le coude sur la table où le garçon venait de lui verser un verre de vin chaud. Telle était l'expression conciliatrice de sa

physionomie, qu'il semblait demander pardon au journal lui-même de la liberté qu'il prenait de le lire.

Je m'approchai de lui et lui demandai :

« Comment vous portez-vous, monsieur Chillip? »

Troublé par cette apostrophe d'un inconnu, il répondit avec sa lenteur polie :

« Je vous rends grâce, monsieur; vous êtes bien honnête. Grand merci, monsieur. Et vous-même? Bien, je l'espère.

— Vous ne vous souvenez pas de moi? lui dis-je.

— Franchement, monsieur, reprit monsieur Chillip en hochant la tête et souriant avec complaisance, j'ai une sorte d'idée qu'il y a quelque chose en vous qui me rappelle une ancienne connaissance; mais, réellement, je ne saurais retrouver votre nom.

— Et cependant vous le saviez longtemps avant qu'il fût su de moi-même; repris-je.

— Est-ce bien possible, monsieur? Serait-il vrai que j'aurais eu l'honneur de fonctionner lorsque vous.....?

— Oui, monsieur.

— Je ne le nie pas! s'écria monsieur Chillip, j'espère que vous m'excuserez si je suis obligé de vous demander en grâce de m'apprendre votre nom. »

Je me nommai. Il fut réellement ému et serra ma main dans la sienne, contrairement à son habitude, qui était de vous tendre un doigt ou deux et de paraître déconcerté si on les saisissait par une étreinte un peu vive. Alarmé lui-même de son premier mouvement, il rentra bien vite sa main droite dans sa poche, comme si elle venait d'échapper à un piège.

« Bonté du ciel! dit monsieur Chillip en m'examinant, la tête inclinée sur son épaule; est-ce donc là monsieur Copperfield? Eh bien! monsieur, je crois que je vous aurais reconnu si j'avais pris la liberté de vous regarder avec plus d'attention. Il existe une ressemblance frappante entre vous et votre pauvre père, monsieur.

— Je n'ai jamais eu le bonheur de voir mon père, observai-je.

— C'est vrai, monsieur, reprit monsieur Chillip avec un air d'apologie; et c'est très-malheureux sous tous les rapports. Nous n'ignorons pas, monsieur, votre réputation brillante dans la partie de notre province que j'habite... Il doit y avoir là,

monsieur, une grande surexcitation, ajouta-t-il en portant le doigt au front. Ce doit être pour vous une tâche pénible d'écrire comme vous faites, monsieur.

— Quelle partie de la province habitez-vous à présent? lui demandai-je en prenant un siège à côté de lui.

— Je suis établi à quelque smilles de Bury-Saint-Edmond, monsieur, me répondit-il. Mistress Chillip ayant hérité d'une petite terre de ce canton à la mort de son père, j'y acquis une clientèle, et vous apprendrez avec plaisir que j'y réussis assez bien. Ma fille devient tout à fait une grande fille, monsieur; sa mère a encore été obligé de lui abaisser deux plis de ses robes, la semaine dernière. Comme le temps passe, n'est-ce pas, monsieur? »

Après cette réflexion, le petit docteur ayant porté son verre vide à ses lèvres, je lui proposai de le remplir de nouveau et d'en boire un moi-même avec lui.

« Eh bien! monsieur, dit-il, c'est plus que je n'ai l'habitude de faire; mais je ne puis me refuser le plaisir de votre conversation. Il me semble que c'est hier que j'avais le plaisir de vous donner des soins pour la rougeole. Et vous vous tirâtes admirablement de cette maladie éruptive, monsieur? »

Je le remerciai de ce compliment médical, et commandai le vin chaud, que le garçon eut bientôt servi. « C'est une débâché que vous me faites faire, dit monsieur Chillip en remuant le sucre avec sa cuiller; mais comment résister à une occasion si extraordinaire? Avez-vous des enfants, monsieur? »

Je secouai la tête négativement.

« J'ai su que vous avez été éprouvé par un grand malheur, monsieur, dit monsieur Chillip. — C'est la sœur de votre beau-père qui me l'apprit. Caractère décidé que celui-là, monsieur!

— Oui, répliquai-je, passablement décidé. Où l'avez-vous vue, monsieur Chillip?

— Ignorez-vous donc, reprit monsieur Chillip avec son sourire le plus placide, que votre beau-père est redevenu mon voisin?

— Je l'ignorais, répondis-je.

— Eh bien! monsieur, il est mon voisin! Il a épousé une jeune personne de cette province qui possédait en dot une jolie petite propriété, la pauvre femme. Mais parlons de la surexcita-

tion de votre cerveau, monsieur. N'en éprouvez-vous pas quelque fatigue ? » dit monsieur Chillip en me contemplant avec un air d'admiration.

J'éladai cette question et revins aux Murdstones.

« Je savais, lui dis-je, que monsieur Murdstone s'était remarié. Êtes-vous le docteur de la famille ? »

— Non, pas régulièrement, répondit monsieur Chillip. J'ai été appelé en consultation. Quel développement phrénologique de l'organe de la fermeté chez monsieur Murdstone et sa sœur, monsieur ! »

Je lui adressai un coup d'œil si significatif, que monsieur Chillip, enhardi par ce coup d'œil et un second verre de vin chaud, s'écria avec expression :

« Ah ! monsieur Copperfield, quels souvenirs d'autrefois vous réveillez ! »

— Et le frère et la sœur, dis-je, sont toujours ce qu'ils furent, toujours les mêmes, n'est-ce pas ?

— Monsieur, répartit monsieur Chillip, un médecin, introduit par son état dans la famille, doit n'avoir des oreilles et des yeux que pour ce qui intéresse l'art médical. Cependant, je dois dire, monsieur, que le frère et la sœur sont des personnes bien sévères, — relativement à ce monde et à l'autre.

— Je doute qu'ils aient un grand rôle à jouer dans l'autre, dis-je ; mais que font-ils encore dans celui-ci ? »

Après avoir siroté son vin chaud et hoché la tête, monsieur Chillip observa d'un ton plaintif :

« C'est une femme charmante, monsieur ! »

— La présente mistress Murdstone ?

— Oui, monsieur, je vous assure, aussi aimable que possible. L'opinion de mistress Chillip est que, depuis son mariage, elle a perdu toute la vivacité de son esprit et qu'elle a des accès de folie mélancolique. Or, les dames, ajouta monsieur Chillip, ont un rare talent d'observation, monsieur.

— Je suppose, dis-je, qu'il a été décidé qu'il fallait dompter et refondre cette infortunée... Dieu ait pitié d'elle, puisqu'elle est tombée en de si cruelles mains !

— Il paraît, monsieur, poursuivit monsieur Chillip, qu'elle voulut d'abord résister. Il y eut de violentes querelles ; mais elle ne fut pas la plus forte : la sœur vint en aide au frère, et je

puis vous dire confidentiellement, monsieur, que la pauvre femme a été presque réduite à un état d'imbécillité... Ce n'est plus qu'une ombre.

— Je n'ai pas de peine à le croire.

— Je n'hésite pas à dire, entre nous, monsieur, que sa mère en est morte, et que mistress Murdstone est sérieusement devenue imbécile par suite de cette tyrannie sous laquelle il lui a fallu plier. C'était une jeune femme vive et gaie avant le mariage, monsieur ; mais la sombre austérité de son mari et de sa belle-sœur ont étouffé sa vivacité et sa gaieté naturelles. Ils l'escortent à présent plutôt comme ses surveillants que comme son mari et sa belle-sœur. Je vous cite textuellement la remarque que mistress Chillip faisait encore la semaine dernière, et je vous assure, monsieur, que les femmes sont des observatrices sages. Mistress Chillip est personnellement une *grande* observatrice.

— A-t-il encore, demandai-je, la prétention d'être un homme aussi austèrement religieux, quoique j'aie honte de me servir de ce mot en parlant de monsieur Murdstone ? »

Le vin chaud avait délié la langue de monsieur Chillip, en même temps que ce stimulant inaccoutumé avait rougi le bord de ses paupières.

— Monsieur, me répondit-il, vous me rappelez par votre question une autre remarque caractéristique de mistress Chillip. Elle m'électrisa, je vous assure, en définissant la religion de monsieur Murdstone comme une des formes de l'adoration de soi-même : cet homme met sa propre image sur l'autel et l'appelle orgueilleusement la nature divine. Je fus électrisé, je le répète, par cette expression pittoresque de la pensée de mistress Chillip. Les dames sont de grandes observatrices...

— Par intuition, répondis-je ; et monsieur Chillip fut ravi.

— Je suis heureux, répliqua-t-il, de l'autorité que vous prêtez à mon opinion sur les dames ; je hasarde rarement une opinion non médicale, je vous assure, monsieur. Pour en revenir à monsieur Murdstone, sa dévotion a fait de tels progrès, qu'il prononce quelquefois des discours publics dans les assemblées de paroisse, et l'on dit... c'est mistress Chillip qui le dit, monsieur, — on dit que plus sa tyrannie domestique est sombre, plus farouche est sa doctrine religieuse.

— Je crois que mistress Chillip a parfaitement raison. »

Le plus doux des petits hommes, de plus en plus encouragé, poursuivit :

« Mistress Chillip va jusqu'à prétendre, monsieur, que ce que certains hommes veulent appeler leur religion, n'est qu'un prétexte pour donner carrière à leur mauvaise humeur et à leur arrogance; et, franchement, je ne saurais trouver dans le Nouveau-Testament rien qui puisse justifier la prétendue religion de monsieur Murdstone et de sa sœur.

— Ni moi non plus, monsieur Chillip.

— En attendant, monsieur, ils sont très-détestés, et, comme ils sont bien libres de consigner à l'enfer quiconque ne les aime pas, le diable a de nombreux clients dans notre voisinage. Néanmoins, comme l'observe encore mistress Chillip, ils subissent un châtiment continuel; car ils sont réduits à dévorer leurs propres cœurs, et ils doivent trouver cette nourriture bien amère. Et maintenant, monsieur, revenons à votre cerveau, si vous voulez excuser la liberté que j'ose prendre... Ne l'exposez pas à une surexcitation trop excessive, monsieur. »

Grâce à la surexcitation du propre cerveau de monsieur Chillip, il ne me fut pas très-difficile d'é luder de nouveau ce sujet et de ramener l'entretien sur ses propres affaires, qu'il me raconta avec une gracieuse loquacité, me donnant à entendre, entre autres renseignements, qu'il se trouvait au café-hôtel de Gray's-Inn, parce qu'il venait à Londres faire sa déposition, comme médecin, sur l'état d'un malade qu'il était question d'interdire depuis qu'un excès de boisson avait dérangé ses facultés mentales.

« Je vous assure, monsieur, me dit-il, que ces commissions judiciaires qui interrogent les docteurs sont quelquefois un peu rudes. Je n'aime pas à être brusqué, monsieur; je suis extrêmement nerveux quand on me malmène, et si l'on me parle sans ménagements, monsieur, on risque de m'interloquer. Savez-vous que je fus longtemps à me remettre de la peur que me fit cette terrible dame qui vint chez votre mère la nuit de votre naissance, monsieur Copperfield? »

Je lui appris que j'allais le lendemain matin, de bonne heure, voir ma tante, le dragon de cette nuit, et qu'elle était une des meilleures femmes du monde, comme il en serait parfaitement

convaincu s'il la connaissait mieux. La simple possibilité de la revoir encore parut le terrifier.

« Est-ce vrai ? s'écria-t-il. Quoi ! réellement, monsieur ? »

Mais, en même temps, il demanda sa bougie et monta dans sa chambre, très-peu rassuré. Le bon petit docteur n'était pas précisément grisé par le vin chaud ; mais je suis persuadé que son pouls paisible avait accéléré son mouvement régulier de deux ou trois pulsations de plus par minute. Pareille chose ne lui était certes pas arrivée depuis la mémorable nuit où ma tante, désappointée, accueillit si mal la grande nouvelle de ma venue au monde.

Un peu fatigué et entendant sonner minuit, j'allai aussi me coucher.

Le lendemain, je passai toute la journée sur l'impériale de la diligence de Douvres. Ma tante (elle portait des lunettes à présent) prenait le thé lorsque je tombai en quelque sorte des nues au milieu de son ancien salon, où je fus reçu par elle, par monsieur Dick et ma bonne Peggoty, à bras ouverts et avec des larmes de joie. Peggoty était devenue la femme de charge de la maison. Quand l'ardeur des premières démonstrations fut un peu calmée et que nous pûmes causer tranquillement, ma tante s'amusa beaucoup du récit de ma rencontre avec monsieur Chillip et du souvenir formidable qu'il avait conservé d'elle. Dieu sait comme elle parla du second mari de ma pauvre mère et de cette *sœur meurtrière* que, pour rien au monde, ma tante n'eût appelée d'un autre nom chrétien ou païen. Dieu sait si ma chère Peggoty fit volontiers écho à tout ce que disait sa maîtresse du frère et de la sœur,

XXXIII

AGNÈS.

Ma tante et moi, quand on nous laissa seuls, nous prolongeâmes la causerie bien avant dans la nuit. Les lettres que j'avais reçues pendant mon absence m'avaient tenu à peu près au courant de ce qui m'intéressait ; mais j'étais curieux de détails. Ainsi, nous nous entretînmes des émigrants australiens, qui

n'avaient pas cessé de donner de leurs nouvelles, et elles étaient toutes excellentes. Monsieur Micawber, entre autres, réussissait au delà de ses espérances, et, fidèle à ses engagements, il s'acquittait avec une régularité exemplaire envers ceux dont les avances lui avaient ouvert la voie de la fortune dans le Nouveau-Monde. « Jeannette, me dit ma tante, était rentrée à mon service, comme vous savez ; elle revint avec moi à Douvres persuadée qu'elle avait renoncé au mariage ; mais cela ne l'a pas empêchée d'épouser enfin un tavernier faisant bien ses affaires. Vous l'avouerez-je, j'ai moi-même, en cette occasion, manqué à mon grand principe en conduisant la fiancée à l'autel et en lui donnant une petite dot. » Monsieur Dick ne pouvait être oublié. Ma tante m'apprit qu'il n'avait pas cessé de faire des copies, cherchant par ce semblant d'occupation à tenir éloigné le roi Charles I^{er}. « Mais c'est un des dédommagements les plus doux de l'ennui de ma vie, dit-elle, de voir le brave homme heureux et libre, au lieu de gémir dans la retraite monotone d'une maison d'aliénés... D'ailleurs, personne ne peut savoir comme moi tout ce qu'il y a de sain encore dans cette tête. »

J'hésitais à faire une question sur mon vénérable maître, le docteur Strong et sa femme ; mais ma tante me rassura complètement. Jack Maldon n'était qu'un fat qui avait pris trop à la lettre les maladroites allusions que mistress Markleham faisait sans cesse à l'affection enfantine de sa fille pour son cousin. Mistress Strong elle-même s'était aperçue à la longue qu'elle était compromise par la légèreté du Vieux-Général et par ce besoin de distraction qu'on lui attribuait. Elle avait fini par avoir une explication avec sa mère et son mari, se montrant sous un jour tout nouveau à l'un et à l'autre. Tous les nuages s'étaient évanouiz : monsieur Wickfield avouait qu'il avait autrefois été bien trompé sur cette jeune femme, digne désormais à ses yeux de l'amitié d'Agnès.

« Mais, Trot, mon ami, dit enfin ma tante, quand irez-vous à Cantorbéry ? »

— Ma tante, demain matin ; je me procurerai un cheval. A moins que vous ne vouliez venir avec moi.

— Non, répondit ma tante avec sa précision un peu brusque ; je prétends rester où je suis.

— Alors, je ferai la course à cheval. Je n'aurais pu traverser

aujourd'hui Cantorbéry sans m'y arrêter, si c'eût été tout autre que vous que je venais voir à Douvres.

— Merci, cher Trot ; mais votre *vieille* tante aurait pu attendre jusqu'à demain. »

Ce disant, elle porta une main caressante sur la mienne pendant que je regardais le feu d'un air pensif et mélancolique.

Pensif et mélancolique ; car je ne pouvais me retrouver là et si près d'Agnès, sans sentir renaître les regrets qui m'occupaient depuis si longtemps. Il me semblait encore entendre ma tante me répéter : Aveugle ! aveugle ! aveugle ! et je la comprenais mieux à présent.

Quand je levai les yeux, après quelques minutes de silence, je m'aperçus qu'elle m'observait avec attention. Peut-être avait-elle suivi le cours de mes pensées... Ah ! il me semblait qu'il était bien facile de le suivre désormais !

« Vous trouverez son père un vieillard à cheveux blancs, dit ma tante, quoique, sous tous les autres rapports, il ait gagné au changement qu'amènent les années. Il s'est bien corrigé de ce qui fit le malheur de sa vie, et ce n'est plus cet homme qui mesurait à une règle étroite et unique tous les motifs, tous les instincts, tous les plaisirs, tous les chagrins. Quant à Agnès, vous la verrez toujours la même, toujours aussi bonne, aussi belle, aussi affectueuse, aussi désintéressée. Je voudrais la louer plus encore si je savais comment. »

Il n'était pas de plus haute louange pour elle ni de reproche plus cruel pour moi. Ah ! comment m'étais-je fourvoyé si loin ?

« Que, grâce à ses leçons, les jeunes filles qui lui sont confiées lui ressemblent, dit ma tante attendrie jusqu'aux larmes, et Dieu sait si sa vie aura été bien employée ! Je serai utile et heureuse ! nous disait-elle, vous le rappelez-vous ! Comment pourrait-elle être autre chose qu'utile et heureuse ?

— Agnès a-t-elle?... J'interrompis la question que j'allais faire, m'apercevant que je venais de penser tout haut.

— Eh bien ? qu'alliez-vous me demander ? s'écria ma tante vivement.

— A-t-elle... quelqu'un qui soit amoureux d'elle ? dis-je.

— Elle en a vingt ! s'écria ma tante avec une fierté indignée. Elle aurait pu se marier vingt fois, mon cher Trot, depuis votre absence !

— Sans doute, répliquai-je, sans doute ; mais en a-t-elle un qui soit digne d'elle ? Agnès ne pourrait faire attention à celui qui ne le serait pas. »

Ma tante se mit quelques moments à rêver, avec son menton appuyé sur sa main ; — puis, relevant lentement la tête et me regardant, elle me dit :

« Je soupçonne qu'elle a un attachement, Trot.

— Un attachement heureux ? demandai-je.

— Trot, répondit ma tante d'un air grave, je ne sais pas. Je n'ai pas le droit de vous le dire : c'est une chose qu'elle ne m'a jamais confiée, mais que je soupçonne. »

Elle me regarda avec une telle attention et une telle inquiétude (elle tremblait même), que je ne doutai plus qu'elle n'eût deviné et surpris tout à l'heure ma secrète pensée. Pour rester maître de moi-même, j'eus besoin d'appeler à mon secours les résolutions énergiques que j'avais formées après tous mes jours et toutes mes nuits de lutte contre mon propre cœur.

« Si cela est, commençai-je, et j'espère que cela est...

— Je ne le sais pas précisément, dit ma tante vivement. Vous ne devez pas vous en rapporter à mes soupçons, il faut les garder pour vous ; ils n'ont peut-être qu'un fondement bien léger. Je n'ai pas le droit de parler.

— Si cela est, répétai-je, Agnès m'en fera part quand elle le croira convenable. Une sœur à qui j'ai fait tant de confidences, ma tante, n'aura pas d'objection à m'en faire une à son tour. »

Ma tante détourna les yeux, demeura quelques minutes pensive et me mit la main sur l'épaule. Nous continuâmes ainsi, elle et moi, à méditer le passé, sans prononcer une parole, jusqu'au moment où nous nous séparâmes pour monter chacun dans notre chambre.

Le lendemain matin, de très-bonne heure, j'étais à cheval, me rendant à la ville où j'avais passé mes belles années d'écolier. Je ne peux dire que je me sentisse parfaitement heureux, malgré la victoire remportée sur moi-même... malgré même l'espoir de revoir bientôt Agnès.

Je parcourus cette route si connue et je revis ces rues si paisibles dont chaque pierre était comme une page de mes souvenirs. Laisant ma monture dans une auberge à la porte de la ville, j'allai pédestrement jusqu'à la vieille maison gothique. En arrivant devant la porte, je n'osai pas entrer encore, tant j'avais

le cœur gros. Je passai et repassai sous la croisée de la tourelle où j'avais vu successivement installés Uriah Heep et monsieur Micawber. Je remarquai qu'on avait transformé ce cabinet de clerc en un petit salon. Sauf ce changement, la vieille maison offrait toujours la même aspect d'ordre et de propreté que lorsque je l'avais vue pour la première fois. Une nouvelle servante m'ouvrit. Je la priai d'aller prévenir miss Wickfield qu'un étranger désirait lui donner des nouvelles d'un ami qu'il avait rencontré dans ses voyages. — Je fus introduit dans le salon du premier étage, par l'antique escalier dont les marches m'étaient si bien connues, quoique je n'en voulusse rien dire à celle qui me priait de faire attention à mes pas. Sur les rayons de la bibliothèque étaient les mêmes livres qu'Agnès et moi nous avions lus ensemble. Dans le même coin, j'observai le pupitre sur lequel je m'étais appuyé pour apprendre mes leçons par cœur. Les changements causés par le séjour des Heep n'existaient plus. Tout avait été rétabli comme au temps où j'étais le seul hôte de monsieur Wickfield.

Je me plaçai dans l'embrasure d'une fenêtre et regardai à travers la rue les maisons du côté opposé, me rappelant que je les regardais souvent de même par une journée pluvieuse. Combien de fois ce fut une distraction pour mon impatience d'écolier, d'observer de là les voisins et les voisines, de deviner leurs occupations intérieures et de les suivre des yeux lorsqu'ils sortaient ou rentraient, s'éloignaient le long du trottoir ou franchissaient le ruisseau grossi par les cascades des gouttières. Une autre sensation réveilla en moi le souvenir de l'intérêt particulier avec lequel je guettais jadis à cette même fenêtre les vagabonds qui, traversant la ville avec leur bagage au bout d'un bâton, m'apportaient par leur simple passage les émanations de la terre humide, le parfum des feuilles et des buissons, jusqu'à la fraîcheur de la brise que j'avais respirée dans ma fuite de Londres aux bords de la mer.

Soudain le bruit de la petite porte qui s'ouvrait dans un panneau de ce salon me fit tressaillir et tourner la tête. C'était elle ! mes yeux rencontrèrent ses yeux sereins et purs ; elle s'arrêta en m'apercevant et porta une de ses mains à son cœur. Je la pris dans mes bras.

« Agnès ! ma chère Agnès ! j'ai eu tort de vous surprendre.

— Non, non ! Je suis si heureuse de vous voir, Trotwood !

— Chère Agnès ! c'est moi qui suis heureux ! »

Je la tins embrassée sur mon sein, et pendant quelques instants nous restâmes silencieux. Puis nous nous assîmes à côté l'un de l'autre, et je pus contempler ce visage d'ange qui me sourit de ce sourire qui charmait mes songes depuis des années.

Si dévouée, si belle, si tendre et si bonne ! — Je lui devais tant de reconnaissance, elle m'était si chère, que je ne pouvais trouver une parole pour exprimer ce que j'éprouvais. J'aurais voulu la bénir, j'aurais voulu la remercier, j'aurais voulu lui dire de vive voix, comme je l'avais fait dans mes lettres, quelle influence elle exerçait sur moi... vains efforts ! mon amour et mon bonheur étaient muets.

Sa douceur calme apaisa peu à peu mon agitation ; elle me ramena à l'heure de nos adieux, et me parla de tout ce qui m'intéressait avec cette délicatesse dont les nobles cœurs ont seuls l'instinct ; sa voix avait la vertu de ces harmonies mélancoliques qui charment les douleurs en les réveillant. Ce fut ainsi qu'elle m'entretint d'Émilie, qu'elle avait visitée secrètement avant son départ ; — ce fut ainsi qu'elle m'entretint de la tombe de Dora. Je la regardais et je l'écoutais avec une tristesse silencieuse.

« Et vous, Agnès, lui dis-je enfin, voulant aussi qu'elle me parlât d'elle, et vous, pourquoi ne me dites-vous presque rien de ce que vous avez fait pendant ce laps de temps ?

— Que vous dirais-je ! répondit-elle avec son céleste sourire ; mon père est bien ; vous nous retrouvez ici, tranquilles, dans notre maison qui nous est rendue ; toutes nos inquiétudes se sont évanouies ; sachant cela, Trotwood, vous savez tout.

— Tout, Agnès ! » dis-je.

Elle me regarda avec une expression fugitive de surprise, et peut-être une légère pâleur.

« Est-ce bien tout, ma sœur ? rien de plus ? » osai-je ajouter.

Les couleurs revinrent sur ses joues et puis elle pâlit : elle sourit mélancoliquement, à ce qu'il me sembla, et secoua la tête.

J'avais tenté, par ma question, de l'amener à la confiance que j'attendais d'elle, après ce que ma tante m'avait dit ; car, quelque pénible que dût être cette confiance pour moi, je voulais discipliner mon cœur et faire mon devoir courageusement ; mais, voyant qu'elle éprouvait un certain embarras, je passai outre :

« Vous avez beaucoup à faire, chère Agnès ?

-- Avec mon école ?... répondit-elle ayant retrouvé toute la sérénité de son regard.

— Oui, c'est une tâche fatigante, n'est-ce pas ?

— Mais non, elle est plutôt agréable, répliqua-t-elle.

— Rien ne vous coûte quand il s'agit de faire du bien. »

Elle pâlit et rougit encore comme tout à l'heure, et je remarquai le même sourire mélancolique qui avait provoqué ma première question ; mais cela ne fut que passager.

« Vous attendrez pour voir mon père, dit-elle, et vous nous donnerez au moins toute la journée, peut-être même consentirez-vous à dormir dans votre chambre... Nous l'appelons toujours votre chambre. »

Je lui répondis que je ne le pouvais pas, ayant promis à ma tante de retourner ce même soir auprès d'elle ; mais que je resterais volontiers jusqu'à la nuit.

« Il faut, dit Agnès, que je me rende prisonnière pour quelques heures encore ; mais voici vos anciens livres, Trotwood, et notre ancienne musique.

— Même les anciennes fleurs, ou du moins les mêmes espèces de fleurs que je revois dans cette corbeille ! m'écriai-je en promenant mes regards autour du salon.

— Oui, répondit-elle, en votre absence je me suis donné le plaisir de tout arranger ici comme lorsque nous étions enfants... car nous étions heureux alors, je pense.

— Si nous l'étions ! Dieu le sait, dis-je.

— Et la plus insignifiante des choses qui pouvaient me rappeler mon frère, ajouta Agnès avec son regard le plus affectueux, a été pour moi un objet précieux ; même ce petit panier, qui contient encore les clefs de la maison. Je l'ai toujours porté à la ceinture, parce qu'il semble faire résonner un air d'autrefois. »

A ces mots, Agnès, me disant adieu pour retourner à son école, ouvrit la porte par où elle était entrée, et se retira.

« Ah ! pensai-je, je dois conserver cette affection de sœur avec un soin religieux ! c'est tout ce qui me reste, par ma faute, mais c'est encore un trésor ; si j'ébranlais les fondements de cette sainte confiance qu'Agnès a en moi, je la perdrais... à jamais. Oui, oui, je le jure, je saurai la respecter... plus je l'aime, moins j'oublierai cela. »

J'allai parcourir les rues de la ville, et j'aperçus mon ancien ennemi le boucher; il était devenu un des constables, et son bâton, l'insigne de sa charge, pendait à l'un des crocs de son étal. Je dirigeai ma promenade vers le rempart au pied duquel j'avais lutté avec lui deux fois, tour à tour vaincu et vainqueur. Là, je me rappelai miss Shepherd, miss Larkins l'aînée, toutes mes folles amours, toutes mes antipathies; mais rien ne semblait avoir survécu aux sentiments de cette époque, rien, excepté celui que m'inspirait Agnès... rien, excepté Agnès elle-même qui brillait au-dessus de moi comme une étoile, toujours plus belle dans la haute sphère où mon regard ne pouvait renoncer à la suivre.

Quand je revins, monsieur Wickfield était rentré. Il passait une grande partie de la journée dans un jardin situé à deux ou trois milles de Cantorbéry. Je le trouvai tel que ma tante l'avait décrit; il n'était plus que l'ombre de son beau portrait qui décorait toujours la salle à manger.

Nous nous mîmes à table, pour dîner, avec sept ou huit jeunes filles; mais, sous l'influence d'Agnès, ce petit monde ne troublait nullement le calme d'une demeure où ma mémoire s'était si souvent réfugiée comme dans un sanctuaire. Le dîner fini, monsieur Wickfield ne buvant plus de vin et moi n'en désirant pas, nous montâmes au salon du premier étage, où Agnès et ses petites élèves touchèrent du piano, chantèrent, jouèrent et travaillèrent à broder ou à coudre. Après le thé, les jeunes filles nous laissèrent tous les trois et nous nous mîmes à causer du temps passé.

Monsieur Wickfield me dit: — « Mon rôle, dans le temps qui n'est plus, m'a laissé bien des regrets... d'amers regrets, des remords même, Trotwood, sachez-le bien; mais je ne voudrais pas... le pourrais-je vouloir... que ce temps-là n'eût jamais existé. »

Je le crois bien, pensai-je en regardant Agnès.

« En anéantissant le passé, poursuivit-il, j'anéantirais le souvenir de tant de patience et de dévouement, de tant de piété et de tendresse filiales... que je ne saurais m'en priver à aucun prix... non, non, à aucun.

— Je vous comprends, lui dis-je, je vous comprends. Ce passé est pour moi... ce passé a toujours été l'objet de ma vénération.

— Mais personne ne sait, pas même vous, reprit monsieur Wickfield, tout ce qu'elle a fait, tout ce qu'elle a souffert, tous les combats qu'elle a livrés. Chère Agnès ! »

Elle avait posé sa main sur son bras, d'un air suppliant, pour l'empêcher d'en dire davantage... et elle était pâle, très-pâle.

Monsieur Wickfield soupira, et je crus deviner qu'il avait fait allusion à un sujet pénible qui devait avoir quelque rapport direct ou indirect avec ce que ma tante m'avait dit :

« Trotwood, reprit-il, vous ai-je jamais parlé de sa mère, et quelqu'un vous en a-t-il parlé ?

— Non, jamais.

— Ce n'est pas une longue histoire... quoiqu'elle résume de longues douleurs. Elle m'avait épousé en opposition à la volonté de son père, qui la renia pour sa fille. Elle n'avait plus de mère depuis longtemps, et lui, c'était un homme inflexible. Vainement fit-elle tout pour l'attendrir, il la repoussa. Avant qu'Agnès vînt au monde, elle implora de nouveau son pardon : il la repoussa encore et lui brisa le cœur. »

Agnès se pencha sur l'épaule du vieillard et passa son bras autour de son cou.

« Ma pauvre femme, poursuivit monsieur Wickfield, avait un cœur affectueux. Personne ne savait, comme moi, jusqu'à quel point ce cœur était aimant et sensible. Elle avait pour moi un attachement sincère ; mais elle ne connut jamais le bonheur, et elle gémissait toujours en secret de la dureté de son père. Elle languit et mourut, me laissant Agnès, âgée de deux semaines... et ces cheveux blancs que vous remarquâtes lorsque vous vîntes ici pour la première fois. »

Il embrassa Agnès sur le front.

« Ah ! dit-il, j'aimais mon enfant ; mais mon amour pour elle se ressentait du trouble de mon esprit. La perte de sa mère avait altéré ma raison, et je ne sus pas me gouverner moi-même... Mais pourquoi parler de moi ! c'est d'Agnès et de sa mère que je dois vous parler, mon cher Trotwood ; vous ne savez que trop ce que j'étais, et ce que je voulais dire d'Agnès, c'est que j'ai toujours retrouvé quelque chose des malheurs de sa mère dans son caractère. Je n'ajouterai rien de plus. »

Il baissa la tête, et ce qu'il venait de dire me sembla rendre plus touchante encore l'expression de la figure angélique d'Agnès,

et plus sainte sa piété filiale. Elle se leva, et allant se placer devant son piano, elle y trouva quelques-uns des airs qu'elle nous avait si souvent fait entendre dans le même lieu.

Je m'approchai et me tins debout auprès d'elle.

« Avez-vous l'intention d'aller voyager encore ? me demanda Agnès dans l'intervalle de deux airs.

— Qu'en pense ma sœur ?

— J'espère que vous ne voyagerez plus.

— Alors, je n'en ai pas l'intention.

— Puisque vous voulez savoir ce que j'en pense, dit-elle, je crois que vous auriez tort de repartir. Votre réputation croissante et votre succès agrandissent la sphère de votre talent : vous pouvez le diriger vers un noble but, et, si je puis me passer, moi, de mon frère, vos contemporains ne le pourraient pas.

— Ce que je suis, c'est vous qui l'avez fait, Agnès, vous le savez bien.

— Je vous ai fait ce que vous êtes, moi, Trotwood ?

— Oui, Agnès, ma chère sœur, répondis-je en me penchant vers elle. Je n'ai pu, ce matin, dans mon émotion, vous exprimer une pensée qui ne m'a plus quitté depuis la mort de Dora. Vous vous souvenez lorsque vous descendîtes de sa chambre et vîntes me trouver, me montrant du doigt le ciel, Agnès ?

— Ah ! mon ami, dit-elle les yeux pleins de larmes, pourrais-je l'oublier jamais ; pauvre Dora ! si aimante, si confiante et si jeune !

— Telle que vous m'apparûtes en ce moment, telle que vous fûtes pour moi, ma sœur, telle vous êtes toujours restée depuis pour mon âme, toujours me montrant du doigt le ciel ! toujours me guidant à quelque chose de meilleur, à quelque chose de plus noble et de plus élevé ! »

Elle me répondit par un sourire qui brilla à travers ses larmes, et moi je poursuivis :

« Et je vous suis si reconnaissant de cela, chère Agnès, je vous suis si dévoué, qu'il n'est pas de nom pour l'affection de mon cœur. Je veux que vous sachiez, quoiqu'il me soit difficile de l'exprimer, que, tant que je vivrai, je vous chercherai pour me servir de guide dans l'avenir, comme vous m'en avez servi dans les ténèbres du passé. Quelque chose qui arrive, quelques nouveaux liens que vous formiez, quelques changements qui

surviennent entre nous, je vous regarderai toujours avec les mêmes sentiments, je vous aimerai toujours de la même affection. Vous serez sans cesse ma conseillère et mon ange de bon secours : jusqu'à ce que je meure, ma sœur bien aimée, je vous verrai toujours là, devant moi, me montrant du doigt le ciel! »

Elle mit sa main dans la mienne, et me dit qu'elle était fière de moi et de ce que je venais de dire, quoique je lui donnasse une louange au-dessous de son mérite ; puis elle se mit à jouer un air sans cesser de me regarder.

« Le croiriez-vous, Agnès? ajoutai-je, ce que j'ai entendu ce soir, pour la première fois, de la bouche de votre père, m'explique le sentiment que vous m'inspirâtes tout d'abord et que j'éprouvais pour vous quand vous n'étiez que la compagne de mes études et de mes récréations d'écolier.

— Vous saviez que je n'avais pas de mère, répondit-elle, et j'intéressais votre bon cœur.

— Plus que cela, Agnès! je devinai, sans connaître toute votre histoire, qu'il y avait autour de vous je ne sais quoi de tendre et de sympathique, quelque chose qui, dans une autre, n'eût été que l'expression d'une grande infortune, mais qui était plus que cela en vous... »

Elle se mit à jouer un air en me regardant encore.

« Trouvez-vous que ce ne soit là qu'un caprice de l'imagination, Agnès?

— Non!

— Rêvais-je, quand je sentais déjà, tout enfants que nous étions vous et moi, que vous seriez un de ces cœurs fidèles qui savent triompher de toutes les épreuves de la vie, conservant jusqu'à la mort leur courage pour souffrir, leur dévouement pour consoler? Rirez-vous de ce rêve, Agnès?

— Oh! non, non! »

Pendant un instant, un nuage de mélancolie voila son front serein, mais un nuage passager, et elle ne cessa ni de jouer son air, ni de me regarder avec son calme sourire.

Quand je repris la route de Douvres et que le vent de la nuit murmura à mon oreille comme la voix d'un souvenir d'inquiétude, je me rappelai le nuage et craignis qu'Agnès ne fût pas heureuse. Et moi, étais-je heureux? non; mais la conscience d'avoir loyalement apposé le sceau du devoir sur le passé me

réconcilia avec mes regrets mêmes, et j'évoquai la noble image qui me montrait du doigt le ciel. « Oui, Agnès, me disais-je, dans le ciel que tu me montres, je pourrai du moins t'aimer encore d'un amour inconnu sur la terre et te révéler sans péril le mystère des combats que mon cœur s'est livrés quand il t'aimait du seul amour que les cœurs peuvent éprouver ici-bas.

XXXIV

ON ME MONTRE DEUX PRISONNIERS INTÉRESSANTS.

Provisoirement, — à tout événement et jusqu'à ce que mon ouvrage sur le chantier fût achevé, ce qui devait être l'affaire de plusieurs mois, — je pris mon domicile chez ma tante, à Douvres, poursuivant là, tranquillement, ma tâche dans l'embrasure de cette croisée d'où j'avais contemplé les reflets de la lune sur la mer, cette nuit où, pour la première fois, je trouvai un asile sous ce toit hospitalier.

Fidèle à mon plan de ne parler de mes romans que lorsque leur composition se lie accidentellement à ma propre histoire, je n'entrerai dans aucun détail sur les inspirations, les jouissances, les anxiétés et les triomphes de mon art. J'ai déjà dit que je m'y vouai sérieusement, que j'y consacrai toute l'ardeur et toute l'énergie de mon âme. Si les livres que j'ai écrits ont quelque valeur, ils diront le reste; sinon, eh bien! peu importe le reste!... qui s'intéressera à ce que j'ai écrit et publié?

De temps en temps j'allais à Londres, tantôt pour me distraire dans le mouvement de cette capitale populeuse, tantôt pour consulter Traddles. Il avait, en mon absence, conduit mes affaires avec une parfaite intelligence et elles prospéraient. Comme ma notoriété commençait à m'attirer une véritable avalanche de lettres que m'adressaient des gens que je ne connaissais pas le moins du monde, lettres la plupart sur des riens et auxquelles il était extrêmement difficile de répondre, je convins avec Traddles que mon nom serait gravé à côté du sien sur sa porte. C'était là que les infortunés facteurs venaient vi-

der leurs sacoques remplies de lettres pour moi ; c'était là que, par intervalles, je venais les parcourir, condamné à la besogne d'un ministre secrétaire d'État, moins le salaire.

Au milieu de cette correspondance se trouvait de temps à autre une obligeante proposition de la part des nombreux procureurs en expectative qui rôdaient autour du tribunal des Doctors-Commons. On aurait voulu que je consentisse à laisser pratiquer sous mon nom, après que j'aurais rempli les dernières formalités pour devenir procureur moi-même, et l'on m'eût payé tant pour cent sur les bénéfices. Mais je refusai toutes les offres, sachant bien qu'il n'existait que trop de ces praticiens sans titres et bien persuadé que le métier était assez méchant comme cela sans que je fisse rien pour le rendre pire.

Les belles-sœurs de Traddles étaient retournées chez leur père lorsque je fis inscrire mon nom sur la porte de mon ami. Le petit groom à l'œil narquois prenait des airs affairés : on eût dit qu'il n'avait jamais ouï parler de Sophie, qui restait enfermée dans une chambre de derrière, occupée à coudre et jetant quelques coups d'œil sur un petit parterre aux teintes fuligineuses, au milieu duquel était une pompe. Mais je la trouvais toujours la même, heureuse et gaie ménagère, fredonnant souvent ses ballades du Devonshire quand aucun pas étranger ne troublait le silence de l'escalier, et charmant, comme un écho mélodieux, le petit groom qui jouait le rôle de jeune clerc dans son cabinet officiel.

Je ne pouvais m'expliquer pourquoi je surprenais maintes fois Sophie écrivant sur un cahier qu'elle fermait bien vite et cachait dans un tiroir dès qu'elle m'apercevait. Le secret ne tarda pas à se trahir. Un jour, Traddles, qui arrivait de l'audience tout trempé d'une averse, tira de son bureau une feuille de papier et me demanda ce que je pensais de cette écriture.

« Non, non, Tom ! s'écria Sophie qui chauffait les pantoufles de Traddles devant le feu.

— Ma chère, reprit Tom avec un regard enchanté, pourquoi non ? Que pensez-vous de cette écriture, Copperfield ?

— Elle est extraordinairement conforme au type légal, répondis-je ; je n'ai jamais vu une main plus raide.

— Elle ne ressemble en rien à celle d'une femme, n'est-ce pas ? dit Traddles.

— D'une femme! répétais-je; c'est plutôt celle d'un copiste aux doigts de fer. »

Traddles partit d'un éclat de rire, et m'apprit, dans un transport de joie, que c'était l'écriture de Sophie; que Sophie avait prétendu qu'il aurait bientôt besoin d'un clerc expéditionnaire, et qu'elle serait ce clerc. Sophie était parvenue à imiter cette écriture de formulaire d'après un modèle, et elle était en état d'expédier je ne sais plus combien de feuillets de copie par jour.

La bonne Sophie parut très-confuse que Tom m'eût raconté tout cela :

« Tom, lui dit-elle, quand vous serez devenu un juge, vous ne serez pas si empressé à le proclamer.

— Je le nie, dit Traddles, j'en serai toujours fier dans toutes les circonstances, deviendrais-je lord-chancelier.

— Mon cher Traddles, lui dis-je quand Sophie se fut retirée en riant, quelle bonne et charmante femme vous avez là!

— Mon cher Copperfield, répondit Traddles, elle est toujours la meilleure fille du monde! Comme elle conduit notre ménage! quelle ponctualité! quels soins! quelle économie! quel ordre! quelle perfection, en un mot! et quelle gaieté, Copperfield!

— En vérité, repris-je, vous avez raison de la vanter: quel heureux garçon vous êtes! je crois qu'il n'y a pas sur la terre un mari et une femme qui sachent mieux que vous et elle se rendre heureux l'un par l'autre.

— Je suis sûr, en effet, dit Traddles, que nous sommes très-heureux. Je ne saurais m'empêcher pour le moins d'en convenir, quand je vois Sophie se lever avant le jour par les matinées de brume, mettre tout en ordre dans l'appartement, aller au marché avant que les clercs soient rendus à leurs études, ne faisant pas plus attention au mauvais temps qu'au beau, préparant les meilleurs petits dîners avec n'importe quoi, faisant des puddings et des pâtés, entretenant la propreté autour d'elle comme sur elle, ayant toujours l'air d'être en toilette, se couchant tard pour veiller avec moi, toujours de bonne humeur et me peignant l'avenir en beau... »

En parlant ainsi, Traddles, s'étant chaussé des chères pantoufles que Sophie lui avait chauffées elle-même, étendait complaisamment les pieds sur le garde-feu.

« Et puis nos plaisirs! continua-t-il; ah! ils ne sont pas

coûteux, mais ils sont extraordinaires. La soirée venue, quand nous la passons ici, que nous fermons toutes nos portes et tirons les rideaux... ces rideaux faits par Sophie... où pourrions-nous être mieux? Fait-il beau, nous allons prendre l'air après souper; les rues, mon ami, nous offrent toutes sortes de jouissances. Nous nous arrêtons devant les fenêtres des bijoutiers : je fais voir à Sophie la rivière de diamants qui ornerait son col de ses étincelants méandres, si je pouvais l'acheter pour elle, et Sophie me fait voir à son tour le cadeau qu'elle rêve pour moi : une belle montre à répétition et à échappement horizontal. Nous passons ainsi en revue les fourchettes et les cuillers, les saucières et les beurrières, les sucriers et les pinces à sucre que nous préférerions si nos moyens nous permettaient de les acquérir. Je ne sais pas vraiment si nous serions plus enchantés de les avoir déjà. Nous parcourons ensuite les squares et les rues des beaux quartiers, pour nous dire : voilà l'hôtel qui nous conviendrait, si j'étais créé un des douze juges d'Angleterre. Nous en réglons alors la distribution ; nous meublons notre appartement et les chambres de mes belles-sœurs : telle chose irait mieux ici, telle autre irait mieux là ; c'est ce que nous discutons jusqu'à ce que nous nous soyons mis d'accord ; quelquefois nous allons au théâtre à moitié prix, et c'est d'un merveilleux bon marché ! Aussi le spectacle nous amuse sans nous causer le moindre regret, d'autant plus que nous nous livrons complètement, Sophie et moi, à l'illusion de chaque pièce. En retournant à la maison, peut-être achetons-nous un plat froid chez le rôtisseur ou un homard chez le marchand de poissons, et nous soupçons délicieusement en parlant de ce que nous avons vu. Je vous le demande, Copperfield, si j'étais lord-chancelier, pourrions-nous faire cela ?

— Mon cher Traddles, pensai-je, soyez n'importe quoi, vous serez toujours le meilleur être du monde... Et, à propos, lui dis-je tout haut, je suppose que vous ne dessinez plus maintenant des squelettes comme au pensionnat ?

— Réellement, répondit Traddles riant et rougissant un peu, je ne puis nier, mon cher Copperfield, que l'autre jour, me trouvant la plume à la main dans un des arrière-bancs du tribunal civil, il me prit fantaisie d'essayer si j'avais encore ce talent. Si vous regardiez certaine marge de ce registre, vous

pourriez bien y trouver un squelette de ma façon, coiffé d'une perruque de magistrat. »

Après que nous eûmes ri ensemble de bon cœur, Traddles s'écria, en se livrant à une réminiscence avec sa bonté habituelle :

« Le vieux Creakle !

— Le vieux scélérat ! dis-je ; car je n'étais jamais moins disposé à pardonner à notre ancien pédagogue sa brutalité envers Traddles, que lorsque je voyais Traddles lui-même la lui pardonner si facilement ! Le vieux scélérat ! répétau-je, j'ai reçu une lettre de lui...

— De Creakle, le principal de notre pensionnat ! dit Traddles, est-ce possible ?

— Oui, mon ami, parmi les personnes au souvenir desquelles m'ont soudain rappelé ma renommée et mes succès lucratifs, parmi celles qui prétendent n'avoir jamais cessé de m'être très-attachées, se trouve le susdit Creakle. Il n'est plus instituteur à présent, Traddles. Il est retiré et siège comme un des juges de paix du comté de Middlesex. »

Je supposais que Traddles apprendrait cela avec quelque surprise ; il n'en fut rien.

« Comment expliquez-vous, ajoutai-je, qu'il ait pu devenir un des magistrats de Middlesex ?

— Ah ! certes, répondit Traddles, ce n'est pas facile de satisfaire à une pareille question. Peut-être a-t-il prêté de l'argent à quelqu'un, obligé quelqu'un, ou spéculé dans l'intérêt de quelqu'un connaissant quelqu'un qui aura obtenu du lord-lieutenant cette nomination.

— Quoi qu'il en soit, il a été nommé, dis-je, et c'est en sa qualité de magistrat qu'il m'écrit pour m'informer qu'il sera enchanté de faire fonctionner devant moi l'unique vrai système de la discipline des prisons, la seule manière incontestable de convertir les criminels et de rendre leur conversion sincère... Ce système est celui de l'emprisonnement solitaire. Qu'en pensez-vous ?

— Du système ? demanda Traddles d'un air grave.

— Non, de la proposition. Dois-je accepter, et voulez-vous venir avec moi ?

— Je n'ai pas d'objection, dit Traddles.

— Alors, je vais lui écrire que j'accepte. Sans parler des mauvais traitements que nous subissions vous et moi, vous vous souvenez, je suppose, que ce même monsieur Creakle avait mis son fils à la porte de chez lui et qu'il rendait la vie dure à sa femme et à sa fille.

— Parfaitement, dit Traddles.

— Eh bien ! lisez sa lettre, vous y verrez qu'il est le plus tendre des hommes pour les prisonniers qui ont commis toute la kyrielle des crimes conduisant un condamné au pénitencier. Ces gens-là absorbent toute sa sensibilité, toute la tendresse dont il est capable, à l'exclusion de toute autre créature. »

Traddles haussa les épaules et ne parut pas trop étonné. Étais-je bien étonné moi-même ? hélas ! non. J'avais trop observé de pareilles contradictions chez cette espèce humaine qui fait si souvent sa propre satire. Nous choisîmes un jour pour notre visite et j'écrivis ce soir-là, en conséquence, à monsieur Creakle.

Au jour fixé, — c'était, je crois, le lendemain, mais peu importe. — Traddles et moi nous nous rendîmes à la prison où monsieur Creakle était tout-puissant. C'était un bâtiment solide et immense construit à grands frais. En nous approchant de la porte, je ne pus m'empêcher de dire à Traddles : « Quel tapage on aurait fait dans le pays si quelqu'un, abusé par ses rêves, avait proposé de dépenser la moitié de l'argent qu'a coûté cette prison, pour ériger une école d'industrie à l'usage des enfants ou un hospice pour les vieillards ? »

Au rez-de-chaussée de cet édifice, colossal comme la tour de Babel, étaient les bureaux de l'administration. Ce fut là qu'un des employés nous conduisit pour être présentés à notre ancien maître de pension. Il s'y trouvait au milieu d'un groupe, composé de deux ou trois magistrats comme lui et de quelques curieux qu'ils avaient amenés. Il me reçut comme un élève chéri dont il avait formé la jeune intelligence et l'objet de ses plus tendres prédilections. Lorsque je lui nommai Traddles, monsieur Creakle s'exprima de même à son égard, quoique avec une nuance, en répétant qu'il avait été aussi le guide bienveillant et l'ami de ce second élève. Notre vénérable instituteur avait beaucoup vieilli et n'était pas embelli. Son visage était empourpré, ses yeux toujours petits et plus profondément en-

foncés sous leurs orbites. Je l'avais connu autrefois déjà presque chauve; à peine lui restait-il quelque rares cheveux, et les grosses veines de son front, devenues de plus en plus saillantes, ne prétaient aucun agrément à sa physionomie.

La conversation de ces messieurs s'engagea bientôt sur les condamnés. On eût dit, à les entendre, qu'il n'y avait de préoccupation légitime en ce monde que celle qu'excitait cette malheureuse classe flétrie par la loi, mais dont il fallait assurer le bien-être, n'importe la dépense, une fois qu'elle était écrouée dans les murs de la prison. Puis l'on proposa de visiter ces êtres intéressants. C'était l'heure du dîner : nous fûmes d'abord introduits dans la grande cuisine, où le repas de chaque prisonnier était rationné séparément, afin de lui être porté dans sa cellule. La précision et la régularité de ce service semblaient admirables.

Les rouages d'une horloge ne sont pas mieux réglés. « Quel contraste, dis-je tout bas à Traddles, entre ces repas copieux, d'une qualité de mets excellente, et des repas... je ne parle pas des pauvres... mais des soldats, des matelots, des ouvriers, des paysans. Je doute que, dans la masse des classes honnêtes et laborieuses, un homme sur cinq cents ait jamais diné aussi bien. » Mais on m'apprit que le *système* exigeait une nourriture substantielle; et bref, pour tout dire à la fois sur le système, je trouvai que, sur ce chapitre comme sur tous les autres, le *système* répondait à tous les doutes et expliquait toutes les anomalies. Personne ne paraissait avoir la moindre idée qu'on dût étudier d'autre système que le *système*.

Pendant que nous traversions quelques-uns des magnifiques corridors de l'établissement, je demandai à monsieur Creakle et à ses amis quels étaient les avantages supérieurs de ce système par excellence. Ils se résumaient dans le parfait isolement des prisonniers... de sorte qu'aucun de ceux qui habitent là une cellule, ne connaissait l'habitant des autres cellules... et cet isolement parfait s'appelait le traitement moral qui fait passer les prisonniers du calme de la solitude à la contrition et au repentir sincère.

Or, quand nous eûmes visité les condamnés dans leurs cellules, quand nous eûmes parcouru les corridors sur lesquels s'ouvraient ces cellules, quand on nous eut expliqué leur manière d'aller à la chapelle et *cætera*, il me parut plus que probable

que les prisonniers se connaissaient et entretenaient une correspondance entre eux, malgré toute la surveillance qui rendait les communications presque impossibles. Au moment où j'écris, c'est ce qui a été prouvé, à ce que je crois ; mais comme alors insinuer un pareil soupçon c'eût été blasphémer contre le système, je me contentai de chercher de mon mieux le repentir de ceux qui y étaient soumis.

Hélas ! sous ce rapport encore, je ne fus pas complètement satisfait. La formule extérieure du repentir me parut être une espèce d'uniforme moral que les âmes des condamnés revêtaient, comme leurs corps revêtaient le costume obligé du pénitencier. Ces repentants débitaient à peu près tous les mêmes sentiments dont l'expression verbale était à peine variée par quelques mots de plus ou de moins, ce qui déjà était extrêmement suspect. Je trouvai là un grand nombre de renards qui déclaraient les raisins trop verts, mais très-peu de renards que j'aurais laissés approcher de ma treille. Je reconnus surtout que les plus prodigues de ces discours repentants étaient ceux qui s'attiraient le plus tendre intérêt. Ils étaient de très-habiles conteurs, amoureux de la description, de l'effet, de la phrase (comme le prouvaient leurs histoires et leurs confessions), inspirés aussi par la vanité, surexcités par l'isolement même qui ne leur offrait guère que cette distraction oratoire.

Toutefois, dans le cours de notre inspection, j'entendis si souvent parler d'un certain Numéro Vingt-Sept, qui était le favori et devait être réellement un prisonnier-modèle, que je résolus de suspendre mon jugement jusqu'à ce que j'eusse vu Numéro Vingt-Sept. Numéro Vingt-Huit, à ce que j'appris, était aussi un des astres radieux du pénitencier, qui n'avait qu'un malheur, le malheur d'avoir son éclat un peu éclipsé par le lustre extraordinaire de Numéro Vingt-Sept. On m'avait tant vanté Numéro Vingt-Sept, ses pieuses exhortations à tous ceux qui l'environnaient et les belles lettres qu'il écrivait sans cesse à sa mère pour la convertir, que je devins tout à fait impatient de le voir.

Il me fallut contenir mon impatience pendant quelque temps, parce que Numéro Vingt-Sept était réservé pour l'effet final et concluant. Mais à la fin nous arrivâmes à la porte de sa cellule. Monsieur Creakle ayant regardé par une fente, nous dit avec un

sentiment de grande admiration qu'il lisait un volume d'hymnes.

Il se fit un tel mouvement de têtes dans la direction de la fente de la porte, telle était la curiosité empressée de chacun des visiteurs pour voir Numéro Vingt-Sept lisant son volume d'hymnes, que la cellule en fut bloquée. Monsieur Creakle, voulant nous offrir à tous l'occasion de converser avec Numéro Vingt-Sept dans toute sa pureté, ordonna qu'on ouvrît la cellule, et Numéro Vingt-Sept reçut l'invitation de venir dans le corridor. Qu'on juge de l'étonnement de Traddles et du mien : quel était ce fameux converti, ce rare Numéro Vingt-Sept ? Uriah Heep.

Il nous reconnut immédiatement, et, s'avançant avec son tortillement habituel, il nous dit :

« Comment vous portez-vous, monsieur Copperfield ? Comment vous portez-vous, monsieur Traddles ? »

Cette reconnaissance causa une admiration générale ; je crois, en vérité, que chacun pensait que c'était beau à Numéro Vingt-Sept de ne pas être fier et de daigner faire attention à nous.

« Eh bien ! Vingt-Sept, dit monsieur Creakle avec une admiration mélancolique, comment vous trouvez-vous, aujourd'hui ?

— Je suis très-humble, monsieur, répondit Uriah Heep.

— Vous l'êtes toujours, Numéro Vingt-Sept, dit monsieur Creakle. »

Ici un autre des visiteurs, avec une anxiété extrême, lui demanda :

« Êtes-vous tout à fait confortablement ?

— Oui, je vous remercie, monsieur, répondit Uriah en tournant les yeux dans cette direction, plus confortablement ici que je ne fus jamais hors d'ici. Je vois mes fautes à présent, monsieur, et c'est ce qui fait que je me sens confortablement. »

Plusieurs des auditeurs de cette réponse furent très-émus, et un troisième questionneur s'avançant, demanda avec une vive sympathie : « Comment trouvez-vous le bœuf ?

— Merci, monsieur, répondit encore Uriah à cette nouvelle voix ; il était un peu plus coriace hier que je n'aurais voulu ; mais c'est mon devoir de m'en contenter... J'ai commis des fautes, messieurs, ajouta Uriah en promenant ses regards autour de lui avec un sourire béat, et je dois en subir les conséquences sans me plaindre... »

Un murmure se fit entendre, exprimant à la fois la satisfac-

tion que causait l'état céleste de l'âme de Numéro Vingt-Sept et l'indignation contre le fournisseur qui avait pu lui donner un sujet de plainte. Monsieur Creakle en prit note immédiatement, et Numéro Vingt-Sept se tint au milieu de nous sans pouvoir tout à fait dissimuler qu'il savait être le principal phénomène qu'on venait voir dans ce muséum de curiosités morales. Mais on voulait édifier complètement ceux qui, comme Traddles et moi, étaient arrivés sans être convaincus d'avance, et, au risque de nous éblouir par un excès de lumière, on donna des ordres pour faire sortir aussi de sa cellule le Numéro Vingt-Huit.

J'avais déjà été si étonné, que je n'éprouvai plus qu'une sorte de surprise résignée, lorsque je vis sortir monsieur Littimer lisant un volume d'exhortations pieuses.

« Vingt-Huit, dit un monsieur en lunettes qui n'avait pas encore parlé, vous vous êtes plaint, la semaine dernière, du cacao. Comment l'a-t-on fait depuis ? »

— Je vous remercie, monsieur, dit monsieur Littimer, on l'a fait beaucoup mieux. Si j'osais prendre la liberté de parler, monsieur, je ferais observer que je ne crois pas que le lait qu'on y ajoute soit tout à fait sans mélange ; mais je sais, monsieur, qu'il se commet à Londres une grande sophistication du lait. L'article est très-difficile à se procurer dans sa pureté. »

Je crus remarquer que le monsieur en lunettes était le champion de son Numéro Vingt-Huit contre le Numéro Vingt-Sept de monsieur Creakle ; car chacun de ces deux messieurs cherchait à faire valoir son numéro.

« Quel est l'état de votre âme, Vingt-Huit ? demanda l'interrogateur en lunettes. »

— Je vous remercie, monsieur, répondit monsieur Littimer, je vois mes fautes à présent, monsieur. Je suis encore inquiet sur mes anciens compagnons, quand je pense à leurs erreurs, monsieur ; mais j'espère qu'ils pourront obtenir grâce là-haut.

— Vous êtes parfaitement heureux vous-même ? demanda l'interrogateur d'un air encourageant.

— Je vous suis très-obligé, monsieur, répondit monsieur Littimer, parfaitement.

— Avez-vous quelque chose qui vous pèse à présent sur la conscience ? demanda l'interrogateur. Si cela est, exprimez-le, Vingt-Huit.

— Monsieur, répondit monsieur Littimer sans lever les yeux, si ma vue ne m'a pas trompé, il y a ici présent un gentleman qui m'a connu dans mon ancienne vie. Il peut être utile à ce gentleman d'apprendre, monsieur, que j'attribue entièrement mes fautes passées à la vie légère que j'ai menée au service des jeunes gens. Ce sont eux qui m'ont induit en des tentations auxquelles je n'ai pas eu la force de résister. J'espère que ce gentleman profitera du bon conseil, monsieur, et qu'il ne sera pas offensé de ma liberté. Je parle pour son bien. J'ai le sentiment de mes propres erreurs, mais j'espère qu'il se repentira de toutes les faiblesses coupables auxquelles il a participé. »

J'observai que plusieurs des personnes présentes se couvraient les yeux avec une main, comme si elles venaient d'entrer dans une église.

« Voilà qui vous fait honneur, Vingt-Huit, reprit l'interrogateur ; j'attendais cela de vous. Est-ce tout ?

— Monsieur, poursuivit monsieur Littimer, relevant un peu ses sourcils, mais non les yeux, j'ai connu une jeune femme qui s'égara dans une mauvaise voie et que j'aurais voulu ramener dans la bonne. Je n'y pus réussir. Je prie le gentleman dont je parlais tout à l'heure, d'informer cette jeune femme que je lui pardonne sa conduite envers moi, et que je l'exhorte au repentir... Je le prie d'avoir cette bonté.

— Je ne doute pas, Vingt-Huit, dit l'interrogateur, que le gentleman à qui s'adresse votre prière ne sente très-vivement... comme nous devons le sentir tous... ce que vous avez exprimé si convenablement. Nous ne vous retiendrons pas davantage.

— Je vous remercie, monsieur, répéta monsieur Littimer. Messieurs, je vous souhaite à tous le bonjour, espérant que vous et vos familles vous ouvrirez les yeux sur vos fautes et vous convertirez. »

Là-dessus, Numéro Vingt-Huit se retira après avoir échangé un regard avec Uriah, comme s'ils n'étaient pas tout à fait inconnus l'un à l'autre, grâce à quelque moyen secret de communication. Au moment où la porte de la cellule se fermait sur lui, un murmure de satisfaction fit le tour du groupe, qui déclara que c'était là un homme très-respectable et un très-beau cas à citer en faveur du système.

Maintenant, Vingt-Sept, dit monsieur Creakle, qui ramena

l'attention sur *son* numéro, est-il quelque chose que nous puissions faire pour vous ? Parlez...

— Ce que je vous demanderais humblement, monsieur, répondit Uriah avec un tortillement de son cou de reptile, ce serait d'écrire encore à ma mère.

— C'est ce qui vous sera certainement accordé, dit monsieur Creakle.

— Merci, monsieur, je suis inquiet au sujet de ma mère : j'ai peur qu'elle ne coure un danger. »

Quelqu'un demanda sans réflexion : Quel danger ? mais il provoqua un *chut* de la part de ceux que cette question scandalisa.

« Un danger qui menace son âme immortelle, monsieur, répliqua Uriah se tournant vers celui qui avait scandalisé les autres. Je souhaiterais que ma mère pût mettre son âme dans l'état où est la mienne. Je n'aurais pu avoir ce bonheur si je n'étais venu ici. Je voudrais que ma mère eût pu être enfermée ici... Ah ! si tout le monde pouvait être enfermé ici, tout le monde y gagnerait ! »

Ce sentiment excita une satisfaction extrême, — rien n'avait encore autant satisfait les personnes présentes que ce sentiment.

« Avant que je vinsse ici, continua Uriah en nous lançant à tous un regard qui exprimait son mépris pour le monde auquel nous appartenions, j'étais la dupe de mes erreurs, et maintenant je les reconnais. Le péché règne hors d'ici... ma mère n'est pas plus exempte de péché que les autres... car partout est le péché, excepté ici.

— Vous êtes tout à fait changé ? demanda monsieur Creakle.

— Oh ! bonté du ciel ! oui, monsieur, s'écria ce bienheureux pénitent.

— Vous ne retomberiez plus dans vos fautes si vous sortiez d'ici ? demanda quelqu'un.

— Oh ! monsieur ! non !

— Très-bien ! dit monsieur Creakle, voilà qui est très-agréable à entendre. Vous avez salué tout à l'heure monsieur Copperfield, Vingt-Sept : désirez-vous lui adresser quelques paroles ? Vous le pouvez

— Monsieur Copperfield, dit Uriah en me jetant un des plus odieux regards de son odieux visage, vous m'avez connu bien

longtemps avant que je vinsse ici pour m'y convertir. Vous m'avez connu lorsque j'étais humble parmi ceux qui étaient fiers, et doux parmi ceux qui étaient violents... vous fûtes dur vous-même pour moi, monsieur Copperfield, et je ne sais pas si un jour vous ne vous emportâtes pas jusqu'à lever la main sur moi ! »

(Expression générale de commisération. quelques regards expriment même l'indignation).

« Mais je vous pardonne, monsieur Copperfield, poursuit l'impie, je vous pardonne comme le Divin maître pardonna à ceux qui le frappèrent. Je pardonne à tout le monde. Cela m'irait mal de conserver la moindre rancune ; c'est sincèrement que je vous pardonne, et j'espère que vous dompterez plus tard votre colère. J'espère que monsieur Wickfield se repentira, et miss Wickfield, et tous les pécheurs ! Vous avez été éprouvé par une affliction domestique, et j'espère que ce sera une épreuve salutaire pour vous ; mais il eût mieux valu encore que vous vinssiez ici ; mieux eût valu pour monsieur Wickfield d'y venir, et pour miss Wickfield. Le meilleur vœu que je puisse faire pour vous, monsieur Copperfield, et pour vous tous, messieurs, qui m'écoutez, c'est le vœu de vous voir tous arrêtés et conduits ici. Plus j'é pense à mes erreurs passées, plus, je le répète avec une ferme conviction, je plains tous ceux qui ne sont pas écroués ici ! »

Il rentra dans sa cellule, comme un serpent dans son repaire, au milieu d'un petit chœur d'approbation. Mais, pour Traddles et moi, ce fut un grand soulagement d'être délivrés de sa présence et d'entendre le bruit des verrous qui le séparaient de nous.

Ce qui caractérise l'admiration qu'on avait pour ce repentir dû au système, c'est que lorsque je demandai ce qu'avaient fait les deux prisonniers pour être enfermés au pénitencier, c'était ce qu'on savait le moins. Je fus obligé de m'adresser à un des gardiens inférieurs, qu'à certaines expressions de sa physionomie je soupçonnai d'être pas dupe de la comédie qui se jouait de temps en temps.

« Savez-vous, lui dis-je en m'approchant de lui dans le corridor, comment les juges ont défini légalement la dernière *erreur* de Numéro Vingt-Sept ?

— Un cas de fraude, me répondit-il.

— Une fraude au préjudice de la Banque d'Angleterre?

— Oui, monsieur, fraude, faux billets et association en grand pour voler la Banque. Numéro Vingt-sept s'était mis à la tête d'une bande et avait lui-même inventé le complot dont il leur distribua les rôles. Le coquin espérait se tirer d'affaire et laisser les autres dans le filet; mais, tout fin merle qu'il est, la Banque lui mit un grain de sel sur la queue. Il ne put éluder la sentence qui le condamne à la transportation pour la vie.

— Connaissez-vous le délit qui a fait condamner Numéro Vingt-Huit?

— Numéro Vingt-Huit, reprit le gardien non sans avoir regardé par-dessus son épaule et baissé la voix, de peur d'être entendu de Creakle et des autres patrons de ces prisonniers immaculés, Numéro Vingt-Huit est aussi un cas de transportation. Il avait une place de valet de chambre, et il vola à son jeune maître une somme de deux cent cinquante livres sterling, la veille du jour où il devait l'accompagner sur le continent. Je me rappelle son histoire, à cause de cette particularité qu'il fut arrêté par une naine?

— Par une naine?

— Une petite femme dont j'ai oublié le nom.

— Cette naine ne s'appelait-elle pas miss Mowcher? demandai-je au gardien.

— Justement! c'est cela. Le voleur avait éludé toutes les poursuites, et, déguisé au moyen d'une perruque blonde, il allait s'embarquer pour l'Amérique, lorsque la naine, se trouvant par hasard à Southampton, le reconnut malgré son travestissement, se jeta entre ses jambes, le renversa par terre et se cramponna à lui en criant au secours!

— Brave miss Mowcher! m'écriai-je.

— Vous auriez dit brave miss Mowcher, en effet, continua le gardien, si vous l'aviez vue, comme moi, sur le banc des témoins, obtenir les compliments des juges par la clarté de ses dépositions! »

Nous avons vu tout ce qu'il y avait à voir. Il eût été bien inutile de représenter à l'honorable monsieur Creakle, que Vingt-Sept et Vingt-Huit étaient deux drôles parfaitement conséquents et fidèles à leur caractère, n'ayant jamais été autres, c'est-à-

dire deux coquins hypocrites qui savaient ce que valaient les confessions en pareil lieu, et attendant avec une impatience secrète le moment où ils pourraient exploiter les dupes du Nouveau-Monde comme ils avaient exploité celles de l'Ancien. Nous laissâmes les prisonniers et leurs patrons contents les uns des autres, et nous retournâmes chez nous convaincus du vide de ce fameux système.

« Peut-être est-ce une bonne chose, Traddles, dis-je à mon ami, quand on a un *dada* entre les jambes, qu'on le lance dans la carrière aussi loin qu'il peut aller. Il n'en perd que plus tôt haleine, et le cavalier en descend quand il s'aperçoit qu'il est mort.

— Je pense comme vous, me répondit Traddles. »

XXXV

UN RAYON DE LUMIÈRE ILLUMINE MA ROUTE.

Plus de deux mois s'étaient écoulés depuis mon retour, et nous étions aux fêtes de Noël. J'avais vu Agnès fréquemment. La voix publique m'encourageait et j'y répondais par de nouveaux efforts; mais, au milieu des embarras que donnent le succès et le travail de la composition, la moindre parole d'éloges qui passait par les lèvres d'Agnès me touchait plus que tout le reste!

Une fois la semaine, au moins, je montais à cheval et j'allais passer l'après-midi à Cantorbéry. Je revenais ordinairement coucher à Douvres; car la même pensée me poursuivait toujours, et j'avais besoin du mouvement de l'aller et du retour pour me distraire de mes regrets, de mes espérances déçues, de la tristesse surtout avec laquelle je prenais congé d'Agnès. Aussi j'aimais à chevaucher la nuit et à rêver aux combats que j'avais livrés à mon cœur pendant ma longue absence.

J'exprimerais peut-être plus exactement la vérité, si je disais que, dans le silence de la nuit, j'écoutais les échos de mes anciennes pensées. Je les avais repoussées dans un lointain vaporeux, et j'acceptais le rôle que je m'étais imposé comme le seul

qui pût me conserver la confiance d'Agnès. Je ne cherchai pas à franchir le cercle que j'avais tracé autour de moi, me contentant de me dire de temps en temps que j'aurais pu cependant avoir dans Agnès une compagne plus tendre encore qu'une sœur, à peu près comme, après avoir épousé Dora, je me figurais autrefois ce que j'aurais désiré que fût ma femme. Je m'en tenais à ce regret lorsque je lisais à Agnès les pages que j'avais écrites, lorsque je contemplais ces regards attentifs, lorsque je la faisais sourire ou pleurer, lorsque je l'écoutais me parler elle-même des créations de mon imagination comme de personnages réels à qui elle s'intéressait sérieusement.

En un mot, j'avais appris à régler mes sentiments par la loi du devoir : je respectais l'amitié de sœur qu'Agnès m'avait vouée. Pour rien au monde je n'aurais risqué de troubler la calme et pure intimité de nos entrevues ; je me serais cru un misérable égoïste d'aspirer à une autre destinée que celle que je m'étais faite à moi-même. Je l'aimais cependant, et je m'accordais parfois la consolation d'entrevoir dans un avenir lointain et vague le jour où je pourrais lui en faire l'aveu innocent, le jour où, parvenu à l'âge des vieillards, je lui dirais : « Oui, Agnès, je vous aimais d'amour lorsque je revins de mes voyages, je vous aimais et je n'en ai plus aimé d'autre. »

Je ne pus d'ailleurs surprendre le moindre changement en elle. Agnès restait ce qu'elle avait toujours été pour moi, toujours la même.

Entre ma tante et moi, depuis mon retour, il y avait eu quelque contrainte ou plutôt une réticence mutuelle sur ce sujet délicat. Sa pensée, je le crois, avait en partie deviné la mienne, et elle comprenait parfaitement le silence que je gardais lorsque, parfois, nous passions la soirée ensemble devant le feu, selon notre vieille habitude, demeurant là des heures entières sans rien nous dire, mais n'ayant aucun besoin de nous traduire par la parole ce qui nous préoccupait tous les deux.

L'époque de la Noël étant arrivée, et Agnès ne m'ayant encore fait aucune confidence nouvelle, je fus tourmenté d'un doute qui m'avait plusieurs fois ému. Aurait-elle deviné, elle aussi, le véritable état de mon âme ! Craindrait-elle de me causer une trop vive peine en me révélant son propre secret ! Si cela était, mon sacrifice était nul, je ne remplissais plus mon

devoir envers elle. Je résolus d'éclaircir ce doute cruel, bien résolu à renverser cette barrière si elle existait.

C'était... je ne saurais oublier la moindre circonstance de cette explication... c'était un des jours les plus sévères de l'hiver. La neige, qui était tombée la veille, couvrait la terre d'une couche peu profonde, mais durcie par la gelée. Le vent soufflait du nord. Le matin, en regardant par ma fenêtre, je m'étais rappelé les cimes neigeuses des Alpes, inaccessibles, dans cette saison, aux pas des mortels, et je m'étais demandé quelle était la plus triste solitude, celle des régions alpines ou celle de l'Océan.

« Vous montez à cheval aujourd'hui, Trot? me dit ma tante en entr'ouvrant la porte de ma chambre.

— Oui, répondis-je, je vais à Cantorbéry. La journée sera belle pour la promenade.

— Je souhaite que votre cheval pense comme vous, dit ma tante; mais, pour le moment, il est là-bas devant la maison, baissant la tête et les oreilles comme s'il préférait son écurie au grand air. »

Je ferai observer en passant que ma tante permettait à mon cheval de fouler la pelouse sacrée; mais elle n'était pas plus tolérante qu'autrefois pour les ânes.

« Il ne tardera pas à se réveiller, répondis-je.

— Du moins la promenade fera du bien à son maître, dit ma tante en jetant un coup d'œil sur les papiers qu'il y avait sur ma table. Ah! mon enfant, vous passez là bien des heures. Je ne pensais pas, quand je lisais des livres, qu'il fallait tant travailler pour les faire.

— C'est quelquefois une tâche assez rude que de les lire, repris-je; quant à les écrire, ce travail a son charme, ma tante!

— Ah! je comprends, dit-elle, l'ambition, l'amour de la louange, les sympathies de ses lecteurs, et je ne sais quoi encore. Fort bien, mon enfant, comme il vous plaira.

— Ma tante n'avez-vous rien appris de cet attachement que vous supposez à Agnès, lui dis-je en restant debout devant elle tandis qu'elle s'asseyait dans mon fauteuil. »

Elle me regarda quelques moments avant de me répondre.

« Je le crois, Trot.

— Êtes-vous sûre d'avoir bien deviné?

— Je le crois, Trot. »

Elle fixa sur moi un tel regard d'inquiétude et de compassion, que je fis un appel à tout mon courage pour rassurer sa tendresse par un air parfaitement heureux.

« Et qui plus est, Trot...

— Eh bien ?

— Je crois qu'Agnès va se marier.

— Que le ciel la bénisse ! dis-je gaiement.

— Que le ciel la bénisse, et son mari aussi ! » dit ma tante.

Je fis écho aux paroles de ma tante, descendis l'escalier, m'élançai sur mon cheval et partis. Je ne pouvais plus différer l'explication que j'avais résolu de provoquer.

Je voudrais retracer les moindres incidents de cette journée : les parcelles de glace que le vent détachait des herbes et me jetait au visage, le galop mesuré du cheval sur le chemin retentissant, les sillons gelés des champs, les tourbillons de neige qui s'engouffraient dans les carrières à chaux qu'on avait ouvertes à droite et à gauche, le chariot chargé de foin qui s'arrêtait sur la hauteur et dont l'attelage exhalait un nuage de vapeur en agitant ses grelots sonores, enfin les blanches ondulations de la campagne du comté de Kent se dessinant sur l'horizon grisâtre comme sur une immense ardoise.

Je trouvai Agnès seule. Les petites pensionnaires étaient allées passer la nuit dans leurs familles ; elle lisait solitairement au coin du feu. Ayant quitté son livre en me voyant entrer, elle prit sa corbeille à ouvrage et alla se placer dans l'embrasement d'une des croisées gothiques où je m'assis auprès d'elle.

Après quelques paroles gracieuses, elle me demanda des nouvelles de l'ouvrage que j'écrivais : quels progrès avais-je faits depuis ma dernière visite ? quand l'aurais-je terminé ? Agnès était gaie, et elle me prédit en riant que je deviendrais trop célèbre pour qu'elle osât toujours me parler familièrement de mes œuvres.

« Agnès, Agnès ! vous voyez, lui répondis-je, que je profite du temps où cela vous est encore permis, et je vous écoute. »

Pendant que je la contemplais occupée à sa broderie, elle leva les yeux et remarqua mon regard pensif.

« Vous êtes rêveur aujourd'hui, Trotwood, dit-elle.

— Agnès, vous dirai-je ce que je suis venu vous dire ? »

Elle mit de côté son ouvrage, ainsi qu'elle faisait quand nous discussions une chose sérieuse, et m'écouta attentivement.

« Ma chère Agnès, doutez-vous de ma sincérité ? »

— Non, répondit-elle d'un air chagrin.

— Doutez-vous que je sois encore ce que j'ai toujours été pour vous ?

— Non.

— Vous souvenez-vous qu'à mon retour je vous exprimais du mieux que je pus ma reconnaissance pour tout ce que je vous dois, et, en même temps, ma chère Agnès, toute l'étendue de mon affection ?

— Je m'en souviens très-bien, dit-elle avec douceur.

— Vous avez un secret... confiez-le-moi, Agnès. »

Elle baissa les yeux et trembla.

« Ne fallait-il pas que j'apprisse tôt ou tard ce que d'autres lèvres que les vôtres m'ont appris, Agnès ? N'est-ce pas étrange que ce ne soit pas de vous la première que je sache qu'il est quelqu'un à qui vous avez donné le trésor de votre amour ? Ne me privez pas de mon droit de connaître ce qui intéresse de si près votre bonheur. Si vous vous fiez à moi, comme vous dites que vous le faites, et je vous crois, Agnès, puisque vous me l'avez dit... que cette confiance, plus que toute autre, me prouve qu'en effet je suis votre ami, votre frère. »

Elle m'adressa un regard suppliant et presque de reproche, se leva de sa chaise, passa rapidement de l'autre côté du salon, comme si elle ne savait où aller, se couvrit le visage de ses deux mains et versa des larmes qu'il me sembla sentir tomber brûlantes sur mon cœur.

Et cependant ces mêmes larmes y réveillaient une espérance ! Oui, sans qu'il me fût encore possible de définir pourquoi ces larmes s'associaient au calme et mélancolique sourire gravé dans ma mémoire... l'espérance était plus forte que la crainte et la douleur.

« Agnès ! ma sœur ! ma chère Agnès ! qu'ai-je fait ? »

— Laissez-moi me retirer, Trotwood. Je ne suis pas bien ; je me sens troublée. Je vous parlerai une autre fois... plus tard ; je vous écrirai. Ne me parlez pas à présent... je vous en prie. »

Je cherchai à me rappeler ce qu'elle m'avait dit précédemment dans nos mutuelles confidences. J'aurais voulu me reporter

au temps où je lui racontais ma passion pour une autre et où elle me parlait de son affection désintéressée... Mais je ne voyais plus qu'elle...

« Agnès! m'écriai-je, je ne puis supporter l'idée que je viens de faire couler vos larmes. Ma chère amie, si vous êtes malheureuse, je veux partager votre chagrin. Si vous avez besoin de secours et de conseils, que je puisse vous en offrir; si vous avez un poids sur le cœur, que je puisse essayer de l'alléger. Pour qui pourrais-je vivre, Agnès, si ce n'était pour vous.

— Oh! grâce! Je ne suis plus moi-même... Une autre fois!...»

Telles furent les uniques paroles que je pus distinguer dans sa réponse.

Étais-je donc égaré par une erreur de mon égoïsme, ou, une fois que l'espérance m'avait lui, le secret d'Agnès m'intéressait-il plus que je n'avais osé le penser d'abord? J'insistai.

« Non, Agnès, il m'est impossible de vous laisser ainsi!... Pour l'amour du ciel, Agnès, ne nous méprenons pas l'un sur l'autre; après tant d'années écoulées, après tout ce qui s'est passé depuis que nous nous connaissons, je dois vous parler clairement. Si vous supposez que je puisse envier à un autre le bonheur que vous lui apporterez, que je ne saurai pas me résigner à vous voir choisir un protecteur qui vous sera plus cher que moi, que je ne me contenterai pas d'être le témoin respectueux et satisfait de votre vie heureuse, vous avez tort: je ne mérite pas ce soupçon. Je n'ai pas tout à fait souffert en vain; vous ne m'aviez pas en vain instruit par votre exemple. Il n'entre pas le moindre alliage d'égoïsme dans ce que je sens pour vous.»

Elle était devenue plus calme, et bientôt, encore pâle toutefois, elle se tourna vers moi et me dit:

« Je dois à votre amitié pure pour moi, à votre amitié dont je ne doute pas, Trotwood... de vous déclarer que vous êtes dans l'erreur. Je ne puis faire davantage. Si, quelquefois dans ma vie, j'ai eu besoin de secours et de conseils, ni conseils, ni secours ne m'ont manqué; si j'ai été quelquefois malheureuse... je ne le suis plus... un secret nouveau... et ce n'est pas... ce que vous supposez. Je ne puis le révéler ni le partager. Il est à moi seule depuis longtemps, et il doit rester à moi.

— Agnès! arrêtez... un moment! »

Elle se retirait mais je la retins. — « Dans le cours de ma

rie. Ce secret... ce n'est pas un secret nouveau! » -- De nouvelles idées, de nouvelles espérances traversaient mon esprit...

L'avenir m'apparaissait tout autre.

« Ma chère Agnès! vous que je respecte et honore... vous que j'aime d'un amour si dévoué! Quand je suis venu ici aujourd'hui, je croyais que rien ne m'arracherait cet aveu... je croyais que je l'aurais gardé dans mon cœur jusqu'aux jours de ma vieillesse. Mais, Agnès, si, en effet, je puis me bercer de l'espérance qu'il m'est encore possible de vous donner un nom plus doux, plus tendre que le nom de sœur... »

Ses larmes coulèrent; mais ce n'était plus comme celles qu'elle avait versées le moment d'auparavant, et je vis à travers ses larmes briller mon espérance.

« Agnès! toujours mon guide et mon meilleur appui! si vous aviez été plus occupée de vous-même que de moi lorsque nous grandissions ici ensemble, je crois que ma vagabonde imagination ne se serait jamais égarée loin de vous. Mais vous étiez si supérieure à moi, vous m'étiez si nécessaire dans toutes les espérances et les déceptions de ma première jeunesse, que l'habitude de vous prendre pour confidente et de compter sur vous en toute circonstance, devint ma seconde nature... L'amitié supplanta ainsi mon premier sentiment, sentiment plus tendre que cette amitié même... l'amour que j'éprouve pour vous! »

Nouvelles larmes... larmes de joie... et moi je l'embrassai, je la tins pressée sur mon cœur... comme j'avais, le matin encore, désespéré de pouvoir jamais le faire.

« Quand j'aimai Dora... et je l'aimai tendrement, Agnès, vous le savez... »

— Oui, s'écria-t-elle... je suis ravie de vous l'entendre dire.

— Quand je l'aimai... alors même mon amour eût été incomplet sans votre sympathie; vous me l'accordâtes, et je m'y abandonnai tout entier. Quand je la perdis, Agnès, que serais-je devenu sans vous? »

En parlant je la tenais encore embrassée; je sentais son cœur battre contre le mien et sa main qui tremblait sur mon épaule; je la voyais me sourire à travers ses larmes.

« Je partis, chère Agnès, en vous aimant, je demeurai loin de mon pays en vous aimant, je revins en vous aimant! »

Je voulus alors lui raconter les luttes de mon cœur et la ré-

solution que j'avais formée ; j'essayai de tout lui révéler, de me montrer à elle avec toute la sincérité de mes sentiments. Elle sut quelle espérance j'avais étouffée, quelle résignation s'était imposée mon amour, quel sacrifice je venais faire ce jour-là même, fidèle à mon dévouement. Si elle m'aimait de son côté, si elle consentait à me donner sa main, je n'étais digne d'un tel bonheur que par la victoire que j'étais parvenu à remporter sur ma passion même... « Ma chère Agnès, pendant que je me révélais ainsi à toi, je crus voir l'âme de ma femme-enfant me sourire par tes yeux, m'encourager et m'approuver, bien sûre que le tendre culte de sa mémoire serait toujours sacré pour Agnès et pour moi.

— Je suis si heureuse, Trotwood ; mon cœur est si plein de son bonheur... et cependant il est quelque chose que je dois dire.

— Ma bien-aimée, parlez ! »

Elle posa ses deux mains sur mes épaules, me regarda avec son calme céleste, et me dit :

— Devinez-vous ce que c'est ?

— Je ne veux pas le deviner ; je veux que vous me le disiez, mon Agnès !

— Eh bien ! c'est que... je vous ai toujours aimé ! »

Ah ! nous étions heureux... nous étions heureux ! nous pleurons, mais ce n'était pas sur les épreuves par lesquelles nous avons passé (les siennes plus pénibles que les miennes). Non ! nos larmes étaient les larmes de notre bonheur... être ainsi unis pour ne plus nous séparer !

A la nuit tombante nous allâmes nous promener, Agnès et moi, dans la campagne. La sérénité de nos âmes semblait partagée par l'air glacé de cette soirée d'hiver. La nuit s'était étoilée, et, levant les yeux ensemble, nous remerciâmes DIEU de nous avoir conduits à cette douce félicité.

Rentrés à la maison gothique, nous nous assîmes dans l'embrasement de notre fenêtre favorite. La lune brillait ; Agnès la contemplait ; mon regard suivait le regard d'Agnès. Devant ma pensée se déroula la longue route de Londres à Douvres, et j'y aperçus un enfant harassé de fatigue, presque nu, abandonné de tous... Cet enfant devait un jour sentir battre contre son cœur le cœur d'Agnès.

Le lendemain, l'heure du dîner allait sonner quand nous par

rûmes chez ma tante. Peggoty nous dit qu'elle était dans mon cabinet... C'était son orgueil de tenir ce cabinet toujours en ordre pour moi. Nous la trouvâmes là près du feu.

« Bonté du ciel ! s'écria ma tante en nous apercevant, que m'amenez-vous ici ?

— Agnès ! répondis-je. »

Comme nous étions convenus de ne rien dire d'abord, ma tante ne fut pas peu déconcertée. Elle m'adressa un regard plein d'espérance quand je répondis : « Agnès ; » mais mon air étant toujours le même, elle ôta ses lunettes et les essuya avec un geste de désespoir.

Néanmoins elle fit à Agnès un accueil cordial, et nous allâmes bientôt, tous les trois, prendre place à la table du dîner. Deux ou trois fois ma tante remit ses lunettes pour m'examiner ; mais, chaque fois, elle les ôta et les essuya, au grand déplaisir de monsieur Dick, qui savait que c'était un mauvais symptôme.

« A propos, ma tante, dis-je après le dîner, j'ai parlé à Agnès de ce que vous m'aviez dit.

— Trot, répondit ma tante en devenant toute rouge, vous avez eu tort et vous n'avez pas tenu votre promesse.

— Vous n'êtes pas fâchée, ma tante, j'espère ? Je suis sûr que vous serez charmée d'apprendre qu'Agnès n'a point d'attachement malheureux.

— Tout cela n'a pas le sens commun, répliqua ma tante. »

Comme ma tante semblait très-contrariée, je crus devoir couper court à sa contrariété. Je m'approchai de son fauteuil avec Agnès, en passant un bras autour de sa taille, et nous nous penchâmes tous les deux vers elle dans cette attitude. Ma tante mit ses lunettes, frotta vivement ses deux mains l'une contre l'autre, et, pour la première fois de sa vie, que je sache, eut une légère attaque de nerfs.

L'attaque de nerfs fit accourir Peggoty. Ma tante, revenue à elle-même, se leva, embrassa Peggoty, puis embrassa monsieur Dick, également surpris de cet honneur : puis elle leur dit pour quoi, et nous fûmes tous heureux.

Je ne pus découvrir si, dans notre dernière conversation de la veille au matin, ma tante avait commis une fraude pieuse ou s'était réellement mépris sur l'état de mon cœur. Quand je vœulus l'interroger là-dessus :

« Ne vous ai-je pas dit, me répliqua-t-elle, qu'Agnès allait se marier ? et n'ai-je pas dit vrai ? Que voulez-vous de plus ? »

Nous fûmes mariés au bout d'une quinzaine. Traddles et Sophie, le docteur Strong et mistress Strong assistèrent seuls à notre noce sans bruit. Ces bons amis nous laissèrent ravis de notre félicité. Resté tête à tête avec Agnès, je serrai sur mon cœur celle à qui je devais toutes les bonnes inspirations de ma vie, celle en qui se concentraient toutes mes affections et toutes mes pensées, celle que j'aimais d'un immortel amour.

« Mon cher mari, me dit Agnès, maintenant que je puis vous appeler de ce nom, j'ai encore un secret à vous révéler.

— Parlez, ma bien-aimée.

— Vous vous souvenez que le soir où Dora mourut, elle vous envoya me prier de monter auprès d'elle ?

— Oui.

— Eh bien ! elle me dit... devinez-vous ce que c'était ?

— Je crois le deviner, répondis-je en serrant plus tendrement sur mon cœur la femme qui m'aimait depuis si longtemps.

— Elle me dit qu'elle me faisait une dernière prière et me léguait un dernier devoir à remplir.

— Et c'était...

— Que moi seule j'occuperais la place qu'elle laissait vacante.»

Agnès, à ces mots, pencha la tête sur mon sein et pleura : je mêlai mes larmes aux siennes, quoique nous fussions si heureux.

XXXVI

UNE VISITE.

Ce que j'ai voulu raconter de mes souvenirs est à peu près terminé. Il est cependant un incident qui reste gravé dans ma mémoire, un incident dont j'aime à m'entretenir quelquefois, et sans lequel un des fils dont ma vie a été tissée ne serait pas démêlé.

La renommée et la fortune avaient souri à mon ambition ; mon bonheur domestique était parfait ; mon mariage durait depuis dix ans. Un soir, Agnès et moi nous étions assis près du

feu, dans notre maison à Londres, et trois de nos enfants jouaient dans le salon, quand on m'annonça un étranger qui désirait me parler.

On lui avait demandé s'il venait pour affaires ; il avait répondu non. Il ne venait que pour le plaisir de me voir et il venait de bien loin. C'était un vieillard, dit mon domestique, et il avait l'air d'un fermier.

Comme cela paraissait mystérieux aux enfants, et ressemblait d'ailleurs au début d'une des histoires favorites qu'Agnès leur racontait quelquefois, une histoire dans laquelle entrait d'abord un mauvais génie, revêtu d'un vieux manteau, qui haïssait tout le monde, l'arrivée *du vieillard qui ressemblait à un fermier* produisit quelque émotion. Un de nos garçons posa sa tête sur les genoux de sa mère pour être à l'abri du danger, — la petite Agnès (notre fille, l'aînée de nos enfants) laissa sa poupée sur une chaise pour la représenter, s'enveloppant elle-même dans les rideaux de la croisée et regarda de là ce qui allait survenir.

« Qu'il entre, » dis-je.

Bientôt parut un vieillard aux cheveux blancs et au teint hâlé, qui s'arrêta en entrant dans la pénombre de la porte. La petite Agnès, séduite par son air vénérable, oublia sa peur curieuse, courut à lui pour le prendre par la main, et je n'avais pas encore vu son visage, que ma femme s'écria d'une voix émue et charmée : C'est monsieur Daniel Peggoty !

C'était monsieur Daniel Peggoty : vieux d'années à présent, mais d'une robuste et verte vieillesse. Quand notre première émotion fut calmée et qu'il s'assit devant le feu avec les enfants sur ses genoux, j'admirai cette mâle et digne figure que l'âge avait respectée et même embellie.

« Monsieur Davy, me dit-il en me réjouissant le cœur par le nom qu'il me donnait dans mon enfance... monsieur Davy, je bénis l'heure où je vous revois avec votre bonne et fidèle femme.

— C'est une heure que je bénis aussi, mon vieil ami ! m'écriai-je.

— Et ces jolis enfants, dit monsieur Daniel Peggoty, ces boutons de rose ! Ah ! monsieur Davy, vous n'étiez pas plus grand que le plus petit des trois, quand je vous vis pour la première fois. Émilie était de la même taille et notre pauvre Cham n'était encore qu'un gros garçon.

— Le temps m'a plus changé, moi, qu'il ne vous a changé, vous, depuis lors, dis-je. Mais il faut que ces petits drôles aillent se coucher, et comme il n'y a pas, en Angleterre, d'autre maison qui doive être la vôtre, où enverrai-je chercher vos bagages?... (Avez-vous encore le vieux sac noir qui voyageait tant avec vous?) Après cela nous boirons un verre de grog de Yarmouth, et nous causerons ensemble des événements qui se sont passés depuis dix ans.

— Êtes-vous seul? demanda Agnès.

— Oui, madame, » répondit-il en lui baisant la main, tout seul.

Nous le fîmes asseoir entre nous deux, ne sachant comment lui témoigner tout le plaisir que nous avions de le revoir; cela me faisait du bien d'écouter la voix de sa vieille amitié, écho vivant de quelques-uns de mes souvenirs les plus tristes et aussi les plus doux.

« J'avouerai, dit monsieur Daniel Peggoty, que c'est beaucoup d'eau à traverser que de venir de l'Australie en Angleterre pour n'y demeurer que quelques semaines. Mais l'eau, surtout l'eau salée, est comme mon élément, et puis, je pensais aux amis au milieu desquels je me retrouve en ce moment... *élément — moment!* j'ai fait des vers sans le savoir, peut-être, car cela rime, n'est-ce pas?

— Et retournez-vous donc si tôt en Australie? demanda Agnès, charmée de cette gaieté du vieillard.

— Oui, madame; je l'ai promis à Émilie avant de m'embarquer. Vous voyez que je n'ai pas rajeuni en prenant des années, et il était temps de faire ce voyage, ou il aurait été bientôt trop tard pour l'entreprendre; mais je m'étais toujours promis de venir voir monsieur Davy et sa charmante femme dans le bonheur de leur ménage, avant que je fusse devenu trop vieux.»

Il nous souriait avec sa cordialité. — Agnès écarta quelques boucles de ses cheveux blancs qui lui tombaient sur les yeux.

« Et maintenant racontez-nous, lui dis-je, tout ce qui vous est arrivé depuis dix ans.

— C'est une histoire bientôt racontée, répondit-il; nous avons cherché à réussir et nous avons réussi. Le commencement a été peut-être un peu dur; il a fallu travailler avec courage; mais le courage ne nous a pas manqué, et le succès est venu en son

temps. Notre ferme a prospéré, nos troupeaux ont prospéré, la Providence, en un mot, bénie soit-elle, a conduit toutes nos affaires pour le mieux, et, grâce à son secours, un bonheur a succédé à un autre. C'est toujours ainsi, quand on s'en rapporte à la Providence ; si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain !

— Et Émilie ? demandâmes-nous en même temps, Agnès et moi.

— Émilie ! madame, après que vous lui eûtes fait vos adieux, se mit à prier pour vous ; et, cette prière, elle la répéta tous les jours, non-seulement sous la voile du navire, mais encore sous notre toit en Australie. Quand nous eûmes perdu de vue les côtes d'Angleterre, on m'apprit le malheur qui était arrivé à Yarmouth, et que monsieur Davy nous avait caché dans sa tendre sollicitude pour nous... Je ne voulus pas moi-même l'apprendre encore à Émilie, tant elle était triste déjà, tant je craignais que ce ne fût un coup trop cruel pour elle ; mais comme nous eûmes des malades à bord, elle en prit soin, et puis il y avait les enfants de nos compagnons d'émigration... elle en prit soin aussi. Cette distraction, celle de faire du bien, la soutint pendant la traversée.

— Et quand l'apprit-elle ?

— Je n'avais encore parlé de rien un an après, dit monsieur Daniel Peggoty. Nous habitions alors une retraite solitaire, au milieu des plus beaux arbres et des rosiers grimpants de ce pays, qui couronnaient de leurs guirlandes le faite de notre cabane. Pendant que j'étais à travailler dans les champs, vint un voyageur du comté de Norfolk, en Angleterre. Nous lui fîmes, comme de juste, l'accueil hospitalier qu'on ne refuse d'ailleurs à personne dans la colonie. Il avait un vieux journal et un récit imprimé de la tempête de Yarmouth. Voilà comment Émilie eut la première nouvelle. Quand je rentrai le soir, je trouvai qu'elle savait tout. »

Il prononça ces derniers mots d'une voix triste et avec cette tristesse qu'exprimait autrefois sa belle tête quand il était malheureux.

« Et quel fut l'effet de cette nouvelle sur Émilie ? demandâmes-nous.

— Elle en fut longtemps, très-longtemps affectée, dit-il, quoique aujourd'hui elle soit tout à fait remise de cette longue

émotion : la solitude finit par lui faire du bien, — la solitude avec les occupations de notre ferme ; car elle se mêle de tout, elle conduit tout elle-même. Vous ne reconnaîtriez peut-être plus mon Émilie à présent, monsieur Davy ?

— Est-elle si changée ?

— Je ne sais trop, parce que je la vois tous les jours ; mais quelquefois je le pense. Vous verriez une femme mince, aux traits délicats, dont les yeux bleus sont toujours tendres, portant la tête un peu penchée, parlant d'une voix calme, presque timide... Telle est Émilie, ajouta-t-il en regardant la flamme de la cheminée, comme si sa nièce chérie avait été évoquée par ce tendre souvenir.

Nous l'écoutions en silence.

« Les uns pensent, poursuivit-il, qu'elle eut une affection malheureuse, les autres qu'elle allait se marier quand la mort rompit son mariage. Personne ne sait ce qui en est. Émilie aurait pu trouver bien des maris ; mais, mon oncle, m'a-t-elle souvent répété, c'est fini pour toujours. Douce et gaie avec moi, réservée quand nous ne sommes pas seuls, ne trouvant aucun lieu trop loin quand il s'agit d'enseigner un enfant, de soigner un malade ou de rendre quelque service à une jeune mariée (quoiqu'elle ait fait plusieurs mariages sans assister à un seul), aimée de tous et de son oncle plus que de personne, patiente et recherchée par quiconque souffre ou a du chagrin... telle est mon Émilie. »

Il passa la main sur ses yeux et cessa de regarder le feu en étouffant un soupir.

« Martha est-elle toujours avec vous ? demandai-je.

— Martha, répondit-il, s'est mariée, monsieur Davy, la seconde année de notre émigration. Un jeune laboureur, qui avait fait halte chez nous en conduisant les chevaux de son maître d'un établissement à un autre, proposa de la prendre pour femme (les femmes sont rares en Australie). Il avait quelques économies et désirait cultiver une ferme pour son compte. Martha me consulta et me pria de lui raconter toute son histoire. Je le fis, et le jeune laboureur persista ; ils se marièrent, et ils vivent dans un canton isolé où ils sont à quatre cents milles d'aucune ville ou bourgade, n'entendant d'autres voix que la leur et celles des oiseaux.

— Mistress Gummidge?... »

En faisant cette question, je réveillai un souvenir plaisant, car monsieur Daniel Peggoty partit d'un grand éclat de rire et se frictionna les jambes avec ses deux mains, comme il faisait autrefois quand on racontait quelque bonne histoire dans la maison-navire.

« Le croiriez-vous? répondit-il. La brave femme a reçu des offres de mariage; le cuisinier d'un navire, qui s'était fait colon, ne proposa-t-il pas à mistress Gummidge de l'épouser? C'est vrai comme je vous le dis, monsieur Davy! »

Je n'avais jamais vu Agnès rire de si bon cœur. La folle gaieté de monsieur Daniel Peggoty avait été contagieuse pour elle, et, à mon tour, je me serais volontiers tenu les côtes pendant que notre hôte se frottait de nouveau les jambes.

« Et que répondit mistress Gummidge? demandai-je quand je pus retrouver mon sérieux.

— Mistress Gummidge, reprit monsieur Daniel Peggoty, au lieu de dire : Merci ! je vous suis bien obligée, je ne veux pas me marier à mon âge, que fit-elle, monsieur Davy? mistress Gummidge saisit un baquet plein d'eau qui était à côté d'elle et en coiffa la tête du Coq, qui se mit à crier au secours. J'accourus et le délivrai. »

A ces mots, monsieur Daniel Peggoty de rire encore aux éclats, Agnès et moi faisant chorus.

« Mais il faut que j'ajoute, pour être juste envers la bonne femme, poursuivit-il quand nous eûmes assez ri, qu'elle a été pour Émilie et pour moi ce qu'elle avait promis d'être; c'est la meilleure, la plus serviable, la plus complaisante, la plus prévenante des créatures. Je ne l'ai pas surprise une seule fois à se lamenter, alors même que nous arrivions et que tout était nouveau pour nous dans la colonie. Depuis que nous avons quitté l'Angleterre, si elle pense encore à l'ancien, elle n'en parle plus.

— Et permettez-moi aussi, dis-je, de vous parler de monsieur Micawber. Il a soldé toutes les obligations contractées par lui ici... y compris son billet à Traddles, vous vous en souvenez, chère Agnès... J'en conclus qu'il a prospéré; mais quelles sont les dernières nouvelles que vous pouvez nous donner de monsieur Micawber? »

Monsieur Daniel Peggoty sourit, et, fouillant dans la poche

de sa redingote, en tira un paquet de papiers parmi lesquels il choisit une gazette.

« Vous allez le savoir, monsieur Davy, dit-il. Monsieur Micawber a quitté la campagne et il s'est établi à Port-Middlebay-Harbour, où il y a ce que nous appelons une ville et un port.

— Monsieur Micawber était donc dans le même district que vous ? demandai-je.

— Oui, il y a fait parfaitement ses affaires aussi, il s'était mis de cœur à la colonisation, et, aujourd'hui, le voilà un des magistrats de Middlebay-Harbour.

— Un magistrat ? dites-vous. »

Monsieur Daniel Peggoty avait déplié le journal, qui s'intitulait le *Port-Middlebay Times*, et, pour toute réponse, il m'indiqua du doigt un paragraphe que je lus à haute voix :

« Hier a eu lieu, dans la grande salle de l'hôtel, le banquet offert à notre concitoyen distingué WILKINS MICAWBER, ESQ., juge de paix du district de Port-Middlebay. La foule était immense; elle se pressait sur les escaliers et dans les couloirs. On estime qu'il y avait à table plus de quarante-sept convives, etc. Tout ce qu'il y a de plus fashionable parmi le beau sexe de Port-Middlebay était accouru pour faire honneur à un membre aussi considéré et aussi populaire de la colonie. Le docteur Mell (le directeur de l'école élémentaire de Port-Middlebay) présidait le banquet, ayant à sa droite l'honorable monsieur Micawber. La nappe enlevée, on a chanté le *Non vobis*, qui a été admirablement exécuté (et nous avons facilement reconnu le timbre argentin de ce remarquable amateur, Wilkins Micawber fils aîné). Les toasts patriotiques se sont succédé comme d'usage et ont été accueillis avec transport par les fidèles sujets de Sa Majesté. Le docteur Mell a prononcé un discours plein de sentiment, terminé par la santé suivante : « A notre illustre » convive, l'ornement de notre ville ! Puisse-t-il ne nous jamais » quitter que pour son propre bonheur, et puisse-t-il prospérer » tellement parmi nous, qu'il lui devienne impossible d'être » plus heureux ailleurs ! » Il est difficile de décrire l'enthousiasme excité par ce toast; les applaudissements ont retenti comme le tumulte d'une tempête; enfin, le silence ayant été obtenu, Wilkins Micawber, Esq., s'est levé pour remercier

Notre feuille n'ayant point encore son personnel complet de sténographes, nous n'essaierons point de suivre pas à pas notre éloquent concitoyen dans les périodes fleuries de sa harangue. Il nous suffira de dire que l'orateur a prononcé un chef-d'œuvre. Il a plus particulièrement touché son auditoire lorsque, s'adressant aux plus jeunes de ceux qui l'écoutaient, il a retracé les pénibles débuts de sa carrière et conseillé à ceux qui auraient l'espoir de réussir comme lui, d'éviter « les écueils financiers » qu'on appelle des lettres de change, et ces bas-fonds qu'on appelle des dettes d'une liquidation difficile. » Les larmes ont coulé des yeux les plus mâles. On a porté ensuite, entre autres santés, celles du docteur MELL, de mistress MICAWBER (qui a salué gracieusement du haut de la galerie réservée, où une constellation de belles dames assistait au banquet en le décorant de leurs charmes et de leurs toilettes); de mistress REDGER BEGS (née miss Micawber); de mistress MELL; de monsieur WILKINS MICAWBER fils aîné (qui a excité des rires convulsifs en répondant avec sa gaieté originale qu'il se sentait incapable de remercier par un discours, mais qu'il demandait la permission de remercier par une chanson); enfin, celle de toute la FAMILLE MICAWBER, etc., etc. A la conclusion des toasts, les tables et les chaises ont disparu comme par un effet de magie, et la salle du banquet s'est transformée en une salle de bal. Parmi les fidèles de la déesse Terpsichore qui ont foulé le parquet sous leurs légers pas jusqu'à ce que les rayons du soleil levant aient fait pâlir les lustres, on a surtout remarqué Wilkins Micawber, Esquire, fils aîné, et l'aimable miss Helena, quatrième fille du docteur. »

Je relisais les lignes où figurait le nom du docteur Mell, charmé de reconnaître dans une situation plus heureuse le pauvre monsieur Mell, jadis maître d'étude du pensionnat de mon magistrat de Middlesex, lorsque monsieur Daniel Peggoty m'indiqua un autre paragraphe du journal où, attiré par mon propre nom, je lus l'épître suivante :

A DAVID COPPERFIELD, LE CÉLÈBRE AUTEUR.

« Mon cher Monsieur,

» Des années se sont écoulées depuis que j'avais le bonheur

Je voir de mes yeux celui dont le burin a fait connaître la physionomie à une grande partie du monde civilisé, physionomie familière surtout à l'imagination de ses nombreux lecteurs.

» Mais, mon cher monsieur, quoique les circonstances (circonstances indépendantes de ma volonté) m'aient arraché à la société personnelle de l'ami et du compagnon de ma jeunesse, j'ai pas perdu de vue son essor glorieux !

En vain les vastes mers mugissent entre nous.

Rough seas between us braid ha' roared. (Burns.)

elles ne m'ont pas empêché de participer aux banquets intellectuels que cet ami nous sert dans ses ouvrages.

» Je ne puis donc, mon cher monsieur, laisser partir de ces lieux un individu que nous estimons et respectons, vous et moi, sans profiter de cette occasion de vous remercier publiquement, par la voix de la presse, en mon nom, et j'ose ajouter au nom de tous les habitants de Port-Middlebay, des jouissances dont vous êtes le merveilleux instrument.

» Continuez, mon cher monsieur ! Vous n'êtes pas inconnu ici, vous n'êtes pas inapprécié. Quoique *éloignés*, nous ne sommes ni *oubliés de nos amis*, ni *tristes*, ni (je puis ajouter) *lents* à les louer. Nul ne nous blâmera de nous appliquer cette variante du vers de Goldsmith :

« Remote, unfriended, melancholy and slow. »

» Continuez, mon cher monsieur, votre vol d'aigle. Les habitants de Port-Middlebay peuvent, du moins, prétendre à le suivre avec délices, amusement et instruction !

» Au nombre des yeux qui se tournent vers vous de cette partie du globe, on trouvera toujours, tant qu'il aura vie et lumière,

» L'œil

» appartenant

» à

» WILKINS MICAWBER,

» *Magistrat.* »

En parcourant les autres colonnes du *Middlebay Times*, je reconnus que monsieur Micawber était un correspondant dili-

gent et estimé de ce journal. Il y avait, dans le même journal, une autre lettre de lui relativement à un pont. En tête des annonces, on faisait espérer au public la seconde édition d'un recueil de ses lettres, en un joli volume *avec des augmentations considérables*, et je me trompe fort si l'article principal n'était pas aussi de monsieur Micawber.

Le nom de monsieur Micawber revint plusieurs fois dans nos entretiens avec monsieur Peggoty, qui passa presque toutes ses soirées avec nous pendant son séjour à Londres. Ce séjour dura environ un mois. Sa sœur et ma tante se rendirent à Londres pour le voir. Quand il partit, Agnès et moi nous allâmes faire nos adieux à notre hôte sur le pont du navire qui le ramenait en Australie.

Nous ne le reverrons plus dans ce monde.

Mais, avant de nous quitter, il était allé à Yarmouth pour visiter un petit marbre que j'avais fait placer dans le cimetière en mémoire de Cham. Tandis qu'à sa prière, je copiais la simple inscription gravée sur le monument, je le vis se baisser pour cueillir une touffe de gazon avec un peu de terre.

« C'est pour Émilie, dit-il, monsieur Davy, je le lui ai promis ! »

XXXVII

UN DERNIER TABLEAU RÉTROSPECTIF.

Et maintenant mon histoire écrite est finie. Je veux, pour la dernière fois, avant de clore ces pages, jeter un regard derrière moi.

Je me vois, avec Agnès à mon côté, faisant le voyage de la vie. Je vois nos enfants et nos amis autour de nous; j'entends le bruit de plusieurs voix qui ne me sont pas indifférentes, le long du chemin.

Quels sont les visages que je distingue les premiers dans ces groupes qui vont et viennent? Les voici tous, se tournant vers moi au moment où j'adresse la question à ma pensée.

C'est ma tante, portant des lunettes d'un numéro plus fort, vieille femme de quatre-vingts ans au moins, mais toujours

droite et ferme marcheuse, qui fait sa promenade de six milles tout d'une traite dans la saison d'hiver.

Avec elle et ne la quittant pas, c'est Peggoty, ma vieille bonne, portant aussi lunettes, accoutumée à coudre tous les soirs le plus près possible de la lampe, et ne s'asseyant jamais pour travailler sans un petit bout de bougie, un ruban à mesurer roulé dans un moulin en miniature, et une boîte à ouvrage dont le couvercle est orné d'une image représentant le dôme de Saint-Paul.

Les joues et les bras de Peggoty, si fermes et si rouges dans mon enfance, alors que je m'étonnais que les oiseaux ne vinsent pas la becqueter de préférence aux pommes, ses joues et ses bras n'ont plus cette éblouissante fraîcheur de ses beaux jours. Ses grands yeux noirs, qui assombrissaient tout son visage de leurs reflets, se sont affaiblis, quoiqu'ils brillent encore. Mais l'index de sa main, si rude que je le comparais à une râpe à muscade, est toujours le même, et quand je vois le plus petit de nos garçons aller et venir entre ma tante et elle, je me rappelle l'essai de mes premiers pas d'enfant dans le salon de Blunderstone. Nous avons consolé ma tante de son ancien désappointement : elle est la marraine d'une vraie Betsey Trotwood, et Dora (qui vient après Betsey) dit elle-même que ma tante la gâte.

Quelque chose encombre la poche de Peggoty : c'est le livre des Crocodiles, un peu avarié depuis le temps et auquel manquent quelques feuillets déchirés, mais que ma vieille bonne montre aux enfants comme une précieuse relique. Rien ne m'amuse comme de regarder un petit garçon, portrait vivant de son père, qui lit à son tour l'histoire des Crocodiles et me rappelle mon ancienne connaissance Brooks de Sheffield.

Au milieu de mes garçons, pendant les vacances, je vois un vieillard qui fabrique des cerfs-volants gigantesques et les suit des yeux dans les airs avec une joie inexprimable. Il me secoue la main cordialement et me dit à l'oreille avec un clignement d'œil significatif :

« Trotwood, vous serez enchanté d'apprendre que je compte finir mon *Mémoire* quand je n'aurai plus rien à faire... Votre tante est la femme la plus extraordinaire du monde, croyez-moi. »

Quelle est cette dame à taille recourbée, s'appuyant sur une canne et tournant vers moi un visage sur lequel quelques traces de son ancienne beauté et de son orgueil hautain luttent vainement contre l'expression d'une raison égarée ? Elle est dans un jardin, et, près d'elle, se tient une dame plus jeune, aux traits anguleux, avec une cicatrice sur la lèvre. Écoutons ce qu'elles disent :

« Rosa, j'ai oublié le nom de monsieur. »

Rosa se penche à son oreille et lui dit : C'est monsieur Copperfield.

« Je suis charmée de vous voir, monsieur ; j'observe avec peine que vous êtes en deuil. J'espère que le temps sera clément pour vous. »

Sa compagne impatiente la gronde, lui dit que je ne suis pas en deuil, veut qu'elle me regarde mieux et s'efforce de réveiller sa mémoire ; mais elle :

« Vous avez vu mon fils, monsieur, êtes-vous réconciliés ? »

Elle fixe sur moi un regard plus attentif, porte une main à son front, exhale un gémissement, et s'écrie soudain d'une voix terrible :

« Rosa, rapprochez-vous de moi... il est mort ! »

Rosa s'agenouille à ses pieds, tantôt la caresse, tantôt lui reproche le passé et lui dit avec un accent farouche : Je l'aimais plus que vous ! puis la prend dans ses bras et l'y berce comme un enfant qu'on veut endormir. Ainsi je les laisse, ainsi je les retrouve, ainsi elles continuent de vivre depuis dix années.

Quel est ce navire de l'Inde qui va entrer à pleines voiles dans le port ? Quelle est cette dame anglaise mariée à un vieux Crésus grondeur d'Écosse ! Est-ce bien Julia Mils ?

Oui Julia Mils, elle-même, recherchée dans sa toilette, d'humeur revêche, avec un domestique noir qui lui présente sur un plateau d'or des cartes de visites ou des lettres, et une femme de chambre, au teint cuivré, coiffée d'un madras roulé autour de sa tête, pour lui servir son thé dans son boudoir. Mais Julia ne tient plus de journal, ne chante plus la romance du chant de mort de l'amour ; elle se querelle sans cesse avec son vieux Crésus écossais, sorte d'ours au teint jaune ; Julia est plongée dans l'or jusqu'au menton, elle ne parle plus que d'or, ne pense plus à autre chose. Je l'aimais mieux dans le désert de Sahara.

Ou peut-être est-ce là le vrai désert de Sahara ! car vainement Julia possède une riche maison, vainement elle reçoit nombreuse compagnie et donne tous les soirs de somptueux dîners, je n'aperçois autour d'elle aucune verdure, rien qui puisse aboutir à un fruit ou à une fleur.

Moi aussi je vois ce que Julia appelle la société ; j'y rencontre monsieur Jack Maldon, qui conserve sa place lucrative, raillant la main qui la lui fit donner, et me parlant du docteur Strong comme d'une charmante antiquaille. Ah ! si la société est ce rendez-vous de messieurs et de dames à la tête vide, si la bonne éducation consiste à affecter l'indifférence pour tout ce qui peut avancer ou retarder les progrès de la race humaine, je crois, Julia, que nous sommes vraiment égarés dans votre désert de Sahara et que nous ferions mieux de retrouver une issue pour en sortir.

Et vous voilà aussi, docteur, toujours notre excellent ami, travaillant à votre dictionnaire... (qui en est à la lettre D), et heureux dans votre intérieur avec votre femme ! Salut au Vieux-Général, qui n'exerce plus la même influence dans la maison.

Je viens à vous le dernier dans votre étude d'homme de loi, mon cher Traddles. Dans cette étude, on est affairé tout de bon à la fin : la tête de mon ami commence à être chauve, mais les cheveux qui lui restent sont plus indociles que jamais, irrités par le frottement continu de la perruque des avocats. Sa table est couverte d'épaisses piles de papiers, et je lui dis en promenant mon regard autour de nous :

« Si Sophie était votre clerc, à présent, Traddles, elle aurait assez de besogne.

— Vous avez bien raison de le dire, mon cher Copperfield ; mais c'était un heureux temps que le temps où nous demeurions cour d'Holborn. N'est-ce pas, mon ami ?

— Alors que Sophie vous disait que vous seriez juge un jour ? mais on n'en parlait pas au barreau comme on en parle aujourd'hui.

— A tout événement, dit Traddles, si jamais je suis juge...

— Mais vous savez bien que vous le serez.

— Eh bien ! mon cher Copperfield, quand je le serai je dirai encore que c'était un bon temps que le temps où nous demeurions cour d'Holborn. »

Nous nous promenons bras dessus bras dessous. Je dois dîner en famille chez Traddles, c'est le jour de naissance de Sophie, et, en nous promenant, Traddles me raconte comment il doit s'estimer heureux :

« Réellement, mon cher Copperfield, j'ai réussi en tout au gré de mes vœux. Mon beau-père, le révérend Horace, a obtenu un bénéfice ecclésiastique de quatre cent cinquante livres sterling par an ; nos deux garçons reçoivent la meilleure éducation et se distinguent par leurs progrès comme par leur bon caractère. Trois de mes belles-sœurs sont mariées avantageusement, trois vivent avec nous, et les trois autres dirigent la maison de leur père depuis le décès de mistress Crewler : toutes sont heureuses.

— Excepté...

— Excepté la Beauté de la famille, dit Traddles ; oui, c'est malheureux pour elle d'avoir épousé un indigne vagabond : la pauvre fille s'est laissée séduire par de faux-semblants d'élégance ; mais, maintenant que nous sommes débarrassés de ce vaurien et qu'elle vit avec nous, il faut que nous la consolions de notre mieux. »

La maison de Traddles est justement une de ces maisons où Sophie et lui se logeaient en imagination dans leurs promenades tête à tête. C'est une maison assez vaste ; mais Traddles tient ses papiers dans son cabinet de toilette et ses bottes avec ses papiers. Sophie et lui ont pris leurs chambres à l'étage supérieur, réservant les meilleures pour la Beauté et les deux autres sœurs. Ils n'ont pas de chambres de reste, parce que tantôt un motif, tantôt un autre y amène continuellement d'autres sœurs encore. Entrons : elles accourent toutes au-devant de nous et se font embrasser par Traddles, bientôt essoufflé. Là est établie à perpétuité la pauvre Beauté, veuve et mère d'une petite fille. C'est le jour de naissance de Sophie, ai-je dit, aussi aurons-nous à table les trois sœurs mariées avec leurs maris, le frère de l'un de ceux-ci, un cousin et la sœur d'un des maris, qui me paraît être fiancée au cousin. Traddles, toujours simple et sans façon comme jadis, s'assoit au bas bout de la table comme un patriarche, et Sophie, à l'autre bout, est toute radieuse : un beau *surtout*, qui n'est pas en *métal anglais* (non plus que les couverts) décore le milieu de la table.

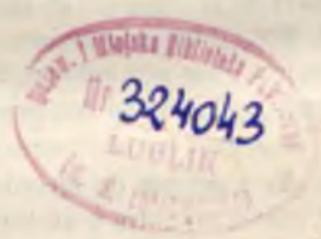
Et maintenant je termine, quoiqu'à regret, et toutes ces joyeuses physionomies s'évanouissent. Un seul visage reste, un seul qui me sourit d'un céleste sourire.

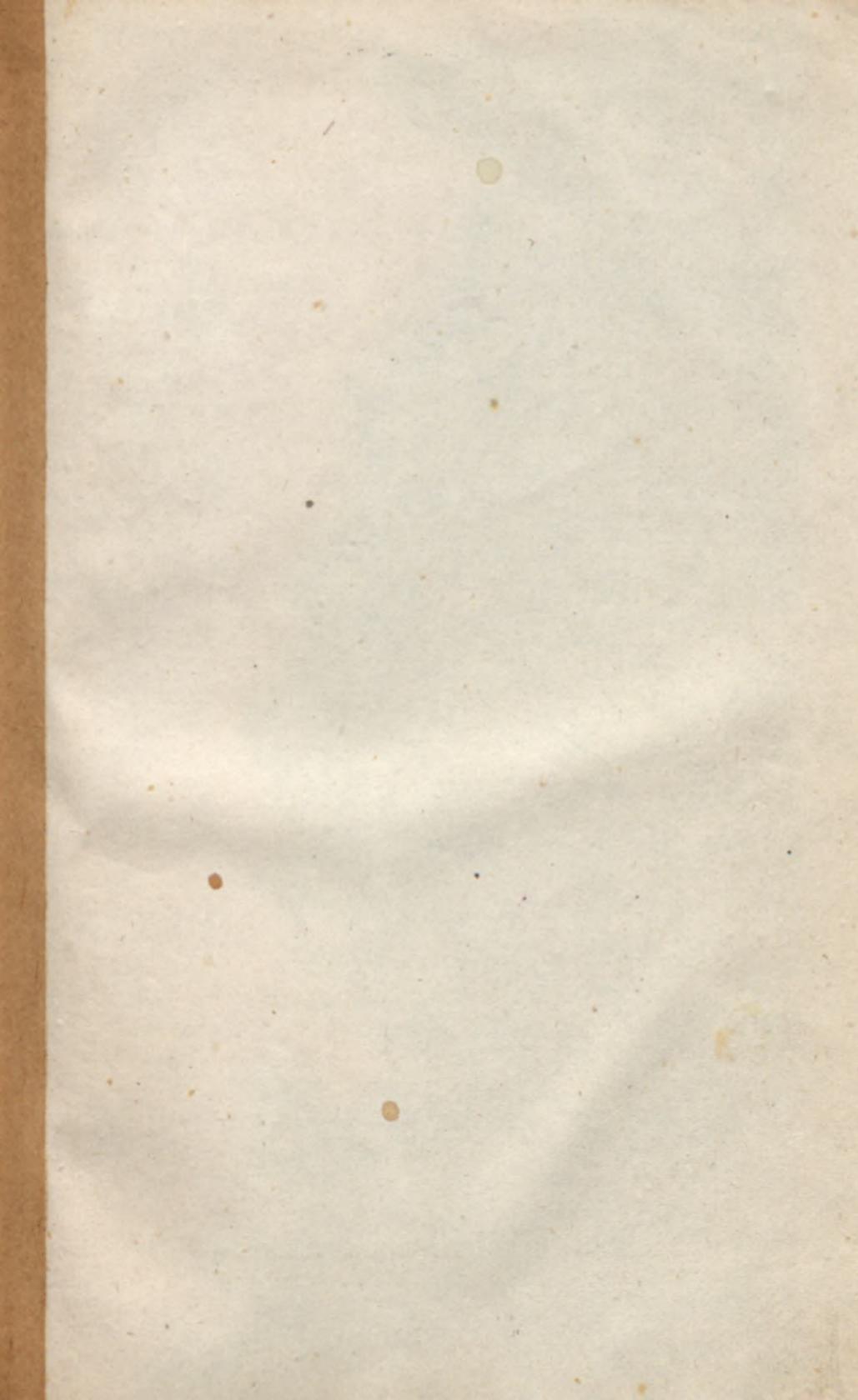
Je tourne la tête et je le vois dans sa belle sérénité. Ma lampe ne jette plus qu'une pâle lueur... j'ai écrit tard dans la nuit ; et cependant je ne suis pas seul... elle est là qui me tient compagnie, celle sans laquelle je ne serais rien.

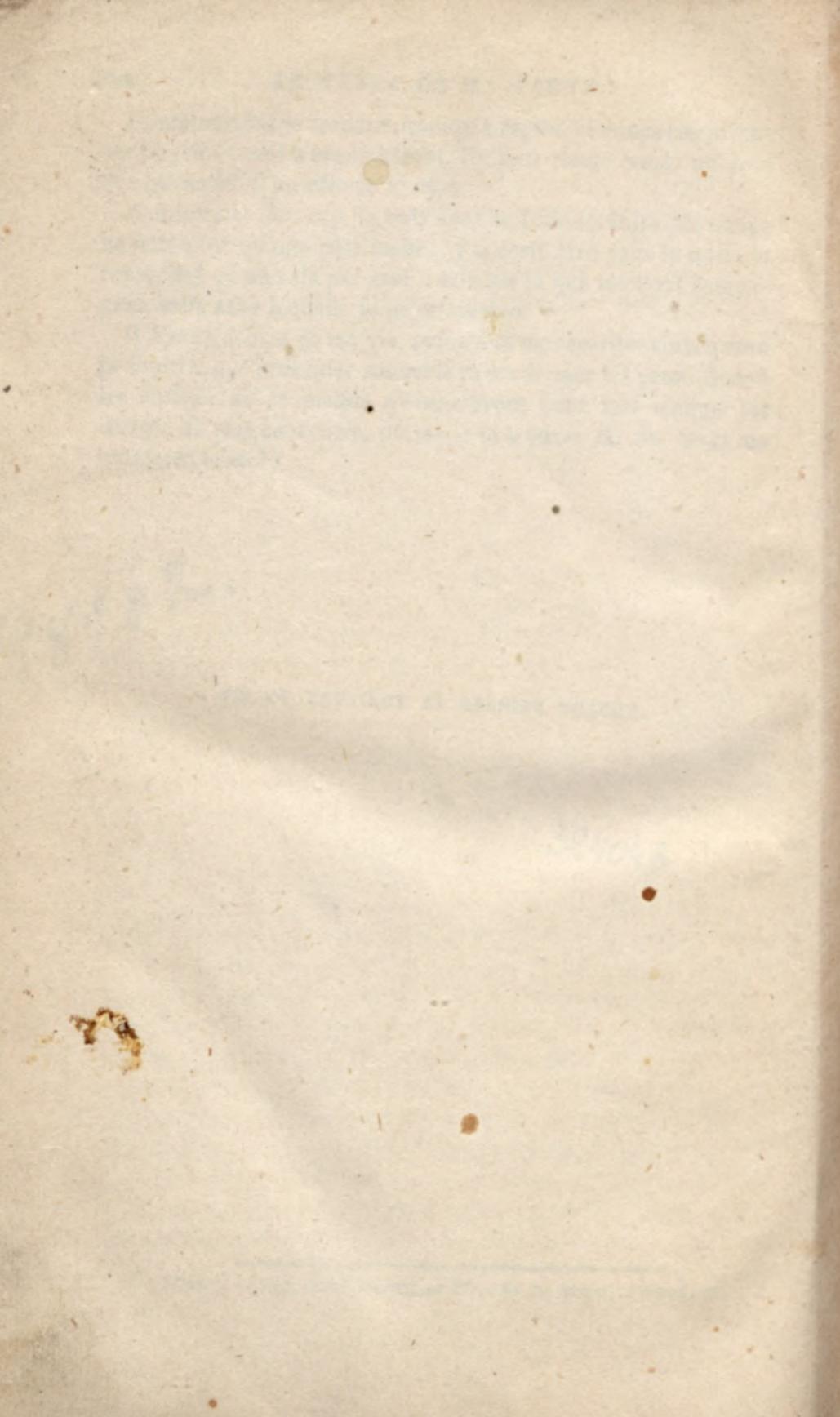
O Agnès, ô âme de ma vie, puisses-tu me regarder ainsi quand je sentirai que le dernier sommeil va me fermer les yeux. Quand les réalités de ce monde s'évanouiront pour moi comme les images de mes souvenirs, puissé-je te trouver là, du doigt me montrant le ciel !

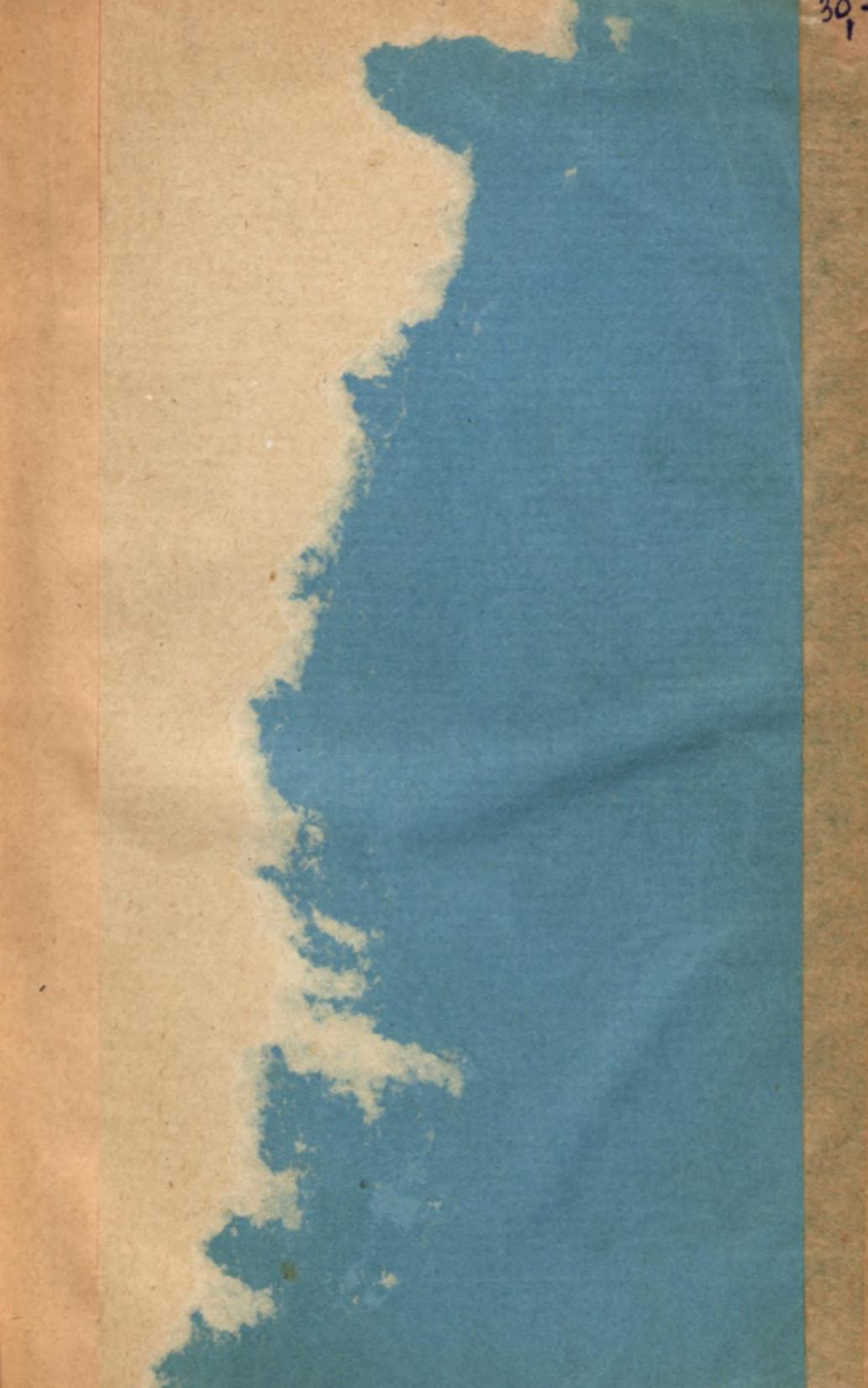
18162.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME





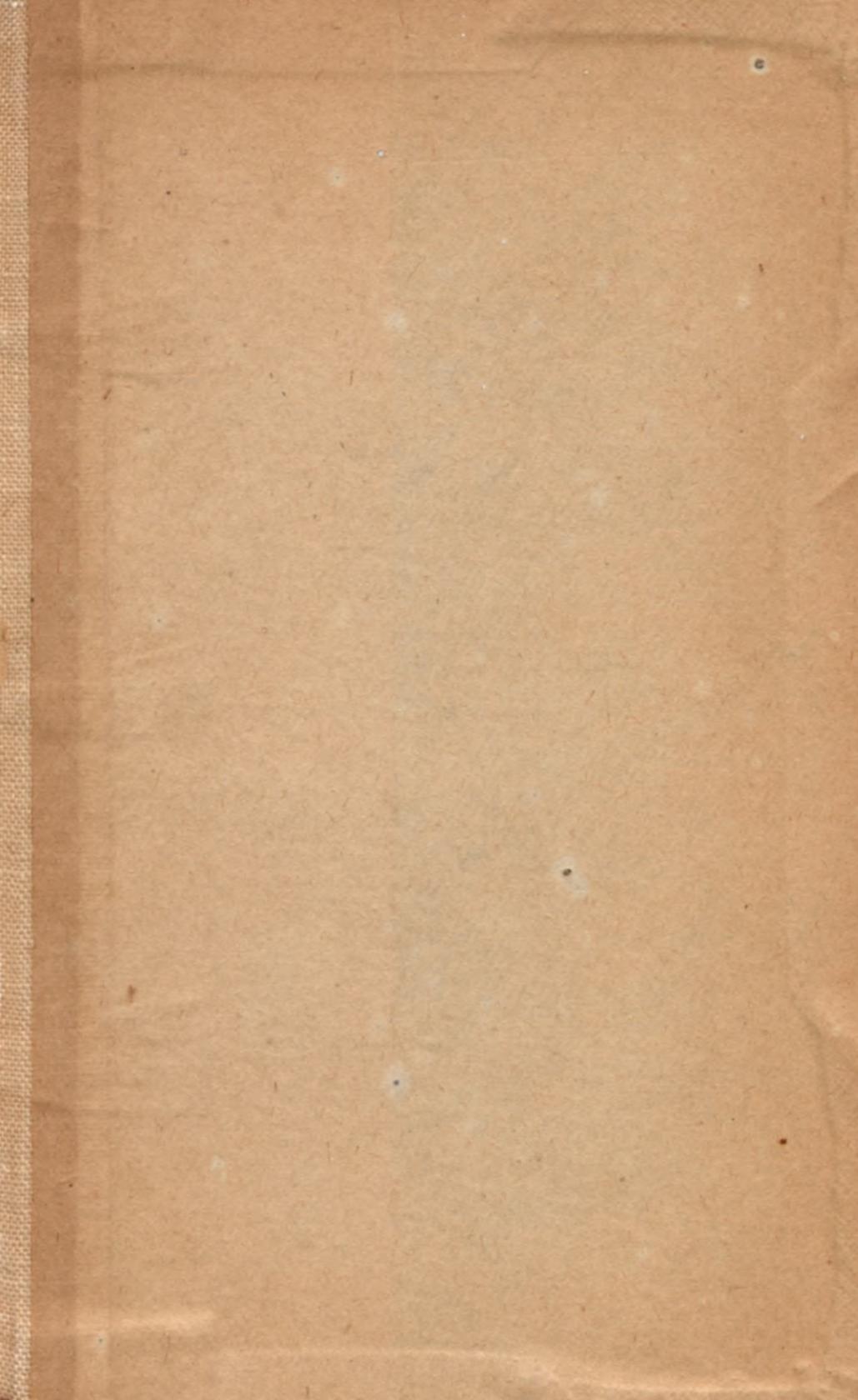




A. Dumas *Die Antoinette, Aventures de quatre Femmes, Ecrite d'Argent, Dame aux Camelias, Dame aux Perles, Diane de Lys, Docteur Servans, Régent Mustel, Le Roman d'une Femme, Sopule Printemps, Tristan le Roux, trois Hommes forts, La Vie à vingt ans. G. d'Entraques* *Histoires d'Amour et d'Argent* **X. Eyma** *Aventuriers et Corsaires, Femmes du Nouveau-Monde, Les Peaux-Rouges, Le Roi des Tropiques, Le Trône d'Argent.* **P. Feval** *Alizia Pauli, Amours de Paris, Capitaine Simon, Compagnons du Silence, Dernières Femmes, Fanfaron du Roi, Maison de Pilate, Nuits de Paris, Roi des Queux.* **G. Flaubert** *Madame Bovary.* **P. Foucher** *Vie de plaisir.* **Fournier et Arnould Struenseé. **A. Fremy** *Confessions d'un Bohémien.* **Illoppa d'Onquatre** *Diabls Botteux à Paris, Diabls Botteux au Château, Diabls Botteux au Village.* **A. Gandon** *Le Grand Godard, L'oncle Philibert, Les 33 ducs de Jean Gigon.* **S. Gay** *Anatole, Comte de Guiche, Comtesse d'Égmont, Duchesse de Châteauroux, Eldénore, Le Faux frère, Laure d'Estail, Léonis de Montbreux, Malheureux d'un Amant heureux, Un Mariage sous l'Empire, Mari comédiant, Maria de Mancini, Marie-Louise d'Orléans, Moqueur amoureux, Physiologie du ridicule, Salons célèbres, Souvenirs d'une vieille Femme.* **J. Gérard** *Chasse au Lion.* **G. de Nerval** *Bohème galante, Filles du Fau, Marquis de Fayoille, Souvenirs d'Allemagne.* **E. de St. Yvard** *Emile.* **M^{me} E. de Girardin** *Le Canne de M. de Balzac, Contes d'une vieille Fille, Le Croix de Bery, Il ne faut pas jouer avec la douleur, Le Loggion, Marguerite, Marquis de Pontanges, Nouvelles, Poésies complètes, Vicomte de Launay.* **W. Godwin** *Calé.* **Williams** *Les Hermines et Doctroché, Werther.* **Ol. Goldsmith** *Vicaire de Wakefield.* **L. Gozlan** *Baril de Poudre d'Or, La Comédie et les Comédiens, La Fille du logis, Notaire de Chantilly.* **M^{me} Manoel de Grandfort** *L'Amour aux champs, L'Autre Monde.* **M. Guizot** *La France et la Prusse.* **L. Hilaire** *Nouvelles fantastiques.* **Hildebrand** *La Chambre obscure, Scènes de la vie hollandaise.* **A. Housseye** *L'Amour comme il est, Femmes comme elles sont.* **Ch. Hugo** *Chaise de paille.* **F. Victor Hugo** *Faut anglais, Sonnets.* **J. Janin** *L'Amour, Le Chemin de travers, Un cœur pour deux Amours, La Confession.* **Ch. Jobey** *L'Amour d'un Nègre, Prince de Joliville* *Guerres d'Amérique.* **Campagne du Bonnet. **P. Jullivat** *Les deux Belcons.* **A. Kerr** *Agathe et Cécile, Chemin le plus court, Clotilde, Clotis Gosselin, Contes et Nouvelles, Et cetera les Femmes, Famille Alain, Les Femmes, Les Fleurs, Gene-*****

viève, Les Guépes, Une heure trop tard, Hist. de Rose et Jean Duchemin, Hortense, Menus propos, Midi à quatorze heures, Pêche en eau douce et en eau salée, Pénelope Normande, Poignée de Vénus, Promenades hors de mon Jardin, Raoul, Roses noires et Roses blanches, Soirées de Sainte-Adresse, Sous les Orangers, Sous les Tilleuls, Trois cents Pages. **Kauffmann** *Brillat le Menuisier.* **Henry de Kock** *Mademoiselle ma Femme.* **Leopold Kompert** *Juifs de la Bohème, Scènes du Ghetto.* **Laurette** *La Poste aux chevaux.* **M^{me} Lafarge** *Heures de Prison, Mémoires.* **Ch. Lafont** *Légendes de la Charité, G. de la Landelle* *Les Passagers.* **Step. de la Madelaine** *Secret d'une renommée.* **J. de la Madelène** *Ame en peine, Marquis des Safrans.* **Lamarquis** *Antar, Balzac et ses œuvres, Benvenuto Cellini, Bossuet, Christophe Colomb, Cléon, Conseiller du Peuple, Cromwell, Pénelope, Poyers du Peuple, Geneviève, Guillaume Tell, Héloïse et Abélard, Homère et Socrate, Jacquard — Gutenberg, J.-J. Rousseau, Jeanne d'Arc, M^{me} de Sévigné, Nelson, Régina, Rustem, Toussaint Louverture, Vie du Tassé, L'émancipation* *Le Livre du Peuple, Paroles d'un Croquant.* **Ch. de la Roussat** *Comédie de l'Amour.* **H. de Lattouche** *Adrienne, Aymar, Clément XIV et Carlo Bertinazzi, Fragoletta.* **France et Marie, Grangeneuve, Léo, Un Mirage, Olivier Brusson, Petit Pierre, Vallée aux Loups. **Ch. Lavollée** *Chape contemporain.* **C. Ledhuy** *Capital et d'Aventures, Le Fils maudit, La Nuit terrible.* **L. Lurieu** *Le Pon alma.* **Ch. Magnin** *Histoire des Marionnettes.* **F. Maitellie** *Marcel, Mémoires de don Juan, Mousieur Corbeau, Comte de Marcellus* *Champs populaires de la Grèce moderne, Marivaux* *Théâtre.* **X. Marnier** *Au bord de la Néva, En chemin de fer, Une grande dame russe, Histoires allemandes et scandinaves.* **Doc. F. Maynard** *Drame dans les mers Boréales.* **Capit. Wayne** *Held* *Chasseurs de Chevelures.* **Méry** *Un amour dans l'avenir, André Chénier, Le Bonnet vert, Carnaval de Paris, Chasse au Chastre, Château vert, Une Conspiration au Louvre, Dames de l'Inde, Derrière Fantôme, Les deux Amazones, Histoire de Famille, Un Homme heureux, Un mariage de Paris.* **M. Auguste** *Nuits anglaises, Nuits italiennes, Nuit du midi, balcons et Souterrains de Paris, Le Transporté, Trafalgar, Uraule, Vie fantastique.* **P. Maurice** *Tyrans de village.* **E. de Mircourt** *Manniello, le Pecheur de Naples.* **P. de Molènes** *Avent du temps passé, Caractères et récits du Temps, Chron. Contemporaines, Hist. Indes, Hist. sentimentales et militaires, Mém. d'un Gentilhomme du siècle***

dernier. **Molière** *(Œuvres complètes.* **H. Monnier** *Mém. de M. Prudhomme.* **Ch. Moncelet** *Femmes qui font des scènes, Franco-Maçonniers des Femmes, Myst. du boulev. des Invalides.* **Comte de Montalié** *et Rivallé* *14 années de gouverneur, parlant laire.* **Comte de Moynier** *Bohémiens et grands Seigneurs.* **Hég. Bonnaud** *Œuvres.* **F. Moreand** *Bernesette.* **H. Murger** *Les Buvards d'Als, Dernier Rendez-vous, Madame Olympia, Le Pays Latin, Propos de Ville et Propos de Théâtre, Roman de toutes les Femmes, Le Sabot rouge, Scènes de campagne, Scènes de la vie de bohème, Scènes de la vie de jeunesse, Vacances de Camille.* **A. de Musset, de Balzac, G. Sand** *Les Parisiennes à Paris.* **Nadar** *Miroir aux Alouettes, Quand j'étais étudiant.* **H. Nicolle** *Le Taux de mouches.* **J. Noctie** *Mademoiselle Poucet.* **Ed. Octave** *Les Garnaches.* **P. Perret** *Bourgeois de campagne, Histoire d'une jeune femme.* **L. Pichat** *La Patience.* **Am. Pichot** *Cheval-Rouge, Drame en Hongrie, l'Écolier de Walter-Scott, Femme du condamné, Poètes amoureux.* **Edgar Poe** *Avent. d'Arthur Gordon Pym, Eureka, Hist. extraordinaires, Hist. grotesques et sérieuses, Nouv. Hist. extraord.* **P. Ponsard** *Études antiques.* **A. de Postmarin** *Contes d'un Planteur de Choux, Contes et Nouvelles, Fin du Procès, Mémoires d'un Notaire, Or et cinquante, Pourquoi je reste à la Campagne.* **L'abbé Prévost** *Manon Lescaut.* **Rehabele** *(Œuvres complètes)* **Anna Rendelle** *La Forêt, l'Italien ou le Confès des Penitents noirs, Julia ou les Souterrains du Château de Maximi, Mystères du Château d'Udolphe, Visions du Château des Pyrénes.* **Houssat-Boulton** *Une Conversion.* **E. Renan** *Jesus.* **H. H. Revell** *Le Docteur américain, Harem du Nouv.-Monde.* **L. Reybaud** *Ce qu'on peut voir dans une rue, César Falsépin, Comtesse de Mauléon, Le Coq du clocher, Derniers des commis-voyageurs.* **Edouard Mongeron** *l'Industrie en Europe.* **Jérôme Paturot** *à la recherche de la meilleure républi. — À la recherche d'une position sociale.* **Marie Perrotin** *Mathias l'Infortuné, Pierre Monton, La Vie à rebours, Vie de corsaire.* **M. Reynolds** *Les Dramas de Londres, France de la Résurrection, La Taverne du Diable, Mystères du cabinet noir, Mémoires d'un jeune fille, Scènes du Royaume, Le Fils du Béguin, Pirates de la Tamise, Les Diables impériaux, Ruines de château de Ravenworth, Le Nouveau Montecristo.* **Gém. Robert** *L'Ange du peuple, Ance de Paris, l'Avocat du Peuple, La Chambre criminelle, La Femme Galas, la Fontaine maudite, Manoir, Muebles de la Barrière d'Enfer, Méchants de la Mort, Mémoires de Paris, Misère d'Israël.*



Biblioteka im. Hieronima
Łopacińskiego w Lublinie

1 | 324043 |

T.2

1000072885

